



C.D. Reiss

*chante
accomplis
triomphe*

Songs of Submission ~ saison 3

Red Velvet

C.D. REISS

chante
accomplis
triomphe

« *Songs of submission* »

Volume 3

traduit de l'anglais par Emmanuel le Plisson

Red Velvet

SING, CODA, DOMINANCE COPYRIGHT © 2013, 2014, 2015 C.D. REISS
© 2016 Hachette Livre (Marabout) pour la traduction française.

ISBN : 978-2-501-11945-0

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de Copyright](#)

[Chante](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Deux ans plus tard](#)

[Chapitre 49](#)

[Accomplis](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Triomphe](#)

[Jessica](#)

[Sharon](#)

[Rachel](#)

[Un cadeau de la Saint-Valentin](#)

[Le mot de la fin](#)

chante

*Mon très cher fils,
Si tu lis ceci, j'espère que je suis morte. Si ce n'est pas le cas, pour l'amour du ciel, je te supplie de
poser cette lettre. Si, comme d'habitude, tu insistes pour fourrer ton nez dans des affaires qui ne te
regardent pas, je veux que tu saches que ceci est une histoire d'amour, pas un mode d'emploi. Pour
te trouver une femme, suis les conseils de ton père. Sa sincérité et sa franchise ont ouvert mon cœur.
Il est l'exemple parfait de l'homme que je veux que tu sois.*

*Mon amour prends ma main
Et marchons sur un souffle
Sans attendre de guide
D'un pas léger sans compter
Sans ligne d'arrivée
Sans rime ni raison
Caressés par la rose des vents
Nous filons vers l'horizon*

1

MONICA

Le docteur Thorensen avait installé ses décorations de Noël le premier décembre, deux semaines plus tôt. Elles consistaient en une guirlande lumineuse qui soulignait l'avancée du toit et la clôture de bois. Pas de bonhomme de neige gonflable, pas de père Noël, pas de rennes – rien que des lumières multicolores qui flottaient autour de sa maison comme une aura joyeuse.

Il était trop tôt pour sonner chez lui. Le docteur Thorensen était un trentenaire célibataire et nous étions mardi matin. Il était sans doute à son bureau ou à l'hôpital. À moins qu'il soit en train de câliner une des femmes que je le voyais ramener chez lui de temps à autre. Mais j'étais en train de perdre la tête. Je ne pouvais pas attendre une minute de plus, et j'avais remarqué qu'il avait des horaires bizarres. Je l'aperçus derrière la fenêtre, en jean et polo, une tasse de café à la main. Il m'ouvrit la porte, l'air grave.

— Monica, est-ce que ma voiture gêne la vôtre ?

Puis il me dévisagea. Je devais avoir une sale tête, car il ajouta :

— Vous allez bien ?

— Pas vraiment

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Je me sentais idiote. J'avais peur qu'il parle de moi à ses amis pour raconter ma visite comme une anecdote comique. Un jour, il m'avait dit qu'il refusait de coller sur sa voiture son caducée de médecin afin d'éviter qu'on sollicite son avis à tout bout de champ ou qu'un voisin le dérange pour un rhume. J'avais ri quand il avait mentionné une mère d'élève de l'école Montessori qui lui avait demandé d'examiner le genou écorché de son fils. Et donc, pendant cinq longues journées solitaires, j'avais résisté à l'envie d'aller sonner chez lui.

Mais il était cardiologue, et c'était comme si le père Noël m'avait apporté un cadeau. Je n'allais tout de même pas le renvoyer par la cheminée... Aussi, je débitai tout d'un seul trait, dans le désordre :

— Je ne voulais pas vous déranger – quand même, ce n'est pas comme s'il ne pouvait pas se payer les meilleurs médecins de la ville –, mais j'ai peur de leur dire ce que je pense, j'ai peur qu'on me prenne pour une cinglée, du coup je me demandais si vous travaillez à la clinique des Séquoias ?

— C'est le cas, oui.

Je craignais qu'il enchaîne par quelque chose comme : « Désolé, mais c'est mon jour de repos, et j'ai le droit d'en profiter comme tout un chacun, et le fait que j'ai payé un quart de million de dollars pour mes études ne fait pas de moi un bien public .»

À mon grand soulagement, il se contenta de m'inviter à entrer.

Je n'avais jamais pénétré dans sa maison. Je m'étais souvent demandé à quoi elle ressemblait à l'intérieur, mais maintenant que j'y étais, je n'y accordai plus la moindre importance. Mon cerveau était rivé sur ce qui lui paraissait essentiel : respirer, m'inquiéter pour Jonathan, avoir envie de tuer Jessica. Pourtant, en passant dans le salon, mon regard fut attiré par des éclats de lumière. Trois grands écrans plats étaient positionnés autour d'un fauteuil de cuir qui permettait de les regarder tous à la fois. Je

reconnus les décors *steampunk* et le rendu si particulier du bois et du cuivre poli – je les avais déjà vus dans une fête où j'étais allée avant de connaître Jonathan. Dans une autre vie.

— Vous jouez à *City of Dis* ? demandai-je.

C'était un jeu en ligne très connu, incroyablement complexe et terriblement addictif pour les joueurs les plus intelligents.

— Oui, répondit-il, l'air légèrement embarrassé. J'ai besoin de me détendre un peu, de temps à autre.

— Je connais un type qui porte des couches Confiance quand il y joue, pour ne pas avoir à perdre de temps aux toilettes.

— Je suis propre, et mon personnage aussi. Un café ?

— Je suis plutôt thé, répondis-je en le suivant dans sa cuisine entièrement décorée en verre et marbre.

Il rinça sa bouilloire avant de reprendre :

— Donc, si ce n'est pas à propos de ma voiture et que vous me parlez de la clinique des Séquoias, je suppose qu'il s'agit d'une visite à caractère médical.

— Je suis désolée de vous déranger.

— Vous ne me dérangez jamais. Asseyez-vous.

Il tira un tabouret haut de sous le comptoir de marbre. Je m'y assis, le ventre noué.

— Vous avez bien aménagé l'intérieur, observai-je. C'est sans doute la plus jolie maison du quartier.

— C'est un investissement, répondit-il en mettant la bouilloire à chauffer. J'aurais pu me trouver quelque chose à Beverly Hills ou du côté de Palisades pour deux fois plus cher et deux fois moins de travaux, mais ça n'aurait pas été drôle, n'est-ce pas ?

— Mais ça aurait été plus tranquille et plus propre...

— Sans le potentiel. Là-bas, les prix ne peuvent que baisser. Dans dix ans, ce quartier sera le nouveau Beverley Hills, et en plus j'ai la chance de vivre à côté de gens comme vous. Des gens intéressants. Là-bas, il n'y a que des avocats.

Il me détailla du regard avant de continuer :

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

— Vous êtes cardiologue. Désolée, mais...

— Cessez de vous excuser.

— Mon... je suppose qu'on peut dire « mon fiancé »... Il est aux Séquoias.

— En tant que patient, je suppose ?

— Les médecins parlent d'un problème cardiaque. Ils disent qu'il s'est abîmé les valves quand il était jeune et qu'il...

Étais-je en train de trahir un secret ? J'avais beaucoup entendu parler de sa tentative de suicide, si bien que je finissais par considérer que tout le monde était au courant, mais en réalité, seuls ses médecins et sa famille étaient dans le secret. Appuyé au comptoir, son café à la main, le docteur Thorensen attendait que je termine.

— Il a pris une dose massive d'Adderall quand il était jeune, expliquai-je.

— On parle de Jonathan Drazen, non ?

Je tressaillis, surprise et inquiète, en entendant ce nom ici. Il était au courant – comme si l'état de santé de Jonathan et ce qui l'avait mené à l'hôpital étaient désormais de notoriété publique.

Mon expression suffit à confirmer ce qu'il pensait. Le docteur Thorensen reposa sa tasse pour ouvrir une boîte chromée remplie de sachets de thé.

— Ça explique la voiture de sport..., murmura-t-il.

Ma sensibilité me jouait peut-être des tours, mais, à l'entendre, j'avais l'impression qu'il insinuait que je n'aurais pas pu me payer une Jaguar sans avoir couché avec quelqu'un. Mais je n'eus pas le temps de réagir car, comme s'il sentait que ses propos étaient de nature à me mettre hors de moi, il enchaîna en hâte :

— Nous avons chaque semaine une réunion du service cardiologie sur les patients à risque. Juste pour vérifier ensemble les diagnostics et nous mettre d'accord sur les traitements. Je l'ai vu.

Il leva une main rassurante.

— Je ne suis pas son médecin traitant, c'est le docteur Emerson qui s'occupe de lui. C'est le meilleur.

— Et vous pensez comme lui qu'une overdose vieille de seize ans a pu lui déclencher une attaque cardiaque ? Ça n'a pas de sens !

— L'Adderall, ce n'est rien d'autre que des amphétamines légales. Du speed, autrement dit. En prendre à haute dose est susceptible d'endommager gravement les valves cardiaques, si bien que la moindre obstruction par la suite peut provoquer un infarctus. C'est une certitude. Il est d'ailleurs miraculeux que votre ami ait tenu si longtemps sans problème.

Il me tendit ma tasse de thé. Je n'en voulais pas vraiment, mais je la pris quand même, machinalement.

— Vous êtes sûr ? insistai-je.

Il leva un sourcil sans répondre.

— Je ne veux pas mettre votre parole en doute, désolée. Je ne suis pas médecin. Mais le soir où c'est arrivé, nous étions à une fête et il s'est absenté un long moment. J'ai pensé...

J'avais l'impression d'être complètement idiote en disant ces mots. J'avais soumis ma théorie à Margie et elle l'avait rejetée. N'empêche.

— J'ai pensé qu'il avait été empoisonné, terminai-je sans lever les yeux de ma tasse.

— C'est une accusation grave, répondit-il d'une voix calme et douce.

Pourtant, je sentis une pointe de condescendance, comme s'il me prenait pour une folle.

— Il a des ennemis, me justifiai-je.

— Oui.

— Son ex-femme était folle de rage contre lui.

— D'accord.

— Et juste avant ça, il était en parfaite santé.

— Certainement pas.

— J'étais là, pas vous. Désolée, mais je vous assure qu'il allait très bien.

Il reposa sa tasse, et je me sentis soudain coupable d'avoir fait intrusion chez lui. Il était huit heures du matin ; il jouait tranquillement pour se détendre d'un travail très stressant, et voilà que je débarquais pour lui parler boulot. Sans compter qu'il ne me croyait pas.

J'aurais pourtant voulu le convaincre, même si j'avais l'impression croissante d'avoir perdu les pédales.

D'une voix calme, il m'expliqua :

— Ses analyses sanguines n’ont rien révélé d’anormal. J’ai passé deux heures à étudier ses résultats d’analyse avec son cardiologue. Il a eu un grave accident coronaire. Il y a de fortes chances qu’il ait connu plusieurs attaques cardiaques mineures dans les jours précédents. Ses valves sont bousillées.

Il se mordit les lèvres comme s’il se rendait soudain compte qu’il parlait du cœur d’un homme comme d’un simple carburateur de voiture.

— Je devrais y aller, fis-je.

— Le pronostic pour la suite est très optimiste, vous savez ?

— Merci pour le thé, dis-je en le reposant sur le comptoir.

— Monica, écoutez...

— Docteur Thorensen...

— Appelez-moi Brad.

— Brad, je ne dors plus depuis cinq jours. Il a sept sœurs et une mère qui... enfin, pour la plupart... font comme si je n’étais personne pour lui. Je figure sur sa liste de contacts proches, donc on me dit tout, mais je suis entourée d’étrangers. Quand on le voit comme ça, avec toutes les perfusions et les tuyaux, attendant de passer sur le billard... Tout le monde est très inquiet, mais personne ne veut m’écouter.

— Je comprends votre besoin de rejeter la faute sur quelqu’un, dit-il, mais il n’a pas été empoisonné. Je vous le promets.

Donc, pas de trace d’empoisonnement et, de toute façon, Jessica était toujours restée à portée de vue ou dans les toilettes. J’avais fouillé dans ma mémoire à la recherche de dix secondes où elle aurait pu... quoi ? Lui donner quelque chose à boire ? Lui injecter du poison subrepticement ? Qu’est-ce qui me prenait, à imaginer qu’une artiste conceptuelle ait en plus des talents de chimiste, comme dans un roman d’Agatha Christie ?

— D’accord, dis-je enfin. Je vous crois.

— Ecoutez, Monica, ça vous dirait de jouer un peu à *City of Dis* avec moi ? Je suis dans le huitième cercle. Je peux vous fabriquer un personnage à partir de mon profil. Vous n’aurez sans doute pas souvent la chance de jouer à un tel niveau. Vous allez oublier tous vos problèmes d’un seul coup.

Il claqua des doigts.

— Comme ça. Magique.

— Je ne peux pas.

— Juste une heure.

— J’ai deux semaines de lessive en retard et je travaille aujourd’hui.

Il reposa sa tasse.

— Partie remise, alors ?

— Oui. Et merci beaucoup, Brad.

Dans ma bouche, son prénom semblait à la fois trop familier et froidement détaché.

— Avec plaisir.

Il m’accompagna jusqu’à sa porte et je rentrai chez moi pour me colleter avec mon linge en retard. Peut-être même allais-je installer aussi une guirlande de Noël... Je sortis brusquement de mes rêveries en trouvant un avis scotché sur ma porte – pas une lettre, juste une feuille imprimée, qui disait :

NOTIFICATION DE VENTE AUX ENCHÈRES

La suite était du jargon juridique, que je parcourus en cherchant les rubriques remplies à la main qui me concernaient directement. Mon adresse. Trente jours. Défaut de paiement.

— Merde...

Je regardai ma maison comme si elle allait me fournir une réponse, mais ce n'était rien d'autre qu'un cube de bois aux fondations branlantes. Je ne m'étais toujours pas occupée des papiers nécessaires à l'ouverture des travaux, mais si la demande de permis de construire avait été déposée, ma mère en avait été avertie, et elle savait donc qu'il se passait quelque chose. L'avis d'expulsion, c'était parce que j'avais oublié de lui envoyer le loyer deux mois de suite.

Il fallait que je l'appelle.

Je n'en avais aucune envie.

Je regardai mon téléphone. J'avais son numéro. À deux reprises, dans le passé, j'avais oublié de payer le loyer – quand j'avais rompu avec Kevin, et lors de la première tentative de suicide de Gabby. Les deux fois, je m'étais contentée de lui envoyer deux chèques le mois suivant, avec un mot d'excuse et de remerciement. À la mort de Gabby, je m'étais retrouvée à découvert, et je m'étais dit que ça attendrait un mois. Sauf que le mois suivant, j'étais à Vancouver, et cette histoire de loyer m'était complètement sortie de la tête. Puis il y avait eu la crise cardiaque de Jonathan. Honnêtement, même si j'avais eu l'argent, j'étais trop préoccupée par ce qui lui arrivait pour m'occuper des aspects pratiques de ma vie.

Ça m'apprendrait à habiter dans la maison de ma mère. Sérieusement, comment avais-je cru pouvoir vivre aux crochets d'une personne à qui je ne parlais même pas ? C'était puéril. Tout en entrant chez moi, je cherchai son numéro dans le répertoire de mon portable. Les problèmes compliqués me semblent toujours plus simples quand je fais plusieurs choses à la fois.

Ma maison était toujours dans le même état. Je n'y allais plus que pour me doucher ou prendre des affaires. Rien ne bougeait. La couverture sur le canapé ressemblait à une fleur étrangement éclose. Les rideaux impeccablement repassés étaient posés sur le dossier d'une chaise, attendant d'être raccrochés. Les assiettes étaient sur le séchoir, prêtes à être rangées dans les placards.

La sonnerie du téléphone laissa place au message de la boîte vocale. Le léger accent brésilien de maman s'éleva. Malgré ses efforts, elle n'avait jamais réussi à s'en débarrasser tout à fait. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent – j'étais prête à la confrontation, mais laisser un message m'épargnerait une discussion pénible.

— Bonjour, maman. Je viens de recevoir un avis qui dit que la banque met la maison aux enchères. Tu veux qu'on en parle ?

Quelle idiote... Je raccrochai. J'aurais dû payer le loyer. Ou au moins l'appeler plus tôt pour la mettre au courant de ma situation. J'aurais dû demander à Darren de venir vivre chez moi. Décidément, j'enchaînais les conneries. J'arrachai l'avis d'expulsion de la porte et le pliai dans mon carnet. Tant pis pour les décorations de Noël.

2

MONICA

J'étais pratiquement à court d'essence. Il me restait cinq dollars en poche, une carte de crédit au plafond dépassé et un compte en banque dangereusement proche de la ligne de flottaison. J'avais encore de quoi aller au travail pour gagner quelques billets, mais une fois mon réservoir à sec, je n'aurais plus qu'à prendre le bus pour aller à l'hôpital – et encore, il me faudrait retourner les coussins du canapé pour y dénicher des pièces de monnaie.

Je n'osais pas parler de ma situation à Jonathan. Chaque soir, j'allais le voir en m'efforçant d'arborer mon plus beau sourire, pour le baigner de bonne humeur. Mais une fois hors de la clinique, la panique me gagnait. En refermant la porte de mon casier au Stock, j'adoptai machinalement mon sourire de serveuse sans qu'il soit adressé à personne en particulier.

— Monica ?

Andrea entra dans la pièce, les cheveux teints en bleu. Elle changeait souvent de couleur, mais j'avais raté celle-ci. Pourtant, la teinture virait déjà au vert.

— Salut, ça va ? Chouette teinte.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle.

— C'est mon service.

Elle eut une grimace gênée.

— Euh, c'est-à-dire... On a commencé à s'organiser sans toi. Donc, ce soir, c'est moi.

— Non ! J'ai besoin d'argent...

Ma voix tremblait dangereusement, et je détestais ça. Je n'étais pas du genre à jouer les hystériques pour des histoires de fric. Avec un haussement d'épaules, elle quitta le vestiaire. Je me dirigeai vers le bureau de Debbie.

— Entrez, lança-t-elle quand je frappai.

Installée à son bureau, elle feuilletait une pile de documents. Elle eut l'air contente de me voir et se leva en tendant les bras.

— Monica, comment ça va ?

— Bien. Je suis venue travailler, mais Andrea dit qu'elle a pris mon service...

— Tu en as raté cinq. Et tu as été absente la semaine d'avant. J'ai dû gérer tes remplacements.

— J'ai besoin de faire mes heures...

Elle me prit le menton et me fit lever la tête pour m'observer.

— Tu n'es pas en état de travailler. Tu as perdu du poids et tu as des cernes. Peut-être qu'avec un peu de rouge à lèvres...

— S'il te plaît.

— Qu'est-ce qui se passe ? Assieds-toi et raconte-moi tout.

Je me laissai tomber sur le fauteuil de cuir tandis que Debbie se juchait sur l'accoudoir de celui d'à côté. Par la fenêtre, le brouillard nocturne tombait sur Los Angeles. C'était l'année la plus humide de l'histoire. Il n'y aurait pas beaucoup de passage au bar et les pourboires seraient rares. On ne verrait que des touristes de passage et quelques habitués. Le gratin de Hollywood resterait dans les clubs du centre-ville ou les boîtes de Silver Lake.

— Ils tentent de le stabiliser pour qu'il soit en état de subir une transplantation de valves, expliquai-je. Ils vont lui ouvrir les artères.

Elle me fixa d'un regard sans expression, comme si elle ne comprenait pas de quoi je parlais. Je continuai :

— Il s'est abîmé le cœur quand il avait seize ans, en...

Je m'arrêtai net. Debbie et Jonathan avaient été proches, d'accord, mais je ne savais pas si elle était au courant de sa tentative de suicide. Lui-même, jusqu'à ce que le stress des dernières semaines détériore sa santé, ignorait qu'il était en danger.

— Tiens, dit Debbie en me tendant un mouchoir en papier. Continue.

J'avais du mal à m'exprimer, parce que au fond je n'avais pas vraiment compris les explications des médecins.

— Ils doivent remplacer une partie de son cœur. Il n'est pas assez stable pour qu'on l'opère pour le moment.

J'essuyai mes yeux avec le kleenex, et l'en retirai maculé de taches de mascara. Elle avait raison – je n'étais pas en état de prendre mon service.

— Je vais le voir tous les soirs. Mais j'ai besoin de travailler, maintenant.

— Non. Ce qu'il faut, c'est que tu sois à ses côtés.

— J'ai besoin d'argent. Je suis désolée, c'est vulgaire, mais c'est vrai.

— Il ne peut pas t'en donner ?

Elle paraissait choquée, comme s'il ne *voulait* pas le faire. C'était faux – je refusais simplement de lui parler d'argent. Joie et bonne humeur, c'était tout ce que je voulais lui montrer.

— Je ne veux pas qu'il s'inquiète.

— Et sa famille ?

— En dehors de Margie, ils se contentent de tolérer ma présence, ce qui me va très bien. Mais je ne veux rien leur devoir.

— Il ne t'a rien donné que tu puisses vendre ?

Le certificat de propriété de la Jaguar, désormais mon seul véhicule puisque Jonathan m'avait « débarrassée » de ma vieille Honda, était resté dans la boîte à gants de Lil la dernière fois qu'elle m'avait ramenée chez moi. Le lariat de platine qui symbolisait notre lien était bien caché dans ma commode, unissant la mer et le ciel. Quant au piercing de diamant, il était resté là où Jonathan l'avait inséré en me jurant fidélité.

— Non, je n'ai rien à vendre.

Debbie se leva pour contourner son bureau et ouvrir un tiroir dont elle tira son portefeuille.

— On peut encore gérer tes absences pendant deux ou trois jours. Ensuite, je devrai te mettre en congé sans solde à titre personnel.

Elle me prit la main pour y déposer une poignée de billets.

— Je ne fais pas ce genre de choses, d'habitude, ajouta-t-elle.

— Ce n'est pas la peine, Debbie, je me débrouillerai.

Elle me prit la main pour la refermer sur les billets.

— Je suis sûre que tu vas trouver une solution, dit-elle encore.

Je ne pouvais pas refuser cet argent. Grâce à lui, je pouvais aller voir Jonathan.

— Tu es très gentille avec moi.

— Jonathan a aidé une de mes amies qui traversait une mauvaise passe. Tu le rends heureux, donc t'aider, c'est l'aider, lui. Et maintenant file ! J'ai du travail.

3

MONICA

Cent cinquante-sept dollars en petites coupures. Bénie soit Debbie ! Je l'aimais de tout mon cœur. Je fis le plein et achetai une assiette de melon découpé chez Ralph en guise de dîner. Je me garai à trois pâtés de maisons de l'hôpital pour ne pas avoir à payer le parking et finis le trajet à pied. La nuit tombait et je commençais à avoir froid. Je m'emmitouflai dans mon manteau léger et mon écharpe – je n'avais pas pensé à prendre un bonnet tant je m'étais dépêchée pour aller au travail.

La clinique des Séquoias est immense. C'est là que naissent la plupart des bébés de L.A., et que meurent à peu près tous les autres habitants. L'infirmière du service cardiologie me connaissait de vue et me salua, louchant au passage sur mon melon.

Je lui rendis son sourire avant de rejoindre la chambre de Jonathan – murs peints en pastels de rose et de beige, meubles fonctionnels et odeur de maladie et de désinfectant. Je lui avais acheté un sapin de Noël miniature qu'il avait posé sur sa table de chevet. Toutes les nuits, il l'allumait.

— Je pensais que tu travaillais, ce soir, dit-il en me voyant entrer.

Il lisait, assis dans son lit, à la lueur de sa lampe de chevet. Voilà une semaine et demie que je le voyais dans cette chambre, et son état s'améliorait de jour en jour. À se demander pourquoi on ne le laissait pas sortir...

— Il pleut, ça fait fuir les clients. Debbie n'avait pas besoin de moi.

Je m'assis sur le bord du lit et lui pris la main en tâchant de ne pas déplacer la perfusion. Les machines ronronnaient et émettaient de petits bips réguliers. Une pointe grattait sur le papier, traçant la courbe de son rythme cardiaque.

— Comment tu te sens ?

— J'ai envie de frapper sur quelqu'un, répondit-il. Et toi ?

Je souris.

— J'ai signé les contrats. Margie a été héroïque. Sérieusement, je n'aurais rien pu faire sans elle. La première session d'enregistrement est programmée pour demain. Je chante *Dominée* avec un orchestre au grand complet.

Il me prit la boîte de melon des mains.

— Ils ont sorti le Philharmonique de L.A., ou quoi ?

— Ne te moque pas, dis-je.

Par réflexe, je tendis les mains pour l'aider à ouvrir la boîte. Mais voilà déjà deux jours qu'il n'avait plus besoin de moi pour les gestes simples. Je me ravisai donc.

— N'empêche, ce n'est pas loin, repris-je. Quinze instruments. Une section complète de cordes. Des vraies, tu te rends compte ? La semaine prochaine, on fait *Désir et peur*. J'ai enregistré des maquettes pour quelques autres titres, et ils en choisiront deux de plus pour un mini-album.

Il saisit un morceau de melon et me le tendit. Je me penchai vers lui, bouche ouverte. Il le frotta

douceMENT sur mes lèvres avant de le poser sur ma langue.

— Ça coûte très cher, un orchestre, dit-il. Ils doivent vraiment croire en toi.

Je refermai les lèvres sur le morceau de melon et sur ses doigts, que je suçai tandis qu'il les retirait.

— On verra bien, conclus-je.

— C'est tout ce que tu as pris pour dîner ? demanda-t-il.

— J'ai déjà mangé chez moi, mentis-je.

S'il savait que mon frigo était vide et que je refusais de dépenser l'argent de Debbie en plats à emporter, il s'inquiéterait, ou pire. Je n'avais pas envie que tout l'hôpital soit au courant – il s'était déjà produit une sacrée scène quand il avait appris que sa mère tentait de me faire écarter du service cardiologie.

— Tu es censée dîner avec moi.

Pas de trace de colère ou de bouderie dans sa voix. Sa famille lui rendait visite le jour, tandis que je me tenais à l'écart. C'était notre marché. Je n'étais pas censée être là en même temps que ses sœurs et que sa mère, mais la nuit m'appartenait. Je venais seule.

— Que disent les docteurs ? repris-je en changeant de sujet pour éviter d'avoir à aborder mes difficultés financières du moment. Tu seras sorti pour Noël ? Et au fait, je n'ai toujours pas trouvé ce que j'allais t'offrir.

Sa main s'était immobilisée au-dessus de l'assiette et il avait les yeux baissés.

— Alors ? insistai-je.

— Ils n'ont rien dit pour l'instant.

Il me tendit un nouveau morceau de melon. Je le pris, mâchant lentement, mais je savais qu'il me cachait quelque chose. Il dut sentir mon inquiétude, car il reprit :

— Je suis assez fort pour l'opération, mais l'arythmie n'a pas disparu.

— Pourtant, hier, il n'y en avait plus trace !

Il haussa les épaules.

— Mange. Je veux que ce corps soit prêt pour moi quand je sortirai enfin d'ici.

Du Jonathan tout craché – il ne pensait qu'à une chose : s'échapper de ce qu'il considérait comme une prison.

— Ce corps est toujours prêt pour toi, répondis-je.

J'ouvris grand la bouche tandis qu'il me tendait un nouveau morceau de melon. Il recula sa main de quelques centimètres et je suivis le mouvement ; alors, il posa le fruit sur ma langue avant de le retirer, et nous jouâmes quelques secondes au chat et à la souris jusqu'au moment où, fourrant le melon dans ma bouche, il me prit par la nuque et me tira vers lui pour m'embrasser. Nos langues avaient un goût sucré et frais. Je l'embrassais avec pourtant mille précautions, rendant grâce à Dieu et à la médecine moderne qui avaient permis de le sauver. Mais sa langue explorait ma bouche comme s'il était en parfaite santé – comme si accélérer son rythme cardiaque ne risquait pas de le tuer, ou en tout cas de faire apparaître dans la chambre une nuée d'infirmières affolées avec leurs machines. Il avait beau nier ce qu'il lui était arrivé, on pouvait faire confiance à ses médecins : chaque jour qui passait sans opération faisait croître la menace d'une nouvelle crise cardiaque.

— Déesse, murmura-t-il, j'ai envie de toi. Je n'y tiens plus.

— Hors de question.

Nous avons essayé de faire l'amour deux nuits plus tôt, et le mot « désastre » aurait été un euphémisme pour décrire le résultat. Je m'étais fait traiter de tous les noms par l'infirmière Irene, et j'en avais pleuré pendant des heures par la suite – à cause de l'engueulade et du stress.

Il glissa un doigt sous la ceinture de mon jean.

— Enlève ça.

— Non.

— Défais ta braguette et baisse ce pantalon.

Il me parlait comme s'il n'avait pas entendu mon refus. Son ton autoritaire fit naître une vague de désir dans mon ventre.

— Je te jure que mon rythme cardiaque ne bougera pas.

— J'ai peur.

— Pas moi. Allez. Fais-moi confiance.

Son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien. Sa main caressait ma joue et ma lèvre inférieure. Chaque nuit, je me blottissais contre lui pour dormir quelques heures – ensuite, l'infirmière me renvoyait dans mon fauteuil. Chaque nuit, j'avais envie de lui, et chaque nuit, je m'inquiétais. Lui, il était passé de la peur à l'agacement et à la tristesse avant d'en arriver à cet état d'impatience permanente. Il avait l'impression d'avoir perdu le contrôle sur sa vie, et m'utiliser lui donnait l'impression de le retrouver, ne serait-ce qu'un instant. Mais j'ignorais s'il saurait vraiment prendre soin de lui.

Pourtant, j'ouvris ma fermeture éclair. Avec un soupir ravi, il reposa l'assiette de melon sur le plateau. Les yeux rivés aux miens, il me regarda me redresser, poser un genou sur le lit et faire descendre mon pantalon.

— Assieds-toi sur moi.

J'étais gênée par la deuxième jambe du jean, mais je parvins à escalader le lit pour le chevaucher en dépit des instruments et des tubes. Je ne fis aucun geste pour écarter les draps ni le toucher. Je me contentai d'obéir à ses ordres.

— La porte n'est pas fermée, murmurai-je.

— Mais le rideau si, répondit-il sur le même ton tout en me pelotant le cul. Tu portes encore cette saleté en coton...

Sa main gauche, libre de toute perfusion, glissa le long de mon dos pour s'enfouir dans ma culotte.

— Je ne vois pas pourquoi je porterais mes jolis dessous alors que tu n'es pas là pour les voir...

— Tu n'as pas compris, dit-il en me tirant vers lui. Mets tes mains au-dessus de moi.

Comme il me l'ordonnait, je posai les mains à plat sur le mur au-dessus de lui. Sa main gauche s'insinua entre mes jambes pour me caresser à travers le tissu de la culotte.

— L'idée, continua-t-il, c'est que je sois présent là où personne ne peut me voir, toute la journée. Les gens voient tes vêtements, mais ce qu'il y a en-dessous, c'est pour moi. C'est à moi qu'appartiennent tes endroits secrets et tout ce qui les touche.

— Comment veux-tu que je pense à ça alors que tu es malade ?

— J'ai besoin que tu y penses. Savoir que je te possède, même si je suis coincé ici, c'est grâce à ça que je tiens le coup chaque jour. Demain, tu pourras faire quelque chose pour moi ?

— Tout ce que tu veux.

— À trois heures exactement, quand tu seras au studio d'enregistrement, mets tes doigts sur tes lèvres

et pense à moi.

— Oui. Je le ferai.

L'ongle de son pouce vint frotter doucement mon sexe à travers ma culotte. Mon clitoris se mit à palpiter et je gémiss.

— Tu te souviens de mon bureau ? murmura-t-il. Sur la table ?

— Comment pourrais-je oublier ? Tu as été cruel.

Ses ongles griffèrent le coton qu'il détestait tant. J'étais déjà trempée.

— J'avais tellement envie de toi..., murmura-t-il.

— Tu aurais pu.

— N'importe qui d'autre, je l'aurais baisée. Mais pas toi.

Un doigt se glissa sous le tissu pour caresser mon orifice.

— Tu étais tellement mouillée. Tellement réactive. Un coup vite fait sur le bureau, ç'aurait été du gâchis.

Son doigt se mit à tracer des cercles autour de mon sexe humide tandis que son pouce caressait mon clitoris. Quand je m'arquai vers lui, il s'arrêta. Il jouait avec moi.

— Tu t'es comporté comme un salaud, murmurai-je d'une voix tremblante. Tu aurais pu me laisser jouir et me prendre plus tard.

Il enfonça deux doigts en moi. Avec un gémissement rauque, je fermai les yeux.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Je penchai mon visage tout contre le sien et tentai de soutenir son regard.

— Je voulais te prendre avant mon voyage. J'avais besoin de te sentir motivée. Je voulais te posséder.

— Alors vas-y...

Je gémiss à nouveau – pourtant, il avait simplement augmenté la pression de son pouce en faisant tourner ses doigts dans ma chatte.

— Tu as été fantastique, cette nuit-là. Inoubliable.

Ses doigts sortirent de mon sexe pour caresser ma fente et titiller lentement mon clitoris, presque sans bouger. Chaque mouvement envoyait dans ma chatte une décharge électrique, qui se répandait de mes genoux à ma taille.

— Oh, mon Dieu...

Sa main droite vint cueillir ma nuque. Je savais qu'une intraveineuse y était plantée, mais en cet instant, je n'y pensais pas. Tout ce que j'avais en tête, c'était la délicieuse lenteur de ses doigts en moi.

— Tu veux jouir, Monica ?

— S'il te plaît, oui, fais-moi jouir. J'en ai très envie.

Il me prit par les cheveux.

— Je ne te crois pas.

— S'il te plaît, Jonathan, je t'en supplie. Ne me laisse pas partir comme ça. Je veux jouir pour toi.

Ma supplique était on ne peut plus sincère.

Le plaisir et la tension accumulés entre mes jambes étaient si intenses, si lourds, qu'ils en devenaient presque douloureux.

— Non.

Il passa ses doigts sur mon clito avant de les enfoncer de nouveau en moi, sans lâcher mes cheveux.

— Je t'en prie, murmurai-je.

— Pourquoi ?

— Parce que tu m'aimes.

— C'est vrai.

Il n'ajouta rien.

— Et parce que je t'aime.

— Et alors ?

— Ton corps me manque. Je veux jouir pour toi. Je t'en prie.

L'extrémité de ses doigts vint effleurer mon clitoris – ce fut juste assez pour m'emmener un cran plus loin. Le plaisir était si fort que je ne pouvais plus parler et pourtant, ce n'était pas encore une jouissance complète.

— Quand tu chanteras, demain, porte quelque chose qui te fait penser à moi.

— Oui.

En cet instant, je lui aurais promis la lune – et pourtant, j'étais sincère. Sous mes vêtements, mon corps lui appartenait.

— Je t'en prie...

Ses caresses se firent plus intenses sur mon clitoris tandis qu'il attirait ma tête contre la sienne.

— À qui appartiens-tu ?

Ma chatte buvait ses doigts comme une eau fraîche un jour de canicule. Il était en train d'exaucer ma supplique, et j'avais l'impression que ma chair trempée recevait ses caresses comme une bénédiction, la réponse à ses prières.

— À toi. Je suis à toi. Oh, je vais...

— Jouis, mon amour.

Je me mordis les lèvres pour ne pas crier tandis que l'orgasme déferlait en moi comme un raz-de-marée. Tout mon corps se tendit et des décharges de plaisir traversèrent mon corps à m'en couper le souffle. Je ne pensais plus rien, ne comprenais plus rien que la sensation de ses doigts entre mes jambes, de son souffle sur ma peau, de ses yeux dans les miens.

Sa main ralentit, mais continua à me caresser lentement, jusqu'à ce que je retrouve l'usage de ma raison.

— Encore, déesse, murmura-t-il. En silence.

Ses doigts s'enfoncèrent en moi pour venir cueillir ma sève avant de se poser à nouveau sur mon clitoris. J'étais prête à l'inonder.

— Oh, bordel...

Je gémissais, muscles serrés, roulant des hanches, et je parvins à ne pas crier quand je jouis de nouveau – pour lui. Sans que je puisse les en empêcher, mes paupières se fermèrent tandis qu'un feu d'artifice de sensations éclatait entre mes jambes.

Une machine se mit à biper – une série de sons doubles, très brefs. Nous nous figeâmes. Le bruit se répéta une seule fois, puis le silence régna de nouveau. Jonathan me tapota les fesses, et je compris ce

qu'il voulait. Je me hâtai de l'enjamber de nouveau pour me remettre debout et me rhabiller. Je finissais juste de boutonner mon jean quand Irene Maslov, infirmière diplômée, déboula dans la chambre.

— Tout est bien, monsieur Drazen ? lança-t-elle avec son accent russe à couper au couteau.

— Très bien, merci.

— Je me demandais si je ne devais pas apporter le défibrillateur, plaisanta-t-elle en s'avançant vers nous dans ses sabots de plastique.

D'une poigne d'acier, elle redressa Jonathan afin de pouvoir arranger ses oreillers. Ses cheveux gris étaient coupés courts et sa moue réprobatrice était impressionnante.

— Tout ça pour deux malheureux bips ? se plaignit Jonathan. Je commence à me dire que vous voulez me garder en vie...

— Quand j'ai commencé comme infirmière, il y avait des règles. Pas de petite amie dans chambre avec la porte fermée. Maintenant, les patients ont des *exigences*, et leurs exigences sont des ordres. Voilà pourquoi j'ai des « malheureux bips » toute la nuit.

— Je crois que ça ne sonnera plus, intervins-je d'une voix sage.

Elle se dirigea vers un écran d'ordinateur qu'elle tapota d'une main experte.

— Vous êtes prêt pour demain, monsieur Drazen ?

— Je suis toujours prêt pour le paradis, Irene.

Elle prit sa tension. Je restai assise de l'autre côté du lit, sa main dans la mienne.

— C'est quoi, demain ? murmurai-je.

— Mercredi, répondit-il sur le même ton.

Irene ôta le tensiomètre de son bras.

— Bon, fit-elle en arrangeant les poches de perfusion, tout va bien.

Puis, en me regardant par-dessus ses verres à triple foyer à monture plastifiée :

— Vous, être sage !

— Oui, madame.

Elle sortit d'un pas raide.

— Tu as vu ça ? souris-je. On aurait dit que c'était ma faute...

Jonathan haussa les épaules et me tendit la main gauche ; toutes ses perfusions se trouvant à droite, je dormais à sa gauche depuis sa troisième nuit ici. Je me blottis contre lui, sur le matelas. Je ne pouvais pas bouger, mais je n'en avais pas envie de toute façon. Il éteignit la lumière et je posai la tête sur son épaule.

— Je vends ma maison, m'annonça-t-il.

— Pourquoi ?

— Je l'ai achetée avec Jessica. Je ne m'y sens plus chez moi.

— J'ai quelques bons souvenirs dans cette maison...

Je sentis qu'il souriait, tout contre moi.

— Moi aussi, murmura-t-il d'une voix chaude. On s'en fera de nouveaux ailleurs.

— Tu as une idée de l'endroit ?

— Je ne sais pas. Toi, tu aimerais aller où ?

Dans le ronronnement et le clignotement des machines, je me mis à penser à un avenir que j'osais

désormais imaginer.

— Je vis à Echo Park. J'aimerais que tu t'installés pas trop loin.

Il tourna la tête pour déposer un baiser dans mes cheveux.

— Je comptais me rapprocher de ce coin de toute façon. J'en ai marre des quartiers ouest. Je connais trop de gens là-bas. Et c'est trop loin de chez toi.

D'accord, il n'était pas en état de se lever ni de me prendre dans ses bras pour me porter au bout du couloir, mais n'empêche : en cet instant, je me sentais protégée. Cette chambre d'hôpital, ce lit, ce corps contre le mien étaient devenus mon monde. Je venais chaque soir, et quand il éteignait la lumière, il redevenait mon beau Jonathan en pleine santé, et moi sa déesse. Tous les soucis de la journée s'évanouissaient. Au cours de la semaine qu'il avait passée à l'hôpital, tout en regardant par la fenêtre qui donnait sur le ciel pollué de Los Angeles, il m'avait raconté comment il avait perdu un match de baseball crucial à Penn, en sortant une balle à la neuvième. Il m'avait parlé des années difficiles avant sa tentative de suicide, et des courses folles en voiture qu'il improvisait contre ses amis, jusqu'au jour où il s'était encastré dans un bateau sur les quais de Seal Beach. Il m'avait raconté Westonwood et sa première nuit là-bas où il avait dû se battre pour un plat de frites. C'est là qu'il avait appris, peu à peu, à garder son sang-froid en toutes circonstances. De mon côté, je lui avais parlé de mon père, incapable de jouer la moindre note, mais qui avait tout fait pour que je dispose de tous les instruments dont j'avais besoin. J'avais mentionné sa passion du jardinage, son amour de la vie et de ma mère.

— Pourquoi est-ce que tu ne lui parles plus ? m'avait demandé Jonathan.

— Elle désapprouve à peu près tous mes choix de vie, et je n'ai aucune envie de changer pour lui faire plaisir.

— Tu vis dans sa maison. Tu pourrais au moins l'appeler pour lui dire bonjour, de temps en temps.

— Ça s'est fait plus ou moins par hasard. Je m'y suis installée avec Kevin – qu'elle traitait de don Juan et de bon à rien. Ensuite, j'ai continué à payer le loyer, et elle à empocher les chèques.

— Ça ne te ressemble pas d'être aussi passive.

Tous les mots que nous prononcions dans cette chambre devaient être dépourvus de jugement, dans un sens comme dans l'autre, et jusque-là j'avais réussi à suivre cette règle. Mais pas quand Jonathan suggérait que j'aurais dû voir ma mère. Il me sentit me raidir et me serra plus fort contre lui.

— C'est vrai, convins-je.

Dire que quelques jours plus tôt, il parvenait à peine à parler, la voix faible, un tuyau d'oxygène dans les narines. Il avait l'air d'aller beaucoup mieux, maintenant. Comme avant – ou presque. Bientôt, il subirait l'opération dont il avait besoin et il quitterait la clinique avec un cœur en pleine santé. Je pourrais retourner au travail, et il pourrait me faire l'amour aussi souvent et aussi fort que j'en avais envie. Notre cauchemar serait terminé.

4

MONICA

Une autre infirmière passa dans la chambre à deux heures du matin, lors du changement de service. Elle prit la tension de Jonathan et inscrivit les résultats dans l'ordinateur. C'était comme ça chaque nuit, on le réveillait alors qu'il aurait eu besoin de sommeil. Je m'extirpai du lit, embrassai mon amant et quittai l'hôpital.

Ma session d'enregistrement commençait à onze heures et je voulais être fraîche. Je tentai donc de récupérer quelques heures de sommeil en plus, mais je ne parvins qu'à deux choses : m'inquiéter de l'arythmie cardiaque de Jonathan, qui risquait de retarder encore son opération, et réfléchir à une nouvelle ligne de percussions pour *Dominée*. Il fallait quelques boums boums pour souligner le fredonnement des cordes. Au temps pour la fraîcheur ; au moins, je serais à l'heure... Je décidai d'économiser l'essence et de prendre le bus.

Prendre le bus ? La plupart de mes amis auraient considéré cela comme un faux pas majeur, un comportement presque choquant – dans le milieu de la musique, on ne prend pas les transports en commun. N'empêche, depuis Sunset, c'était tout droit, et pour moi, regarder par la fenêtre pendant que quelqu'un d'autre conduit est quelque chose de très reposant, presque méditatif. Ce n'était pas l'heure de pointe, donc je ne risquais pas d'être en retard ; en outre, je n'avais rien d'autre à apporter que mes cordes vocales et mon alto. Il n'y avait que moi, mes pensées, et Los Angeles qui défilait derrière la vitre.

Je me mis à penser au corps nu de Jonathan tandis que ma main battait la mesure d'une chanson sans paroles, dont le tempo exprimait les courbes et les creux de son corps, les notes les saveurs de sa peau, et dont les accents rythmiques rappelaient sa voix quand il me donnait des ordres pour son plaisir. J'étais perdue dans mes pensées, composant une chanson tandis que le bus avançait à son propre rythme, plongée dans une sorte de joie mélancolique.

Mon téléphone vibra. Un instant, j'envisageai de le laisser sonner jusqu'à ce que le répondeur se déclenche, mais il ne s'arrêta pas. Le cocon protecteur autour de ma chanson vola en éclats, me laissant la musique, mais détruisant l'ambiance. Autant répondre. C'était Margie. Voulait-elle des nouvelles de Jonathan ou appelait-elle au sujet de mon contrat avec Carnival ? Depuis quelques jours, j'avais l'impression de lui parler plus souvent qu'à moi-même.

— Bonjour, dis-je.

— Allô ? Où êtes-vous ?

— Entre Santa Monica et Canon.

— Je suis désolée, fit-elle d'une voix tendue. Vous vous êtes mis d'accord tous les deux, pour aujourd'hui ? Vous ne venez pas, alors ?

Je me redressai d'un seul coup.

— Pardon ? De quoi s'agit-il ?

— On l'opère aujourd'hui, et je me suis dit que vous voudriez être là quand il se réveillera. À moins que quelque chose ait changé entre vous ?

— Non !

Merde ! J'actionnai le bouton pour signaler au chauffeur que je voulais descendre à l'arrêt suivant. Si j'arrivais à trouver une correspondance, je pouvais être là-bas en une heure.

— Quel est ce bruit ? demanda Margie. Vous êtes dans un *bus* ?

Dans ma hâte de descendre, je lâchai mon étui d'alto. Il s'ouvrit en tombant près du chauffeur, qui m'engueula. Le téléphone coincé contre l'épaule, je me dépêchai de ramasser mon alto avant que quelqu'un marche dessus. Impossible de parler en même temps – je dus supporter la diatribe de Margie qui me harcelait pour savoir où je me trouvais. En quittant le bus, je pus enfin lui répondre :

— Écoutez, le parking coûte quinze dollars et il n'y a pas la moindre place pour se garer dans la rue à cette heure. Je n'ai pas envie de claquer mon fric en essence alors que j'ai un bus à disposition !

Ledit bus m'avait déposé devant le poste de police de Beverly Hills. Je me dirigeai vers Santa Monica en me précipitant pour traverser au vert.

— Attendez, fit Margie d'une voix douce.

Aussitôt, je regrettai de lui avoir crié dessus.

— Vous étiez au courant pour l'opération d'aujourd'hui ?

— J'étais en route pour le studio d'enregistrement, mais je peux être là dans une heure si j'attrape le Rapide à Beverly.

— Restez où vous êtes. Lil va venir vous chercher.

MONICA

Assise à l'arrière de la Bentley, j'avais envie de mourir. L'idée d'être coincée au studio au moment où Jonathan reprendrait conscience m'était odieuse, mais celle de faire faux bond aux musiciens me semblait tout aussi affreuse. Annuler l'enregistrement allait coûter une fortune à Carnival, parce qu'il faudrait quand même payer tout le monde – l'orchestre, les assistants, les techniciens, et même les producteurs qui auraient souhaité de voir Miss Prends-le-bus graver son premier morceau. Bref, je venais de ruiner ma carrière en beauté. Qui accepterait de reprogrammer une session d'enregistrement après un tel merdier ?

Margie m'accueillit dans le hall, à la sortie de l'ascenseur.

— Ils viennent juste de l'emmener en salle d'opération. Il n'a pas demandé où vous étiez, et j'en déduis donc qu'il savait que vous ne seriez pas là.

Elle me fit signe de la suivre dans le couloir désert.

— Je lui ai dit que j'enregistrais pour Carnival aujourd'hui. S'il m'avait annoncé qu'il passait sur le billard ce matin, j'aurais annulé – et il le savait.

— C'est important, ce truc, au studio ?

— Pas autant que d'être ici.

— Épargnez-moi les violons, dit-elle.

Son impatience montrait à quel point elle était inquiète. Sa voix était tendue, son ton de voix sec. J'étais prête à lui avouer tout ce qu'elle me demanderait. Au tribunal, elle devait faire des merveilles.

— C'est un moment décisif pour ma carrière, admis-je. Sauf que ce ne sera pas aujourd'hui.

— D'abord, ne faites plus jamais confiance à mon frère sur son état de santé. Il ment quand ça l'arrange.

— Sans blagues.

— Ensuite...

Elle s'arrêta pour me faire face.

— Vous êtes fauchée jusqu'à quel point ?

— Tout va bien.

— Vous êtes vraiment mignons, tous les deux. Il ment pour que vous alliez au studio, et vous omettez de lui parler de votre précarité financière pour qu'il ne s'inquiète pas. Tous ces beaux mensonges pleins de bonnes intentions, ça me fend le cœur !

Je soutins son regard pendant une bonne minute. Comme tous les Drazen, elle avait toujours l'air parfaitement maîtresse d'elle-même, y compris quand sa famille et son travail la rongeaient de l'intérieur. La coiffure de ses cheveux cuivrés était parfaite, sa peau restait lumineuse, et son tailleur couleur lavande semblait sortir tout droit du pressing.

— Alors, fauchée à quel point ?

J'inspirai un grand coup. Je ne voulais pas le lui dire. J'avais honte... mais impossible de louvoyer

plus longtemps.

— Ça fait des mois que je n'ai plus de coloc. Je n'ai pas travaillé depuis que je suis partie pour Vancouver. J'ai acheté des fringues et je n'aurais pas dû. J'ai fait réparer ma voiture dont je ne me sers pas. Voilà.

— Il ne s'occupe pas de vous, financièrement ?

— Je ne suis pas sa putain !

J'avais murmuré cette phrase, mais il me sembla qu'elle se répercutait et s'amplifiait contre les murs du couloir. Margie me tira par le bras dans une chambre déserte. Je la suivis sans regimber parce que je ne voulais pas faire de scène, mais j'étais livide quand elle referma la porte derrière nous.

— Tous les Drazen sont aussi tyranniques ? sifflai-je.

Elle leva un index menaçant :

— Pas la peine de prendre ce ton avec moi. Personne ne vous traite de putain après vous avoir vus ensemble, alors arrêtez ça. De combien avez-vous besoin ?

Je levai les mains pour objecter. Accepter les cadeaux de Jonathan était une chose, mais il était hors de question que sa sœur me fasse un chèque. C'aurait été insultant.

— Je me débrouillerai toute seule.

— Comment ? C'est quoi votre plan, pour rester avec lui et travailler en même temps ?

Je n'en avais pas, à vrai dire. À part fermer les yeux et espérer que, quand je les rouvrirais, je me retrouverais avec un Jonathan en pleine forme et une carrière florissante. Cela dit, les circonstances ne jouaient pas en ma faveur. J'avais beaucoup plus de chances de finir au chômage, avec trois kilos en moins, et mise à la porte de ma maison par ma propre mère. Mon mini-album ne verrait pas le jour et j'aurais la réputation d'une lâcheuse.

— Je veux être là pour lui, répondis-je malgré tout. Si ça doit nous ruiner ma carrière et moi, tant pis. Je n'accepterai pas un centime de votre part ni de qui que ce soit d'autre. Si ça vous pose problème, vous n'aurez qu'à en discuter avec lui quand il se réveillera.

— Vous êtes une sacrée emmerdeuse.

— Ne soyez pas timide, exprimez le fond de votre pensée...

— Bienvenue dans la famille, conclut-elle.

Tu parles...

— En parlant de ça, il y a du monde, aujourd'hui, reprit-elle.

— Vous pouvez me faire la liste ? demandai-je en m'appuyant contre le lit inoccupé.

— Teresa a appelé, mais elle ne peut pas venir. Deirdre est à la chapelle. Leanne est ici, mais elle doit filer quelque part en Asie dans cinq minutes. Fiona est dans le coin avec sa clique. Sheila déchire du papier. Carrie ne vient toujours pas.

— Et votre mère ?

— Sous médocs. Je lui ai parlé.

À ce que j'en avais vu, Margie et sa mère se comportaient plus comme des sœurs – elles n'avaient que quinze ans et demi d'écart. Dans la bouche de Margie, « Je lui ai parlé » signifiait qu'elle avait réprimandé sa mère pour sa façon de me traiter, à savoir les silences glacials, les sourires mielleux et le mépris caractérisé quand elle était fatiguée. Je hochai la tête.

— Est-ce qu'elle a l'intention de me dire plus de deux mots, un jour ?

— Elle et Deirdre adorent Jessica. Ça, ça ne changera jamais.

— Je ne m’y attendais pas.

— Très bien. Il y a encore autre chose, fit-elle en jetant un coup d’œil vers la porte, comme pour s’assurer qu’elle était bien fermée. Jonathan ne parle plus à notre père depuis quinze ans. Et pourtant, il est ici. Peut-être ne le verrez-vous pas – maman et lui sont à couteaux tirés –, mais il est dans le bâtiment. Si vous le croisez, ne prenez rien de ce qu’il vous dit comme argent comptant, d’accord ?

— Je ne vois pas sur quoi il pourrait me mentir.

— Il essaiera de vous faire réagir, c’est tout. Mon frère trouve que c’est son côté diabolique. Pour moi, c’est juste un passe-temps lamentable.

— On peut y aller, maintenant ?

Je repris mes affaires et me redressai pour me diriger vers la porte.

— Je n’ai pas terminé. À propos de l’argent...

— Si, vous avez terminé.

6

JONATHAN

La première fois que j'avais cru mourir, j'étais resté une bonne demi-heure sur le seuil d'une porte du musée d'Art moderne de Los Angeles à tenter de contrôler l'étau qui me serrait la poitrine. Je m'étais assis et concentré sur ma respiration, m'efforçant de ne penser à rien d'autre, mais la douleur n'avait fait qu'empirer. Et je m'étais répété que je devais retrouver Monica avant que mon père la croise – c'est sans doute cette pensée qui, plus que tout, me faisait paniquer. À partir de là, tout s'était précipité, et j'avais atterri dans cet hôpital où j'étais resté beaucoup trop longtemps avant qu'on me fasse passer sur le billard – à trente-deux ans.

Je repris conscience avec le sentiment que quelque chose s'était très mal passé ; en même temps que je reprenais conscience, j'avais l'impression d'étouffer. La panique qui m'avait envahi au musée m'assaillit de nouveau. Je ne pouvais contrôler ni mes sensations, ni mon corps, ni mes pensées. Ma vision était trouble. Je ne pouvais pas bouger les bras – ils étaient sanglés au lit, comme ceux d'un prisonnier. Ma voix semblait avoir disparu, mon visage me démangeait. Personne ne m'avait préparé à me sentir aussi mal.

À moins que... peut-être j'étais-je mort ? J'étais en enfer, condamné à endurer tout ce que j'avais fait subir aux femmes que j'avais attachées pour les baiser. Je pensai à Dante, à son enfer pavé de nos désirs et, dans les cercles inférieurs, de la douleur de nos victimes. Voilà, j'en étais là, sans doute. Merde. Ça me terrifiait. Impossible de supporter ça pour l'éternité ! Les ténèbres, l'immobilité forcée. L'absence de contrôle. Le néant qui m'engloutissait. Je respirais, certes, mais avec sur la gorge une pression terrible. Je n'avais jamais accepté d'étrangler une femme pendant un rapport parce que je n'étais pas certain de maîtriser les conséquences de ce geste. Alors pourquoi mon enfer comportait-il ce supplice ? Je n'ai jamais cru que la vie était juste, mais Dieu pouvait-il se montrer aussi cruel ?

— Jonathan...

Une voix. Féminine. Celle de Sheila, reconnus-je. Elle avait toujours cette douceur incroyable, ce côté maternel qui s'étendait au monde entier, comme si elle l'acceptait et l'aimait dans son ensemble, y compris quand elle était furieuse.

Je me rendis compte que je pouvais ouvrir les yeux. Le ronronnement des machines dissipa un peu mon anxiété. D'accord, ce n'était pas l'enfer. Je n'étais pas mort. N'empêche, j'étouffais vraiment. La panique revint.

Le visage de Sheila s'interposa entre moi et la lumière.

— On t'a intubé. Pour l'instant, c'est la machine qui respire à ta place. Ne bouge pas. Tout va bien.

Je décidai de la croire. Puis j'attendis. Il était trois heures moins cinq. Je ne pouvais pas parler pour lui demander de détacher mes mains, aussi me contentai-je de fixer la pendule. À trois heures pile, je fermai les yeux et imaginai que je pouvais toucher mes lèvres.

MONICA

Je faillis ne pas m'apercevoir qu'il était trois heures pile. Mais comme j'étais censée me trouver au studio à cette heure-là, j'avais mis l'alarme de mon téléphone pour me le rappeler. Elle se déclencha juste au moment où j'écoutais la diatribe d'Eddie sur mon portable. Je fermai les yeux un instant et oubliai ses récriminations pour toucher mes lèvres en ne pensant qu'à Jonathan. Le sentiment de chaleur dans ma poitrine et mon sourire ne durèrent malheureusement qu'un instant – la voix d'Eddie fit voler ma béatitude en éclats.

— Tu déconnes, non ?

Nous étions passés au tutoiement, mais, dans le cas présent, ça n'arrangeait rien.

— C'est ton ami aussi, protestai-je. Tu sais bien que je ne te raconte pas d'histoires.

Je m'étais réfugiée dans la cage d'escalier du troisième étage pour échapper à la foule dans la salle d'attente. Je trouvais formidable que la famille de Jonathan s'occupe aussi bien de lui, mais leur présence devenait vite étouffante.

— Nous devons signer le contrat dans une semaine ! tonna Eddie.

— Je sais.

La porte du quatrième étage s'ouvrit à la volée et Leanne Drazen dévala les escaliers. Elle n'avait que quelques mois de moins que Teresa, soit deux ans et dix mois de plus que Jonathan, mais à voir son visage et son comportement, on ne lui aurait pas donné plus de vingt-cinq ans. Elle portait un sac en toile sur l'épaule et des bottes de cow-boy rouge vif dont les talons claquaient sur les marches. Ses cheveux auburn étaient défaits et sa tenue était débraillée.

— J'ai jamais vu ça, merde ! pestait Eddie. Il nous a fallu renvoyer vingt-deux personnes. Tu sais combien on a dû les payer pour les faire venir avec seulement deux jours de préavis ?

— Non.

Leanne sauta quasiment par-dessus la rampe pour me rejoindre sur le palier et me prendre par le bras.

— Il est sorti ! s'écria-t-elle.

— Un paquet de fric ! hurla Eddie.

Je plaquai ma main sur le téléphone.

— Comment va-t-il ?

Elle leva un pouce et sourit avant de reprendre sa course dans les escaliers en me faisant un signe de la main. Elle était vraiment sympa. Dommage qu'on ne la voie jamais.

— Il fallait que je sois là, Eddie, expliquai-je en me précipitant vers le quatrième étage.

— Je ne dis pas que je ne te comprends pas. J'étais au gala, dit-il, se radoucissant. J'ai vu ce qui s'est passé. N'empêche, je ne suis pas certain de pouvoir faire revenir tout ce monde facilement.

— Dis-moi ce qu'il faut que je fasse pour que vous acceptiez de reprogrammer. N'importe quoi – je le ferai.

Au pas de course, je traversai la salle d'attente sous le regard médusé de la mère de Jonathan et de deux de ses sœurs. Margie m'indiqua une chambre, et j'entrai sans attendre. Sheila, apparemment la plus sensible de la famille, se trouvait avec lui. Avec ses cheveux blonds comme les blés qui tombaient en désordre sur ses épaules, cette mère de quatre enfants en bas âge semblait tout particulièrement inquiète de l'état de santé de son frère. Jonathan était là, allongé sur le dos, les bras dépassant du drap, bardé de perfusions et de tuyaux.

— Quand peux-tu le faire ? demanda la voix d'Eddie dans mon oreille.

— La semaine prochaine. Je pense qu'il ira mieux.

— J'ai besoin d'en être sûr.

Je touchai le bras de Jonathan et il ouvrit les paupières. En me voyant, il m'adressa un clin d'œil.

— Je te le promets.

Là-dessus, je raccrochai.

— Alors, tout s'est bien passé ? demandai-je à Sheila.

— Oui. Ils viennent juste de lui retirer la sonde d'intubation et les sangles.

Jonathan leva la main pour adresser à Sheila le signe universel pour *dégage*. Elle voulut protester, mais Margie la prit par le bras.

— Allez, viens. Tes enfants ont besoin de toi, dit-elle.

— Onna s'en occupe.

Margie l'entraîna tout de même vers la porte, mais ce fut au tour d'Eileen, la mère de Jonathan, d'apparaître.

— Maman, remarqua Margie, tu étais là il y a deux minutes !

Mais Eileen ignora sa remarque.

— Jon, comment te sens-tu ?

— Fatigué.

— Tu veux qu'on te laisse ?

En disant ces mots, elle posa la main sur mon bras, comme pour me faire sortir avec elle.

— Oui. Mais je veux parler un peu à Monica.

Le visage d'Eileen arbora le sourire hypocrite le plus magnifique qu'il m'ait été donné d'admirer.

— Bien sûr...

— Et, maman ?

— Oui ?

Il me désigna du doigt.

— Une place pour elle au réveillon. D'accord ? N'oublie pas.

— D'accord, répondit Eileen avant de se tourner vers moi. Vous êtes libre ?

— Bien sûr !

À mon tour d'afficher mon sourire spécial clients. Une fois sa mère sortie, je m'assis près de Jonathan. Je ne dis rien, mais il dut lire dans mes pensées, car il murmura :

— Ne t'inquiète pas, elle est toujours comme ça.

Il était pâle comme un mort, et son corps sous les draps paraissait étrangement mince. Son visage était

sans expression, presque sans vie. Ses yeux avaient du mal à faire le point, et il ne parvenait pas toujours à les garder ouverts. Ce n'était pas Jonathan. C'était quelqu'un d'autre – un homme affaibli, privé du pouvoir de me tirer par les cheveux en me baisant par-derrière. Quelqu'un qui n'aurait pas pu me faire l'amour si lentement, de façon si contrôlée que je sentais chaque seconde de mon orgasme. Ce n'était pas l'homme dont j'avais crié le nom dans la nuit, à qui j'avais confié les rênes de mon corps, à qui je m'étais entièrement soumise. C'était quelqu'un d'autre – et pourtant, je l'aimais.

Je lui pris la main.

— Tu as une sale gueule.

— Et toi, tu as une gueule d'ange.

Sa voix crissait comme du gravier sous les pneus d'une voiture.

— J'ai bien envie de te ligoter les bras dans le dos avec ma ceinture et de te donner une fessée jusqu'à ce que tu cries, murmurai-je. Pour que tu retrouves ta voix. Ça marche à tous les coups.

Les coins de sa bouche se relevèrent en un sourire. Il gronda quelque chose, si bas que je dus me pencher pour l'entendre.

— Une semaine. Dans une semaine, je te ferai subir les pires outrages.

— Vraiment ? répondis-je, tout près de son visage. Et quoi, exactement ?

Un instant, je songeai que je lui en demandais trop, mais il se mordit les lèvres et répondit :

— C'est un secret.

Il aurait aimé m'en dire plus, je le savais, mais entre l'opération à cœur ouvert et le tube enfoncé dans sa gorge, parler devait être douloureux.

— Je sais déjà, dis-je.

Il leva un sourcil interrogateur.

— Je peux lire dans tes pensées, expliquai-je.

— Pas celles-là. C'est cochon.

Je me penchai sur lui, les lèvres tout près de son oreille.

— La grande Madame Monica peut prédire l'avenir sans se tromper. Prêt à entendre votre futur, jeune homme ?

J'étais si proche de lui qu'en le regardant dans les yeux je distinguai les éclats de bleu dans ses prunelles couleur émeraude.

— Combien ça va me coûter ? demanda-t-il enfin.

— Tout.

— Ça en vaut la peine.

*

Nous sommes chez toi. Dans le salon.

Je suis torse nu, toi en jean et polo. Tu me regardes comme si tu allais me bouffer toute crue, mais tu ne fais rien. Pas encore.

Tu attends. Tu réfléchis. Tu construis les prochaines minutes de ma vie comme un metteur en scène imagine une scène de film.

Tu m'ordonnes d'enlever mon pantalon et j'obéis. Tu regardes. Tu aimes mon corps. La façon dont mes seins se balancent doucement quand je me penche. Mon cul qui se tend.

J'ai retiré mon jean et tu t'avances vers moi, pieds nus. J'ai l'air nerveux. Tu me dis d'arrêter de trembler, de maîtriser mes mains, et quand je baisse les yeux pour répondre « Oui, Monsieur », une sensation de pouvoir court dans tes veines. Tout est sous contrôle. Tout va bien se passer. Sauf que non. Peut-être pas. Ce que tu as en tête peut très mal se passer. Ça t'inquiète.

Tu me demandes mon safeword et je te réponds de te taire. De me baiser.

Tu dis : « Oh, déesse... » Puis tu me prends par les cheveux et tu tires jusqu'à ce que je regarde vers le plafond. Mes lèvres s'écartent et je soupire.

— Dis-le. Ou bien tu peux te rhabiller et rentrer chez toi.

J'articule le mot « mandarine » sans le prononcer.

Tu me regardes et tu insistes.

— Dis-le tout haut.

Je le murmure, si bas que tu l'entends à peine. Alors tu me retournes et tu me pousses vers la cuisine. Je fais mine de résister, mais tu m'obliges à me pencher sur le comptoir, sur la planche à découper. Tu es brutal, violent, et quand tu me vois tressaillir ta queue devient dure. Tu veux m'entendre crier. Tu en as besoin.

Tu.

En as.

Besoin.

Tu as sorti ta queue, la chair tendue et vibrante qui s'enfonce entre mes jambes. Je suis trempée. Tu pourrais t'enfoncer d'un seul coup. Ma chatte t'avalerait et tu oublierais tout.

— Dis-le, ou tu rentres chez toi.

Tu me sens frissonner contre toi. Tu te dis que, peut-être, je vais me rhabiller et rentrer chez moi. Ce serait ta punition pour m'avoir mise mal à l'aise. Alors tu gifles mon cul et je crie parce que je ne m'y attendais pas. La main te cuit, et tu es prêt à recommencer quand, enfin, je lâche :

— Mandarinne.

À peine le mot sorti de ma bouche, tu t'enfonces en moi et tu me baises, ma joue écrasée sur la planche à découper. Tu y vas à grands coups. Mes hanches cognent contre le rebord du comptoir, tu le sais et tu t'en fiches. Tu as le droit de me faire mal. Je t'appartiens. Les objets posés sur le comptoir sont secoués par tes coups de reins – la salière et la poivrière, le bac à couverts, les bouteilles de condiments. De ta main libre, tu écartertes mes fesses pour t'enfoncer plus loin. Tu serres assez fort pour laisser des bleus, et tu regardes les marques que tes doigts laissent sur ma peau. Tu me baises si fort que mes pieds se soulèvent du sol. Je gémiss et je gronde sous toi.

Tu saisis une bouteille d'huile d'olive et tu brises son goulot sur le rebord du comptoir. Je me redresse, l'air effrayé, mais tu me forces à reposer la tête sur la planche à découper, sans ménagement. Il y a du verre partout et l'huile d'olive se répand sur le sol. Sans cesser de me baiser, tu me caresses le dos, en versant lentement de l'huile sur ma peau. Tu frottes partout jusqu'à ce qu'un flot d'huile glisse dans la raie de mon cul. Tu la sens sur ta queue. Tu te retires pour t'enfoncer de nouveau, fort. Une fois, deux fois. Nous sommes couverts d'huile d'olive, et tu me frappes les fesses, encore et encore.

Je crie de plaisir – je crie ton nom.

Et puis, sans que tu changes de rythme, tu fourres ta bite dans mon cul.

Je hurle.

Tu es à moitié enfoncé, partagé entre deux sensations. Tu es terriblement excité, au point de perdre le contrôle. Mais tu as peur de me faire mal. Alors tu me demandes comment je vais.

Entre mes dents, je crache :

— T'es à fond, Drazen ?

Mon visage est cramoisi, mes doigts sont crispés sur la planche à découper.

Tu reposes la bouteille pour me prendre par le menton et m'obliger à te regarder. Tu te penches vers moi, si près que tu sens mon haleine de thé vert. Alors, tu t'enfonces jusqu'au bout, la peau de ta queue est lubrifiée par l'huile, tu m'écartèles sans que rien te retienne.

Je gémis. Ça fait mal, tu le vois à mon visage. Mais tu ne t'arrêtes pas. Tu murmures des mots d'encouragement sans cesser de te retirer, puis de t'enfoncer à nouveau, brutalement. Ma bouche contre la tienne, je gémis mon plaisir pendant que tu me défonces le cul, pendant que ta queue glisse dans l'huile pour me pilonner et s'enfoncer jusqu'aux couilles. Je suis étroite et je te serre. Tu m'écartèles et je crie de douleur.

Mais mes plaintes deviennent des gémissements de plaisir. Maintenant, je te regarde avec une expression qui dépasse la souffrance. Tu accélères, de plus en plus vite, de plus en plus profond. Tu me relèves. Nous sommes debout tous les deux. Ta main glisse entre mes seins, sur mon ventre. Il y a de l'huile partout. Tes doigts filent entre mes jambes, trouvent mon clito tout de suite. Il est dur. Tu le caresses en cercle, ralentissant tes mouvements, puis tu le frottes en cherchant ma chatte. Et tu remontes, quatre doigts sur mon clitoris. Tu recommences ce geste jusqu'à ce que je te supplie.

— Laisse-moi jouir, s'il te plaît.

Tu as envie de jouir dans mon cul. Tu veux que j'en aie envie aussi, maintenant que la douleur a disparu.

C'est ta victoire : nous faire aimer ma douleur à tous les deux.

Je murmure « s'il te plaît, s'il te plaît », comme une litanie.

Alors, tu dis :

— Jouis.

Je tends les hanches vers toi, je t'enfouis en moi. Il y a un moment suspendu, où tu sens mon orgasme sur ta queue, qui vibre autour de toi. Qui t'agrippe. Qui t'aspire jusqu'à ce que la pression devienne insupportable, jusqu'à ce que tu ne tiennes plus. Tu t'enfonces encore pour jouir. Tu perds le contrôle, oubliant ta main qui serre ma chatte. Tu mords mon épaule et je hurle pour la deuxième fois. Tu te perds en moi. Tu oublies tout.

JONATHAN

Je la sentais.

Nous parlions. Je voulais la prendre ici et maintenant, mais je n'avais même pas la force de lever le bras. Alors je humais son parfum de pêches au sirop et m'abreuvais du caramel chaud de sa voix. Je lui répondais par phrases courtes, parce que j'avais l'impression d'avoir avalé une poignée de cailloux et d'avoir oublié comment déglutir.

Elle caressait mon bras en décrivant ce que j'allais lui faire. Même dans mon état, je bandais comme un cerf en entendant cette baise épique sortir de sa jolie bouche. J'ignore si elle le remarquait, mais à mesure qu'elle racontait, elle battait le rythme du bout du doigt. Je m'efforçai de l'écouter alors même que le sommeil menaçait de m'emporter de nouveau. J'entendais ses mots, mais ce que je sentais quand elle parlait de moi, c'était la connexion qui se créait entre nous quand sa douleur devenait jouissance, quand elle m'était soumise – un aspect du monde que je maîtrise parfaitement.

— Tu es très douée pour ça, dis-je. Je prends des notes dans ma tête.

— D'après les docteurs, quand pourrais-je redevenir ton esclave sexuelle ?

— Dès que j'en aurai la force.

— Je dirais après-demain, alors.

— Tu me sous-estimes.

— Je serai toute à toi demain, si tu veux. Mais tu dois rester en observation pendant cinq jours, et cette nuit tu dois te reposer tout seul.

J'étouffai un grognement. Elle avait raison, bien entendu. L'effet des médicaments ne s'était même pas complètement estompé. J'ignorais à quoi ressemblerait ma libido une fois que la douleur referait surface. Tout ce que je savais, c'est que j'avais envie d'être en elle.

— Tu dormiras dans ton lit cette nuit, alors.

— Si je suis réveillée à trois heures du matin, je penserai à toi.

Elle se releva et prit son sac.

— En fait, si je suis réveillée à n'importe quelle heure, je penserai à toi.

Elle se pencha pour m'embrasser et je caressai ses lèvres.

9

MONICA

Au moment où je quittai la chambre, une chanson surgit dans mon esprit – un nouveau morceau. Je me précipitai à la cafétéria de l'hôpital pour la noter. Auparavant, j'envoyai un sms à Lil pour lui demander de venir me chercher devant l'entrée un quart d'heure plus tard, puis je commandai un thé.

Il y avait une éternité que je traînais dans cette saleté d'hôpital. Ce qui, le premier jour, m'était apparu flambant neuf et propre me semblait à présent moche, sale et usé. Maintenant, les éraflures sur les tables roses de la cafétéria et les moutons de poussière accrochés aux pieds des chaises me sautaient aux yeux. Je m'étais mise à détester leur thé – trop chaud, servi dans une tasse en plastique qui le rendait amer. Je détestais les œufs et les pommes de terre trop grasses, l'odeur de vinaigre qui semblait tout recouvrir. Sans compter que Jonathan n'allait pas bien. J'avais détesté qu'on me vire de sa chambre parce qu'il y avait trop de monde.

Mais depuis l'opération, tout me semblait beau à nouveau. Les décorations de Noël me remplissaient de joie, les guirlandes étincelaient et le faux sapin dans le coin de la pièce, devant lequel étaient disposés des cadeaux pour les enfants malades, tout cela remplissait mon cœur de fierté devant la générosité humaine.

Seigneur, c'était Noël... Qu'est-ce qu'on pouvait offrir à un homme comme Jonathan ?

Je m'installai à ma place habituelle et sortis mon carnet et un stylo à bille. D'accord, l'hôpital était moche, mais, au moins, j'écrivais. Beaucoup. Je ne savais même pas s'il s'agissait de chansons, d'un opéra, ou de quelque chose de plus grandiose encore, mais les couplets arrivaient sans discontinuer, et je les notais en battant la mesure du pied. Tous les jours, quand j'attendais l'heure de rejoindre Jonathan, je répétais le même manège, et chaque fois, la musique m'emportait tellement que mon thé avait refroidi avant que j'aie trouvé le temps de le boire.

Je rangeai l'avis de mise aux enchères à la première page de mon carnet et me mis à écrire. J'étais plongée dans une chanson qui racontait une sodomie imaginaire sous couvert de parler d'un tout autre sujet. Soudain, une tasse en plastique apparut sur ma table. En levant la tête, je découvris un homme qui, du haut de son mètre quatre-vingt-dix, portait la soixantaine avec la classe d'une star de cinéma.

Il me sourit.

— Comme on se retrouve...

— Je vous demande pardon ?

Il me tendit la main, et je me rendis compte que, si j'ignorais qui c'était, je l'avais cependant déjà vu.

— Ma fille m'a appris que la fiancée de mon fils venait souvent ici. Je me suis dit que c'était peut-être vous.

J. Declan Drazen. Merde. Jonathan n'apprécierait pas du tout de me savoir avec lui. Et dire que je commençais à m'habituer à cette table... Je serrai la main tendue et me levai.

— Effectivement. Mais j'allais justement partir.

Il s'assit.

— J'avais l'impression que vous étiez lancée dans quelque chose. Vous pouvez peut-être vous contenter de m'ignorer ? Il n'y a pas d'autre place libre.

Je regardai autour de moi. Effectivement, toutes les autres tables étaient prises.

Plongée dans mon écriture, je ne m'en étais pas rendu compte.

— Il vaut mieux que je laisse la table au reste de la famille..., commençai-je.

Il rit pour lui-même, en silence – à peine un souffle.

— Qu'y a-t-il de drôle ? demandai-je.

— Si mon fils était le soleil, je serais Pluton. La planète la plus petite, la plus lointaine. Mais je reste tout de même dans son orbite. Vous l'avez vu ?

— Oui.

— Comment a-t-il l'air d'aller ?

— Comme d'habitude.

— Et côté moral ?

— Difficile à savoir, avec toutes ses blagues.

Il hocha la tête en regardant la cafétéria autour de lui. Des gamins vociféraient et leur mère criait plus fort pour les faire taire. Quelqu'un passait la serpillière en traînant un seau jaune. À notre droite, un homme pleurait, réconforté par une femme beaucoup plus jeune. J'observai Declan. Il avait l'air très seul, et je me sentais désolée pour lui.

— Vous devriez lui parler, dis-je.

Je n'avais pas vu le ciel depuis trop longtemps, et dans quelques minutes, Lil viendrait se garer devant l'hôpital pour m'attendre, sans doute sur une zone de stationnement interdit.

— Je devrais, oui, répondit-il sur un ton qui suggérait qu'il l'aurait fait s'il en avait eu la possibilité.

J'aurais voulu discuter un peu plus, mais je me rappelai des mises en garde de Jonathan et de Margie sur son « passe-temps lamentable ». À la place, je m'excusai et rentrai chez moi pour tenter de reprendre ma vie en main.

MONICA

Il faisait déjà nuit quand la Bentley gravit la colline où je vivais. J'avais appelé Debbie pour l'informer que Jonathan allait bien, et je l'avais prévenue que j'étais prête à assurer un service si un créneau se libérait. Je laissai ensuite un message à Darren, qui m'avait promis la lune, son garde-manger, sa voiture et son épaule pour pleurer si nécessaire – sauf qu'il aurait fallu que je lui demande quelque chose de précis ou que j'appelle juste au bon moment, parce qu'il n'était pratiquement jamais disponible. J'ignorais tout de ce qu'il faisait. Les rares fois où j'avais réussi à lui parler, il m'avait répondu que tout allait bien pour lui, et il avait l'air sincère. Je lui fichais donc la paix.

— À quelle heure souhaitez-vous que je vienne vous chercher, mademoiselle ? me demanda Lil en m'ouvrant la portière.— J'espère qu'on me proposera un service demain après-midi, répondis-je. Je peux vous appeler si c'est le cas ?

Elle s'écarta pour me laisser sortir.

— J'espère que vous le ferez, dit-elle. Je ne voudrais pas vous manquer de respect, mais conduire, c'est mon boulot. Je ne veux plus qu'on me dise que vous prenez le bus.

Elle claqua la portière brusquement.

— Je ne suis pas riche, soupirai-je. Ce n'est pas grave de prendre le bus.

— Pour moi, si. Ne le faites plus.

Elle leva un index menaçant avant de regagner son siège et de me saluer.

Du bout des doigts, je me mis à jouer avec mon dernier ticket de bus dans ma poche tout en ouvrant le portail. Arrivée en haut des marches, je me rappelai l'avis d'expulsion punaisé à la porte quelques jours plus tôt, ce qui me fit penser que je n'avais pas de nouvelles de ma mère. Je consultai mon téléphone. Rien. Pas de message.

— Salut, Monica ! lança le docteur Thorensen par-dessus la clôture.

— Bonsoir.

— Vous allez bien ?

Il pointa une télécommande vers sa voiture, qui émit un bip et un appel de phares.

— Tout à fait.

— Je vous demande ça parce que vous êtes plantée devant votre porte en train de fixer votre téléphone. Comment va votre fiancé ? L'opération s'est bien passée ?

— Oui.

Il ne bougea pas, se contentant de me regarder. J'étais là, sous la pauvre lampe de la terrasse, qui serait mise aux enchères comme le reste de la maison, à part mes affaires – la banque ne pouvait pas saisir ce qui m'appartenait. Je prendrais les ampoules, les meubles, la décoration, tout ce qui pouvait être dévissé, déboulonné ou retiré.

— Le mandarinier de papa...

Sans y prendre garde, j'avais parlé à voix haute.

— Pardon ? demanda le docteur Thorensen.

— Rien. Je pense tout haut, c'est tout.

Je saisis mes clés.

— Vous avez mangé ?

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me pose une question aussi simple, aussi répondis-je honnêtement.

— Non.

— Il me reste du pad thaï d'hier soir. Quand on le réchauffe, on dirait de la brique, et je n'ai pas envie de souffrir tout seul.

Ce dont j'avais envie, moi, c'était de retourner à l'hôpital pendant la nuit pour me glisser à côté de Jonathan, mais s'il y avait une nuit où je devais le laisser dormir, c'était bien celle-ci. J'éprouvai un cruel pincement de déception en prenant conscience que je n'irais pas le voir et que je passerais la nuit toute seule dans mon petit lit minable. Mais ce n'était pas parce que je me sentais seule et déprimée que je devais me laisser mourir de faim.

— Vous vous y prenez comment pour le réchauffer ? demandai-je.

— Je mets le carton au micro-ondes. Ce n'est pas sorcier, même pour un cardiologue.

— Il faut ajouter un peu d'eau, expliquai-je en rangeant les clés dans mon sac, heureuse de pouvoir rendre service à quelqu'un. Dans un plat en verre, c'est mieux. Laissez-moi vous montrer.

MONICA

« Magique » était un mot trop faible pour décrire la façon dont le docteur Brad Thorensen jouait à *City of Dis*. Extrême aurait mieux convenu. Ou intense. Époustouflant.

Le principe, c'était que le joueur était en enfer – le joueur lui-même, pas un avatar pixellisé formé en lançant des dés. C'était réellement vous.

En d'autres termes, le personnage était fondé sur la véritable personnalité du joueur. On pouvait bien sûr inventer son caractère, mais le vrai but du jeu était de créer un avatar qui vous ressemblait vraiment pour l'envoyer en enfer. Le joueur devait se battre pour quitter chaque cercle, comme dans l'œuvre de Dante – mais il savait que le prochain cercle serait encore pire, avec des enjeux plus élevés et une mission plus complexe. Finalement, au bout du jeu, il découvrait son péché. Sa faiblesse. La raison qui l'avait envoyé en enfer.

Le docteur Thorensen me montra comment utiliser le clavier avant de me laisser pour aller réchauffer le pad thaï suivant mes conseils. Le jeu commençait par un questionnaire qui durait quinze minutes. Sauf qu'il aurait dû prendre deux heures. Il exigeait une réflexion poussée. Ça commençait lentement, par les renseignements de base – sexe, âge, éducation, famille ; puis arrivaient des questions personnelles, qui s'enchaînaient si rapidement qu'on n'avait pas le temps d'y réfléchir. Il fallait choisir une réponse parmi les propositions, à une cadence effrénée.

— Cuisinez-vous vos repas vous-même combien de temps prenez-vous pour déjeuner combien de temps passez-vous sur un *chat* avec vos amis après dîner avez-vous un miroir dans votre chambre vous maquillez-vous tous les jours avez-vous un gros nez êtes-vous grosse avez-vous assez d'argent combien pèse un kilo de plume où a été fabriqué votre voiture prix du sac le plus cher que vous ayez jamais acheté si vous trouvez un portefeuille que faites-vous quelqu'un accroche votre voiture sur la route que faites-vous combien de fois par mois faites-vous du shopping tenez-vous vos comptes vous-même avez-vous mal au pouce en ce moment combien de tasses de café ou de thé buvez-vous quotidiennement combien avez-vous reçu d'amendes pour infraction au code de la route de quelle couleur était le cheval blanc d'Henry IV quel délit avez-vous commis le plus récemment vos parents vous donnaient-ils la fessée quelles sont vos opinions politiques êtes-vous pour l'avortement prenez-vous la pilule combien de partenaires sexuels avez-vous eu ce mois-ci trop c'est combien avez-vous faim en ce moment possédez-vous une arme à feu les gens en général sont-ils bons ou mauvais à quelle heure dînez-vous à quelle heure vous couchez-vous est-ce que vous rêvez

MERCI DE PATIENTER PENDANT QUE NOUS CRÉONS VOTRE AVATAR

— Ça va prendre quelques minutes, fit le docteur Thorensen.

— Je vais devoir dormir un peu, après tout ça !

— Vous aviez déjà l'air d'avoir besoin de dormir en arrivant.

Il posa devant nous deux assiettes d'un pad thaï réchauffé à la perfection, qui avait l'air délicieux. J'avais envie de le dévorer sur-le-champ. Pourtant, je m'efforçai de m'installer patiemment au comptoir, dépliant ma serviette sur mes genoux. Depuis quand n'avais-je pas mangé un repas chaud ? Des jours ? Avec ces nouilles, j'allais y aller en douceur. Comme si je leur faisais l'amour. Pour la première fois.

— Je vais tâcher de ne pas me vexer de votre commentaire, lançai-je au docteur.

Il me proposa des baguettes et une fourchette. Je sais me servir des premières, mais mes mains tremblaient un peu ; j'optai donc pour la fourchette.

— Je vois beaucoup de gens oublier de prendre soin d’eux-mêmes quand un être cher est malade.

Il prononça ces mots d’une voix professionnelle et prudente, comme une opinion médicale destinée à ménager ma susceptibilité.

Ça faisait quoi de sortir avec un docteur et d’entendre ce ton en permanence ? L’utilisait-il pour demander à une femme de respecter ses sentiments ou lui interdire de répéter le mardi soir ? Était-il professionnel quand il se plaignait de ses beaux-parents ?

— Eh bien, répondis-je en enroulant une pâte autour de ma fourchette, il ne va pas tarder à sortir. Ensuite, je serai grosse et heureuse.

— J’ai jeté un coup d’œil au compte rendu de l’opération. Tout semble être rentré dans l’ordre. Il est jeune. Dans peu de temps, vous pourrez à nouveau folâtrer dans votre nouvelle Jaguar.

Je crois que je rougis un peu.

— Tout ce que je veux, c’est retourner travailler. Ils nous donnent à manger, là-bas. Rien de tel qu’un repas gratuit.

— Ce n’est pas lui qui pourvoit à vos besoins ?

Je le fusillai du regard, suffisamment pour qu’il se morde les lèvres et baisse les yeux sur son assiette avec un air coupable, comme s’il venait de piétiner mes plates-bandes par mégarde.

— Je vais vous laisser retirer cette question, dis-je. Pour vous remercier de ce plat.

Il se mit à rire. Plus rien de professionnel dans sa voix, Dieu merci !

— Je suis désolé. Je retire. Je n’aurais pas dû imaginer des choses.

— Exactement, docteur.

— Brad.

— Parfait.

Une petite sonnerie caractéristique retentit dans les haut-parleurs. Bien entendu, un système audio dernier cri était relié à l’ordinateur pour faire de *City of Dis* une expérience acoustique et en trois dimensions.

— Votre avatar est prêt, dit Brad. Je brûle de curiosité.

J’avalai la dernière nouille et la dernière pousse de soja avant d’aller découvrir ce que le jeu pensait de ma personnalité.

MONICA

Au dernier moment, on me prévint que le service du brunch s'était libéré pour moi. Ce fut un tel soulagement que le sourire ne me quitta pas de toute la matinée. J'avais joué à *City of Dis* avec Brad jusqu'à minuit et j'étais fatiguée, mais ça ne faisait qu'accroître mon énergie. Le jeu était passionnant. Brad m'avait introduite dans le huitième cercle, celui où il évoluait, et nous l'avions exploré ensemble pour voir si j'allais me faire prendre au filet de mes péchés invisibles. Nous avons résolu des énigmes, discuté avec des diabolotins, dégusté des nourritures virtuelles et absorbé des potions aux couleurs radioactives qui rendaient l'écran flou et tremblant. Le jeu se révélait tour à tour effrayant, tendre, intense, dramatique et drôle. J'avais même fini par ne plus penser à Jonathan, parfois pendant plusieurs secondes de suite.

Ce matin, le coup de fil de Debbie avait été un rayon de soleil à travers les nuages. J'avais prévenu Margie par texto que je ne passerais voir Jonathan qu'après mon service. Elle m'avait répondu immédiatement.

Il a l'air en meilleure forme. Il vous demande déjà. Je lui ai dit de se calmer...

Ne lui dites PAS que j'ai besoin d'argent, vous allez lui coller une autre attaque !

À la pause, je pris mon téléphone dans mon sac pour m'apercevoir que ma mère m'avait appelée. C'est marrant comme j'avais oublié tout ce qui la concernait. Pas marrant comme dans « drôle », marrant comme dans « je suis une grosse lâche ». Il me restait dix minutes de pause, et ça limitait la durée de l'épreuve qui m'attendait. Debout devant mon casier, je composai le numéro de ma mère. Encore huit minutes de pause.

— Allô ?

Surprenant à quel point sa voix me semblait à la fois très familière et parfaitement étrangère.

— Coucou, maman. C'est moi. Je voulais t'appeler.

— Tu vas bien ?

Sa voix trahissait une véritable panique, et cette émotion palpable me gonfla le cœur et me mit les larmes aux yeux.

Je n'avais pas pleuré une seule fois sur Jonathan malgré le stress et l'angoisse, parce que je voulais être forte et ne pas montrer le moindre signe de faiblesse devant sa famille – tous horriblement stoïques. Mais en constatant que le simple fait de dire *Allô maman, c'est moi* mettait ma mère dans un tel état, je faillis craquer. Ça lui ressemblait bien, évidemment. Ça ressemblait à tout ce qui chez elle me mettait hors de moi – le drame permanent, les émotions à fleur de peau. Dans une crise particulièrement virulente, elle avait fini par nous insulter, Kevin et moi, et nous l'avions plantée là sans la moindre intention de remettre les pieds chez elle – si secoués que j'en avais oublié mon alto dans le coffre de la voiture de mon ex.

— Je vais bien. Désolée d'avoir oublié le loyer deux mois de suite.

Silence.

— Maman ?

Je poussai un soupir.

— J'ai trouvé un avis de mise aux enchères sur la porte.

— Ah oui, c'est vrai, je voulais t'appeler à ce sujet...

J'entendis le grincement des ressorts d'un matelas et consultai ma montre. Il était midi passé et, apparemment, elle était toujours au lit. Merde.

— Ce n'est pas la question du loyer, dit-elle. Il y a autre chose. J'ai parlé à la banque, ils se fichent des problèmes de leurs clients. Tout ce qui compte pour eux, c'est l'argent.

— Ben, c'est une banque, maman... répondis-je en séchant mes yeux. Tu es en retard sur le paiement de l'hypothèque, alors ? De combien de temps ?

— Euh, je ne sais plus... Mais toi, comment vas-tu ?

— C'est compliqué. Écoute, je n'ai qu'une minute pour te parler. Pour la mise aux enchères, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je dois déménager ?

— Si tu veux.

— D'accord. Bon, il faut que je te laisse.

— Dis, tu pourrais venir me voir, un de ces jours ? Tu me manques.

Je me raidis. Moi, je n'avais aucune envie de la voir. Mais il se passait quelque chose de grave, et le fait que nous ne nous parlions pas depuis des années n'y changeait rien : j'étais obligée de chercher à comprendre pourquoi elle ne payait plus l'hypothèque. Sauf que je n'avais pas besoin d'une nouvelle responsabilité en ce moment. Néanmoins, je fis de mon mieux pour garder une voix neutre.

— Pas de problème.

— Je suis libre à peu près tous les jours. Même aujourd'hui, si tu veux.

— Je te tiens au courant.

Je raccrochai, à la mode de Los Angeles – sans avoir promis quoi que ce soit.

MONICA

— Je n'aime pas que tu me voies comme ça.

La voix de Jonathan était un peu moins éraillée, mais il donnait tout de même l'impression de devoir faire d'énormes efforts pour parler.

On m'avait interdit de m'asseoir sur le lit à ses côtés, aussi m'étais-je installée dans un fauteuil à son chevet, les coudes sur la barrière de sécurité.

— Alors, tu ne devrais pas me laisser venir.

— J'ai besoin de toi. Débrouille-toi avec ça.

— D'accord. Du coup, je reste.

— Tu as maigri, non ?

— C'est mon jean moulant qui fait ça. Il te plaît ?

J'étais assise, et il ne pouvait pas voir mon pantalon.

— Je vois tes pommettes.

Je caressai son visage, la barbe de trois jours sur son menton. Sous mes doigts, ses lèvres étaient sèches, mais elles s'entrouvrirent de façon sensuelle. En dépit du décor lugubre et du fait qu'il sortait à peine d'une opération, j'avais envie de lui. C'était mal, non ? Tout comme de vouloir ses bras autour de moi alors qu'il pouvait à peine les lever. Pourtant, je le désirais ardemment, sauvagement, voluptueusement. Il me prit vivement la main – apparemment, il n'était pas si faible que ça.

— Laisse-moi te poser une question, dis-je. Si je passais une semaine dans une chambre d'hôpital après une crise cardiaque, est-ce que tu mangerais bien ? Est-ce que tu dormirais bien ? Je ne me plains pas, Jonathan. Je dis juste que ce n'est pas la peine de t'inquiéter pour moi. Tout ce qui compte, c'est ton rétablissement. Je vais bien, je t'assure.

— Quand je pourrai me lever...

— Tu pourras me donner la fessée que je mérite. D'ici là, laisse-moi m'occuper de tout, compris ?

— Raconte-moi ce que tu vas faire.

— Avec joie...

*

Il y a un fauteuil dans ta chambre.

Un fauteuil capitonné de cuir rouge – dossier, assise et accoudoirs. Il a l'air ancien – d'ailleurs, il l'est sans doute, maintenant que j'y pense. Tu as attaché mes chevilles à l'endroit où les accoudoirs rejoignent l'assise. Tu m'as attachée avec délicatesse, en me caressant les cuisses et en les embrassant, mais voilà – je suis attachée là, écartelée sur ce fauteuil ancien. Tes mains étaient douces, mais les nœuds sont serrés. Je ne peux pas bouger.

Ensuite, tu m'as attaché les mains au-dessus de la tête avec une sangle de cuir reliée à une applique sur le mur. Tu embrasses mes seins jusqu'à ce que les pointes soient dures et dressées comme des pics. Tu fais tout pour que je me sente aimée, en sécurité. Tu ne veux pas que j'aie peur, et je n'ai pas peur. Je suis tellement excitée qu'il suffirait de ton souffle sur mon sexe pour me faire jouir.

Puis tu te déshabilles, lentement, sans mimer un strip-tease, mais méthodiquement. Tu ranges tes vêtements et tu vas dans la salle de bain. Tu m’as interdit de parler – si je plaisante encore une fois, tu me bâillonneras, tu l’as dit. Tu veux sentir que tu me contrôles. C’est comme ça que tu te sens en sécurité.

Alors j’attends, la chatte de plus en plus mouillée, au point que ma sève coule doucement le long de la raie de mon cul. Puis te voilà – nu, magnifique. Jonathan, mon amour, tu es à tomber. Mais tu ne veux pas entendre ça, évidemment.

Tu me regardes. Tu me dévores des yeux. Même si tu es encore à la porte de la salle de bain, j’ai l’impression de te sentir contre moi. Si je pouvais t’attirer avec mon désir, tu serais déjà là. J’ai faim de toi.

Tu t’avances vers moi et tu poses tes mains sur les accoudoirs. Tu te penches. J’ai les bras tendus au-dessus de moi. La pointe de ta langue vient caresser le creux de mon coude, puis descend vers mes seins. Elle dessine des cercles autour de mon téton, puis tes lèvres entrent en action. On dirait que les pointes de mes seins durcissent et se tendent vers toi pour que tu les dévores. Tu en prends une dans ta bouche pour la mouiller. Quand tu la lâches, je sens l’air froid sur ma peau si sensible. Tu me regardes l’air triomphant, et tu recommences, tu sucés puis tu lâches, et je sens l’air froid sur moi.

De nouveau ta bouche chaude. Cette fois, tu mords. Je me tends vers toi, bassin offert. Je gémiss ton nom. Tu dis :

— Tiens-toi bien. Ne bouge pas.

Tu me fais relever la tête pour regarder vers le plafond, puis tu fais rouler mon téton mouillé entre tes doigts. Ensuite, tu recommences avec l’autre. Tu sucés, tu lâches, encore et encore. Tu mords. Je suis en feu.

Tu embrasses mon ventre, mes jambes, et je sens tes doigts sur mes cuisses. Ils glissent doucement vers ma chatte – elle en palpète. Puis tu frappes mon clito d’une pichenette, comme tu le ferais avec une miette de pain sur ton pantalon. Ça fait mal, et je me mords les lèvres. Ça pique... et puis le plaisir prend le dessus.

Et voilà que tu recommences, sans cesser d’embrasser mes cuisses. J’essaie de ne pas me tortiller, mais mon corps entier brûle de venir à ta rencontre. Tes doigts me font mal puis me caressent. La douleur ne fait qu’accroître le plaisir, elle le rend presque insupportable. Pas assez, quand même, pour me faire jouir.

Je voudrais te supplier, mais tu m’as dit de me taire. Je te prendrai comme tu le voudras. Dans ma bouche, dans mon cul. Je ramperai à tes pieds s’il le faut. C’est à peine si tu me touches, mais tu me contrôles complètement. Du bout des doigts.

Et quand ta langue vient me lécher la chatte, je le sens dans tout mon corps, jusqu’à l’extrémité de mes orteils.

Alors tu fais un truc. D’un geste souple, tu dénoues les liens de mes chevilles et de mes mains. Tu te lèves et tu me dis de me rhabiller. Ce soir, on sort.

*

— Tu te fous de moi, dit-il.

— Quoi ? On a droit aux fins en queue-de-poisson, non ?

Il sourit, puis se mordit les lèvres.

— Ça me fait mal quand je ris.

— Je ne plaisantais pas.

Il posa la main sur ma joue et la caressa doucement. Même malade, il m'électrisait avec le simple contact de sa peau sur la mienne.

— Tu peux rester ? demanda-t-il.

— J'ai quelque chose à te dire.

— Que tu m'aimes, c'est ça ?

— Oh, Jonathan, je suis raide dingue de toi.

— C'est un sentiment partagé. Et maintenant, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Je dois aller voir ma mère. À Castaic. Je rentrerai tard, mais je reviendrai directement ici.

Je grimaçai pour lui indiquer que le voyage n'était pas une partie de plaisir et que je n'étais pas ravie de le laisser là.

— Lil peut te conduire.

— Tu m'as acheté une voiture.

— Laisse-moi m'occuper de toi. Si elle t'emmène, tu pourras te reposer. Dormir sur la banquette. Mettre les pieds sur les sièges.

Je pris sa main pour déposer un baiser au creux de sa paume.

— Dors, mon amour.

— C'est loin...

Je l'embrassai sur la bouche. Ses lèvres étaient sèches, mais avides, et sa barbe piquait. Il prit mon visage entre ses mains pour m'attirer vers lui.

— Tu me caches des choses ?

— Bien sûr.

— Je déteste être ici.

— Tu pourras bientôt me commander tout ton soûl.

Je posai la tête sur l'oreiller près de lui et il me caressa les cheveux. Je regardais les nuages dans le ciel en fredonnant un air qui ressemblait vaguement à *Dominée*. Quand je sentis qu'il dormait, je m'éclipsai.

MONICA

Les mains crispées sur le volant, je remontai l'autoroute 5 vers le bout du monde, au-delà de toute trace de civilisation, après les limites de la ville, et franchis une montagne avant de la redescendre. L'engin-le-plus-génial-au-monde pompait autant d'essence qu'un étudiant s'enfile de bière à la pression dans une soirée de fraternité. Autour de moi, le paysage était mort, plat, sec.

Puis Castaic apparut.

Les portes des garages, tournées vers la rue, me faisaient penser à des bouches fermées et grimaçantes. Les pelouses – celles qui n'avaient pas été remplacées par du goudron – étaient jaunies et négligées, ou bien couvertes de pitoyables bonshommes de neige gonflables et de pères Noël ventripotents. Le soleil écrasait tout. Même les montagnes qui cernaient la ville semblaient crouler sous le poids compact du ciel. Ou était-ce juste une impression.

Allez, tu es une grande fille...

Marie Souza-Faulkner ne connaissait que deux états : le point mort – elle était passive, douce, et dormait dix-sept heures par jour – et la surmultipliée, quand elle piquait des crises de rage, prête à se battre contre tous les péchés du monde. Kevin avait suggéré qu'elle était bipolaire. J'avais ri. Non parce qu'il avait tort, mais parce qu'il ne viendrait jamais à l'idée de ma mère d'aller voir un médecin pour comprendre pourquoi elle était cinglée.

Papa l'avait aimée malgré tout ça ; du coup, pourquoi aurait-elle eu besoin de se faire soigner, si tout allait bien ?

Sa maison, un pavé beige sans étage avec un garage à deux places et la porte d'entrée dix mètres plus loin, avait dépassé le stade de la vétusté. Papa n'aurait jamais permis ça. Quand il n'était pas en mission à l'étranger, il passait tous ses congés à repeindre, à couler du béton et à jardiner. Le jeune citronnier qu'il avait planté avait à peine quelques feuilles sur ses branches malingres, et la pelouse devant la maison ressemblait à un terrain vague.

J'ignorais depuis combien de temps ma mère était coincée au point mort, mais à en juger par l'état général des lieux, ça devait remonter au début de l'été précédent.

Elle m'ouvrit la porte, vêtue d'une longue robe en polyester qui se voulait prude mais restait étonnamment sensuelle. Comme moi, ma mère avait un corps difficile à dissimuler, mais, au contraire de moi, elle s'acharnait à tenter de le faire. C'était une beauté brésilienne que mon père avait rencontrée au cours d'une de ses missions mal définies. Elle mesurait un peu plus d'un mètre cinquante et sa peau était plus sombre que la mienne, mais nous avions les mêmes cheveux et les mêmes yeux. Elle était catholique comme seules savent l'être les Sud-Américaines, et c'était là le problème. Elle pensait encore que le pape était infallible et que Marie était vierge, alors que tous ceux qui avaient un cerveau avaient renoncé à le croire depuis longtemps.

— Bonjour, maman.

Elle me prit dans ses bras. J'eus un temps d'hésitation avant de lui rendre son étreinte. Nous restâmes ainsi plus longtemps que je ne l'aurais cru. Peut-être ma visite n'allait-elle pas se dérouler aussi mal que je l'avais craint ? Peut-être tout était-il pardonné... Elle s'effaça pour me laisser entrer.

Alors elle vit la voiture. Mon premier réflexe fut de m'excuser, de dire qu'on me l'avait prêtée et que j'allais la rendre à son propriétaire, que je n'avais rien demandé. Mais je me ravisai et décidai de me taire. Je n'étais pas venue pour me justifier ni pour mentir. Ma mère referma la porte derrière nous sans

un mot.

La maison était hermétiquement close pour la préserver de la chaleur et de la poussière du désert, et l'air conditionné sentait le renfermé. Tout était peint en beige. Papa avait toujours détesté cette couleur, mais ma mère avait insisté. Et, comme toujours, elle avait obtenu ce qu'elle voulait.

Correction : tout ce qui était *permanent* était peint en beige. En revanche, ce qui pouvait se déplacer était coloré, très vivement. Des masques africains, des couvertures mexicaines. Un paravent en teck gravé se dressait devant une fenêtre drapée dans un tissu en ikat. Des guides de voyage étaient empilés devant les rayons bondés de la bibliothèque. Apparemment, ma mère avait roulé sa bosse aux quatre coins du monde.

— Tu es venue, fit-elle.

— Oui.

Sur le canapé, j'aperçus un oreiller dont la taie était assortie au drap roulé en boule sur les coussins. Elle devait dormir là, sans doute régulièrement.

— Je ne crois pas qu'on puisse sauver la maison, dit-elle.

J'avais préparé un petit discours, alors je me lançai :

— Je ne suis pas venue pour la maison. Si besoin, je peux déménager ailleurs, me trouver un appart. Seulement, j'ai du mal à croire que tu te résignes à vendre. Je m'inquiète pour toi.

— Oh, Monya, fit-elle (c'était le prénom de ma grand-mère). Tu as fait tout ce chemin pour rien...

Elle posa la main sur la poignée de la porte. C'était ma mère tout craché. Elle préférait me mettre dehors sans autre forme de procès plutôt que d'admettre qu'elle avait un problème. Elle avait l'air d'être en bonne santé, même si elle avait vieilli.

Pourtant, je voyais bien que quelque chose n'allait pas.

— Arrête, maman. Je suis là. Fais-moi du thé.

Elle lâcha la poignée de la porte et, par la fenêtre, jeta un coup d'œil méfiant sur la Jaguar, comme si elle ne l'appréciait pas. Tandis qu'elle m'accompagnait vers la cuisine, j'aperçus tout un lot d'autres babioles exotiques. Sur le mur, je remarquai des rectangles plus clairs, comme si on avait retiré des cadres.

Elle m'invita à m'asseoir, et je me rappelai enfin à quoi correspondaient ces taches : c'était les endroits où étaient accrochées les photos de mon père. Elle les avait gardées après sa mort, mais, à présent, elles avaient disparu.

Ma mère mit une bouilloire en cuivre sur le feu et sortit un mug portant l'inscription *J'AIME BELIZE*. Soudain, tout devint clair. Les bibelots. Les photos décrochées. La dépression. L'hypothèque.

— Tu fais toujours la serveuse ? demanda-t-elle.

— Oui. Et toi, tu tiens toujours la comptabilité de ton église ?

— Comment s'appelle-t-il ? m'interrogea-t-elle sans répondre à ma question. Tu ne t'es pas payé cette voiture avec un salaire de serveuse.

— Je n'ai pas de salaire. Je travaille aux pourboires.

Qu'est-ce que c'était que cette réponse ? On aurait dit que j'avais honte de ce que je faisais. Mais ce n'était plus le cas.

— Il s'appelle Jonathan. J'espère que tu ne comptes pas me reprocher quoi que ce soit.

— Tant que ce n'est pas l'autre, là... Lui, je ne l'aimais pas.

— Et le tien, comment s'appelle-t-il ?

Elle ne répondit pas et se contenta de farfouiller dans une boîte métallique à motifs fleuris qui devait contenir des sachets de thé, probablement tous périmés.

— Maman, est-ce que tu as quelqu'un à qui parler de tes problèmes ? Le prêtre ? quelqu'un de la chorale ?

— Ce n'est pas si simple.

— Est-ce que c'est lui qui t'a plaquée ?

— Pour l'amour du ciel, Monya, c'est une suggestion...

— Parfaitement logique. Si l'on ne tient pas compte de tous tes voyages. Tu dors jusqu'à midi, donc je sais que tu ne travailles plus pour l'église. Tu ne peux parler à personne, parce que tes amis sont tous là-bas.

— Je n'ai pas envie de parler, fit-elle simplement.

La bouilloire se mit à siffler.

— Je ne suis là que pour quelques heures. Tu ferais aussi bien de tout me dire maintenant.

Elle posa le mug fumant devant moi et quitta la pièce. Je faillis la suivre, mais je la vis ouvrir le buffet du salon et s'accroupir pour y fouiller avant d'en tirer une chemise cartonnée.

— Voilà ce que tu es venue chercher, annonça-t-elle. Tous les papiers. Prends-les. Non, je n'ai aucune envie de perdre la maison. Je l'aime autant que toi, figure-toi. Si je ne l'avais pas aimée, je l'aurais vendue et je t'aurais fichue à la porte pour t'apprendre à être une garce insolente il y a deux ans.

— Ne te retiens pas, maman. Parle-moi du fond du cœur.

Elle n'ajouta rien, mais ne sourit pas non plus. Apparemment, elle n'était pas prête de me pardonner. Voilà. C'était ce qu'elle voulait me dire. Au fond, rien d'aussi terrible que je l'avais craint. Elle ne m'écrasait pas du poids de sa réprobation. Mais elle avait raison. En dépit de ce que j'avais dit, je voulais sauver la maison.

— Je suis désolée pour ton mec, quel que soit son nom, dis-je. Apparemment, vous vous êtes bien amusés ensemble.

— Je ne veux pas en parler.

— D'accord.

Je détachai l'élastique pour ouvrir la chemise cartonnée. Je ne connais rien à la finance. Pour moi, les chiffres n'ont d'intérêt que quand ils expriment des fréquences musicales. Pourtant, après avoir disposé les papiers sur la table devant moi, je parvins à reconstituer ce qui s'était passé.

Une chose était très claire : ma mère avait claqué près de trois quarts de millions de dollars pour voyager à travers le monde.

La maison dans laquelle je vivais avait été achetée pour quatre-vingt-quinze mille dollars au milieu des années 1990, et rachetée intégralement vingt ans plus tard avec l'argent de l'assurance-vie de mon père. Mais à l'époque où mes parents s'y étaient installés, Echo Park ne faisait qu'entamer sa renaissance. Depuis, beaucoup de gens comme le docteur Thorensen s'étaient mêlés aux artistes, aux familles hispaniques et aux gangs.

Selon une banque située dans le Colorado, ma petite maison sur la colline valait à présent six cent cinquante mille dollars. Une somme facile à calculer, vu que ma mère avait emprunté et dépensé cette somme, voire un peu plus, en accumulant les hypothèques et les crédits. Quand j'avais déposé les permis pour les travaux, elle en avait profité pour réclamer près de cent mille dollars supplémentaires, comme si

ces travaux étaient déjà effectués.

Elle avait quitté son boulot en février. Elle travaillait pour cette église depuis l'époque où j'étais en fac, avec un salaire suffisant pour payer toutes ses traites. Sans ce travail, tout s'était cassé la figure. Apparemment, le type en question était la cause de tout ça.

— Putain, maman, tu es un vrai génie...

— Surveille ton vocabulaire.

— Tu sais que tu ne pourras jamais rembourser tout ça ?

— Ils n'ont pas besoin de cet argent, répondit-elle. C'est une banque.

— C'est *quatre* banques, en fait. Merde, maman...

— Vocabulaire !

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on peut faire.

Je regroupai les papiers. J'aurais voulu les claquer sur la table pour exprimer mon agacement, mais ils ne produisaient qu'un bruit de froissement frustrant.

— Tu peux m'expliquer ce qui s'est passé ? insistai-je. Tu ne m'as pas élevée comme ça...

— Comme quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Volé. C'est du vol.

— Pas s'ils récupèrent la maison.

— Elle ne vaut pas sept cent cinquante mille dollars.

— Les experts ont dit que si, donc elle les vaut. Ce sont eux qui décident ce que valent les choses. Les gens comme nous, on n'est rien du tout. Notre opinion ne compte pas. Et tu es d'accord. Au fond de toi, tu le sais. Tu penses que la maison ne vaut rien parce que tu l'aimes. N'empêche, combien tu paierais pour l'avoir, hein ? Combien pour les arbres de ton père ? Combien pour la terrasse où on s'asseyait, lui et moi, pendant que tu dormais ?

— Maman...

— Combien pour la cuisine où je te préparais à manger ? Combien pour la porte de derrière par laquelle tu faisais le mur en croyant que je n'étais pas au courant ? Ou la salle de bain où j'ai fait deux fausses couches ? Combien ça vaut, Monya ? Même avec ces fondations fissurées que ton père promettait de réparer chaque fois qu'il revenait du bout du monde ? C'est dans cette maison que je l'attendais. Dans cette maison où il *n'était pas* quand on m'a appris que j'avais un cancer. Combien un étranger serait-il prêt à payer pour toutes ces années, hein ? Si ma vie ne vaut pas sept cent mille dollars, qu'est-ce qu'elle vaut ?

Je ne pouvais pas en entendre plus. Son visage était rouge et gonflé, sa voix montait dans les aigus. Elle avait raison, je m'étais montrée insolente et je l'avais négligée. Je bondis de ma chaise pour la prendre dans mes bras et la laisser pleurer sur mon épaule.

— Tout va bien, maman. On va arranger ça.

— Impossible. J'ai tout essayé.

— J'ai des amis avocats. Je peux...

Je me tus. Oh, je pouvais leur demander de jeter un coup d'œil aux papiers, peut-être de m'expliquer un peu mieux la situation. Mais Jonathan, j'en étais sûre, proposerait de racheter la maison, et ça, pas question. Je n'allais pas le laisser s'occuper de mes problèmes, de ceux de ma famille, et pourquoi pas ceux de mes amis ? Je ne voulais pas remplacer Jessica dans le rôle du gouffre financier. Pour le moment,

je pouvais consoler ma mère, mais tôt ou tard nous devrions laisser la maison. Je dirais à Jonathan que ça ne me gênait pas, que ce n'était pas important.

Mon téléphone sonna. Je le tirai de ma poche sans lâcher ma mère, toujours dans mes bras. C'était Margie, mais je ne parvins pas à décrocher avant que l'appel bascule vers la boîte vocale. Je le rangeai.

— Je vais voir ce que je peux faire, maman.

Elle se redressa en reniflant.

— Il n'y a rien à faire. Je suis désolée de t'obliger à déménager.

— Je survivrai, répondis-je en tâchant de donner le change. J'aurais dû mieux m'occuper de toi. Venir plus souvent.

— Oui, tu aurais dû.

— Je suis désolée.

Mon téléphone émit un bip. Ma mère me dévisagea, et je soutins son regard.

— C'est l'homme de la voiture ?

Son ton n'augurait rien de bon. Je savais que je n'étais pas une pute, mais ma mère ne voulait toujours pas l'admettre.

Elle était au point mort, mais je la savais capable de démarrer au quart de tour.

— Non, c'est sans doute sa sœur.

Je regardai mon téléphone – un texto de Margie, comme je m'y attendais.

Où êtes-vous, bordel ?

Puis, tout de suite après :

Il fait une hémorragie interne. Déchirure à cause d'une mauvaise suture.

Il me fallut moins d'une minute pour dire au revoir à ma mère, lui promettre que je ferais de mon mieux pour l'aider, prendre les papiers et monter dans ma voiture.

Par texto, j'annonçai à Margie que je serais à Los Angeles deux heures plus tard. Le jour déclinait déjà et j'arriverais en ville pile à l'heure de pointe, ce qui doublerait littéralement le temps nécessaire pour rejoindre la clinique des Séquoias. Elle était située au beau milieu d'un nœud routier, et au moment des bouchons il était terriblement difficile d'y accéder. Pas très bien pensé du point de vue des ambulances ni des femmes enceintes, mais pour un hôpital en centre-ville accessible depuis les cinq pointes de l'agglomération, c'était l'endroit rêvé.

À en croire Internet, Jonathan se trouvait dans le meilleur service de cardiologie du pays. Quoi qu'il se soit passé, j'étais certaine que ce serait arrangé en un rien de temps. Bien sûr, ça n'avait sans doute rien d'agréable pour lui, et je n'étais pas à ses côtés, mais tout irait bien. J'étais prête à parier que ce n'était pas grave.

Aux alentours de dix-neuf heures, je débarquai enfin dans la salle d'attente, mais on m'envoya vers le service des soins intensifs. Je ne tremblai pas, ne paniquai pas. Dans dix ans, pensai-je, je rirai de ce souvenir. N'empêche qu'aux urgences, personne n'avait l'air d'humeur à se marrer.

Fiona passa devant moi sans un mot. Deirdre me sourit, mais, contrairement aux autres, elle ne parvenait pas à feindre le détachement. Sheila, qui m'avait toujours paru maternelle et douce, s'adressait à Margie comme si elle était sur le point de la frapper. Mentalement, je passai la famille en revue. Carrie ne viendrait pas. Leanne était en Asie. Teresa ne s'était pas montrée depuis des jours. Eileen, leur mère, était à côté de Margie, jouant nerveusement avec son alliance. Quelques jours plus tôt, quand on avait augmenté le dosage de ses médicaments, elle avait troqué ses talons hauts pour des tennis. Elle me salua d'un geste, mais ne me fit pas signe d'approcher. Rendue un peu plus audacieuse par la présence de Margie, je m'avançai néanmoins.

— C'est inacceptable ! lançait Sheila d'une voix tendue et agressive, doigt pointé vers Margie. Et toi, tu fais comme s'il n'y avait pas de problème. Cet hôpital a merdé. Ils ont failli le tuer.

Une exclamation m'échappa. Dans un ensemble parfait, elles s'arrêtèrent, me jetèrent un coup d'œil... puis m'ignorèrent ostensiblement.

— Merci pour le mélodrame, répondit Margie. C'est exactement ce qu'il nous faut en ce moment.

— Ce qu'il faut, c'est que tu déposes une plainte pour faute professionnelle, et tout de suite.

— Dans tes rêves.

— Tu as peur ou quoi ?

— Je veux qu'on se concentre sur Jonathan. Pas qu'on se perde en batailles juridiques. Ils feront une enquête... commença Margie.

— Et se débrouilleront pour cacher leurs erreurs, la coupa Sheila.

— On n'est pas dans une série télévisée.

— Alors, je vais prendre un avocat.

— C'est exactement ce dont Jonathan a besoin, oui.

— Tu...

— Je suis d'accord avec Margie, dis-je.

Trois paires d'yeux se tournèrent vers moi et, pour la première fois de ma vie, j'eus le trac.

— Un procès prendra des années. On n'est pas à une semaine près.

Sheila tourna la tête vers moi, sans daigner aller plus loin. Depuis notre rencontre, elle s'était toujours montrée gentille avec moi. Apparemment, ça n'allait pas durer.

— Qui êtes-vous ?

Elle le savait très bien – je n'étais personne.

Je tournai les talons. Personne ne me suivit. Très bien. Les Drazen... qu'ils aillent se faire foutre, tous autant qu'ils étaient. À part un.

Je ne connaissais pas les infirmières des urgences, aussi adoptai-je mon sourire le plus avenant en m'approchant d'une femme très brune qui avançait les bras chargés de dossiers.

— Bonjour, je cherche la chambre de Jonathan Drazen.

— Il passe des radios. Revenez dans une heure.

J'avais deux solutions : revenir sur mes pas et affronter la famille Drazen pour obtenir d'autres informations, ou attendre à la cafétéria que Jonathan soit ramené dans sa chambre. Je savais que Margie me dirait tout une fois qu'elle se serait débarrassée de Sheila, et que celle-ci se calmerait peut-être assez pour redevenir gentille avec moi. Mais en attendant, je n'avais aucune envie de les laisser me marcher sur les pieds.

En entrant dans la cafétéria, j'aperçus Drazen Père en train de discuter avec un homme aux cheveux longs, chaussé de sandales, avec un gamin sur les genoux. L'homme parlait vite, tête basse. Declan se penchait pour l'écouter, une main sur son épaule. *A priori*, il n'avait pas l'air d'un sociopathe, mais ça ne voulait rien dire. Je n'étais pas spécialiste en Declan ni en psychologie des tarés.

Je fis la queue pour avoir une tasse de thé. Une chanson était en train de naître dans ma tête. Je voulus sortir mon carnet, mais j'eus beau fouiller mon sac, je ne le trouvai pas. J'avais dû le laisser à la maison. Merde !

Saisissant un marqueur, je m'apprêtais à noter les paroles sur mon bras.

— Monica ?

Absorbée par la musique et les mots qui me venaient, j'entendis à peine mon prénom par-dessus la mélodie qui s'écrivait dans mon cerveau.

— Ah, docteur Thorensen. Brad, je veux dire. Salut.

Il portait une blouse blanche avec un badge à son nom par-dessus son veston.

— C'est la première fois que je vous vois sur votre lieu de travail.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je viens m'acheter quelque chose à manger. J'arrive à peine.

Il me prit par le bras pour m'accompagner à une table. Il avait l'air inquiet.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Je viens juste d'ouvrir une demande de transplantation pour monsieur Drazen.

J'ignore quelle expression j'affichai à ce moment-là – sans doute un air absent, parce que je me sentis soudain complètement vide.

— Je ne comprends pas. On m'a parlé d'un problème de suture. Je sais que Sheila est furax, mais...

Mais quoi ? Mais j'avais cru qu'elle était juste montée sur ses grands chevaux. Mais j'avais pensé que

les radios de Jonathan étaient une procédure de routine. *Mais* je m'étais dit que c'était juste une complication mineure, rien d'autre. *Mais* je m'étais accrochée à mon optimisme parce que Jonathan me manquait trop.

Brad regarda autour de lui avant de reposer les yeux sur moi.

— Dites-le, lui demandai-je. Je ne veux pas l'entendre de quelqu'un d'autre.

— Un des points de suture dans son cœur n'a pas tenu. La déchirure est très grave. Son hémorragie est trop importante pour être contenue. Et s'ils rouvrent pour le soigner... en fait, ils ne peuvent pas. Il n'y a pas la place. La déchirure s'est étendue au ventricule gauche.

— Vous allez réparer ça, non ?

Je paniquai, mais seulement pour la galerie – je savais que tout irait bien. C'était sûr, il y avait un moyen de tout arranger facilement, et Jonathan et moi ne tarderions pas à rire ensemble de mes inquiétudes futiles. Comme il me tardait... Je m'imaginai déjà le repas de Thanksgiving où je raconterais tout ça – la chair de poule sur mes bras, ma bouche sèche, mes poumons vidés. J'ajouterais une touche de mélo en parlant des larmes qui me montaient aux yeux. Et Jonathan rirait de son rire doux, et il en pleurerait de rire à son tour.

— Je ne sais pas, répondit Brad.

— Comment ça, vous ne savez pas ?

— Nous évaluons encore son état. J'ai beaucoup de paperasse à remplir et je dois m'entretenir avec le reste de l'équipe de cardiologie. C'est compliqué.

— Qu'est-ce qui est compliqué, putain ? Soit vous le réparez, soit vous remplissez votre paperasse de merde !

— Calmez-vous, Monica...

— Je n'ai pas à me calmer. Si vous ne me dites pas que vous et vos copains allez le soigner tout de suite, je vais foutre le feu à votre baraque !

Il me prit par les poignets et m'immobilisa. Je savais qu'il se le permettait parce qu'il me connaissait.

Si j'avais droit à toutes ces informations, c'était parce que nous avions partagé quelques heures de *City of Dis*.

— Il y a de fortes chances qu'il ait besoin d'une transplantation. Mais je ne peux pas en être complètement certain avant d'avoir passé la situation en revue avec toute l'équipe.

— D'accord.

Je respirai à fond – apparemment, j'avais oublié de le faire pendant quelques minutes. Bon. C'était clair. Je comprenais.

— Alors, faites-la-lui, continuai-je.

— Il nous faudrait un cœur, et un donneur compatible. Sauf qu'il est AB négatif, ce qui est rare. On va l'inscrire en liste d'attente. Monica, j'espère que je me trompe. Si les chirurgiens estiment pouvoir le réopérer, toute cette conversation ne sert à rien.

Ses yeux, d'un bleu profond et un peu injectés de sang comme s'il était debout depuis trop longtemps, étaient rivés aux miens. Il émanait de lui une confiance palpable – celle d'un homme qui avait tenu un cœur humain entre ses mains et l'avait fait repartir. Il avait le pouvoir de vie et de mort et, pour lui, Jonathan était un patient parmi d'autres, un autre problème à résoudre, un autre défi professionnel.

Je dégageai mes mains pour saisir les siennes et les serrer, les yeux fermés.

— Je veux que vous sachiez quelque chose. Cet homme... ce n'est pas un petit ami parmi d'autres. Il est mon alpha et mon oméga. Il est mon ciel et ma terre. Sans lui, je suis perdue. Il n'y a personne d'autre, personne dont l'âme touche autant la mienne. J'ai attendu toute ma vie de le rencontrer, et d'abord je ne l'ai pas reconnu ; il m'a fallu du temps. Si je le perds, je jure devant Dieu que je resterai seule toute ma vie.

Il n'y a aucun homme qui puisse l'égaliser.

Quand je rouvris les yeux, Brad fixait nos mains jointes, tête basse.

— Je ne savais pas.

— Je ne suis que la voisine...

Il releva le menton.

— Je ferai de mon mieux. Je ne peux rien vous promettre. S'il a besoin d'un nouveau cœur, il va falloir être prête à des moments difficiles. On ne peut pas laisser l'hémorragie interne se prolonger indéfiniment, mais on ne trouve pas si facilement un cœur sain. Pendant que vous attendez, il va vous falloir dormir, manger, et vivre votre vie.

Je souris tristement.

— Ma vie, c'est lui. Je veux être à ses côtés. Tout le reste, ce ne sont que des complications sans importance.

C'étaient les mots exacts de Jonathan et, un instant, j'eus l'impression qu'il était là, à côté de moi. Nous restâmes immobiles un moment, et je tentai de toutes mes forces de transmettre à Brad mon inquiétude. C'était bon d'être avec quelqu'un, même si ça ne pouvait pas durer.

Le téléphone de Brad bipa. Il ne le regarda pas tout de suite, mais lâcha ma main.

— C'est mon bureau. Je dois y aller.

— Vous me tiendrez au courant ?

— Oui, Monica. Je vous tiendrai au courant.

Il se leva.

— Dormez et mangez. Faites-le. D'accord ?

Mon thé était froid. Ma barre de céréales évoquait un morceau de plastique compressé.

— Quand je l'aurai vu. Ensuite, je rentrerai chez moi pour me coucher.

Il regarda sa montre.

— Venez avec moi. Vite.

D'un geste, il me fit signe de le suivre et s'engouffra dans le couloir, la main déjà plongée dans sa poche pour récupérer son téléphone. Je me précipitai sur ses talons.

De salles d'examen en bureaux, de chambres en salles d'attente, de couloirs en escaliers, je suivis Brad jusqu'au service de radiologie. Tout en tapant un sms sur son téléphone, il posa une question à une femme en blouse rose, et celle-ci lui indiqua un autre service que je n'aurais jamais pu trouver seule. C'est là que je découvris la civière sur laquelle gisait Jonathan.

Quelques secondes plus tard, Brad disparut, sans doute après m'avoir saluée, mais je ne l'entendis pas – je contemplais l'homme que j'aimais, inanimé et pâle comme une statue sculptée en l'honneur des dieux de l'hôpital. Je pris sa main et la serrai. Il ne réagit pas – elle était juste assez chaude pour m'indiquer qu'il n'était pas mort. Je restai là jusqu'à ce que l'infirmière en blouse rose, flanquée d'une aide-soignante, vienne emporter la civière. Je les accompagnai, juste pour m'assurer que Jonathan allait s'en

tirer.

MONICA

En dépit de la promesse faite à Brad de rentrer dormir chez moi, je m'écroulai dans une salle d'attente et y passai la nuit. Je me réveillai avec mal partout, descendis à la cafétéria et écrivis une chanson sur une serviette en papier. Soudain, quelque chose apparut sur la table, me tirant de mon état de transe. C'était mon carnet de notes, avec l'avis d'expulsion coincé sous la couverture. Declan poussa le tout vers moi.

— J'ai pensé que vous auriez besoin de ça, dit-il. Vous l'avez laissé ici l'autre jour.

— Merci.

Je le fourrai dans mon sac.

— On dirait que vous êtes devenu un habitué ? demandai-je. Vous faites partie des meubles, maintenant...

— Comme les tables en Formica et les chromes défraîchis ?

— Apparemment, chez les Drazen, le sens de l'humour est héréditaire.

— Je n'en suis pas si sûr. Je n'ai pas entendu mon fils lâcher une blague depuis vingt ans.

— Il est drôle.

Ma voix flanchait. Je posai la tête sur mes mains, incapable de le regarder, parce que j'avais failli dire « il *était* drôle ». Les yeux me piquaient et j'avais le visage cramoisi.

Hors de question qu'un homme en Formica et chrome défraîchi me voie pleurer sur son fils prodigue.

— Margaret m'a dit, fit-il.

Je reniflai et réchauffai mes mains glacées sur mon verre de thé en tentant de me ressaisir.

— Alors, pourquoi n'êtes-vous pas là-haut avec eux ?

— On ne me permet pas d'approcher davantage. Ils ne veulent pas me voir. Ma femme, en tout cas. Nous dormons dans deux ailes opposées de la maison. Des décennies de froideur ont souvent ce genre de résultats.

— Je suis sûre que ce n'est rien du tout.

J'avais les émotions à vif et je ne parvenais plus à déguiser mes sentiments. En cet instant, ma voix était remplie de sarcasme, et ce n'était guère approprié. Où était passée la femme du monde ?

Mais il ne parut pas se formaliser.

— J'ai eu une crise de la quarantaine très... disons très *intense*.

— Vous avez couché avec la même femme que votre fils. Effectivement, c'est intense.

— C'est ce qu'il vous a raconté ? Évidemment, il a pu voir les choses comme ça. C'était une femme très manipulatrice, mais oui, à l'époque, j'ai fait beaucoup de choses que je croyais malignes, et maintenant je dois prendre une voiturette de golf pour aller parler à ma femme, et mon fils ne veut pas me voir...

Il caressait machinalement sa tasse de café.

— Est-ce que ça le mettrait en colère de vous savoir à table avec moi ? demanda-t-il.

— Oui.

Je me sentais coupable d'être ici. Jonathan n'aimerait pas du tout ça. Pour aller mieux, il devait me savoir en sécurité, et j'étais certaine que ce n'était pas le cas tant que je me trouvais en compagnie de son

père. Je fourrai la barre de céréales dans mon sac.

— Je dois remonter. Ravie de vous avoir parlé.

— Moi aussi.

JONATHAN

J'avais déjà essayé de sortir ces saloperies de tubes de mon nez. La chambre s'était illuminée comme Griffith Park à minuit, avec les cloches qui vont avec. Franchement, j'en avais plus que marre des défibrillateurs. N'empêche que je risquais d'en avoir encore besoin.

J'avais du mal à rester éveillé très longtemps. Mon épuisement provenait d'un manque d'oxygène et du fait que mon cœur travaillait sans cesse pour rien. Il évacuait du sang qui partait dans un tuyau et pompait un autre sang dans une poche. Ça, et quelques médicaments qu'on injectait dans mon bras. Le sac de sang, on le remplaçait aussi souvent que le filtre d'une cafetière.

J'avais entendu un des toubibs dire que j'avais de la chance. Je ne sais pas de quoi il parlait, mais apparemment ça n'avait rien à voir avec mon état de santé. C'était un grand blond d'aspect nordique, et je lui avais demandé ce qu'il voulait dire. Il s'était contenté de me poser toujours les mêmes questions – celles que balançaient tous les types en blouse blanche quand ils me voyaient. Si on m'avait donné un dollar pour chaque médecin ou infirmière qui était entré dans ma chambre pour parler de moi comme si je n'étais pas là, j'aurais pu m'acheter ou me vendre moi-même. Enfin, ce qu'il restait de moi – la peau, les os, la douleur. J'avais l'impression que mon corps ne m'appartenait plus, que j'étais devenu un morceau de viande qu'on gardait en vie jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose – un miracle, ou une catastrophe.

— Je ne suis pas venue pour que tu te mettes en colère.

Les mots de Margie me tirèrent de ma léthargie, et je me rappelai qu'il y avait quelque chose qui aurait dû me mettre en colère, mais je ne devais surtout pas m'énerver.

— Super. Tu es venue pour mon cours de claquettes, alors ?

— J'aime beaucoup l'idée que tu as assez de force pour plaisanter et te foutre royalement de ton état de santé.

— Je ne m'en fous pas.

Parler me coûtait des efforts démesurés, mais j'étais trop heureux de discuter avec quelqu'un qui ne portait pas une blouse et ne manipulait pas une seringue, aussi pris-je la peine d'articuler :

— Un type est venu me dire que j'étais dans la merde jusqu'au cou. Sauf que je ne peux rien y faire.

— Ils nous ont convoqués pour une réunion tout à l'heure, sans doute pour parler de ça. Qu'est-ce qu'ils t'ont dit d'autre ?

— Je ne sais pas. Ils font leur boulot et...

Ma voix s'éteignit. Je ne pouvais pas répéter ce que m'avait dit le type aux cheveux blancs – le docteur Emerson, comme le poète.

Comme si elle me comprenait, Margie posa la main sur mon épaule.

— Pendant que tu dormais, je me suis occupée de quelque chose. Pour éviter les drames.

— D'accord.

— D'accord, comme dans « ça ne te pose pas de problème » ?

— D'accord, comme dans « dis-moi ce que c'est ».

— Monica est fauchée. Elle ne va plus travailler parce qu'elle passe son temps ici comme si elle habitait la clinique.

— Merde.

C'était déjà assez moche que ma vie soit foutue, mais je n'allais pas entraîner Monica avec moi.

— Je vais lui donner de l'argent en disant que ça vient de toi. Et tu vas confirmer ma version.

— Oui.

— Bien.

— Margie ?

Je tendis la main et elle la prit avant de se pencher pour m'écouter.

— Quoi ?

— Maintenant, c'est toi ma sœur préférée. Merci.

— Ne t'excite pas, petit con. Je vais compter le moindre centime, parce que tu vas t'en sortir. Je ne sais pas comment, mais ça ne va pas se terminer pas comme ça. Tu m'entends ? Ça ne va pas finir comme ça.

MONICA

Plus je fréquentais la famille de Jonathan, plus je commençais à le comprendre. La capacité qu'il avait de rire de ses colères comme de ses larmes, le sourire qu'il affichait malgré ses inquiétudes, et cette confiance inébranlable qui aurait pu lui valoir un oscar, ça venait de sa mère. Son aptitude à manipuler les gens et les situations, son sadisme, son désir brutal et son charme de façade, il les tenait de son père. La passion, le besoin de protéger les gens, ses sœurs les lui avaient appris.

Margie m'avait tendu cinq mille dollars dans une enveloppe en me menaçant d'en parler à Jonathan si je refusais – un coup, selon elle, à déclencher une autre attaque. Elle exagérait, bien sûr, mais je compris. Il avait pris soin de me forcer la main, et je le stresserais en refusant.

— Je vous avais dit de ne pas lui en parler, protestai-je, tentant de conserver un reste de dignité malgré l'enveloppe que je tenais déjà contre mon cœur.

— Je ne vous ai pas écoutée. C'est moche.

— Je déteste ça.

— Parlez-en en confession, si ça vous chante.

— Eh bien... merci, dis-je. Je ne veux pas que vous pensiez que je ne suis pas reconnaissante.

J'avais besoin de cet argent, et salement. Une matinée au téléphone m'avait appris que je n'avais quasiment aucune chance de sauver la maison. Tout ce que je pouvais faire, c'était renflouer les finances de ma mère en vendant rapidement, mais il me faudrait déménager de toute façon. Une des banques exigeait expressément que la maison soit vendue sans bail locatif.

Une autre solution aurait été d'attendre un avis d'éviction et de le contester devant un tribunal, mais j'avais déjà trop de choses en tête. Ce qu'il me fallait, c'était un endroit où vivre et poser mes affaires. Il me faudrait louer un camion de déménagement, payer une caution et un mois d'avance. Les cinq mille dollars allaient y passer en un claquement de doigts.

Je n'aurais jamais pensé accepter un jour cinq mille dollars de la part de la sœur de l'homme que j'aimais. Mais ce n'était pas mon seul sujet d'inquiétude, et aujourd'hui semblait un jour des premières fois. Je composai le numéro d'Eddie... et il décrocha. Quelle chance ! Six mois plus tôt, il n'aurait même pas daigné répondre à l'un de mes messages.

Derrière lui, j'entendis de la musique et du vacarme.

— Que se passe-t-il, princesse ?

Je n'étais pas sûre d'apprécier ce surnom. Ça me faisait penser à « lâcheuse ».

— Je ne peux pas enregistrer, dis-je. Jonathan... Il est... ça ne va pas. Je dois rester là.

— C'est si grave que ça ?

Le bruit de fond disparut, comme s'il avait fermé une porte ou une fenêtre.

— Quelque chose s'est mal passé. Il a une hémorragie. Il aura sans doute besoin d'une greffe. Sûrement.

— *Pardon ?*

— Si tu trouves un cœur qui traîne dans les prochains jours...

— Ça se compte en jours ?

Il semblait sincèrement inquiet. J'étais un monstre : j'avais osé penser que ma nouvelle défection lui

poserait problème. Mais Jonathan était son ami, et dans ce contexte, l'enregistrement de mon mini-album passait au second plan.

— Tu devrais venir le voir, lui dis-je.

— Merde...

— Ça va ? Je suis désolée : ça fait des jours que je baigne là-dedans, mais j'aurais pu t'annoncer ça de façon moins abrupte.

Il ne répondit pas tout de suite, si bien que je crus un instant que la communication avait été coupée. Mais il reprit :

— Quand j'ai abîmé la Mazda de mon père, Jonathan m'a amené partout dans L.A. pour que je la fasse réparer. On a réussi à la ramener chez moi juste avant que mes parents rentrent de Maui, à quelques minutes près. Il conduisait vraiment comme une merde...

Je reniflai.

— Ce n'est pas encore le moment de faire son éloge funèbre, d'accord ?

J'éprouvais le besoin subit de voir Jonathan, de cesser de discuter dans une cage d'escalier glaciale alors que je pouvais partager le même espace que lui. Je poussai la porte du couloir.

— Désolé, je..., commença Eddie avant de se reprendre. Écoute, quand tu le verras, dis-lui de ma part que c'est un trou de balle, d'accord ?

— Je n'y manquerai pas.

La clochette de l'ascenseur retentit au moment où j'éteignais mon téléphone. Je restai une seconde à le contempler – je bouchais sans doute le passage, mais une question me taraudait : pourquoi est-ce que je me fichais complètement de la chance que je ratais ?

— Monica..., fit une voix derrière moi.

Je me retournai.

— Jessica.

— Je voudrais vous parler.

— Bien sûr.

Nous nous éloignâmes du hall pour nous réfugier auprès d'une plante verte de deux mètres de haut, qui avait l'air trop fausse pour être vraie, ou le contraire.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demandai-je.

Elle me jeta un regard méprisant.

— Pas besoin d'être dure avec moi.

— Je vous remercie de m'indiquer comment je dois vous répondre.

— Je ne suis pas venue me disputer avec vous. Je veux le voir.

— Pourquoi ? Pour le tourmenter ? J'en ai marre de vous. Vous avez tout fait pour le détruire, et ensuite vous avez voulu le récupérer. Qu'est-ce qui vous prend, merde ? Je voudrais qu'il vous file votre fric et que vous disparaissiez pour de bon.

— Et c'est ce qui va se passer, fit-elle, le visage soudain assombri. Il est hospitalisé pour un moment. Dans une semaine, le fonds de pension deviendra irrévocable. Il ne pourra pas assister au jugement.

C'est seulement alors que je compris pourquoi elle était là. Ça me dépassait de la voir vénale à ce point.

— Sauf s’il est mort, n’est-ce pas ? S’il meurt avant, vous perdez tout.

Je fis mine de m’écarter, mais elle me retint par la manche.

Je regardai ses doigts sur mon bras avant de lever les yeux sur elle.

— Écoutez-moi bien, siffla-t-elle entre ses dents. Je l’aimais. Ne vous méprenez pas. Nous n’étions pas faits l’un pour l’autre, mais je l’aimais. Personne ne m’enlèvera ça.

— Il est à moi, dis-je en détachant chacune des syllabes.

— Dans les circonstances présentes, il n’appartient à personne. Il a besoin de nous tous. On peut se déchirer maintenant ou après sa mort. Qu’est-ce que vous préférez ?

Quelque chose se mit à bouillonner en moi – quelque chose de brûlant, de noir, de furieux, qui menaçait de déborder.

Avant qu’une ville s’y construise, la région de Los Angeles regorgeait de fosses à bitume. À l’école, j’avais eu droit à trois excursions pour visiter celles de La Brea. Pendant la préhistoire, des animaux s’y faisaient piéger, et des prédateurs venaient les dévorer. Ces mêmes prédateurs s’y retrouvaient coincés à leur tour. Des charognards arrivaient pour en profiter – ils se retrouvaient emprisonnés eux aussi. Et ainsi de suite. Tous les animaux, poussés par la faim et leur instinct, se retrouvaient englués dans le bitume qu’ils prenaient pour un point d’eau. Mammifères, créatures ailées, crustacés – ils mouraient année après année au cœur de la boue noire insatiable et menaçante. Gorges ouvertes, pelages recouverts de sang, une orgie quotidienne de mort et de violence, dans un climat de terreur, se fondait à la masse bouillonnante pour la faire grossir.

Il y a un espace vert sur La Brea Avenue. Dans ce parc, on voit affleurer les fosses à bitume, qui laissent des traînées collantes sur les pelouses. Parfois, elles remontent à la surface, menaçant de tout engloutir.

En entendant Jessica suggérer que Jonathan allait mourir, je m’étais sentie comme un de ces prédateurs préhistoriques : j’étais prête à lui arracher les yeux et à l’égorger. Mes paroles étaient comme la pelouse paisible qui tentait de masquer le noir maelström de fureur qui bouillonnait en moi – et sa présence avait déclenché un geyser de colère. Je n’en voulais pas à Jessica d’être venue, mais j’étais furieuse qu’elle eût l’audace de parler de la mort de Jonathan comme d’une menace pesant sur elle.

J’étais en colère contre la mort. Furieuse qu’elle osât venir assombrir mon bonheur, menacer mon amour pour Jonathan. Nous avons vécu tant de choses ensemble. Que voulait-elle, hein ? Qu’étais-je censée faire ? Quant à la vie, elle ne valait guère mieux : la vie avait osé m’offrir Jonathan pour me le retirer aussi vite...

Les portes de l’ascenseur s’ouvrirent dans un tintement, mais Jessica et moi restâmes immobiles, à nous regarder en chiens de faïence.

— Contente de voir que vous vous entendez bien, les filles, lança la voix de Margie.

Jessica lâcha enfin mon bras. C’est alors que je me rendis compte de quelque chose : je ne l’aimais pas, je ne lui faisais pas confiance, mais je ne pouvais pas prétendre être en colère contre elle. Comme si je venais de la frapper, Jessica se précipita dans l’ascenseur juste avant qu’il se referme.

— Ça s’est plutôt bien passé entre vous, on dirait, fit remarquer Margie. Encore quelques efforts, et vous pourrez rester dans la même pièce sans vous étrangler.

— Je ne veux pas qu’elle aille tourmenter Jonathan.

— Et elle n’ira pas. Il refuse de la voir. Elle le prend plutôt mal, d’ailleurs.

Margie s’éloigna dans le couloir de son pas décidé. Je m’élançai derrière elle.

— Vous avez l'air pas mal furax, vous aussi.

— La brigade des emmerdes vient d'appeler. On ne peut pas réparer la suture. C'est une greffe, ou rien.

MONICA

Il était lucide. Je le compris en le voyant me sourire.

— Déesse...

— Bonjour, Monsieur.

— Je suis très fâché contre toi.

— Je vais me dispenser de parler de fessée.

— Il faut que tu dises ce dont tu as besoin.

Il parlait de l'argent, évidemment.

— Merci, répondis-je. Mais je ne pouvais pas demander.

— Je ne peux pas lire dans tes pensées.

— Si on parlait de ça quand tu iras mieux ?

— Est-ce que quelqu'un t'a expliqué que ça pouvait ne pas se produire ? Parce que...

— Arrête.

Je tendis les mains vers lui. Il en prit une.

Il allait parler. Il allait me dire ce que je savais déjà, parce que Margie, Brad et tous les docteurs que j'avais croisés dans les couloirs me l'avaient déjà expliqué. Mais je ne voulais pas l'entendre. Parce qu'il ferait tout pour rester Monsieur Contrôle, et l'entendre prononcer ces mots avec cette voix hésitante et pourtant mesurée me donnerait envie de hurler ou de m'enfuir.

— Dis-moi ce qui se passe dans ta vie, murmura-t-il. J'en ai marre d'entendre parler de moi.

— Eddie a demandé comment tu allais.

— Traite-le d'abruti de ma part.

— Promis, dis-je.

— Est-ce qu'il t'a donné une nouvelle date pour l'enregistrement ?

— Pas encore. C'est bientôt Noël, rien ne se fera avant.

Mon visage était tout proche du sien, si proche que j'en oubliais le grattement de l'ECG et le sifflement des tuyaux d'oxygène. Assez proche pour qu'il puisse lire dans mon cœur.

— Ne mens pas, déesse.

— Carnival attendra. Enregistrer quatre chansons prendra au moins une journée. Or je dois être là s'il arrive quelque chose.

Une machine lança un bip. Il se mordit les lèvres – une mimique qu'il faisait souvent, et qui me donnait envie de le supplier de me prendre, ici et maintenant.

— Je veux que tu fasses ton job, dit-il.

— Je ne le ferai pas bien si je m'inquiète pour toi.

Sa main se posa sur ma taille, un contact léger sur mon chemisier. Elle remonta vers ma poitrine, comme pour me rappeler tout ce que nous avions vécu quand ses mains étaient fortes et cruelles, répondant à des désirs enfouis en moi pour me les faire découvrir. Du bout des doigts, il se mit à jouer avec le soutien-gorge Bordelle noir que je portais comme il l'avait exigé.

— Tu as fait tellement de chemin, dit-il. Tu n'es plus la femme que j'ai rencontrée. Tu contrôles ta vie. Tu peux prendre ta douleur et la canaliser dans ton travail. Je te le promets. Tu peux me croire ?

— Non.

— Tu ne connais pas ton propre pouvoir. Je t'en prie. Va chanter. Sheila s'occupera de moi.

— Je vais y réfléchir.

Il hocha la tête faiblement et je posai les lèvres sur les siennes. Je l'embrassai de la même façon que depuis qu'il s'était effondré dans mes bras : comme si c'était la dernière fois.

MONICA

J'avais décidé de rentrer chez moi pour prendre une douche et me reposer. Je n'aurais pas dû. Les Drazen avaient pris une suite dans un hôtel juste en face de la clinique. J'aurais pu faire amende honorable et aller là-bas... sauf que je n'avais pas réussi à demander la clé à Sheila. De toute façon, je n'avais rien pour me changer et pas assez de fric pour acheter de nouvelles fringues. Ma putain de fierté. Et voilà que je me retrouvais coincée dans les bouchons à dix blocs de ce maudit hôpital. Encore une heure de perdue.

D'accord, les bouchons dans l'engin-le-plus-génial-au-monde, c'était bien mieux que les embouteillages en Honda, et infiniment moins pénible que le bus. N'empêche que c'était quand même des bouchons, et rester assise dans une Jaguar avec les hélicos qui tournaient au-dessus de nous était insupportable. Pour avoir grandi à Echo Park – avant que ça devienne un secteur d'investissement potentiel – j'étais habituée à la situation : la police était en train de boucler un quartier, et avait établi un barrage filtrant pour vérifier chaque véhicule. C'était le genre de dispositif qu'on mettait en place quand un flic s'était fait descendre, ou pour un meurtre lié aux gangs. Ou un kidnapping, pourquoi pas ? Je cochais mentalement la liste des possibilités puis, vitres relevées, je me mis à chanter une ou deux chansons que j'avais proposées pour le mini-album. Avec le bruit de la circulation autour, je pouvais me permettre de vociférer tout mon soûl.

Je changeai la fréquence de la radio pour trouver une station d'info en continu – la musique perturbait le rythme dans ma tête. Bla, bla, bla... j'écoutais à moitié les conversations et les témoignages à propos d'une fusillade près d'un terrain de golf, attribuée à la Mafia. Donc, pas un enlèvement d'enfant, juste un contrat exécuté à la mitraillette. Rien de nouveau sous le soleil – j'avais l'impression de connaître les détails avant même de les avoir entendus et, une nouvelle fois, je pensai que la justice devrait se montrer plus sévère envers les crimes commis pendant l'heure de pointe. Ça allait prendre un bon moment. Oubliant les infos, devant mon tableau de bord recouvert de cuir, je me mis à chanter.

Oh, même s'il a peur des ténèbres

Je me tiendrai à sa droite

Matraque dressée

Pour le défendre

Je le mènerai à la porte

Et s'il voit sa fin

Je serai là pour lui

Je peux marcher

Sans mon cœur

Je peux agir

Sans mon cœur

Je peux chanter

Moitié de femme

La bonté et la tendresse

Vaincront dans la ville du vice

Je donnerai ma vie

Sang pour sang

Souffle pour souffle

*J'échangerai mon cœur
Pour ce qui m'appartient*

*Je peux respirer
Sans mon cœur
Je peux voir
Sans mon cœur
Je peux chanter
Moitié de femme*

La tête sur le volant, j'achevai ma chanson, incapable d'aller plus loin, le souffle court, la vision brouillée de larmes. Il n'en avait plus pour longtemps. Je l'avais vu sur le visage des médecins quand ils parlaient entre eux – leur carrière était en jeu, et la mort de Jonathan serait un coup terrible pour eux.

Mais moi, je périrais avec lui.

Le téléphone sonna. Merde. Après tout, je ne conduisais pas vraiment... Je décrochai – c'était Margie.

— Allô ? croassai-je d'une voix encombrée de larmes et de fatigue.

— Vous allez bien ?

— L'amour de ma vie est mourant, alors pas vraiment, non.

— Eh bien, j'appelle avec une nouvelle. Un gros bonnet de la Mafia vient d'arriver à l'hôpital avec le cerveau en vrac, mais le cœur en parfait état. On est sur la liste, et ils vérifient la compatibilité, mais le groupe sanguin est le bon.

— Oh mon Dieu, vraiment ?

Cette fois, c'était de joie que je pleurais.

— C'est top secret, d'accord ? Normalement, ça ne doit pas sortir du cadre médical, et je n'ai techniquement pas le droit d'être au courant. Mais ne vous faites pas trop d'illusions quand même. La famille du type en question va constituer un obstacle. Les cartes de donneur d'organes ne valent pas grand-chose tant que les survivants n'ont pas donné leur accord, et les proches s'accrochent longtemps à l'espoir qu'il ne soit pas tout à fait mort. Trop longtemps par rapport à ce qu'il reste à Jonathan.

— C'est mal de souhaiter qu'il meure ?

— Oui. Mais je suis comme vous.

— On se retrouvera en enfer, alors, lançai-je d'une voix un peu moins désespérée.

— J'apporterai le pique-nique.

Le trafic reprit, et on me fit signe de franchir les barrières entre Beverly et Rossmore.

MONICA

— J’ai vendu la maison, Monya ! Comptant. Au prix du marché.

Ma mère m’avait appelée juste au moment où je prenais l’ascenseur avec neuf autres personnes. Je m’apprêtais à lui dire que je n’avais pas avancé, que je n’avais même pas eu le temps de demander l’aide de mon avocate – Margie, donc – et voilà qu’elle m’annonçait la nouvelle avec l’enthousiasme d’une gosse m’invitant à sa fête d’anniversaire.

— C’est super, maman, murmurai-je pour ne pas déranger les trois personnes serrées contre moi. Est-ce qu’ils t’ont dit quand ils emménageaient ?

J’étais contente pour elle, sincèrement. Sauf que la banque allait devoir évacuer toutes mes affaires à la décharge, parce qu’il n’était pas question que je quitte Jonathan pour prendre le temps de déménager.

— C’est ça, la bonne nouvelle ! Ça ne les gêne pas d’avoir un locataire – ils ne veulent même pas augmenter le loyer. Il faut juste que tu envoies tes chèques à une nouvelle adresse – la société d’investissement ODRSN Partners, au 147...

— Tu me donneras l’adresse plus tard, d’accord ? Je suis dans l’ascenseur. Je te rappelle.

Je raccrochai, le cœur considérablement plus léger. Ça devait se voir, car lorsque j’entrai dans sa chambre, Jonathan me sourit. On avait retiré les tuyaux d’oxygène de son nez. Le soleil brillait à la fenêtre. D’accord, il avait encore quelques perfusions plantées dans le bras et il était toujours dans ce fichu lit d’hôpital, le cœur déchiré, mais il était presque assis et il avait l’air aussi heureux de me voir que moi de le retrouver.

— Je n’ai pas besoin de déménager ! annonçai-je en l’embrassant.

— Et c’est une bonne nouvelle ?

— Ah, mince, je ne t’ai pas raconté ça ! fis-je d’un ton enjoué. Ma mère a hypothéqué la maison, et j’ai cru que j’allais devoir la libérer sur-le-champ, ce qui n’était pas possible – j’ai vingt ans de bazar dedans, quand même ! –, mais elle vient d’être rachetée par un investisseur.

— Ah bon ? Qui m’a pris de vitesse ?

— Merde, elle me l’a dit, mais j’ai oublié.

Je tentai maladroitement de déchirer l’emballage de ma barre de céréales, tant et si bien qu’il finit par me la prendre des mains pour l’ouvrir d’un seul geste – avec le cœur mal en point et une perfusion plantée dans le bras.

— Ça me libère d’un poids incroyable, conclus-je.

Il prit un morceau de barre chocolatée et me le tendit.

— Qui a acheté, alors ? Ganten Investments ?

Je pris le morceau entre mes lèvres.

— Non, c’était des initiales, genre ODS... sauf qu’il y avait cinq lettres.

Je pris une autre bouchée de barre de céréales de ses doigts. Je me sentais légère comme une plume et lui fis signe de m’en donner encore.

— Dis donc, c’est atroce, ce machin, dit-il. Ça colle.

— Vraiment ?

— Et ça pue, aussi.

Tout en mastiquant, je retrouvai le rythme des initiales, comme si le goût des céréales rances me l'avait rappelé.

— ODRSN. Ça m'a fait penser à « odeurs », voilà. ODRSN Partners.

Il était en train de découper un nouveau morceau de barre chocolatée quand il se figea.

— ODRSN, tu dis ?

— Oui.

— Tu es sûre ?

— Oui, pourquoi ? C'est des concurrents à toi ?

Il posa la barre sur la table de chevet, ferma les yeux et respira profondément – sauf que ce n'était pas vraiment profond. On aurait dit qu'il n'y avait plus de place dans ses poumons.

Je lui pris les mains.

— Jonathan ? Tu veux que j'appelle une infirmière ?

Il secoua la tête, mais j'avais du mal à le croire. jJécoutai les machines : silencieuses, mais pour combien de temps ? Il luttait, de toute évidence, et si ce n'était pas pour son souffle ou son cœur, c'était avec son esprit.

— Je veux que tu m'épouses, dit-il.

— Pardon ?

— Épouse-moi.

— Tu es devenu fou ?

— S'il m'arrive quoi que ce soit, je veux être certain que tout ira bien pour toi.

— Je refuse de penser que tu vas mourir. Nom d'un chien, on n'est ensemble que depuis quelques mois !

— Les circonstances sont particulières. Je ne veux pas te laisser tomber.

— Non, répondis-je en secouant frénétiquement la tête. C'est de la folie. Je ne veux pas que ça se passe comme ça. Je ne veux pas que tu le regrettes quand tu iras mieux. Tu n'as pas à t'occuper de ma situation financière. Qu'est-ce qui te prend ?

Au milieu de ma diatribe, des bips s'étaient mis à retentir et des lumières à clignoter. À peine l'avais-je terminée qu'une femme portant des gants et un masque bleu me tirait hors de la chambre. Je me retrouvai dans le hall, appuyée au mur, tentant de ne pas gêner le passage.

— Que s'est-il passé ? demanda Eileen, blottie contre Teresa comme si c'était sa fille qui l'aidait à tenir debout.

— Je ne sais pas, dis-je. Nous parlions de quelque chose.

Il m'a demandé de l'épouser et j'ai dit non. En comprenant ce qui venait de se produire, je portai la main à ma bouche et m'enfuis vers l'ascenseur sans un regard en arrière. Même quand, passant devant la cafétéria, j'aperçus Declan à sa table habituelle, en train de parler avec Jessica, je ne m'arrêtai pas. Je continuai à courir.

JONATHAN

Ça s'était plutôt mal passé.

Je n'avais pas l'intention de demander la main de Monica avant d'entendre celle-ci prononcer le nom de la compagnie d'investissement de mon père. Il avait acheté sa maison pour la sauver, alors que j'en étais incapable. Ou que je ne le voulais pas, peut-être. En tout cas, je ne l'avais pas fait – tout simplement parce que j'ignorais la situation où elle se trouvait. Je ne savais que ce qu'elle me montrait. En choisissant de me protéger, elle m'empêchait de veiller sur elle. J'étais coincé entre quatre murs, le corps relié à des machines, attaché au lit comme je l'avais fait avec elle.

Le temps de reprendre mes esprits, elle était partie, et je ne pouvais pas lui expliquer. Je n'avais pas envie d'en parler au téléphone – en réalité, ça m'était impossible. Mon corps me trahissait. J'étais épuisé, j'avais du mal à respirer et je sombrais fréquemment dans l'inconscience. J'avais besoin de la voir pour déterminer ce que mon intuition m'aurait révélé dans des circonstances normales. Et elle avait besoin de me voir pour comprendre que les longs silences entre mes phrases n'étaient ni de la colère ni du reproche, mais simplement un temps de repos nécessaire pour retrouver mon souffle, à cause de mon cœur abîmé.

Je l'aimais. Je la voulais. Ce que je ressentais avec elle, je ne l'avais connu avec aucune femme. Et bien sûr que nous nous marierions un jour – quand je serais sorti de cet enfer, libéré de ce lit. Il y aurait beaucoup de dîners aux chandelles et de nuits enfiévrées. Des limites franchies, des disputes. Des caresses, des baisers, des rires.

Mais pas tout de suite.

Sauf que si. Il fallait que ce soit maintenant. Mes forces m'abandonnaient. Je sombrais de plus en plus souvent dans un sommeil sans rêves. Rester en vie m'était si difficile que j'avais fini par croire que je ne m'en tirerais pas. Si j'avais peur ? Putain, oui. J'étais terrifié. La seule chose qui me faisait oublier ma peur, c'était l'idée d'améliorer sa vie à elle. Je pouvais la sauver de la misère, la protéger des manipulations de la part d'hommes comme mon père. Si je pouvais mourir en sachant que je lui épargnais tout cela, ma vie aurait peut-être été utile à quelque chose. Ce n'était pas comme si mon argent allait me servir à moi, n'est-ce pas ?

Teresa était installée sur le fauteuil habituel de Monica, penchée sur moi, les mains jointes. J'aurais voulu tout lui expliquer dans les grandes largeurs – ma peur, mon besoin de savoir que Monica irait bien, mon besoin de garder encore un peu le contrôle –, mais je n'en avais plus la force. Aussi, je lui servis la version abrégée.

— Je ne vais pas lui reprocher d'avoir refusé, dit-elle quand j'eus terminé. Il faut que tu guérisses d'abord.

— Et si je ne guéris pas ?

— Elle sera veuve.

À vingt-cinq ans. D'ailleurs, son anniversaire, c'était quand ? Elle était du signe du cancer, mais si elle m'avait confié sa date de naissance exacte, je l'avais oubliée. Je me rendis compte que nous n'avions jamais fêté d'anniversaire ensemble, ni le sien ni le mien. Je voulais lui offrir avec six mois d'avance un cadeau extravagant pour fêter les moments dont nous avons profité ensemble. Et Noël, bien sûr.

— On est quel jour ? demandai-je à Teresa.

— Le dix-neuf.

— Joyeux Noël.

— Qu'est-ce que tu veux, comme cadeau ? demanda-t-elle. À part un « oui » ?

— Je la veux, elle, murmurai-je. Je lui ai demandé sa main pour de mauvaises raisons, mais c'est quand même ce que je veux.

Ma sœur s'accouda au lit et me prit par les épaules.

— Fais-le pour les bonnes raisons, alors. Ne le fais pas pour des considérations pratiques ou parce que tu as peur. Épouse-la parce que tu l'aimes et que tu ne peux pas vivre sans elle. Tu peux faire ça, dis ? Me promettre que tu ne forceras rien ? Ça me briserait le cœur de savoir que tu fais ta demande pour te bricoler une raison de continuer à vivre.

J'avais rarement vu Teresa aussi passionnée. Avec son élégance et son raffinement, elle était plus proche en caractère de Jessica que n'importe laquelle de mes sœurs. Mais ce jour-là, elle me semblait touchée, réellement secouée et à un cheveu de craquer.

— Qu'est-ce qui se passe, Tee ?

— Je crois qu'on ne doit pas prendre l'amour à la légère, et qu'on ne doit pas se contenter d'aller au plus simple.

— Je ne vois pas...

— Honnêtement, tu peux me jurer que si tu étais en bonne santé, tu l'épouserais ?

— Oui. Mais on aurait une vraie cérémonie.

Je repensai à tout ce que j'avais vécu avec Jessica, tout ce que j'aurais voulu offrir à Monica sans être certain d'en avoir l'occasion. Une fête, une bague, un vrai mariage. Je voulais la voir sourire en marchant vers l'autel avant que nous liions nos vies l'une à l'autre pour toujours.

Teresa déposa quelque chose dans ma main – un petit objet dur aux formes étranges.

— Tu me la rendras quand tu seras en état de lui en acheter une vraie.

Je levai la main. C'était sa bague de fiançailles, un saphir de deux carats qui incarnait parfaitement sa personnalité et ne ressemblait pas du tout à celle de Monica.

— Daniel ne sera pas content.

— C'est ce qu'il se dira. Mais pour être honnête, lui et moi, on s'annule. Notre addition ne marche pas. Fais-moi confiance : je préfère rompre pour de bonnes raisons plutôt que me marier pour de mauvaises.

— Je suis désolé.

— Pas la peine. Je ne peux pas t'expliquer comment je sais que c'est la bonne solution, mais je le sais.

Je serrai la bague dans mon poing comme si j'avais peur de la perdre.

— Merci.

— J'essaierai de revenir, mais tu ne me reverras peut-être pas tout de suite.

Elle m'embrassa sur le front et quitta la pièce.

Je m'endormis avec la bague dans la main.

MONICA

Jonathan n'était pas dans sa chambre. Encore des tests, des examens. Cent mille détails à vérifier pour s'assurer qu'il était en état de recevoir un cœur. Ma mère m'envoya par texto l'adresse où expédier mon loyer, et une recherche rapide sur Internet m'apprit que J. Declan Drazen était le propriétaire d'ODRSN Partners. La colère et la gratitude se mêlaient en moi comme les deux couleurs d'un gâteau marbré.

Le docteur Thorensen était à son bureau, les yeux rivés à quatre écrans d'ordinateur.

— Entrez, Monica, dit-il. Fermez la porte.

— Merci. J'ai reçu votre message, mais j'étais en train de conduire.

— Asseyez-vous.

Il se leva pour se diriger vers un petit évier où il entreprit de verser de l'eau dans une casserole, abandonnant ses écrans.

— Vous jouez à *City of Dis*, n'est-ce pas ? demandai-je. Où trouvez-vous le temps ?

— Mon travail ne me laisse pas beaucoup de loisirs pour une vraie vie sociale, alors j'ai choisi les jeux vidéo. Mais j'ai la LNA sur l'écran de droite.

Comme pour répondre à mon regard interloqué, il précisa :

— La liste nationale d'attente. Pour les transplantations.

— Ah. J'ai entendu dire qu'il en était arrivé un...

Devais-je continuer ? J'avais eu l'info sous le sceau du secret.

Pourtant, je ne pouvais pas m'arrêter maintenant.

— On m'a parlé d'un patient en état de mort cérébrale. Je ne voudrais pas avoir l'air morbide, mais...

— Je crois que ça ne va pas être possible.

— C'est-à-dire ? Jonathan ne peut pas recevoir ce cœur ?

— C'est ça.

Je baissai les yeux. L'appel de Margie m'avait insufflé assez d'espoir pour me pousser à venir frapper à la porte. Maintenant que cet espoir s'était effondré, je me sentais vidée. Le compte à rebours continuait.

— Vous tenez le coup ? demanda-t-il.

Je haussai les épaules.

— Ça va, je suppose.

— Vous n'êtes jamais chez vous.

— Docteur, que je sois ou non chez moi n'est pas censé vous regarder...

— Je ne vous parle pas en tant que médecin, mais en tant qu'ami. Comment allez-vous ?

— Aussi bien que possible. J'ai l'impression d'attendre qu'il s'en tire ou qu'il meure et, du coup, mon quotidien n'a guère d'importance.

Il se pencha en avant. La lumière des écrans se reflétait dans ses yeux.

— Ça fait quelques années que je vis à côté de chez vous...

— Trois ans, je crois.

— J'aurais dû frapper plus souvent à votre porte. Pas seulement pour me plaindre des feuilles qui

tombaient sur ma voiture ou pour parler de la clôture. J'aurais dû faire l'effort de vous connaître. Plus tôt.

Ses mains étaient croisées sur sa cravate. Du pied, il avait repoussé sa chaise en arrière, et les pans de sa blouse de médecin traînaient par terre – une posture ouverte, à part la position de ses mains qui en disait beaucoup sur son état d'esprit, même si ce n'était pas conscient de sa part.

— Je suis trop bouleversée pour vous répondre de manière intelligente, Brad.

— Je comprends. Si vous voulez le rejoindre, il devrait regagner sa chambre dans quelques minutes. Irene est à l'accueil. Demandez-lui s'il peut recevoir des visites. Je vais jeter un coup d'œil à cette liste.

Je me levai et regagnai la porte. Sur le seuil, je me retournai pour lancer :

— Je lui donnerais mon cœur si je pouvais.

Il se redressa et posa la main sur sa souris.

— J'entends ça tout le temps.

Il me regardait avec une expression qui démentait ce que sa phrase aurait pu avoir de sarcastique. Il énonçait simplement un fait. L'amour lutte toujours contre la mort.

MONICA

Les couloirs fourmillaient de policiers qui déambulaient avec leur radio allumée et leur ceinturon chargé de matériel pesant sur les hanches. Je me penchai sur le bureau en jetant un coup d'œil au journal en cyrillique que lisait Irene.

— Bonjour, fis-je. C'est quoi, tous ces flics ?

Elle secoua la tête et eut un geste évasif de sa main potelée.

— Sécurité. Vous sentez en sécurité ? Moi oui. Comme dans rue.

— Je vais dans sa chambre, annonçai-je en m'éloignant.

— Pas possible, fit-elle en prenant son téléphone et en pianotant sur les touches. Vous attendre.

Quelqu'un dut lui répondre, parce qu'elle murmura des mots en russe et écouta quelques instants avant de raccrocher.

— Vous venir avec moi.

Elle se leva pesamment de sa chaise pour se diriger vers la chambre de Jonathan. Pourquoi avait-elle besoin de me guider ? Tout mon univers se résumait désormais à cette porte – entrer et sortir. Comme elle était fermée, Irene frappa. Une voix profonde et grave lui répondit – ça ne pouvait pas être celle de Jonathan. Irene ouvrit.

Une lampe aux tons chauds était allumée. La chambre sentait bon l'air marin et le propre. J'aperçus une grosse chandelle bleue, sur l'appui de la fenêtre, qui expliquait sans doute la provenance de ces parfums. Un chauve costaud se tenait près de la porte – un aide-soignant taciturne que j'avais déjà aperçu dans les couloirs. L'étiquette de sa blouse indiquait « Gregory ». Irene échangea quelques mots en russe avec lui, puis il s'écarta.

Jonathan était assis sur le bord de son lit. Je ne l'avais pas vu dans cette position depuis le Gala des collectionneurs, et ma surprise dut se lire sur mon visage. Il portait une veste de costume par-dessus son pyjama d'hôpital, ainsi qu'un pantalon et des chaussures. Des tuyaux sortaient de ses manches et, une fois remise du choc, je me rendis compte de ce que cette position devait lui coûter d'efforts.

— Jonathan, dis-je, je...

— Vous asseoir, m'interrompit Gregory en désignant du doigt un fauteuil en cuir rouge.

Je le reconnus – il venait de la maison de Jonathan – de sa chambre. C'était celui qui apparaissait dans l'un des fantasmes à voix haute que j'avais racontés à Jonathan à l'époque où je ne pensais pas le perdre. Je regardai tour à tour Gregory, Irene, puis mon amant, qui attendait patiemment. Je m'assis.

— Que se passe-t-il ?

Personne ne répondit. Gregory et Irene se tenaient debout en face de moi, de part et d'autre de Jonathan.

— Vous prêt, monsieur Drazen ? demanda Irene.

— Depuis longtemps.

Ce qu'ils firent ensuite me coupa le souffle, et je me raccrochai aux accoudoirs de mon fauteuil : ils passèrent les mains sous les bras de Jonathan pour le soulever et le mettre debout.

— Qu'est-ce qui vous...

Ils le lâchèrent et je m'interrompis, trop stupéfaite pour continuer. Jonathan s'agenouilla devant moi.

J'entendais son souffle laborieux, le bruit des machines auxquelles il était relié.

— Qu'est-ce que vous faites ? C'est de la folie ! lançai-je à Irene et Gregory.

Ils m'ignorèrent. Gregory dit quelque chose à Jonathan en russe, et celui-ci lui répondit dans la même langue avec un geste de la main qui signifiait « tout va bien ».

Péniblement, Jonathan releva une jambe et me regarda.

— Je vais devoir m'appuyer un peu sur toi.

— Tu es sûr ?

Il posa son avant-bras sur mon genou et glissa la main dans la poche de sa veste pour en tirer un petit écrin noir.

— Oh, Jonathan...

Il l'ouvrit et me le tendit. C'était un diamant taillé en carré, ridiculement gros.

— Remercie Teresa si tu la vois. Quand je serai rétabli, on te trouvera une bague rien que pour toi.

— Tu n'es pas obligé de faire ça, dis-je.

— Chut. Tu vas obéir, pour une fois ?

Je me mordis les lèvres pour ne pas rire, mais je vis les coins de sa bouche se relever. Comme j'aurais voulu l'embrasser en cet instant, l'embrasser jusqu'à en perdre le souffle ! – sauf qu'il n'avait pas un souffle à gaspiller. Je me contentai d'effleurer ses lèvres avec les miennes, une infime fraction de la preuve d'amour que je voulais lui donner. Nos visages restèrent ainsi l'un contre l'autre l'espace d'une seconde – un gémissement, un éclat de désir.

— Déesse, dit-il, son souffle sur mes lèvres, accepte-moi. Je me suis trompé. Tu n'es pas la mer sous mon ciel. Tu es le soleil autour duquel je gravite, les étoiles qui m'éclairent, la lune qui me guide. Je suis perdu sans toi. Si tu refuses, je ne serai plus rien, je le jure. Je sais que c'est égoïste, et je te demande de m'en excuser. Laisse-moi devenir ton chevalier servant. Prends-moi. Laisse-moi vivre sous ta loi.

Les mains sur son visage, je sentais sous mes paumes sa barbe de trois jours, la ligne de sa mâchoire. Il se laissa aller contre moi, comme s'il était à bout de forces. Que répondre ? Que lui dire pour être digne d'un amour aussi immense, d'un effort pareil ? Même dans mes rêves les plus fous, m'étais-je imaginé un jour mériter une telle dévotion alors même que je l'avais rejeté plus d'une fois ?

Rejeté, maudit, renié. Je lui avais menti, je l'avais drogué, je lui avais désobéi, je m'étais servie de lui... pouvais-je réellement le laisser commettre une erreur aussi monumentale, qui serait peut-être sa dernière ? J'étais ambitieuse, vénale, méchante, pauvre et arrogante. J'étais à des lieues de mériter qu'un homme pareil me supplie de lui accorder ma main.

Alors je répondis la seule chose possible :

— Oui.

JONATHAN

Ses cheveux tombaient sur nos mains jointes, repliées sur l'écrin que j'avais trouvé pour y ranger la bague de ma sœur. Les miennes tremblaient quand j'en retirai l'anneau ; ma poitrine me faisait mal, comme écartelée par un ballon toujours plus gros. Depuis qu'on m'avait ôté le tuyau, elle se remplissait de sang, goutte à goutte. La sensation d'air en expansion, j'en étais certain, provenait entièrement de mon imagination, mais la peur de glisser à son doigt cette bague un peu criarde était réelle. La taille était la bonne, mais pas la pierre ; Pas du tout. J'aurais voulu pour elle quelque chose de différent, quelque chose de plus original – une bague digne d'une déesse.

— Je ne te décevrai pas, dis-je.

— Ce n'est pas ce qui me fait peur, dit-elle. Plutôt l'inverse.

La voix d'Irene nous interrompit.

— Je déclare vous fiancés. Être l'heure, maintenant.

Elle me saisit par l'épaule.

— Je veux te raconter ce que tu me feras la nuit où je te prendrai pour époux, murmura Monica.

— Il faut qu'ils me remettent au lit. Je n'ai pas envie que tu voies ça.

— Jonathan, je t'en prie.

— Être l'heure, insista fermement Irene.

— Vas-y, dis-je à ma fiancée. S'il te plaît. Reviens dans une heure. Tu pourras me raconter notre nuit de noces.

Son visage prit une expression surprise et inquiète. Oui, ç'avait été très rapide, mais n'était-ce pas le but ? Elle m'embrassa une seconde de trop. À la fin, je grimaçais – elle dut comprendre que ce n'était pas à cause d'elle, car elle quitta la chambre sans se retourner. Dieu merci.

Je me laissai faire par Irene et Gregory, qui avaient dû enfreindre une bonne centaine de règles en tout genre pour que je puisse faire ma demande de façon appropriée. Dieu soit loué pour les règles – on les édictait pour de bonnes raisons : je n'aurais pas pu tenir une minute de plus à genoux. J'avais l'impression d'avoir couru un marathon pour terminer dans une allée sombre où on m'avait roué de coups de batte et tailladé la poitrine au cran d'arrêt. En tout cas, j'étais à présent trop faible, trop souffrant, trop inconscient pour contrôler mon corps.

Ils me débarrassèrent de mes vêtements avant de réinsérer, réaligner et recalibrer les instruments de torture attachés à mon corps. Ils m'écoutèrent les assurer de toute ma gratitude jusqu'à ce que je n'en aie plus la force, une éternité qui dura en réalité moins de cinq minutes. Puis je sombrai dans l'inconscience, à cause des médicaments ou peut-être juste parce que mon corps me trahissait, un peu plus chaque jour. Même à cet instant, je ne parvins pas à me mettre en colère contre le sort qui me frappait. Ce que je ressentais, c'était surtout de la peur. Dorénavant, j'étais responsable de Monica. Affronter seul l'inconnu et les ténèbres était terrible, mais j'avais désormais l'impression d'avoir une raison de vivre jusqu'à demain.

MONICA

Je m'assis dans la cage d'escalier. Il était tard. Après que Jonathan m'avait donné la bague, il était trop exténué pour recevoir des visites avant une heure, peut-être deux. Sheila était venue et repartie sans que l'expression de fureur quitte son visage. Eileen avait appelé pour savoir si j'étais là et, puisque c'était le cas, pour savoir s'il était assez lucide pour voir quelqu'un. Je ne lui révélai pas que nous venions de nous fiancer. Je me disais que si Jonathan avait voulu que sa famille fût au courant, il en aurait parlé lui-même.

J'appelai Darren.

— Tu as quelque chose de bleu ?

— Techniquement, oui.

Il sortit du studio pour finir sa phrase – j'entendis derrière lui le bruit de la circulation et de la pluie.

— Quelque chose de beau et de bleu ?

— Euh... excuse-moi, mais c'est quoi, ce délire ?

— Je vais me marier. J'ai une bague empruntée et une ceinture qui doit avoir une bonne centaine d'années.

— Pardon ?

— Tu peux juste m'apporter quelque chose de bleu, s'il te plaît ?

Il commença à répondre, puis s'interrompit pour respirer un grand coup, entamer une autre phrase, se taire de nouveau.

— Darren ?

— Nom d'un chien, je... je ne sais pas quoi dire. Je t'ai laissée tomber, non ?

— Sois là pour moi ce soir. Apporte quelque chose de pas trop moche. Et bleu. Et nouveau, si possible. On se débrouillera avec ce qu'on a.

MONICA

Darren arriva au moment où Irene me faisait remarquer qu'il était temps que j'arrange un peu ma coiffure. Il me tendit un sac en plastique venu d'une parapharmacie qui contenait quatre épingles à cheveux bleues.

Je le remerciai, et il me prit dans ses bras pour me serrer fort contre lui – le seul véritable câlin de ma semaine, chaleureux, sans exigence de contrepartie, en un mot, parfait. Je choisis une des épingles, en strass d'un bleu profond comme un ciel d'automne, et demandai à Darren de me la mettre.

— Tu es à la fois mon témoin et celui de Jonathan, annonçai-je.

— Je ne ferai pas de discours.

— Inutile. Jonathan n'aura pas la force d'en écouter un. Rien que me demander ma main lui a coûté trop d'énergie.

Nous empruntâmes le couloir.

— Tu aurais dû me dire... me demander ce qu'il te fallait, dit-il.

— Tu ne réponds jamais au téléphone. Je me suis dit que je t'ennuyais peut-être.

Il haussa les épaules et nous pénétrâmes dans la chambre de Jonathan, seulement éclairée par la petite lampe de chevet. Je sentis Darren se raidir. Jonathan était à moitié assis dans son lit, mais il était pâle, les traits tirés, et les tuyaux qui le reliaient aux poches de perfusions donnaient à l'ensemble du tableau un aspect inquiétant. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, Jonathan était bronzé et en pleine forme – et Darren avait menacé d'envoyer des faire-part de mariage si nous nous disputions de nouveau.

— Bonjour, fit Darren.

Jonathan leva péniblement la main pour le saluer.

— Putain, mec, t'as vraiment une sale tête...

— Darren ! m'écriai-je.

— N'empêche que je vais me marier avec une bombe, répondit Jonathan du tac au tac.

— Pas facile, ta vie...

Des gens arrivèrent derrière moi, mais je ne me retournai pas. Je me penchai sur Jonathan et l'embrassai sur les lèvres – notre dernier baiser en tant qu'amants. Quand je me retournai, Irene et Gregory se tenaient au pied du lit. En face de moi, dans le fauteuil que j'occupais généralement, se trouvait une femme de petite taille avec des lunettes à monture d'écaille et un col romain. Un peu plus âgée que moi, elle arborait une épaisse tignasse frisée retenue par une barrette ancienne. Darren se tenait près d'elle.

— Bonjour, fit-elle d'un air joyeux.

Jonathan et moi répondîmes en chœur :

— Bonjour.

Un peu empruntée, je pris la main qu'elle me tendait. Elle était froide.

— Je m'appelle Sona, commença la femme, et laissez-moi vous dire qu'il est plutôt rare qu'on fasse appel à moi en tant qu'aumônière de l'hôpital pour ce genre de cérémonies... Mais ça fait plaisir d'avoir des occasions joyeuses. Alors, dites-moi tout. Vous êtes tous les deux chrétiens, je suppose ?

— Plus ou moins, dis-je.

— On m’a dit que le fiancé avait une famille nombreuse. Ils ne sont pas là ?

— Je leur en parlerai demain, dit Jonathan.

Il dut entendre mon soupir de soulagement, car il pressa ma main.

— Sona, dis-je, sauf votre respect, Jonathan n’aura pas la force de supporter une cérémonie trop longue ou trop chargée d’émotion.

— Pas de souci, répondit-elle en souriant de toutes ses dents. Vous avez des alliances ?

— Merde...

Je n’y avais pas pensé. Je regardai Darren qui haussa les épaules et leva ses deux mains vides.

— Est-ce qu’on peut trouver quelque chose ? demanda Sona. En général, les gens aiment bien les bagues.

— Oui, j’ai ce qu’il faut ! m’exclamai-je, prise d’une idée subite.

Je fouillai dans mon sac pour en tirer mon trousseau de clés. Voiture. Maison. Portail. Casier du travail. Je les parcourus.

— Bien pensé, déesse, souffla Jonathan. Mais je te dois de vrais bijoux.

Les larmes me montèrent aux yeux. À chaque minute passée, la probabilité qu’il s’acquitte de cette dette s’amenuisait. Je me concentrai sur mes clés pour en libérer les anneaux.

— Si on passait à la paperasse pendant que Monica s’occupe de ça ? demanda Sona sans cesser de sourire.

De son attaché-case, elle tira un porte-documents avant de nous demander nos noms de famille, dates de naissance, adresses, et nous fit signer des papiers tandis que je continuais à extirper des anneaux de mon trousseau de clés. Darren montra son permis de conduire et plaisanta sur le fait qu’il était un témoin professionnel.

Quand elle eut terminé, j’avais réussi à trouver deux anneaux de taille adéquate – le plus grand pour Jonathan, le plus petit pour moi. Je les déposai dans sa main.

— Très bien, fit Sona en se levant, radieuse et légère, comme si notre situation n’avait rien de déprimant. Le marié commence. Vous êtes prêt ?

— Oui, dit-il en m’attirant vers lui.

— Vous pouvez répéter après moi ?

— Non, je préfère improviser.

Il lui parlait sans me quitter des yeux – des yeux verts immenses où je lisais sa détermination tout autant que son épuisement. Pourvu qu’il ne finisse pas par regretter ce qu’il s’apprêtait à faire...

— Moi, Jonathan Drazen, je te prends pour épouse légitime, Monica Faulkner.

Il s’interrompit.

— Tu es sûr que c’est ce que tu veux ? demandai-je. Tu peux encore te rétracter. Je t’aimerai quand même.

— Chut. Tiens-toi bien, fit-il avec un sourire malicieux. Donne-moi ta main gauche, déesse.

J’obéis, et il poursuivit tout en me passant la bague au doigt :

— Pour le meilleur et pour le pire, dans la maladie comme dans la santé, dans la richesse comme dans la misère, je promets de t’aimer, de te chérir, de t’honorer et de t’adorer chaque jour de ma vie.

— Parfait ! s’écria Sona. Monica, vous voulez faire pareil, ou vous préférez me suivre ?

Je ne voulais pas répéter quoi que ce fût. Je voulais ouvrir mon cœur – mieux que ça, je voulais le sortir de ma poitrine pour le mettre dans la sienne. C'était le moment ou jamais de passer aux aveux.

— Jonathan Drazen, commençai-je en lui pressant la main, tu es un salaud manipulateur, un fieffé menteur et un sadique. Tu m'as mise à genoux. Tu m'as dominée. Tu m'as montré qui j'étais et tu m'as mise au défi de l'assumer. Puisque tu m'as rendue assez forte pour affronter le monde, je veux désormais rester à tes côtés. Tout mon corps t'appartient, toutes les notes que je chante sont pour toi, chacun de mes souffles, de mes plaisirs et de mes douleurs sont à toi. Prends-moi. Laisse-moi te servir. Laisse-moi être à toi.

Il prit ma main pour la poser sur sa joue. J'allais l'embrasser avant que Sona ne m'autorise, parce que visiblement, elle prenait son temps. Mais quand je la regardai, je me rendis compte qu'elle avait son téléphone à l'oreille.

— Désolée, fit-elle en raccrochant, la mine soudain assombrie. On m'appelle pour un dernier sacrement.

Elle se racla la gorge et leva la main.

— Vous avez déclaré vos consentements devant l'Église. Que le Seigneur vous conforte dans votre résolution et vous ait en sa sainte garde. Ce que Dieu a uni, qu'aucune larme ne le sépare. Je vous déclare mari et femme.

Irene et Gregory applaudirent un peu, mais je ne leur prêtai pas attention. J'étais en train d'embrasser mon mari.

MONICA

Sona et les infirmiers nous avaient laissés. Darren me serra dans ses bras pour me féliciter. Il cogna le poing de Jonathan en lui promettant une nuit de débauche et de bière à Silver Lake. Puis il m'embrassa sur les deux joues et nous laissa en me promettant d'appeler bientôt.

Comme si Jonathan n'avait pas été là, Irene m'avait prévenue qu'elle ne tolérerait pas, dans cette chambre, la moindre activité qui puisse provoquer une hausse de son rythme cardiaque. Juste pour info, ajouta-t-elle, celui-ci était surveillé depuis la salle de garde, alors « pas de cochonneries ».

Elle referma la porte et nous éclatâmes de rire. J'aurais voulu me coucher sur Jonathan, jambes contre jambes, la tête blottie au creux de son épaule, mais c'était impossible. Je me contentai de m'asseoir dans le fauteuil et de l'embrasser sur la joue.

— Tu regrettes déjà ? demandai-je.

— Au contraire, je me sens soulagé.

— J'en suis ravie.

— J'aurais voulu t'offrir une vraie nuit de noces, dit-il. Avec une robe et tout le tremblement. Te porter sur mon épaule pour entrer dans la maison. Sauf qu'on se serait arrêté en haut de l'escalier.

Je poussai un grognement de satisfaction.

— J'imagine sans peine. Quelle maison ?

— Notre maison à nous.

— Elle a une terrasse ?

— Plus d'une. Je te prendrai sur chacune d'elles, souvent. Sur celle de derrière pour le petit-déjeuner. Sur celle du côté à midi. Après le dîner, on boira un verre de vin sur celle de devant, et je te ferai l'amour dans la nuit.

— Je peux toujours t'appeler Monsieur ?

— J'y compte bien.

— Merci, Monsieur.

J'embrassai sa main, laissant mes lèvres courir sur sa peau.

— Dis donc, fit-il, on est mariés et on n'a pas encore parlé d'enfants...

— On n'a qu'à dire qu'on en a déjà.

— Quatre, sourit-il.

— Ne sois pas trop exigeant.

— Trois, alors. Trois, ça irait ?

J'aurais dû lui dire que nous aurions dix enfants – parce qu'il n'y en aurait pas ; pas de maison, pas de terrasse, pas de famille.

— Puis-je te confier un secret, ma belle épouse ?

— Oui.

— J'ai peur.

Je serrai sa main et posai la tête près de lui. C'est alors que le bip de la machine laissa place à un long sifflement continu.

MONICA

Debout dans le couloir, je regardais la porte.

On l'avait réanimé avant de changer ses perfusions et les médicaments. On m'avait expliqué qu'il n'y avait aucun cœur de même groupe sanguin que le sien disponible – sauf dans la poitrine de Paulie Patalano.

De quoi sommes-nous faits, au fond ? De boyaux et de viande prêts à être charcutés et changés si nécessaire. J'en avais la nausée, au point que je me précipitai aux toilettes pour vomir, mais je n'avais pas mangé depuis si longtemps qu'il ne se produisit rien. Quand je revins, paniquée, il était vivant, stabilisé et inconscient.

Toutes mes craintes semblaient se confirmer. Je savais qu'il m'aimait, que j'avais besoin de lui dans ma vie. Mais cette vie qui m'allait si bien ne durerait pas. Elle s'achèverait demain. Ou le jour d'après, peu importe. Trop tôt de toute façon. La maison de notre amour s'effondrerait sur ses fondations.

Je me retrouvai devant le bureau du docteur Thorensen. Lui aurait des réponses – ou, au moins, des questions différentes.

— Je peux entrer ? demandai-je.

Il était dans le noir, rideaux tirés, devant ses écrans.

— Bien sûr. Vous voulez jouer ?

— Je n'arrive pas à croire qu'on vous laisse faire ça pendant vos heures de travail...

— J'attends une nouvelle.

— Pour Jonathan ?

— Asseyez-vous.

— Il y a un cœur quelque part ?

Il soupira.

— Je tente de le faire inscrire sur la liste des priorités absolues. Il y a de fortes chances pour que ça marche, mais je ne veux pas partir avant d'en être sûr. Allez, asseyez-vous. On en a pour une heure, peut-être moins. Votre avatar est stocké dans le cloud. On peut recommencer du début.

Comme j'hésitais, il tapota le canapé à côté de lui.

— Venez !

— D'accord.

Je me débarrassai de mes chaussures et m'installai en tailleur, et il recula son fauteuil à roulettes pour venir s'installer contre le divan. Les coussins étaient déformés par des heures de jeu.

Il lança :

— Vous êtes prête ? Vous voilà. J'ai refait votre avatar pour qu'il vous ressemble.

— Mince, je ne ressemble pas à ça ! fis-je.

Mon personnage était ravissant.

— Oh que si ! Allez, on commence dans la forêt. Il y a des arbres dans tous les sens, et nous sommes perdus. Pour trouver notre guide, nous devons résoudre cette énigme. Attention ! On nous attaque !

Nous chassâmes un léopard, un lion et un loup, et parvînmes à ne pas tirer sur un pauvre aveugle. En

récompense, celui-ci nous donna une énigme à résoudre. Nous la déchiffrâmes en quelques secondes, et je lus une phrase que je connaissais.

VOUS QUI ENTREZ ICI, ABANDONNEZ TOUTE ESPÉRANCE

— On se marre, dans ce jeu, Brad. Ça manque juste de petits lapins roses...

— On en mettra pour la semaine prochaine.

Il n'y aura pas de semaine prochaine, docteur Thorensen... Sauf que je n'eus pas le temps de rétorquer quoi que ce fût. Nous dûmes franchir un défilé, trouver un drapeau, prendre à droite, à gauche, à gauche, à droite, et foncer vers notre destination : un bateau sur des flots sombres.

— Dites-moi juste une chose, demandai-je. Quelles sont les chances pour qu'il obtienne un cœur à temps ?

— Peux pas vous dire. Appuyez deux fois sur le bouton gauche. Bravo.

— J'évite le type avec le chapeau de pape ?

— Oh merde, oui !

— Vous ne pouvez pas quoi ?

— De quoi ? Ne le laissez pas vous toucher.

— Pouvez ou voulez pas parler du cœur ? Merde !

— Oh ! Bien joué. Les deux. Son groupe sanguin est rare, et trouver un cœur est difficile, mais... vous voyez le passage, là ? Appuyez sur le bouton bleu et bougez la manette en même temps.

— On ne peut pas accélérer les choses ? Pour le cœur, je veux dire ? Bordel ! Attendez...

— Vous l'avez... Non, rien de plus que ce que j'ai déjà fait : faire remonter son nom dans la liste.

Il se détendit soudain.

— Voilà, on y est. Le fleuve Achéron. Bien joué. Vous avez gagné des pièces. Donnez-en au type avec le capuchon.

J'appuyai sur les boutons.

— Il n'en veut pas.

— C'est bizarre...

Il me prit la manette.

— Et le type de la Mafia ? Celui en état de mort cérébrale ? S'il mourait, est-ce que Jonathan aurait son cœur ?

Brad était concentré sur le *joystick*.

— Je ne peux rien vous promettre. Merde. Ça arrive parfois.

— Quoi ?

— Vous êtes coincée dans l'antichambre. C'est votre péché. Zut. Bon, je suppose qu'on peut vous créer un nouvel avatar.

— Mon péché ? demandai-je. Lequel ?

Il jeta la manette sur son bureau et posa les pieds sur le canapé.

— L'antichambre, c'est l'endroit où on se retrouve quand on ne prend pas parti sur un problème. Comme si vous aviez refusé de prendre une décision pour agir. Peut-être que... Écoutez, je ne veux pas jouer les philosophes. C'est sans doute simplement que vous étiez d'humeur passive quand vous avez rempli le questionnaire. Vous voulez le recommencer ?

Je réfléchis un instant. Avais-je envie de rester dans le bureau exigü de Brad jusqu'au matin en attendant que Jonathan soit inscrit sur une liste, ou voulais-je prendre une décision et l'aider vraiment ?

— Je vais me brosser les dents et chercher une salle d'attente où dormir un peu.

— À votre guise.

— Vous pouvez m'appeler quand vous saurez quelque chose ?

— Je n'y manquerai pas. De votre côté, si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous me le direz, d'accord ?

— D'accord. Et merci.

J'étais à peu près certaine qu'il ne savait pas pourquoi je le remerciais.

À mon retour, Jonathan dormait encore. Je m'installai sur la chaise à son chevet et regardai ses mains éclairées par le clair de lune et les décorations de Noël. Ses doigts étaient détendus, et l'anneau de porte-clés qui faisait office d'alliance avait glissé à moitié. Je connaissais ces mains. Des mains fortes. Des outils, des instruments. Je ne pouvais pas distinguer le reste de son corps sous le drap, mais je le connaissais par cœur – sa peau douce comme du velours, son odeur bien à lui là où celle du parfum disparaissait. La chaleur de ses caresses, toujours parfaites pour moi. Les accents et les inflexions de sa voix, qui montaient et descendaient, dures quand il donnait des ordres, chaleureuses quand il me reconfortait, vives quand il riait.

Je pose la main sur sa joue et, dans ma tête, il ferme les yeux une seconde avant de se tourner vers moi pour m'embrasser la main, le poignet, l'avant-bras. Sa barbe de trois jours me gratte. Ses lèvres s'éveillent, sa langue vient explorer mon corps, ses doigts sont refermés sur mon poignet comme un étau. Je me sens prisonnière et en sécurité à la fois. Mon corps tout entier parcouru de frissons devient un réceptacle pour ses péchés.

*

Il se tient devant moi dans son costume sur mesure et je suis nue. Nous nous trouvons dans la chambre d'hôtel où il m'a donné la fessée pour la première fois, la nuit où j'ai voulu lui cacher que je ne portais plus le piercing qu'il m'avait offert. La nuit où il m'a rendu ma voix. Il m'avait dit de me déshabiller, et voici ce qui aurait pu se passer si je lui avais obéi.

Il me dit de mettre les mains dans mon dos et il me force à écarter les jambes. Il me dit qu'il ne me baisera pas avant d'avoir entendu ma voix, et je chuchote que je ne crois pas que ça marchera. Il a ce sourire qui n'appartient qu'à lui, et sa main glisse sur mon épaule, sur ma poitrine, vers la pointe de mon sein, qui durcit sous sa caresse. Il la pince, la tord, avant de recommencer à la caresser en cercles. Il allume la lumière et me retourne contre la vitre.

Il fait nuit. Nous sommes en haut de l'immeuble et les lumières de Los Angeles s'étalent à nos pieds comme une couverture. Dans le reflet de la vitre, je me vois nue, fantôme étendu sur la ville.

— Mets ta main sur la fenêtre, dit-il.

J'obéis. Le paysage qui se découpe derrière la baie vitrée, avec ses carrés de lumières sous la brume, entre les montants noirs, évoque un tableau de Mondrian, sur lequel s'étend mon corps, dominant la ville, courbé vers elle comme pour lui faire l'amour.

— Tout ce que tu diras qui ressemble de près ou de loin à « oui » ou « arrête » fonctionne. Mais il faut que tu le dises à voix haute.

Sa main s'abat sur mes fesses, durement. C'est la première fois qu'il me frappe comme ça, et la surprise est plus forte que l'excitation. Ça me met en colère et je suis sur la défensive.

— Je veux entendre ta voix. C'est compris ?

Sa main gauche caresse ma poitrine, le bout de ses doigts effleure la pointe de mes seins, et il abat sa main de nouveau. Cette fois, plus de surprise ni de colère. La brûlure m'excite, comme la caresse

qui la suit. Mais ce qui m'excite vraiment, c'est de le laisser faire. Je me sou mets à sa volonté, je jouis de me mettre à sa disposition, sous son contrôle. Je le veux. Ma peau brûle et cuit sous ses mains, mais je le veux. Il frappe l'arrière de mes cuisses et je gé mis.

— Qu'est-ce que tu as dit, Monica ?

Je vois son reflet dans la vitre, juste derrière moi – son costume sombre est presque invisible. Je veux qu'il me prenne, qu'il se serve de moi, qu'il me baise comme une putain. Sa main se glisse entre mes jambes et il me fourre deux doigts dans la chatte. Je suis si excitée que mes genoux menacent de céder sous moi.

— Tu es mouillée.

Je murmure :

— Oui.

— Tu veux que je te baise ?

Il me gifle le cul, fort.

— Oui, s'il te plaît, lui réponds-je dans un souffle.

— Dis-le.

Je ne peux pas. Je ne peux pas actionner mes cordes vocales. Ni émettre de bruit. Ma voix tue des gens. J'en suis convaincue.

Il ôte sa ceinture, l'enroule autour de sa main.

— Tu ne connais pas ton propre pouvoir.

Il me frappe avec la ceinture. Putain que ça fait mal ! Ma chatte devient de plus en plus présente, de plus en plus sensible. Je la sens palpiter sous mon cul à vif, durcie, gonflée de désir. Il me frappe de nouveau, plus bas, et le bout de la ceinture gifle ma fente.

— Dis-le.

— Baise-moi, je t'en prie.

— Avec ta voix.

Claquement. La brûlure est intense, elle s'éternise. J'ai l'impression de m'être assise sur un fourneau chauffé à blanc.

— Tu ne connais pas ton propre pouvoir.

Il souligne le mot « pouvoir » en me fouettant de nouveau, jusqu'à me mettre le cul en feu.

Mon clito est si gonflé que la ceinture le trouve et je hurle.

— C'était toi, Monica ?

Il est lui-même à bout de souffle.

Je ne parviens pas à répéter ce son – jusqu'au moment où la ceinture mord ma chatte, deux fois. La brûlure puis la vague de plaisir m'arrachent une longue voyelle.

— Voilà. Ça, c'est ta magnifique voix.

Toujours derrière moi, il sort sa queue, la place à l'entrée de mon sexe.

— Dis-le.

— Baise-moi. Baise-moi, s'il te plaît.

L'air de mes poumons fait vibrer mes cordes vocales, et je m'entends crier quand il s'enfonce en moi. Ses hanches viennent toucher ma peau à vif, et chaque coup devient à la fois une source de plaisir

et de souffrance. Je suis emplie de tout un spectre de sensations. Chaque pensée, chaque cellule, chaque recoin de mon âme le sentent bouger en moi. Il me force à me redresser. Mes mains quittent le verre froid de la vitre et je suis de nouveau debout, comme étendue sur la ville, tandis que Jonathan me baise par-derrière. Je regarde dans la vitre, et il sait que je contemple mon reflet immense sur Los Angeles. À l'oreille, il me murmure :

— Tu n'es plus la femme que j'ai rencontrée. Tu contrôles ta vie.

Je me rends compte que j'entends ces mots tels qu'il les a prononcés hier, quand il essayait de me convaincre d'aller enregistrer l'album. Cette voix à la fois décidée et épuisée que j'ai retenue en moi. Je l'ai mise en scène, comme une œuvre d'art. Ses mains se glissent entre mes jambes. Je suis trempée, prête pour lui, mon clitoris dur sous ses doigts, et je regarde mon visage dans la vitre au moment où j'ouvre la bouche pour hurler mon plaisir. Alors, il murmure :

— Tu ne connais pas ton propre pouvoir.

*

Je posai la tête sur son épaule et m'endormis quelques heures.

MONICA

Je me dirigeai vers la cafétéria, toute ankylosée d'avoir dormi pliée comme un bretzel. Chaque fois que j'y entrais, j'avais l'impression d'être le vampire de la clinique – jusqu'à ce que je voie Declan. C'était lui, le vampire, en fait. En comparaison, je n'étais qu'une amatrice.

Il était assis avec une jeune femme qui parlait en enroulant ses cheveux autour de son index, torturant ses mèches. Leur conversation semblait intense, pleine d'émotion, comme celle avec Jessica quelques jours plus tôt. Pour être plus précise, c'était la femme qui parlait. Lui écoutait en hochant la tête comme un psy. Il comprenait. Il écoutait tout ce qu'elle disait. Il avait des réponses sous forme de questions. Ensuite il rentrerait chez lui et il oublierait tout.

Je m'installai à ma table habituelle. J'avais envie de retourner auprès de Jonathan, mais j'avais quelque chose à faire ici, et je resterais tant que ce ne serait pas réglé. Je commençai à travailler sur une chanson.

*Prenez ces douces collines
Herbe mouillée de rosée
Collez dessus une rue
Une maison et puis cent autres
Prenez cette nuit claire
Air frais ciel étoilé
Collez-y un vernis toxique
Une sirène et mille bruits*

*Je survivrai
Ma bouche contre ton cou
Couverte de bitume
Mes pieds plantés sur terre*

*Et sous la surface
La mort contre la vie
Toi contre moi becs et ongles
Faire l'amour pour toujours*

J'étais en train de me demander si je devais transformer ce dernier couplet en refrain quand je sentis une présence à mes côtés. Je sus qui c'était sans avoir besoin de lever la tête.

— Bonjour, monsieur Drazen.

— Bonjour, mademoiselle Faulkner. Ou dois-je vous appeler par votre nouveau patronyme ?

— Comment le connaissez-vous ?

Je relevai les yeux et fermai mon carnet pour qu'il ne puisse pas lire la colère que j'exprimais sur la page.

— Je pourrais commencer par votre apparition au côté de mon fils à l'exposition « Eclipse ». Les journalistes ont tout découvert sur vous. Et puis, ma fille Teresa me parle encore, parfois. Elle a mentionné votre existence. Puis-je m'asseoir ?

— Bien sûr. Et l'avis d'expulsion que vous avez pris dans mon carnet vous a peut-être aidé à en savoir plus sur moi, non ?

— Vous ne devriez pas laisser traîner vos affaires si vous ne voulez pas risquer que les gens les regardent.

— Vous avez acheté la maison de ma mère, dis-je.

— Les deux, en fait. Je n'avais pas spécialement envie d'investir à Castaic, mais...

— La nouvelle a failli tuer Jonathan.

Il se mordit les lèvres ; c'était une mimique si semblable à celle de son fils que j'eus un aperçu de ce à quoi Jonathan ressemblerait s'il parvenait au même âge.

— Telle n'était pas mon intention, dit-il.

— Peut-être.

Je me tus, plongeant mon sachet de thé dans la tasse de façon répétée ; ce geste était parfaitement inutile, mais il avait le mérite de m'occuper les mains.

— Qu'est-ce qui vous prend de passer tout votre temps ici ? Bon sang, vous êtes un milliardaire de quatrième génération. Vous pourriez payer quelqu'un pour attendre à votre place...

Il rit. Un truc des Drazen, des hommes en tout cas : chaque fois que je parlais de leur argent, ils avaient l'air de trouver ça très drôle. Declan se tourna pour s'appuyer contre le mur et étendre ses jambes – le geste d'un homme plus jeune, qui voulait prendre davantage d'espace.

— Ce qui me sidère toujours, ce n'est pas ce que les gens font pour l'argent ou pour se venger, mais ce qu'ils font par amour. Vous avez vu la femme avec qui je parlais ?

— Oui.

— Son mari a été battu à mort, ou presque, sur un parking, à deux blocs d'ici. Les agresseurs voulaient sa voiture, mais il avait bossé dur pour se la payer et il a refusé. Elle a dit qu'il ne leur avait laissé les clés que lorsqu'ils avaient menacé de la violer, elle.

— C'est terrible.

— Et ce n'était même pas une belle voiture, murmura-t-il en chassant une miette d'une pichenette.

— Mais pourquoi vous en parle-t-elle à vous, ici ?

— C'est ce qui est intéressant. Vous voyez, il était au bloc, où on tentait d'endiguer son hémorragie interne. Mais elle était grave, et ça durait. Deux médecins venaient parler à cette femme toutes les heures.

Il leva deux doigts pour souligner ses propos.

— Ils disaient « Il est stable, l'opération continue ». Puis, au bout de quatre heures, ce sont trois docteurs qui sont sortis.

Il leva un troisième doigt.

— Le père de cette femme a eu un cancer, et à cette occasion elle a appris quelque chose : trois médecins, c'est synonyme de mauvaises nouvelles. Parce que si une famille violente s'en prend à l'un d'eux, un autre peut s'interposer pendant que le troisième appelle la sécurité. Alors, quand elle en a vu trois, elle s'est enfuie avant qu'ils aient pu lui parler.

— Et vous l'avez retrouvée, comme un berger qui vole au secours d'une brebis égarée.

— Si mon fils refuse de me voir, je peux quand même faire le bien par ici.

— Du bien... comme quand vous achetez la maison de ma mère, fis-je.

— C'est l'idée, oui.

Je ne lui faisais absolument pas confiance. Je ne parvenais pas à croire qu'il restait à la cafétéria juste pour être dans le même bâtiment que le fils qu'il ne voyait plus. J'étais persuadée que Jonathan n'avait pas inventé les manipulations et les mensonges permanents de son père. Cette méfiance n'était pas fondée sur des faits, c'est vrai – simplement, je devais choisir à qui je faisais confiance, et je choisissais mon mari. Néanmoins, pour faire ce que j'avais en tête, j'allais être obligée de faire un tout petit peu confiance à Declan.

— Il est mourant, confiai-je. La déchirure cardiaque s'agrandit, et l'hémorragie interne s'aggrave un peu plus chaque jour. Il n'a pas plus de quarante-huit heures. Si vous voulez réellement faire le bien, il y a quelque chose dont on peut parler.

Il se redressa sur sa chaise pour me faire face, les coudes sur la table.

— Je vous écoute.

— Je suis une épouse sous le choc. Je pourrais avoir des idées déplacées.

— Je prendrai vos paroles avec le recul nécessaire, donc.

Il jeta un coup d'œil à ma fausse alliance.

— Il y a dans cet hôpital un cœur du bon groupe sanguin, repris-je. Un cœur relié à un cerveau qui ne fonctionne plus. Ce cœur, je le veux.

— L'Italien, c'est ça ? Patalano. Paulie Patalano.

— De son vivant, il a fait établir une carte de donneur, mais pas de testament actif. Donc sa famille le garde en vie avec des machines et des prières. Ou plutôt, les machines essaient de laisser du temps aux prières.

— Et ?

Il ne céderait pas un pouce. S'il avait deviné mon projet, il n'en laisserait rien voir. À moi de tout mettre sur la table.

— Et je crois que si quelqu'un réussissait à créer une brèche dans la sécurité, ce cœur pourrait devenir disponible très vite.

Il m'examina comme s'il me voyait pour la première fois, d'un regard inquisiteur qui me mit très mal à l'aise, comme si des doigts fouillaient mon âme pour en sonder les recoins les plus sombres. Mais je ne bougeai pas. Qu'il cherche à me percer à jour si ça lui faisait plaisir.

Des recoins sombres, je n'en avais pas tant que ça, et au point où j'en étais, peu m'importait ce qu'il découvrirait.

— Et qui mettrait cette brèche à profit ? demanda-t-il en levant un sourcil interrogateur.

— Moi.

Pas la moindre hésitation dans ma voix.

— Je dois avouer que je me suis trompé, dit Declan. Je pensais qu'il vous aimait pour votre physique. En réalité, vous êtes loyale jusqu'au martyre.

— Je n'en peux plus d'attendre un miracle.

— Un miracle dont vous pourriez avoir besoin après avoir accompli votre tâche...

— Si ça lui sauve la vie, je veux bien courir ce risque.

Il eut un sourire narquois qui me rappela celui de Jonathan.

— Vous pensez pouvoir vous en tirer parce que le cerveau de Patalano est déjà mort. Vous plaideriez

les circonstances atténuantes, bien sûr. Le chagrin. Qui oserait mettre ça en doute ? En tant qu'épouse, vous auriez de toute façon plus à gagner si Jonathan mourait. Et si la machine Drazen est derrière vous, comment pourrait-on vous envoyer devant un tribunal ? Vous ne risqueriez quasiment rien.

Il parlait de meurtre sans prononcer le mot.

Au milieu de cette conversation, une pensée étrange s'imposa, et je ne parvins pas à la déloger de ma tête. Dire qu'au début je ne voulais même pas sortir avec Jonathan, et voilà que j'étais prête à tuer pour lui !

— Je ne suis pas certaine que ce sera si facile, dis-je. Ce le serait pour vous, peut-être. Tout glisse sur vous comme sur du Teflon.

— Plutôt comme sur une vieille casserole en étain, plaisanta-t-il. Et qu'est-ce que j'y gagnerais, alors ?

— Je n'ai rien d'autre à vous offrir que la vie de Jonathan.

Il hocha la tête et sa main fit un geste évasif qui embrassait l'ensemble de la cafétéria – un geste qui disait que la vie de Jonathan n'était pas suffisante, puisque Declan serait toujours confiné à cet espace, loin de lui.

— Je ne suis pas enclin au martyre. Mes relations avec ma famille sont douloureuses. Je ne veux pas que l'un d'eux quitte ce monde en me restant étranger.

— Je ne sais pas si je peux dire quoi que ce soit qui le fasse changer d'avis.

— Prévenez-moi quand vous aurez une idée.

C'était tout. Voilà le marché que me proposait Declan : lui permettre de voir Jonathan, au risque de causer chez celui-ci une attaque cardiaque fatale. Ou ne pas le faire, et regarder mourir Jonathan tandis qu'un mafioso au cerveau mort, au bout du couloir, gardait son cœur en vie pour quelqu'un d'autre.

Derrière la porte de la chambre de Jonathan, j'écoutais la symphonie des instruments qui le gardaient en vie. Je les haïssais. Ils étaient toujours là pour me rappeler ma place quand nous étions en tête à tête.

Lorsque j'entrai, Jonathan avait la tête tournée vers la fenêtre. Les tendons de son cou et la ligne de sa mâchoire étaient pâles dans la lumière du matin. Je m'approchai sur la pointe des pieds, mais il m'entendit et me fit face, main tendue. J'embrassai ses doigts, puis ses lèvres.

— Déesse...

Sa voix était saccadée, sa respiration bruyante. Si je devais le regarder sombrer sans espoir, j'en mourrais.

— Comment te sens-tu ? demandai-je.

Il toucha mon visage, et le simple contact de ses doigts, même dans ces circonstances, m'électrisa.

— Avec toi ici ? J'ai envie de baiser. Mais ce n'est peut-être pas une très bonne idée.

— De toute façon, j'ai la migraine.

— Ça fait quoi d'être madame Drazen ?

— Tu n'avais pas besoin de m'épouser pour me protéger de ton père.

— Il détruit tout ce qu'il touche, toujours. Et il a déjà commencé à essayer de te contrôler.

Après ça, comment lui parler d'une éventuelle visite de son père ? Il aurait l'impression que Declan me manipulait comme un marionnettiste.

— Je t'ai épousé pour de bonnes raisons, dis-je. Pas par désespoir.

— Le désespoir, c'est tout ce qu'il me reste. Il y avait quelque chose d'inachevé dans ma vie – nous. Je voulais être lié à toi sur la terre comme au ciel. C'est fait, j'en suis heureux.

— J'ai peur de t'avoir donné la permission de mourir.

— Pas besoin de ta permission.

Il avait l'air si sûr de lui en prononçant ces mots, comme s'il n'avait pas peur de me laisser seule, comme si m'épouser n'avait été qu'une façon de mettre de l'ordre dans ses affaires avant son départ.

Un accès de fureur s'empara de moi et je serrai les mâchoires ; mais quand il se mit à me caresser la joue, ma colère fondit, passant de l'irritation à l'agacement avant de disparaître complètement pour révéler ce qu'elle était réellement – une tristesse physique, palpable, tout au fond de moi, qui déferla dans mon corps comme une lame de fond. Jonathan était mort, d'ores et déjà. Il le savait. C'était une réalité que je ne parvenais toujours pas à accepter – moi et mes espoirs ridicules ! C'était un homme mort qui caressait ma joue, et l'excitation que cette caresse faisait naître entre mes jambes était de la perversion – je désirais un cadavre. Et, oui, il avait l'air prêt pour le cercueil, le visage paisible, les mains croisées sur la poitrine, l'annulaire un peu gonflé dans l'alliance de pacotille.

J'eus l'impression qu'une coquille explosait, comme un œuf dans un micro-onde, et un flot de larmes jaillit d'un seul coup. Souffle coupé, je me mis à sangloter de façon incontrôlable. Il me caressait la joue, mais que pouvait-il faire d'autre ? Il parvenait à peine à bouger la tête. Je nichai mon visage trempé, contorsionné et laid dans sa main pour y déposer mes sanglots.

— Je t'en prie, déesse...

Mais je ne pouvais plus rien entendre.

— Je tuerais pour toi, Jonathan. Si je pouvais...

— Chut. Ça suffit.

De toute façon, j'étais incapable de finir ma phrase tant ma voix était entrecoupée de sanglots. Je déglutis pour évacuer le nœud dans ma gorge et serrai les paupières pour stopper les larmes.

— Si je peux, je le ferai. Tu peux me croire.

— D'accord. Mais chut.

— Je veux te proposer quelque chose, mais je ne veux pas que ton cœur s'emballé pour ça.

— Tu es très drôle.

Je sortis un paquet de mouchoirs en papier de ma poche pour m'essuyer le visage. J'avais les yeux gonflés et douloureux.

— Ton père hante la cafétéria depuis une semaine. Pour être près de toi.

— Non, Monica. Merde. Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

Je pris son visage entre mes mains et me penchai sur lui, masquant la lumière de la fenêtre.

— Peu importe. Pour toi, je suis prête à pactiser avec le diable.

— Ne fais pas ça. Quoi qu'il te propose, refuse.

— Je veux te donner une raison de vivre.

Il déglutit péniblement et son regard se perdit vers le plafond.

— C'est *toi*, ma raison de vivre.

Ses lèvres formèrent un chapelet de jurons silencieux. Sa respiration était courte, paniquée. Je jetai un coup d'œil aux machines. Pour ce que j'en savais, elles ne paraissaient pas s'affoler – pas de bips ni de signaux d'alarme.

La pointe qui suivait le rythme de son cœur poursuivait son grattement régulier.

— Tout va bien, dis-je.

Vraiment ? En réalité, je n'avais aucune garantie que Declan n'était pas en train de me mener en bateau. Je ne le connaissais pas – il semblait différent avec chacun de ses interlocuteurs. Et pour moi, quel rôle jouait-il ? Allais-je l'apprendre à mes dépens ?

— Je suis coincé ici, dit Jonathan. Je n'ai pas d'autre solution que te faire confiance.

— Non, effectivement. Mais je t'aime, je veux que tu le saches.

— Je sais. Mais les décisions que tu prends...

— J'ai décidé de t'attendre quand tu m'as quittée. J'ai décidé de te demander la fidélité. J'ai décidé de te laisser m'embrasser sur Mulholland Drive. Je pourrais continuer comme ça longtemps.

— Peut-être plus tard, dit-il d'une voix faible.

— Tu le feras pour moi ? Voir ton père ?

J'avais mis trop d'intensité dans ma question – c'était une erreur. Je n'aurais pas dû lui laisser deviner la moindre émotion en ce qui concernait Declan, à part l'indifférence ou l'irritation qu'il m'inspirait. Mais je m'étais dévoilée, en toute honnêteté. Je ne compris mon erreur que quand les alarmes des machines retentirent et que les paupières de Jonathan se fermèrent.

JONATHAN

Un jour, dans un centre équestre, Fiona a reçu une ruade en pleine poitrine alors qu'elle tentait d'examiner les sabots d'un cheval. C'était un pur-sang ombrageux et, comme Fiona n'écoute jamais ce qu'on lui dit, elle ne s'était pas positionnée comme on le lui avait expliqué. Elle avait volé à travers le box. Avec deux côtes brisées et un ego froissé, elle avait arrêté l'équitation. Il y avait de fortes chances que je ne voie plus jamais Fiona, et c'était dommage : j'aurais pu lui dire que les décharges répétées de défibrillateur ressemblaient certainement à des coups de pied de cheval dans la poitrine.

Monica s'était réfugiée au coin de la pièce. Elle se tordait les mains, terrifiée. J'avais dû faire un arrêt cardiaque au cours de notre conversation – je ne me souvenais plus de ce que j'avais dit.

— Comment vous sentez-vous, monsieur Drazen ? demanda le docteur, un jeune que j'avais déjà vu à plusieurs reprises.

Il regarda les machines et aboya quelques ordres en attendant ma réponse. Le nombre de personnes dans la chambre avait triplé pendant mes quelques instants d'inconscience.

— Comme un jeune marié.

— Félicitations, dit-il en prenant mon pouls. Malheureusement, vous avez subi une attaque grave. Je ne sais pas combien de fois encore vous pourrez tenir le choc.

— Le record du monde, c'est combien ? Je veux le battre.

— Arrête d'essayer d'être drôle, lança Monica depuis son coin.

— Vous savez, madame, plaisanter dans sa situation, c'est fréquent, remarqua le docteur en notant quelque chose sur mon dossier.

Là-dessus, il échangea quelques mots en jargon médical avec l'infirmière.

— De quelle situation parlez-vous ?

Mon épouse n'allait pas tarder à s'en prendre au médecin, ça se voyait à la façon dont elle refusait de se tourner vers moi pour fusiller du regard le type en blouse blanche.

Comme s'il sentait venir l'orage, il cessa son échange avec l'infirmière pour se tourner vers elle.

— Il a besoin d'un cœur, madame.

— Sinon quoi ?

Les bips des machines et la pompe à oxygène résonnaient dans mes oreilles, mais je savais très bien où cette conversation allait mener. Si le médecin mentionnait ma mort, explicitement ou implicitement, ou même s'il faisait mine d'y penser, Monica piquerait une crise et on la conduirait dehors. Je ne voulais pas qu'elle ait à négocier pour rentrer. Chaque minute sans elle était une minute perdue.

— Déesse ?

Elle ne répondit pas.

— Monica ?

Je tentai de prendre un accent dominateur, mais n'y parvins pas vraiment. Pourtant, comme si elle avait perçu l'intention dans ma voix, elle se tourna vers moi.

— Tu veux bien aller chercher mon père, s'il te plaît ?

MONICA

Le peu de doutes qui me restaient s'évanouit quand les machines s'affolèrent de nouveau – pour laisser place à la panique totale. Quand le défibrillateur entra une nouvelle fois en action, et qu'il se convulsa sous son action, la panique laissa place à quelque chose d'autre. Quelque chose comme... en sentant une pression sur ma vessie, je fonçai vers les toilettes. Peu importe si je faisais d'autres choses d'ici là, il fallait qu'à un moment ou un autre je relâche cette pression. Tout le reste n'était qu'une distraction ou une opportunité à utiliser.

Quand je sortis de la chambre de Jonathan pour aller chercher son père, il n'y avait plus rien dans ma tête, à part la volonté que quelqu'un mette un nouveau cœur dans sa poitrine. Je ne voulais plus jamais voir une scène pareille. Je ne voulais pas m'y habituer. Et si j'allais en prison pour avoir tué quelqu'un qui était déjà plus ou moins mort, tant pis. Je me ferais une raison.

Declan faisait les cent pas dans le hall, son téléphone vissé à l'oreille. Même épuisé comme il devait l'être, il avait l'air propre, dynamique et calme. Sans doute un trait des Drazen. Seules Leanne, avec ses airs débraillés, et Sheila, avec sa rage contenue, semblaient échapper à cette perfection – et de très peu. Cela dit, Teresa, parfaite jusqu'au bout des ongles à notre première rencontre, avait souvent l'air, à l'hôpital, de venir de terminer un marathon en talons aiguilles. Après tout, peut-être étaient-ils humains.

À part Declan, bien sûr, même si je commençais à avoir des doutes : après tout, lui qu'on m'avait décrit comme quelqu'un d'inhumain m'avait montré un visage vulnérable. Quand il m'aperçut, il me fit signe – mais je n'avais pas de temps à lui accorder. Je griffonnai *Chambre 7719, TOUT DE SUITE* sur une des dernières pages vierges de mon carnet, que j'arrachai pour la lui fourrer dans la main et poursuivis mon chemin sans un mot. Je parlais du principe qu'il monterait – je n'avais pas le temps de m'en assurer, et pas envie de jouer au chat et à la souris dans un de ces petits dialogues dont il avait le secret.

Par l'escalier, je grimpai au quatrième étage et me dirigeai vers le bureau du docteur Thorensen. Je voulais qu'il m'assure que Jonathan se trouvait en tête de la liste des receveurs de greffe, et je voulais des nouvelles de l'état de Paulie Patalano. Un chariot de ménage se trouvait devant sa porte, et Brad n'était pas dans son bureau, mais les écrans affichaient les images d'un des cercles de *City of Dis*, figés en pleine action au milieu de la résolution d'une énigme. Sur le plus petit écran, à droite, une fenêtre de dialogue vide clignotait. Au-dessus se trouvait une liste.

Je ne pus m'en empêcher – je regardai. Dans la première colonne de la liste était répété le mot PATIENT, suivi par une longue série de lettres et de numéros. Un lieu. Un sexe. Un groupe sanguin. Une case colorée – rouge, orange ou jaune. Aux noms du haut de la liste correspondaient systématiquement des cases rouges, et le patient numéro deux se trouvait à Los Angeles, Californie. Avec un groupe sanguin AB négatif. Jonathan. Un putain de numéro de série terminé par une case rouge. Mon amant. Mon mari – le patient KJE873BP7988. H, L.A, Ca, AB-, code rouge.

— Pardon, mais que faites-vous ici ?

Une femme de petite taille en sabots de plastique, vêtue d'une combinaison de nettoyage, se tenait sur le seuil, les cheveux tirés en queue de cheval, avec des gants de caoutchouc jaunes.

Je n'avais pas à me trouver là.

— Désolée. Je parlais.

Je quittai la pièce avant qu'elle ait pu me questionner sur les nouvelles horreurs que je venais de découvrir.

MONICA

Brad était chez lui. Quel culot ! bien installé dans sa maison sur la colline, avec un jardin paysagé planté d'essences rares et une terrasse en bois exotique. Il s'était excusé de ne pas être venu me voir plus tôt ? Eh bien, on allait voir. Peut-être allait-il le regretter.

Je tambourinai des poings sur sa porte, et tant pis si je le réveillais ou le tirais d'un jeu vidéo.

— Bonjour, Monica, dit-il en m'ouvrant la porte en pantalon de survêtement et t-shirt.

— Est-ce qu'il va mourir ? demandai-je de but en blanc.

— Vous voulez entrer ?

— Non. Dites-moi. On va lui donner un cœur ou non ?

— Je n'ai aucun moyen de le savoir.

— Pourquoi est-il deuxième sur la liste ?

Il leva les mains comme pour se protéger d'une agression.

— De quoi parlez-vous ?

— Je suis entrée dans votre bureau et j'ai vu la liste. Il est deuxième. Ce qui veut dire qu'il n'obtient pas le premier cœur disponible.

— D'abord...

— Oui, je suis désolée d'être entrée dans votre bureau sans permission. Je vous cherchais. Sauf que pour être honnête, je ne suis pas désolée du tout.

Il se raidit comme si je l'avais frappé.

— Nous sommes dimanche. Vous pouvez joindre mon cabinet sur Doheny après neuf heures pour prendre un rendez-vous, mais je suis complet jusqu'en janvier.

S'il ne me claqua pas la porte au nez, il la referma tout de même. En regardant par la porte vitrée, je le vis sortir dans le jardin à l'arrière de chez lui. Je restai figée pendant un temps indéfini avant de retourner dans ma maison.

Non, pas ma maison. Pas celle de ma mère. Même pas la maison de la banque – celle de J. Declan Drazen.

Sans doute allais-je devoir déménager quand même. Si je perdais Jonathan, ce qui semblait de plus en plus probable à mesure que le temps s'écoulait, je ne pourrais pas rester. Il m'avait épousée pour que j'aie les moyens d'échapper à la folie de son père et à ses manipulations perverses.

Je passai devant ma voiture et gravis les marches du perron. Je n'entrai pas dans la maison, même si une douche et un brossage de dents auraient été les bienvenus. À la place, je marchai de long en large sur les lames de la terrasse où, une nuit, Jonathan avait fourré dans ma bouche ses doigts qui sentaient ma chatte. Je m'assis sur la balancelle où il m'avait abandonnée pour ne pas me mettre en danger. Je contemplai la rue en pensant à ce que j'allais devoir faire. Jonathan parlait avec Declan, une situation stressante dans laquelle je l'avais mis moi-même. Ensuite, Declan trouverait un moyen pour me permettre d'assassiner Paulie Patalano. Mais à quoi bon, si Jonathan n'était que deuxième sur la liste ? Si on donnait ce foutu muscle plein de sang pour sauver quelqu'un d'autre – la mauvaise personne –, quel intérêt de commettre un meurtre ?

J'aurais pu implorer Brad de faire quelque chose, n'importe quoi. Tenter le tout pour le tout... mais

j'avais violé son intimité. Quelle idiote ! Le cœur battant, je me demandai laquelle de mes conneries finirait pas tuer Jonathan.

Je jouai avec mon alliance qui me rappelait mon double engagement : l'aimer, et le sauver.

Un rideau de la maison de Brad bougea. Il pouvait me voir, je le savais. Je savais aussi que je n'avais pas envie d'être vue. J'avais des pensées mauvaises. J'aurais aussi bien pu être nue et offerte sur la terrasse. Oui, j'avais des pensées mauvaises, désespérées, et je savais qu'elles étaient visibles sur mon visage. Si le cœur de Paulie devait aller à quelqu'un d'autre, il fallait au moins que je me débrouille pour faire remonter Jonathan en tête de la liste.

Au moment où je montai dans ma voiture, Brad ouvrit sa porte, mais je démarrai avant qu'il puisse m'intercepter.

JONATHAN

Je le sentis entrer dans la pièce. Même avec les docteurs et les infirmières qui tournaient dans la chambre en s'aboyant des ordres les uns aux autres, sa présence était comme une épingle plantée à la base de ma colonne vertébrale.

— Bonjour, fils, dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je ne le regardai pas. Je ne voyais que le plafond. Si je survivais, je créerais une fondation pour mettre des tableaux au plafond dans les chambres d'hôpital, pour les patients qui ne peuvent plus tourner la tête. Personne ne devrait mourir en étant contraint de fixer de la peinture écaillée et des conduits d'aération en plastique.

— Je voulais te parler. Pour... comment dire ?

— Pour retrouver la paix. Avant que je meure.

— Suis-je vraiment si égoïste ?

Je déglutis. Je me sentis glisser dans cet état de semi- inconscience agitée qui m'envahissait de plus en plus fréquemment. Me marier avait exigé davantage d'énergie que mon corps n'en disposait. Parler à mon père était une très mauvaise idée. Sauf qu'en tant qu'époux de Monica, je devais au moins m'efforcer de faire ce qu'elle me demandait, pour la rendre heureuse. J'aurais tout de même voulu qu'elle me réclame quelque chose de plus simple. Comme avaler un éléphant.

Dans la chambre, les clameurs se turent. La voix d'une infirmière que je connaissais me lança :

— Nous vous surveillons de près, monsieur Drazen. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non.

— Nous restons dans le coin.

Elle me tapota l'épaule avant de me laisser en tête à tête avec mon père pour la première fois depuis dix ans.

— Maman ne va pas tarder, dis-je.

— C'est de ça que je voulais te parler.

— Fais vite.

Il s'installa dans le fauteuil de Monica, et je n'avais plus assez de force pour lui dire d'aller se faire foutre et de trouver un autre siège.

— Je sais ce que vous pensez de moi, Carrie et toi. Que je suis un monstre. C'est peut-être vrai. Je ne sais pas. J'ai toujours su que j'étais différent des autres, mais je veux que tu réfléchisses à quelque chose : je n'ai jamais agi par colère. Je ne me suis jamais laissé emporter par une émotion que je ne comprenais pas. Je ne me suis jamais bercé d'illusions en essayant de croire que les motifs de mes actions étaient autre chose que purement égoïstes. Quoi qu'il en soit, j'ai des envies. Des besoins.

Je réagis par un son entre le rire et le grognement. J'étais tellement concentré pour ne pas perdre conscience que mon visage n'exprimait sans doute rien – et pourtant, tout était là. Mépris. Incrédulité. Dégoût.

— Tu ne me crois pas, dit-il.

— Oh que si.

— Dans ma vie, j'ai fait tout mon possible pour maintenir la cohésion de la famille. Rien n'est plus important à mes yeux. Quand je vois qu'elle se défait, ça... ça m'ennuie.

Donc, même mon père avait un instinct familial, apparemment. Cette pensée me fit sourire un instant, mais je pus retenir un sarcasme :

— Et de me voir ici, ça te fait comprendre à quel point tu as tout gâché ?

— Pas vraiment.

Lettie, l'infirmière, revint pour vérifier mes perfusions et annoncer :

— Vous avez des visites. Vous voulez les voir ?

— Dans cinq minutes.

Elle prit son temps, pianotant sur l'ordinateur et prenant des notes. Quelqu'un entra – médecin ou infirmière, je ne pouvais le voir – et ils échangèrent à voix basse quelques mots de jargon médical, la seule langue que je ne parlais pas. Ils partirent peu après.

— Tu es tout près de la fin, tu sais, dit mon père.

— On se verra en enfer, alors.

J'étais odieux avec lui – ça me venait naturellement.

— Tu ne me rends pas les choses faciles.

— Dis-moi juste ce que tu veux.

Je l'entendis bouger et saisis un mouvement du coin de l'œil.

— Ce que je veux, c'est ta mère. Elle campe sur ses positions. Elle ne veut pas oublier le passé. J'ai besoin que ce qu'il reste de cette famille se remette à fonctionner avant que... avant, quoi.

— Tes infidélités, ce n'est pas sa faute.

— J'ai besoin que tu lui parles. Si tu lui demandes quelque chose, elle ne pourra pas refuser.

Je voulais moi aussi qu'il fasse quelque chose pour moi, mais je n'avais rien pour le menacer, rien pour m'assurer qu'il tiendrait ses promesses. Que faire ? Supplier ? Déjà que je ne tenais plus debout...

— Tiens-toi à l'écart de ma femme.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Vends cette maison. Sur-le-champ. C'est tout.

Je ne pouvais pas aller plus loin dans la liste de tout ce que je voulais lui interdire : la toucher ; plaisanter avec elle ; la rencontrer seul à seul ; se mêler de ses affaires ; assister à son prochain mariage ; respirer le même air qu'elle ; vivre sur la même planète.

— Promets-le-moi.

Je connaissais toute la futilité de ma demande. Que pouvais-je faire ? Le forcer à cracher par terre, à jurer sur une pile de bibles ? Un pacte avec le diable vaut-il quelque chose quand il n'est pas signé avec du sang ?

— Tu parleras à ta mère ?

— Oui.

— Si tu réussis à la convaincre, marché conclu.

— Et sinon ? demandai-je.

— Sinon, rien du tout, désolé. Ma promesse dépend du comportement d'une tierce personne.

— Je te méprise.

— Et si je te disais que je t'aime ?

— Tu n'en es pas capable.

Je prononçai ces mots, ou peut-être d'autres. Je sombrai dans un nuage clair, empli de voix désincarnées et de lumières diffuses. Seule la morsure de la douleur m'empêchait de dormir.

MONICA

En attendant seule à la cafétéria, j'écrivis un peu, quelques couplets au sujet du meurtre qui pourraient sans doute être utilisés contre moi au procès, et le juge me refuserait toute clémence parce qu'ils étaient atroces, puérils et transparents.

Je ne sais pas ce qui se passait, mais ça n'allait pas assez vite. Je remontai à l'étage de Jonathan et trouvai Deirdre plongée dans un magazine dont elle n'avait sans doute rien à faire. Sheila faisait les cent pas, apparemment déterminée à creuser une tranchée avec ses talons dans le couloir. Leur mère, comme toujours, était debout à côté de la chaise la plus proche du couloir qui menait à sa chambre. Ce fut elle qui me vit en premier – et au même instant, je pensais qu'elle était désormais ma belle-mère. Hors de question que je l'appelle « Maman ». Impossible.

— Bonjour, Eileen.

Elle afficha un sourire si faux qu'il aurait pu lui valoir un oscar.

— Bonjour, Monica. On m'a dit que je devais vous féliciter.

Elle montra ma main gauche, avec la bague de fiançailles et mon alliance de fortune.

— Merci. Comment va-t-il ?

Son visage s'assombrit.

— Ils sont tout le temps avec lui...

Ses yeux s'emplirent de larmes. En dépit de la froideur de son expression, on voyait bien qu'elle était en train de craquer. Elle s'éclaircit la gorge et redressa la tête.

— On va trouver un cœur. Je le sais. Je le sens.

— Moi aussi.

Elle glissa sa main dans la mienne et je la serrai. L'espace d'une seconde, plus rien d'autre ne compta. C'était son fils – nous aimions toutes deux la même personne. Ce ne serait jamais facile de s'entendre avec elle, mais nous étions liées par lui, que nous le voulions ou non. Quand elle sourit à nouveau, son expression était plus sincère, plus chaleureuse, comme si ce qui venait de se produire entre nous avait compté.

Je me promis de ne plus jamais oublier que son seul but était de protéger son fils. Il fallait lui accorder ce crédit. Je pressai sa main une dernière fois avant de m'asseoir près de Deirdre.

— Salut.

— Salut, dit-elle. Vous vous êtes mariés hier soir.

— Oui.

Elle hocha la tête sans rien ajouter.

— Je l'aurais épousé de toute façon, vous savez, précisai-je.

— Je sais, répondit-elle sans lever la tête de son magazine.

— Je pense que ça ne plaît pas beaucoup à votre mère.

— Parce qu'il n'y a pas eu de contrat de mariage. Jonathan n'y croit pas. Moi non plus, d'ailleurs.

— Je n'avais pas pensé à ça...

Elle resta impassible, continuant à feuilleter.

— Dieu n’y croit pas non plus.

Jamais je n’avais discuté aussi longtemps avec Deirdre – mais je n’en tirerais pas plus d’elle. Elle cessa de feuilleter et fit mine de se plonger dans un article. Ma tasse de thé à la main, je reportai mon attention sur le téléviseur de la salle d’attente.

Le volume était trop bas pour que j’entende, mais à côté du présentateur à la permanente parfaite, une photo montrait Paulie Patalano – caïd de la Mafia, philanthrope et assassin – en train de boire un verre de vin au côté de sa femme. Une photo prise dans un passé plus heureux. La légende de la photo parlait de « mort cérébrale » – comme si je ne le savais pas –, mais précisait que le lieu de son hospitalisation restait secret. Le cliché laissa la place à trois photos d’identité – je reconnus un visage, l’homme aux yeux marron qui était venu avec Teresa. Malgré la piètre qualité de la photo, je vis qu’il était beau, en colère, avec un sourire qui m’effrayait.

Ma toute nouvelle belle-mère ne voyait pas la télévision, elle avait le regard perdu dans le vide. Sheila était au téléphone, en train de menacer quelqu’un, et Deirdre continuait à lire son magazine. Declan était soit en train de rendre visite à Jonathan, soit en train de me préparer le terrain pour un assassinat. Il était temps que je découvre l’endroit exact où Paulie Patalano était « secrètement hospitalisé ».

Je m’excusai et pris l’ascenseur pour le deuxième étage. Je jetai un coup d’œil à la cage d’escalier en me disant qu’il me faudrait peut-être passer par là la prochaine fois. Mais ce n’était pas la seule complication, et de loin. D’abord, comment le trouver ? Cela fait, comment m’introduire dans sa chambre ? Comment m’assurer que Declan avait bien rempli sa part du contrat ? Et pour qui me prenais-je, Mata Hari ?

Sans cesser de me maudire, je parcourus le deuxième étage sans vraiment savoir ce que je cherchais. Tout ce que je découvris, c’était que côté assassinat, je n’y connaissais rien et que je n’étais pas douée. Tout ce dont je disposais, c’était une maigre chance de pouvoir entrer sans être vue et un espoir encore plus maigre de n’être pincée que lorsqu’il n’y aurait plus qu’à récolter les organes de Paulie Patalano. Ensuite, j’avouerais tout et la famille de Jonathan le presserait d’annuler notre mariage. Mais il serait vivant – et dans ce cas, tout le reste m’était égal.

Le crachotement d’une radio de la police me fit lever les yeux une seconde avant que je m’encastre dans un flic en uniforme. Âgé d’une trentaine d’années, il semblait occuper plus d’espace qu’il n’était humainement possible. Une femme de même acabit lui tenait compagnie.

— Réserve au personnel, lança-t-il en m’interdisant l’accès de l’étroit couloir.

— Ah bon ?

Je jetai un coup d’œil derrière lui. Le couloir n’avait rien de particulier – sauf qu’il y manquait le ballet habituel des blouses blanches, vertes et roses, remplacé par trois vieilles italiennes toutes de noir vêtues. J’avais trouvé ce que je cherchais. Je m’éloignai en inscrivant l’endroit dans ma tête.

Brad m’avait parlé de son cabinet à Doheny, et il s’y trouvait peut-être. Pourtant, je vérifiai tout de même dans son bureau à l’hôpital. D’accord, ce n’était que mon voisin, nous n’avions pas vraiment de lien, mais en y pénétrant, je l’avais gravement froissé. Effectivement, je le croisai au moment où il sortait, un porte-documents à la main. En me voyant, il ralentit, ce que je considérai comme un bon signe.

— Je sais que vous êtes occupé, dis-je. Je voulais juste m’excuser.

Il ne s’arrêta pas.

— Il faudra que je vous explique à quel point ce que vous avez fait est grave, Monica, mais j’ai une réunion.

— Je sais. J’ai des raisons, mais pas d’excuses.

Il me prit par le bras pour me tirer à l'écart des allées et venues dans le couloir.

— Je n'ai qu'une seconde, et aucune envie de vous pardonner quoi que ce soit, parce que je suis toujours furieux contre vous. Mais avant tout, sachez que la liste ne fonctionne pas comme vous le pensez. La géographie compte, tout comme l'état du patient, son sexe... ce n'est pas comme une file d'attente pour du café. Ensuite, vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. Quand ce sera terminé, je prendrai le temps de vous dire, les yeux dans les yeux, tout ce que vous avez fait de mal.

Il était plus grand que moi et il avait l'habitude de commander, avec toute l'arrogance d'un cardiologue de renom et l'autorité d'un homme qu'on n'appelait pas par son prénom. Mais quand il me dévisagea, je compris qu'il n'était pas aussi furieux qu'il aurait voulu me le faire croire.

— D'accord.

— Devant un dîner.

Mon visage dut se fermer, parce qu'il ajouta précipitamment :

— En amis. Si vous me connaissiez mieux, tout cela ne serait pas arrivé. C'est tout ce que je vous demande.

— Je suppose que je vous dois bien ça.

— Exactement.

Il s'en alla. Nom d'un chien. Il venait de m'inviter à sortir, non ? Ça ne plairait pas à Jonathan... à moins que Brad ait pensé que celui-ci ne serait pas là pour le lui dire ?

MONICA

Il fallait que je le voie une dernière fois, que je caresse une dernière fois ses lèvres avant de faire ce que j'avais à faire. Avant qu'on m'emmène loin de lui. Je ne lui parlerais pas de mon projet, car il deviendrait complice s'il ne tentait pas de m'en dissuader... ce qui aurait été suicidaire de sa part. Je voulais rester une compagne irréprochable, au moins pour une heure.

Je sortis de l'ascenseur à l'étage de la chambre de Jonathan. Au lieu de me diriger vers celle-ci, je tournai à gauche pour vérifier l'emplacement de la cage d'escalier la plus proche de la chambre de Patalano. Au moment de tourner dans le couloir, je m'arrêtai net.

Margie et Will Santon se tenaient au milieu du passage dans une attitude étrange – trop près pour une conversation amicale, trop éloignés pour un rapprochement intime. Margie pointait un doigt accusateur, Will semblait la supplier. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient, mais la colère, la douleur et la frustration se lisaient sur leur visage. Tant pis – j'allais devoir consulter le petit plan situé à côté de l'ascenseur pour m'assurer que la cage d'escalier était la bonne, car je ne pouvais tout simplement pas passer à côté d'eux. Je tournai les talons et m'éloignai.

J'avais à peine fait quelques pas lorsque je sentis une main se poser sur mon bras. Margie m'arrêta, l'air tendu et bouleversé. Je ne la connaissais pas beaucoup, mais je compris qu'elle préférait que je ne lui demande pas ce qui se passait avec Will.

— J'étais juste en train de...

Je commençai à me justifier sans savoir comment j'allais terminer, et je lui fus reconnaissante de me couper la parole :

— Laissez tomber.

— Où étiez-vous ?

Elle répondit :

— Cette putain de famille demande un boulot à temps complet. Félicitations, au fait. Bien joué. Un contrat de mariage de moins à négocier.

— Je n'y ai même pas pensé.

— Lui non plus, j'en suis sûre. Mais je tiens à vous dire que s'il doit y passer, je serai avec vous. Je ferai ce que mon frère aurait voulu.

— Il n'est pas encore mort.

Elle me prit par les épaules et planta son regard dans le mien comme si elle voulait me dire quelque chose de grave et de douloureux – mais à la place, elle me prit dans ses bras et me serra à m'en casser les côtes.

— Je vous envie, vous savez, dit-elle.

— S'il arrive un problème, si je fais quelque chose de mal, vous me défendez ? Quoi que ce soit ?

Elle s'écarta légèrement, sans lâcher mes épaules.

— De quoi parlez-vous ?

— De trucs. De la vie en général. Dites oui.

— D'accord.

Du coin de l'œil, j'aperçus Will qui arrivait. Margie lui jeta un regard avant de me lancer :

— Allez voir Jonathan. Je vous rejoins dans une minute.

MONICA

Il y avait des médecins et des infirmières partout. Draps propres et blouses blanches. Plateaux-repas intacts et détritux aux couleurs pastel. Les lumières étaient rares et tamisées, comme s'il avait pu dormir malgré tous les gens qui passaient dans sa chambre. La doctoresse n'était pas beaucoup plus âgée que moi. Je l'avais déjà rencontrée – c'était celle qui répondait aux questions par d'autres questions.

— Bonjour, dis-je.

— Vous êtes l'épouse ?

Ce titre me coupait le souffle à chaque fois.

— Oui. Je voudrais... je ne sais pas. Du temps avec lui. Un peu.

— Pas de problème.

Elle fit signe à tout le monde de quitter la pièce, et je me retrouvai seule avec lui. On aurait dit que son visage avait été repeint en blanc. Je lui avais trouvé une très sale mine après l'opération qui s'était mal passée – mais là, c'était pire. Soudain, je compris que je devais accepter la situation, cesser de me bercer d'illusions.

— Bonsoir, Monsieur, dis-je.

— Viens par ici.

Sa voix n'était qu'un murmure derrière un mur de pierre. Elle lui demandait trop d'effort, comme s'il était en train de me porter à bout de bras en haut d'une colline.

Je m'installai près de lui, mon visage tout près du sien, à le toucher.

— Jonathan, je...

— Si tu n'as jamais vu la beauté au moment de la souffrance...

— Je connais ces vers. Schiller, c'est ça ? J'ai vérifié.

— J'ai toujours cru qu'il parlait de la souffrance de ce qu'on voit. Maintenant, je me dis que c'est la souffrance de celui qui regarde. J'ai l'impression qu'en te voyant, je contemple la beauté pour la première fois.

— Tu me rends tellement heureuse. Je voulais te le dire.

— Au début, j'ai joué avec toi. J'ai perdu beaucoup de temps à te mentir.

— C'est fini, maintenant.

— En fait...

Il se tut, et je compris à demi-mots.

— Tu plaisantes ? demandai-je.

— Le soir de l'expo « Eclipse », quand je suis allé chez Jessica...

— La, la, la, je ne t'entends pas !

— Il y a eu plus qu'un baiser.

Je baissai la tête, le front contre son épaule.

— Continue.

— Je l'ai un peu pelotée. En haut.

À la façon dont il me caressa les bras et les cheveux, il devait penser que c'étaient des sanglots qui me secouaient de soubresauts. Mais quand je relevai la tête, il vit que je riais, et il sourit à son tour.

— Alors, pas de problème ?

— Non, pas de problème. Il y a autre chose ? Sérieusement, quelque chose de grave ?

— Non. Mais ma tête ne marche pas très bien. Peut-être repenserai-je à quelque chose plus tard.

Je posai ma joue sur la sienne, reconnaissante parce qu'il parlait de « plus tard » comme d'une certitude. Sa peau était déjà froide.

— Tu n'as pas fini de me raconter notre nuit de noces. Quand je te porte sur mon épaule...

Je me mordis les lèvres. Il refusait d'être triste et préférait se réfugier dans l'imagination.

— Je ris, parce que Lil peut nous voir, et parce que tu te conduis comme un homme des cavernes. Je sais que tu as prévu quelque chose, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est. La maison est située sur une colline au-dessus de Beechwood Canyon. Ça te va ?

— Va pour Beechwood Canyon.

— C'est un chef-d'œuvre d'architecture moderniste, avec des baies vitrées immenses qui donnent sur la ville. Tu fermes la porte derrière nous et tu t'empportes dans la maison sombre jusqu'au jardin de derrière. Il y a des chandelles et la piscine est éclairée. Tout brille autour de nous. Tu me reposes par terre et tu me dis de détacher mes cheveux. J'obéis. Je défais les centaines de barrettes qui retiennent ma coiffure. Tu profites de ce que j'ai les bras levés pour m'embrasser sur la joue, dans le cou. Tes mains enchaînent, se posent sur mes épaules. Tu les caresses du bout du pouce, puis tu trouves la fermeture éclair de ma robe de mariée, sur le côté, et tu la descends. Je n'ai toujours pas fini avec mes cheveux. D'accord, je suis super lente, mais ça avance. Pendant ce temps, tu as défait ma robe, qui glisse à mes pieds. Tes doigts jouent sur mes sous-vêtements compliqués, avec leurs dentelles et leurs élastiques. Quand mes cheveux retombent enfin, tu recules pour me regarder. Je me sens belle. Grâce à toi, je me suis sentie belle toute la journée, chaque fois que tu m'as regardée dans ton smoking noir.

Je dis « Que voulez-vous, Monsieur ? » Et tu réponds...

— Voilà ce que je réponds, m'interrompt-il de sa voix rauque. Je réponds : « Demain, je te ravagerai. Je marquerai ton corps et je ferai vaciller ton esprit. À midi, tu ne sauras plus si tu dois rire ou pleurer. Mais cette nuit ? Cette nuit, je vais te vénérer. Mon corps sera ton autel. Tu seras mon étoile.

— Ça me rend folle quand tu parles comme ça.

— Il y a une couverture dans l'herbe. Je t'y emmène. Tu t'allonges.

— La nuit est claire, le ciel est rempli d'étoiles.

— Mes lèvres tracent sur ton corps l'histoire de mon amour.

Je papillonnai des cils contre sa joue.

— J'essaie de te toucher, mais tu ne me laisses pas faire. Mince, tu es toujours en smoking.

— Non, je l'ai enlevé.

— Quand ?

— Quand j'ai voulu, déesse.

Avec un soupir, j'entrai dans son jeu.

— Tu es parfait. Fait sur mesure pour moi.

Il déglutit péniblement.

— J'embrasse tes chevilles. Ma langue trace la carte qui mène à ton sexe. Je me sens débordé – au

fond de moi, j'ai besoin de te prendre, de te baiser fort, de te faire crier et supplier. Mais je me retiens. J'embrasse le creux de tes genoux. Je me contrôle pour toi.

— Je te veux. Je ne peux penser à rien d'autre.

— Je n'ai pas la force de continuer.

Je regardai ses yeux rougis, sa peau pâle. Il était épuisé, mais il voulait que je raconte l'histoire. Pour lui, pour nous. J'inspirai un grand coup et l'embrassai sur la joue, laissant mes lèvres courir sur son visage.

— Ta bouche remonte entre mes cuisses. Ta langue trouve le chemin vers moi. Tu embrasses mon clito. Tes doigts jouent sur mes tétons. Tu me touches juste comme il faut, ça me rend folle. Ta bouche s'affaire entre mes lèvres, tu sucés, tu mordilles. Je me tends vers toi. Tu t'arrêtes quand je suis au bord de l'orgasme – tu l'as senti comme moi. Tu t'approches de mon visage pour m'embrasser. Je sens mon odeur sur ta langue.

— Attends.

— Quoi ?

— Je te retourne. Nous sommes à genoux, tous les deux, ton dos contre mon ventre. Je te soulève, j'écarte tes jambes, et je fourre ma queue en toi. Tu t'empales sur moi.

— Tu es si dur et moi si mouillée. C'est tellement facile. Comme toujours, n'est-ce pas ? On dirait que tu es fait pour être là.

— Je tire ta tête en arrière pour que tu regardes le ciel. Je tiens ton visage, ma main sur ta gorge.

— Ton autre main glisse entre mes jambes. Tu me caresses là où ta queue s'enfonce.

— Je regarde les étoiles avec toi.

— Je bouge à ton rythme. Je suis bien sous le ciel. Je te sens partout en moi. Tu me remplis. Je jouis, et je te le dis.

— Oui...

Nous restâmes silencieux une minute, infiniment proches, comme s'il était en moi, comme si nos corps s'étendaient à l'infini, joints l'un à l'autre, unis et pleinement conscients.

— Je t'aime, murmurai-je.

— Reste avec moi, s'il te plaît.

Je me tus un long moment, le visage dans son cou, écoutant son souffle. J'allais devoir le laisser pour retrouver Declan, à un moment ou un autre.

Soit pour qu'il me donne les détails de l'opération, soit pour l'engueuler de ne pas avoir tenu sa promesse.

— Ta famille veut te voir.

— Tu as déjà voulu avoir des sœurs ? demanda-t-il.

— Toujours, oui.

— Je te donne les miennes.

Je me mis à rire, et il sourit faiblement.

— Elles sont dehors. Écoute, je dois m'occuper de quelque chose, je reviens très vite, d'accord ?

— Reste.

Je l'embrassai. Sa peau était un peu plus chaude qu'au début de notre nuit de noces imaginaire, et je

m'y attardai.

— Je reviens.

— Reste.

— Je ne peux pas. Je te promets que...

— Reste.

Je m'écartai de lui et lâchai sa main.

MONICA

Je devais avoir une drôle de tête en sortant – la lumière du couloir me faisait mal aux yeux et les caresses de Jonathan avaient ébouriffé mes cheveux.

Eileen s’approcha de moi.

— Comment va-t-il ?

Je répondis par un haussement d’épaules. Les médecins lui donneraient les faits. Tout ce que j’aurais pu dire, c’était :

— Il n’arrive même plus à me dire comme il me baisera, parce qu’il est mourant.

Mais ça n’aiderait pas beaucoup – en tout cas, ça ne m’aiderait pas, moi. Eileen s’éloigna vers la chambre, suivie de Sheila, de Margie et de Deirdre. Leanne était en Asie, Carrie je ne sais où, et Teresa avait des problèmes. Fiona, pour une fois sans son escorte, me croisa à son tour.

Declan fermait la marche. En passant près de moi, il murmura :

— Dans quinze minutes, il y aura un exercice d’incendie au deuxième étage. Ils ne déplacent pas les patients immobilisés pour les alertes. Il sera seul. Je me suis chargé du personnel. Les flics, je ne sais pas. Bonne chance.

Il me lança un clin d’œil enjoué, comme s’il trouvait la situation amusante. J’avais beau douter des raisons qui poussaient Jonathan à craindre son père et à le détester, en cet instant, je me rendis compte qu’elles étaient certainement fondées.

MONICA

J'avais quinze minutes.

Je me sentais très loin de moi-même, comme si mon corps avait été un costume de location, mon esprit un instrument émoussé, mon âme la pièce où une famille veillait sur un mourant. Quinze minutes pour tuer. Je ne tenais pas en place. Je me dirigeai vers les distributeurs automatiques et contemplai les emballages aux couleurs criardes sous la lumière bleue – un spectacle à couper tout appétit. Devant le distributeur de sodas de la taille d'un frigo, doté de onze boutons pour commander la même boisson, je me sentais comme une extraterrestre devant un objet nouveau et inconnu. Dans les films, ceux qui se préparent à commettre un assassinat donnent toujours l'impression d'être si décidés, si forts ! Ils peuvent frapper à la vitesse de l'éclair, tout en réflexes. Je ne me sentais pas du tout comme ça – j'avais plutôt l'impression de marcher sous l'eau.

Dix minutes.

Plus que tout, j'avais envie de me reposer. L'idée de trouver une salle d'attente pour une petite sieste me paraissait terriblement tentante. Je dormirais au lieu de tenter ma chance, et personne ne pourrait me le reprocher. Jonathan mourrait demain, ou le jour d'après, mais ça irait pour moi. Mardi, je retournerais au travail et la vie continuerait comme avant. Sauf que je ne le toucherais plus jamais, que je n'entendrais plus jamais sa voix,

que je ne m'agenouillerais plus jamais devant lui comme l'esclave que j'étais.

Au fond, j'étais seulement égoïste. Je voulais qu'il vive pour mon propre bien. Parce que ça m'apaisait de le savoir près de moi. Parce que je ne croyais pas pouvoir réellement contrôler ma vie s'il n'était pas là. Parce que sans lui, rien n'allait bien. Mais je me trompais sans doute. Le monde continuerait sans lui. Vraiment. Ce n'était pas Mère Teresa.

Cinq minutes.

Est-ce que tu es en train de chercher à te défilier ?

Calme au milieu de ma panique, comme une roue qui paraît immobile tant elle tourne vite, je montai les escaliers. Je savais où je devais me rendre, physiquement du moins, mais dans ma tête, j'avais l'impression de laisser derrière moi une traînée de sang. Je poussai la porte brusquement pour pénétrer dans le couloir du deuxième étage. Il était plus de deux heures du matin. Le personnel était rare. Pas de visiteurs. Je rencontrai le regard du flic qui lisait le journal devant la porte – tout autre comportement aurait paru suspect avant de passer à l'action. Et il fallait que je passe à l'action.

Trois minutes.

J'entrai dans les toilettes. Les miroirs conservaient les traces de produits de nettoyage passés à la va-vite, et mon visage était flou, fatigué et trop maigre. Je n'avais pas l'air assez forte pour passer à l'acte. On aurait dit une poupée de cire.

Une minute.

Non. J'en étais incapable. Il me faudrait affronter la vie sans lui, sans tout ce que nous aurions pu devenir ensemble. Je devais le laisser mourir. Je ne pouvais pas le sauver. Je n'étais pas assez forte. Ce qui me briserait, ce n'étaient pas les conséquences, mais l'acte lui-même. Je n'avais pas assez de courage pour la violence, le meurtre. J'étais une enfant dépassée par les événements. D'une lâcheté absolue, épuisée, affamée et stupide.

Les lumières s'allumèrent et une sirène déchira le silence.

J'allais rester dans les toilettes pour me regarder échouer. Quand ils viendraient me chercher pour l'exercice d'évacuation, je suivrais la foule bien gentiment, en file indienne.

Je n'y arriverais pas.

MONICA

Dans les films, apparemment, les gens en situation de stress possèdent des réflexes dont le reste de l'humanité ne peut que rêver. On se dit qu'au bord d'un précipice, on trouverait par magie la force et la rapidité nécessaires pour bondir hors du danger. On se plaît à imaginer de quoi on serait capable en cas de nécessité absolue, en croyant qu'au jour le jour, notre incompetence vient juste du fait qu'on n'est pas suffisamment mis à l'épreuve.

Mais ça n'arrive jamais, bien sûr. Parce que dans la vie, on ne se retrouve jamais au bord d'un précipice. La vraie vie se déroule dans des toilettes et des couloirs. Quand l'alarme incendie se déclenche, et que toutes les évidences disparaissent d'un seul coup comme un vêtement qu'on quitte. Pour moi, c'est arrivé au deuxième coup de sirène, quand tout s'est mis en place en un éclair.

Maintenant.

Tous les choix que j'avais faits jusque-là m'avaient menée ici. Le nier, c'était refuser ma vie. Devenir un zombie.

Malgré les cris et la panique, très humains, j'avais l'impression de me trouver prise dans les rouages d'une machine bien huilée. Les patients en fauteuil que l'on poussait dans le couloir. L'infirmière qui me demandait de tourner à gauche, moi qui obéissais – puis faisais volte-face dès qu'elle ne pouvait plus me voir. Un membre de la sécurité m'interpella, mais je continuai à avancer, m'emparant au passage d'un manteau sur le dossier d'une chaise, comme si j'avais seulement rebroussé chemin pour récupérer mes vêtements. De nouveau, il regarda ailleurs et j'en profitai pour disparaître.

Il y avait sans doute des caméras, et on me verrait. Pas la peine de tenter de me dissimuler. On m'arrêterait et j'en assumerais les conséquences. La honte. La prison. Ma carrière détruite.

Le couloir de la chambre de Patalano était désert. Declan y était pour quelque chose, assurément. Une alerte incendie était une diversion si évidente que la police avait dû y penser. Même le plus stupide des hommes de main de la Mafia aurait pu prévoir le coup – et pourtant, tout le monde était parti.

J'entrai dans la chambre. Elle était sombre. Et vide, à l'exception d'un corps étendu sur le lit. Tout était exactement comme je m'y étais attendu, au point que j'avais l'impression de me retrouver dans un endroit familier. Le ronronnement des machines était couvert par la sirène. Les engins paraissaient plus imposants que ceux qui se trouvaient dans la chambre de Jonathan, avec encore plus de cadrans et de tuyaux. Le visage de Patalano était dissimulé sous les tubes qui plongeaient dans sa gorge, son crâne était recouvert d'un pansement. Une minerve de plastique maintenait sa nuque en place et un sparadrap fermait ses paupières.

J'agitai une main devant ses yeux, comme pour m'assurer de quelque chose – mais quoi ? Rien ne se produisit. Bien sûr. Il était en état de mort cérébrale, le corps réduit à un système que faisait fonctionner son seul muscle cardiaque. Point final. Je me concentrai sur les machines. Il devait y avoir un interrupteur, une prise de courant, non ?

Si. Il y en avait. Partout et nulle part. Tous les fils électriques passaient derrière une machine de deux tonnes et disparaissaient. Merde. Comment avais-je pu croire que ce serait simple ? Je poussai tous les boutons que je trouvais. Quelques sonneries retentirent, mais pas moyen de savoir si ce que je faisais avait l'effet escompté.

— Ça ne sert à rien, lança une voix derrière moi.

Je la reconnus immédiatement. Jessica.

— Sortez, lançai-je sans me retourner.

Sans en tenir compte, elle s’avança vers la machine pour remettre tous les interrupteurs en place.

— Quand on passe dix ans de sa vie à s’occuper d’une femme en état végétatif, on finit par apprendre un truc ou deux.

— Fichez le camp ! hurlai-je.

— Écoutez-moi, rétorqua-t-elle sur le même ton.

La sirène de l’alarme incendie couvrait nos voix – mais pour combien de temps ?

— Trouvez son cathéter, m’ordonna-t-elle.

Je me figeai. Tout ce que je savais de Jessica s’opposait à ce qui se déroulait sous mes yeux. Elle essayait de m’aider. Par amour ? Pour sauver la poule aux œufs d’or ? Quelle importance ? Je saisis le tuyau qui émergeait du milieu du lit pour se terminer par un sac en plastique et le regardai un instant.

Elle me vit et murmura :

— Tordez-le. Le tuyau refoulera, et il mourra d’un choc septique en moins d’une heure.

Quelques gouttes d’un liquide jaune s’écoulaient dans le tuyau. Jessica posa la main sur mon bras. Elle ne le ferait pas. C’était à moi de jouer.

Il m’aimait parce qu’il pensait que j’étais quelqu’un de bien. M’aimerait-il encore quand je me serais damnée pour lui ?

La sirène d’incendie s’arrêta, laissant place à un silence assourdissant. J’entendais la respiration forcée de la machine et même, en tendant l’oreille, le liquide qui circulait dans le cathéter. Le battement d’un cœur superflu.

— Faites-le, murmura Jessica.

Le faire et risquer ma vie. Le faire en sachant que Jonathan ne l’avait pas fait pour Rachel, sans doute parce qu’il croyait que quelque chose de plus grand, de plus profond, de plus spirituel habitait nos corps. Le faire et perdre Jonathan, même s’il survivait.

D’un mouvement du poignet, je tordis le tuyau. Le liquide cessa de s’écouler.

— Fuyez, dit Jessica avant de disparaître.

Je pris soudain conscience de voix, de grincements de roues de civière, du bruit de la présence humaine. Je m’éloignai du lit sans quitter des yeux le tuyau qui se remplissait. Dans mon inconscience, je n’avais pas mis mon téléphone sur silencieux. Quand le bip d’un message retentit, je sursautai pour l’éteindre. Mais le sms venait de Brad.

— *Nous avons un cœur. En provenance d’Ohai.* Une heure.

Comme un gamin fonçant sur une piñata remplie de bonbons, je plongeai sur le cathéter tordu et le remis en place jusqu’à ce que le liquide s’écoule à nouveau. Puis je sortis de la chambre en courant comme si je participais à l’exercice d’alerte, ouvris à la volée la porte de l’escalier rempli de gens qui en revenaient, et me blottis dans un coin, hors d’haleine, avec l’impression que mon âme venait d’être sauvée *in extremis*. J’eus droit à quelques regards inquiets, mais je fis signe que tout allait bien. J’avais simplement besoin de quelques secondes pour reprendre mes esprits. Et mon souffle.

Je venais de faire la chose la plus effrayante de ma vie.

— Madame ?

Deux policiers, l’homme et la femme que j’avais vus dans le couloir devant la chambre de Patalano, s’approchaient de moi.

— Oui ?

— Veuillez nous suivre, s'il vous plaît, me dit la femme.

Ma poitrine se serra. Ils venaient m'arrêter. Même si j'avais déplié le cathéter, j'avais essayé. Tentative d'assassinat. Quelqu'un m'avait vue et dénoncée. Il ne leur faudrait pas longtemps pour trouver mes empreintes dans la chambre. La vidéo de surveillance. Le fait que j'étais passée dans le couloir la veille, comme par hasard. Bien sûr.

J'étais fichue.

JONATHAN

J'entendis une sirène d'alarme, mais apparemment, c'était au deuxième étage. Aucune raison de paniquer. Ma famille parut soulagée. Même mon père riait – et pourtant, je crois qu'il n'a jamais compris ce qu'était la légèreté. Quant à moi, je restai immobile et silencieux, parce que je n'avais pas la force de faire quoi que ce fût d'autre. La pièce était pleine de gens qui m'aimaient et, pourtant, jamais je ne m'étais senti aussi seul. Je voulais que Monica revienne. Je me trouvais puéril d'avoir tellement besoin d'elle, mais ici, débarrassé de mes habitudes, de ma discipline, des attentes des autres, j'étais à nu. Il ne restait rien d'autre que mes besoins et mes rejets profonds, sans le filtre d'une personnalité construite sur l'expérience d'une vie.

J'avais peur de mourir.

J'avais mal.

Je voulais Monica.

Au-delà de ces trois sentiments puissants, il n'y avait que des ressentis distants et des émotions édulcorées. Même le fait d'entendre que l'alerte incendie était terminée ne provoqua qu'une très vague excitation. J'avais l'impression que ma famille se réjouissait de quelque chose, peut-être d'une victoire inattendue des Dodgers ou d'un mariage à venir. Puis d'autres gens entrèrent, blouses vert pâle et rose, lançant des ordres. Ma mère avança vers moi avec un sourire pour m'embrasser sur la joue et caresser mon visage jusqu'à ce que le docteur Emerson, le médecin qui venait me voir dix-sept fois par jour, l'écarte. À son tour, il se pencha sur moi.

— Nous avons un cœur. Compatible. On vous prépare pour l'opération.

Ils manipulèrent mon corps comme un vêtement qu'on répare ; je me sentais humilié et oublié, mais plein d'espoir.

— Monica...

Je murmurai le nom à une infirmière que je ne reconnus pas. Elle leva les yeux et se tourna vers quelqu'un que je ne voyais pas. Je ne compris pas ce qu'ils se disaient. Puis, d'une voix lente, pour que je comprenne, elle dit :

— Nous la tiendrons au courant.

— Où est-elle ?

— Nous l'ignorons. Maintenant, il faut dormir.

Elle souleva ma tête et passa quelque chose autour de mon cou. Tout se passait trop vite. J'avais laissé Monica quitter la chambre. Parce que j'étais faible. Maintenant, j'allais perdre tout contrôle de la situation. Impossible. Je ne voulais pas qu'ils m'emportent et me charcutent sans l'avoir revue. C'est ce qu'ils avaient fait la fois précédente, et je savais ce qui était arrivé.

— Non !

Je lançai mon bras – un geste pathétique, parce qu'ils l'attrapèrent et m'attachèrent comme si je n'avais pas eu la moindre force. Mentalement, je répétais son nom, encore et encore, mais elle n'apparut pas.

MONICA

J'essayai de ne pas m'agiter, même quand ils eurent pris mon téléphone.

On m'avait toujours dit que, pour les flics, quelqu'un d'agité était quelqu'un qui mentait. Je ne mentais pas vraiment. Je ne faisais pas partie de la Mafia, je n'étais liée à aucun réseau criminel, comme ils semblaient le suggérer. Je ne connaissais aucun des noms qu'ils me citaient. Je n'étais que moi, une des centaines d'artistes affamés qui essayaient de ne pas se faire digérer par la ville.

— Je voulais le voir, dis-je.

Le flic pianotait sur un ordinateur portable tandis que sa collègue me regardait, les coudes sur la table. La salle de repos sentait le café froid, le lait concentré et le sucre glace.

— Pourquoi ? me demanda-t-elle.

— Parce que mon mari est au quatrième dans l'attente d'une greffe cardiaque. Ce type est en état de mort cérébrale avec un cœur en pleine forme, et je voulais juste prier pour qu'il meure. Je sais, c'est mal de ma part.

Je me tus, bien décidée à m'en tenir à ce mensonge. J'aurais pu dire la vérité, mais ils ne cherchaient pas quelqu'un qui avait seulement tenté de manipuler son cathéter. À en juger par leurs questions, ils étaient aux trousseaux d'un assassin véritable.

— C'est votre alliance ? demanda-t-elle.

Je levai la main.

— Le diamant est à sa sœur.

— L'autre est plutôt inhabituelle.

— Un mariage-surprise avec un mourant. Que j'aimerais aller voir.

— Attendez dehors, s'il vous plaît.

Ils me conduisirent vers la rangée de chaises qu'ils avaient installée pour les gens qu'ils voulaient interroger. Un type costaud aux cheveux très noirs me succéda. Merde, ça allait durer longtemps ? À présent, je ne tenais plus en place. Au bout de vingt minutes, je regardai la pendule.

Trois heures moins dix. La nuit, ça comptait ? Je patientai dix minutes supplémentaires, les mains jointes, à présent parfaitement calme. Quand l'aiguille des minutes indiqua 12, je fermai les yeux et posai le doigt sur mes lèvres. J'ignore combien de temps je restai ainsi – je ne bougeai que lorsque la policière sortit du bureau pour me tendre mon téléphone et ma carte d'identité.

— Vous pouvez y aller.

Je filai comme le vent.

JONATHAN

Les lumières étaient vives. Les voix autour de moi parlaient comme des robots, avec une gentillesse forcée à mon égard. Ils me commentaient chacun de leur geste, mais tout ce que je savais, c'était que j'étais ligoté sur une civière, contemplant le plafond, incapable de voir ce qui se passait autour de moi.

— Très bien, dit un homme quelque part derrière moi. Je suis le docteur Chen. Comment nous sentons-nous ?

— Vous, je ne sais pas...

— D'accord. Très bien. Je vais mettre un masque sur votre visage. Vous allez juste respirer et compter à l'envers à partir de dix.

— Attendez.

Il se pencha pour me regarder. C'était un Asiatique d'une trentaine d'années coiffé d'un bonnet de plastique, un masque à oxygène dans la main.

— Quelle heure est-il ?

La question parut le déstabiliser.

— Euh... trois heures du matin.

— Exactement ?

— Dans une minute, en fait.

De nouveau, il fit mine d'appliquer le masque sur mon visage.

— Attendez.

Je fis de mon mieux pour regarder autour de moi. Cinq personnes m'entouraient, portant des blouses pâles de médecins ou d'infirmières, mains gantées levées et tournées vers leurs épaules. D'autres silhouettes s'affairaient derrière elles. J'avais peur de ne pas pouvoir parler assez fort pour couvrir le bruit de fond.

— Détachez-moi. Une main.

Le docteur Chen se racla la gorge et échangea un regard avec les autres médecins.

— Monsieur Drazen...

— S'il vous plaît.

— Vous ne devriez pas bouger du tout en ce...

— S'il vous plaît !

Ma voix s'était élevée, plus fort que je ne m'en serais cru capable. Un silence de mort s'ensuivit. J'entendais le tic-tac de l'horloge, et bien que je ne puisse ni le voir ni le sentir, j'étais conscient des battements de mon pauvre cœur fichu. Il ne me restait pas plus de quarante secondes.

— Monsieur Drazen, dit le docteur Emerson, calmez-vous, s'il vous plaît.

— Je vais me calmer. Mais faites-le. S'il vous plaît. Même pas une minute.

Je ne pouvais pas voir son visage derrière le masque de chirurgien, mais son regard se figea. Il jeta un coup d'œil à un instrument avant de revenir sur moi.

— Ne vous agitez pas.

— D'accord. Je ne m'agiterai pas.

Il fit un signe de tête, et je sentis qu'on détachait mon poignet droit. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais tendu avant de pouvoir bouger le bras. Un sentiment d'intense gratitude déferla dans ma poitrine, chassant la peur qui tordait ma poitrine et mes membres. Je levai la main, lentement.

— Vous pouvez me dire quand il sera exactement trois heures ? demandai-je au docteur Chen.

Il regarda l'horloge murale, et je vis que les autres médecins faisaient de même, en silence. Chen compta :

— Quatre, trois, deux...

Je posai les doigts sur mes lèvres.

MONICA

Je ne pouvais pas rester dans cette chambre une minute de plus. J'étais habituée à gérer seule mon chagrin et ma douleur, pas au stress de groupe. À la mort de papa, maman avait disparu, les oncles et les tantes ne s'étaient pas attardés – bref, j'avais fait face toute seule. Avoir trouvé des sœurs par le biais d'un mariage plus ou moins forcé ne correspondait pas à ce dont j'avais toujours rêvé. Elles avaient chacune une personnalité, des besoins dont je ne savais que faire. Je ne savais pas non plus comment leur demander ce dont j'avais besoin, moi, parce j'avais besoin d'être seule.

Aussi, je m'éclipsai discrètement. Declan ne hantait plus la cafétéria. Il était en haut, avec les autres femmes, assis à côté de son épouse, sans la toucher. Ils se parlaient avec ménagement, ce qui, à tout prendre, était plutôt un progrès.

J'étais remplie d'espoir. L'hôpital effectuait en moyenne neuf greffes de ce type par an – ce qui était beaucoup, apparemment. Jonathan s'en sortirait. Ensuite, nous déciderions de ce que nous allions faire. Je marchai jusqu'au parking à l'arrière des bâtiments, juste pour le plaisir de voir le ciel, la démarche légère, un peu rêveuse. Peut-être voudrait-il rester marié, emménager avec moi... Ce cœur durerait dix ans, peut-être un peu plus avec de la chance. Ensuite, il y aurait sans doute une autre greffe – vingt ans ensemble, pourquoi pas... Une éternité. J'aperçus Jessica au moment où elle refermait le coffre de sa Mercedes. Elle me vit et me salua d'un geste, mais ouvrit la portière côté conducteur. Apparemment, elle n'avait pas envie de parler. Je la rejoignis au moment où elle démarrait. Je tapai à sa portière.

— Dites !

Elle baissa la vitre.

— Oui ?

— Merci.

De quoi la remerciai-je ? De m'avoir dit comment tuer quelqu'un ? C'était ridicule.

— Merci pour votre aide, expliquai-je.

Ce n'était pas beaucoup mieux.

— J'ai reçu un message au moment où je sortais, poursuivis-je, et j'ai remis le tuyau en place.

Elle me regarda comme si j'étais devenue folle.

— Jonathan a un cœur ?

— Il est au bloc. Vous voulez rester ? Pas pour me faire plaisir. Mais pour la famille. Ils vous considèrent comme l'une des leurs.

— Non. Mais merci quand même.

Elle remonta sa vitre et je m'écartai pour la laisser manœuvrer.

Derrière moi, tout près, le crachotement d'une radio de police me tira de mes rêveries. Ils venaient me chercher. Je me tournai pour découvrir trois policiers en uniforme qui se précipitaient sur moi, le poing sur leur arme. Je levai les mains.

Un véhicule de patrouille noir et blanc, sirène hurlante, roulait vers moi. Je mis les mains sur la tête et tombai à genoux. D'accord. Ils savaient. J'avais tenté de tuer Paulie Patalano. Merde. D'accord. D'accordd'accordd'accord. Rends-toi. Ferme-la, laisse-les t'emmener en attendant que Margie s'occupe de ton cas.

La voiture s'arrêta et les trois flics me passèrent à côté, manquant me renverser. Je me raidis. Ils

criaient quelque chose.

Sortez de cette voiture. Mais j'étais à pied. Évidemment. J'ôtai les mains de ma tête et ouvris les yeux. Un des flics braquait son arme sur la voiture de Jessica. Un autre ouvrit la portière. D'autres encore la tenaient en joue. La femme qui avait gardé le couloir de Paulie Patalano se tenait à côté de moi.

— C'est pas pour aujourd'hui, mignonne.

— Je voulais juste...

— Laissez tomber. Il n'y a rien à voir.

Elle me fit signe de circuler. Je me levai et m'éloignai d'un pas vif, tête basse, parmi l'attroupement qui se formait déjà. Soudain, un homme m'attrapa par le bras.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? demanda Will Santon. Pourquoi avez-vous levé les mains ?

Je ne voulais pas le lui dire. Ce que j'avais failli faire dans cette chambre, je voulais que ça disparaisse à tout jamais.

— J'ai grandi dans les quartiers difficiles. J'ai appris à faire ça en face des flics, systématiquement. Ça évite les erreurs judiciaires.

Ma réponse sembla le convaincre, car il lâcha mon bras.

— Mais c'était Jessica, continuai-je. Qu'a-t-elle fait ?

Peut-être croyaient-ils que c'était *elle* qui avait tenté de tordre le cathéter. Peut-être risquait-elle d'être accusée de tentative de meurtre à ma place. Ça n'avait pas de sens. Un instant, je me demandai comment je devrais réagir.

— On y travaille depuis des semaines, murmura Will en souriant. Depuis qu'on n'a plus besoin de vous surveiller.

— Ce n'était pas elle, répondis-je sur le même ton.

— Si, fit-il d'un air satisfait. Elle a tué Rachel Desmarets.

— Mais...

— Tripotez quelques tuyaux, et une personne dans son état attrape forcément une pneumonie. Croyez-moi. Ça fait des semaines qu'on la surveille.

Je regardai Jessica tandis qu'on lui passait les menottes.

MONICA

Attendre encore. J'avais l'impression de n'avoir fait que ça ces dernières semaines.

Pour une fois, la cafétéria était calme. Je contemplai ma tasse de thé, tâchant de comprendre l'arrestation de Jessica. C'était ça, le plan de Jonathan – celui que ma curiosité avait failli mettre en échec. Je m'en voulais, à présent. Je consultai ma montre, puis mon téléphone au cas où Margie m'aurait laissé un texto, avant de sortir mon carnet.

Je l'ouvris à la dernière page, la seule encore vierge. Dans tout ce que j'avais écrit, peu de choses pouvaient être mises en musique. Il y avait des dessins, des portées, des compositions pour plusieurs instruments qui ne correspondaient pas forcément à des paroles.

— Monica...

Brad s'assit en face de moi avec un plateau garni d'un yaourt et d'un sandwich sous cellophane.

— Bonjour, Brad, dis-je en refermant mon carnet. Merci pour votre sms. Il m'a... sauvé la vie.

— Je suis sûr que vous exagérez, répondit-il en déballant le sandwich. Je vous libère de votre promesse de dîner, au fait. Mais j'espère que nous pouvons rester amis...

— Bien sûr. Vous devez encore me passer un savon pour ce que j'ai fait.

— Je n'y manquerai pas, croyez-moi.

Il mordit dans son sandwich, fit la grimace et passa au yaourt avant de reprendre :

— Que faites-vous ici ?

— Margie a dit qu'elle me préviendrait dès qu'il sortirait.

Pour la centième fois, je consultai mon téléphone.

— Ça fait combien de temps ?

— Six heures, plus ou moins.

Il remua son yaourt.

— C'est toujours long, ce genre d'opération.

Je pris une seconde pour intégrer ce qu'il venait de dire, puis raflai mon téléphone sur la table pour écrire à Margie.

Des nouvelles ?

— Si elle a oublié de me prévenir, je lui casse la figure, dis-je, plus pour moi-même que pour Brad.

La réponse arriva presque immédiatement.

Un Dr est venu il y a une heure. Pb avec l'aorte. Grave.

Avec un juron, je partis sans même dire au revoir à Brad.

MONICA

Encore une putain de salle d'attente avec ses couleurs grisâtres et ses sièges usés, semblable à toutes celles que j'avais vues depuis qu'on traînait Jonathan d'unité en unité. En sortant de l'ascenseur, je me rendis compte qu'elles avaient fini par devenir pour moi une sorte de deuxième maison. Mais quoi qu'il arrive aujourd'hui, ce serait sans doute la dernière fois que j'y passerais du temps à m'inquiéter pour Jonathan.

Les Drazen étaient là, comme une équipe de baseball constituée de rouquins. Même Fiona avait réussi à cesser de faire les cent pas pendant assez longtemps pour tenir la main de sa mère. Ils me regardèrent, un chapelet d'yeux allant du vert au bleu, tandis que je m'asseyais près de Margie.

— Désolée de ne pas vous avoir prévenue plus tôt, dit-elle. J'avais autre chose en tête.

— Pas de souci. Vous êtes au courant, pour Jessica ?

— Oui, répondit-elle avec un geste évasif, comme si elle s'en fichait.

Pâle, les lèvres pincées, elle avait l'air paniquée. Je ne l'avais jamais vue aussi inquiète.

Deirdre se tenait près d'elle. Quand les portes battantes s'ouvrirent, elle se leva, et les autres l'imitèrent. Par la fenêtre, j'aperçus un médecin d'un certain âge, avec des cheveux blancs, qui retirait son masque et son bonnet. Il se tourna vers un autre médecin,

une femme, et retint la porte pour un troisième – un Asiatique, qui retirait ses gants. Trois. Ils étaient trois. Un, deux, trois.

Ils vinrent vers nous, et le plus vieux posa la main sur l'épaule de Deirdre dans un geste de... de quoi ? Condoléances ? Commisération professionnelle ? L'Asiatique s'éclaircit la voix. Pour quoi faire ? Se donner des forces ?

Tout espoir m'abandonna d'un seul coup, ne laissant que la peine dans son sillage. Merde. Trois médecins. Si quelqu'un agressait le premier, le deuxième le protégeait et le troisième appelait la sécurité.

C'était comme ça que ça se passait, non ? Je jetai un coup d'œil à Declan. Il dut lire la panique sur mon visage, car il sourit. En cet instant, j'entrai dans la famille.

deux ans plus tard

*L'horizon est
Une cible mouvante
Ligne droite qui crée
Un monde rond*

MONICA

Ce soir, le public n'était pas venu pour me voir, et c'était tant mieux. Aucune pression. Je rajustai ma robe et arrangeai les épingles et les boucles de mes cheveux. Les ampoules qui encadraient le miroir mettaient mon visage en relief, mais je remarquai qu'il paraissait plus rond, en meilleure santé et plus heureux que jamais – même que ce matin.

Les loges du Wiltern Theater n'étaient pas les plus propres de celles que j'avais fréquentées ces derniers mois, et pas les plus luxueuses, de loin. La table était neuve, mais jonchée de restes de burger et de nourriture à emporter, la pitance habituelle des musiciens. Le canapé était usé, mais pas déchiré, le miroir était propre et la coiffeuse avait été nettoyée et avait dû être remplacée au moins une fois depuis dix ans. Mais je n'étais pas là pour les loges.

Darren entra en coup de vent, couvert de sueur, le souffle court.

— Qu'est-ce que tu fous là ? m'exclamai-je. Tu es en plein concert !

— On fait un break. Je voulais juste savoir si tu étais arrivée.

Il attrapa une poignée de frites pour les fourrer dans sa bouche.

— Tu vois, je suis là. Je te rejoins pour ton rappel, et puis je file.

— Tu seras habillée comme ça ?

L'air incrédule, il désignait ma robe de mariage, une œuvre d'art en soie et satin qui moulait mon buste et explosait ensuite en une avalanche de rubans et de dentelles.

— C'est pour l'effet scénique. Tout le monde sait que je me marie aujourd'hui. Quand je monterai sur scène...

— Ils penseront que tu es tarée de venir chanter entre la réception et le voyage de noces.

— C'est le cas, répondis-je. Mais je t'aime. Ça restera gravé dans les annales. File, maintenant.

— Ton mari te cherche partout dans les coulisses.

— File !

Il attrapa son burger et m'embrassa sur la joue avant de s'éclipser sans refermer complètement la porte derrière lui. Je levai les yeux au ciel. Ah, les hommes ! Même bi, même gentils, ils ne font attention à rien. Je fermai les yeux et inspirai profondément.

Je m'appelle Monica. Je mesure presque un mètre quatre-vingts. J'avance comme une vague de l'océan et je chante comme la tempête. Ma voix est une force de la nature, et je la commande comme l'ouragan. Je suis en sécurité. Ce que je fais m'appartient. Je suis une créatrice. Une artiste.

Il y eut un mouvement derrière moi. Au parfum, je sus que c'était mon mari. Il posa la main sur ma nuque et toutes mes terminaisons nerveuses s'éveillèrent pour suivre sa caresse, tels ces stylos magiques aimantés avec lesquels je jouais enfant, qui attiraient la limaille de fer prise dans du plastique pour dessiner des formes étranges. Je tendis le cou pour m'offrir à sa main.

Il m'embrassa dans la nuque de ses lèvres charnues et douces, résumant la manifestation physique de toute l'attente, de tout le désir, de toute la tension sexuelle entre nous.

— On a dit qu'on ne ferait pas ça avant d'avoir quitté le pays, dis-je.

— Fait quoi, déesse ? murmura-t-il.

Pour toute réponse, je gémissais doucement, ouvrant les yeux pour le regarder dans le miroir pendant qu'il

caressait ma nuque et mes épaules.

— Personne n'a pu me dire où tu étais avant que je pense à demander Monica Faulkner.

— Il faut être patient. Le changement de nom, ça ne vient pas tout de suite.

C'était une mauvaise excuse. En réalité, j'avais été si occupée entre les enregistrements, les concerts et les interviews que je n'avais pas eu le temps de m'occuper des papiers. Pourtant, c'était très rapide, et il le savait. Bien sûr, techniquement, nous étions mariés depuis l'hôpital, mais pour nous deux et pour le reste du monde, le mariage officiel avait lieu aujourd'hui. Le changement de nom viendrait ensuite. Enfin, nous pourrions nous déclarer mari et femme.

— Défais tes cheveux, dit-il.

Je souris.

— Je crois que nous n'avons pas le temps.

— Je ne veux pas attendre.

Jonathan et ses exigences...

L'opération l'avait transformé. On ne sort pas indemne d'une greffe cardiaque. Après la sienne, Jonathan avait changé – il était vulnérable, irritable, faible physiquement et extrêmement prudent. Sexuellement, il était devenu très conventionnel, et j'avais tâché de m'y faire. J'espérais que ça ne durerait pas, mais plus les jours passaient, plus je craignais de ne plus jamais retrouver mon Jonathan dominateur. Mais j'étais avec lui pour l'aider à se rétablir. Je l'aimais, je le détestais. Je voulais à la fois le battre et l'embrasser. J'avais autant besoin de lui que lui de moi.

Si notre mariage était dû aux circonstances, notre amour, lui, était réel et authentique. Cela, nous n'en avons jamais douté. J'avais rénové ma maison sur la colline pour la louer à un des collègues de Brad. Jonathan en avait acheté une autre sur Hollywood Hills, où nous étions installés. Deux ans. Nous nous étions promis que si nous pouvions vivre ensemble pendant deux ans, nous nous marierions pour de vrai. Dans le cas contraire, je serais retournée à Echo Park.

Je respirai à fond et levai les bras pour lui laisser libre accès à ma robe. Il la dégrafa lentement, en me caressant le dos.

Six mois après la greffe, Jonathan avait repris du poil de la bête. Quasiment du jour au lendemain, il était redevenu plus agressif, plus exigeant, plus pervers et plus dominateur que jamais. Un an plus tard, il m'avait offert une vraie bague de fiançailles, un diamant jaune vif de la taille d'un nickel. Il me l'avait donnée en se mettant à genoux devant moi, et j'avais compris que, s'il retrouvait son appétit sexuel, c'est qu'il était heureux, tout simplement.

Je défis mes cheveux à l'exception de la longue tresse de ma coiffure de mariage. Ils tombèrent en cascade sur mes épaules au moment où la robe glissait à mes pieds.

— Tu es magnifique, dit-il en enroulant sa main dans mes cheveux.

Nous étions face au miroir, lui avec la chemise et la cravate bleues qu'il avait enfilées après la réception, et moi seins nus, en jarrettière blanche.

— J'ai eu envie de toi toute la journée.

— Je suis à toi.

— Visiblement pas, *Madame Faulkner*.

Il défit sa cravate d'un geste brusque.

— Les mains derrière le dos.

Surprenant mon regard vers l'horloge, il ajouta :

— Je m'occupe de l'heure. Contente-toi de faire ce que je te dis.

— Oui, Monsieur.

Je baissai les yeux, entièrement soumise, et plaçai les mains dans mon dos, le sexe déjà trempé.

J'allais rejoindre Darren pour son rappel, pour aider sa carrière à démarrer, mais tant pis si j'étais en retard. Jonathan n'était pas aussi occupé que moi, et de loin. Il avait vendu plusieurs de ses sociétés, plus que je n'aurais su le dire, pour créer la Fondation Drazen pour l'Éducation artistique. Ça ne lui prenait pas plus de temps qu'un emploi de bureau quelconque. J'en étais la coprésidente, mais mon rôle se cantonnait à quelques minutes de mon temps chaque matin – en général pendant que j'étais attachée au lit.

Mon mari me saisit par les poignets, assez violemment pour m'arracher un gémissement, et me ligota les coudes avec sa cravate.

— Regarde-toi.

En me tirant par les cheveux, il me força à faire face au miroir. Les bras liés dans le dos, mes seins étaient projetés vers l'avant. Leur pointe était raide et durcie. La jarretière portait de petites garnitures bleues – mon « quelque chose de bleu » pour l'occasion.

— Ce que tu vois m'appartient. C'est bien compris ?

— Oui, Monsieur.

— Je crois que non, malheureusement. Avance, fit-il en me poussant.

Je me dégageai de ma robe de mariée. Il me prit dans ses bras pour me poser sur le canapé, la tête sur le dossier, les bras en arrière et les fesses sur l'assise. Il écarta mes jambes pour dégrafer ma culotte. Puis il recula pour observer son œuvre.

J'avais réellement cru qu'il allait mourir. Quand les trois médecins étaient sortis ensemble, jamais je n'aurais imaginé que c'était pour nous dire que tout allait bien. Ce que je venais de vivre et tous les efforts qu'il m'avait fallu pour garder mon sang-froid après ma tentative pour tuer Paulie Patalano, m'avait fait craquer, – et le troisième médecin avait réellement dû appeler la sécurité alors qu'il n'était pas là pour ça. Cette légende des trois médecins était simplement un sale tour que m'avait joué Declan. Il trouvait ça très drôle : c'était un de ces fameux « passe-temps lamentables » dont parlait Margie. Quand j'avais raconté ça à Jonathan, il avait racheté ma maison à Declan et coupé tous les ponts avec lui. N'empêche qu'avec la greffe, son père était revenu dans les bonnes grâces de la famille.

La chatte offerte, les seins pointés vers le haut, le regard au plafond, j'apercevais Jonathan à la limite de mon champ de vision. Il saisit un gobelet de soda industriel dont il ôta le couvercle avec la paille. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur avant de s'exclamer, l'air furieux :

— Bordel, les fast-foods ne sont plus ce qu'ils étaient !

J'entendis un bruit liquide. De la glace pilée, pas des glaçons – une malédiction, pour lui. Il reposa le gobelet et prit quelque chose sur la coiffeuse avant de se rapprocher du canapé, braguette ouverte, queue sortie, pour s'agenouiller entre mes jambes, un tube de rouge à lèvres fiché entre les dents comme un cigare. Il l'ouvrit et recracha le bouchon sur le sol, comme une graine de pastèque.

— Je vais écrire quelque chose pour que tu ne l'oublies pas, déesse. Je sais que tu as du mal à t'en souvenir, avec ta vie de superstar.

Il porta le tube de rouge au-dessus de mon sein gauche et se mit à écrire lentement, maculant ma poitrine de lettres écarlates. Quand il eut terminé, il s'écarta, l'air satisfait. Je me tordis le cou pour regarder dans le miroir.

MADAME DRAZEN

Avec un sourire, Jonathan s'accroupit devant moi, les bras sur les accoudoirs du canapé.

— Compris ?

— Oui, Monsieur, murmurai-je.

— C'est ça, ton nom.

Dans son regard décidé, je lus l'écho de nos anciennes conversations. Celles concernant la dernière femme qui avait porté ce nom. Jessica était en prison pour un meurtre qu'elle avait tenté de faire attribuer à Jonathan. Au début, j'avais refusé de m'appeler comme elle, mais il m'avait convaincue que c'était le *sien*, et maintenant le nôtre.

— Je suis désolée, Monsieur.

Je tendis les hanches pour que son érection rencontre mon sexe mouillé. Il bougea légèrement, jusqu'à ce que son gland se pose contre ma chatte – rien que pour allumer mon désir.

— Ces gens, le public... tu ne leur appartiens pas. Tu es à moi. Je t'ai marquée de mon nom. Voilà qui tu es, maintenant.

Il avança encore pour que sa queue effleure mon clito. Je m'arquai pour en réclamer davantage.

— Pas de ça. Ne m'oblige pas à arracher la rallonge électrique pour te ligoter plus serré. Je n'ai pas fini mes explications.

Il se pencha vers mon visage et sa bouche vint me caresser.

— Ce nom, c'est ton lien avec moi. Ton collier.

— Je suis désolée, je...

— Chut. Dis-moi qui tu es.

— Madame Drazen.

Sa queue pénétra en moi, glissant sans la moindre résistance, allumant un incendie dans tout mon corps. Il s'enfonça à fond, jusqu'à ce que son ventre s'écrase sur mon clitoris, avant de se retirer d'un seul coup.

— Qui es-tu ?

— Ta femme.

Il me pénétra de nouveau, plus fort. Et de nouveau encore, avec un grondement. Il me baisa à m'en couper le souffle – puis s'interrompit à nouveau.

— Comment t'appelles-tu ?

— Oh, Jonathan...

— Faux. Ça, c'est *mon* nom.

— Madame Drazen.

Il s'enfonça jusqu'à la garde.

— J'ai l'impression que tu n'y crois pas...

— Je m'appelle...

Il se mit à me pilonner la chatte sans merci, mon visage entre ses mains, contre le sien. Il m'emmena à deux doigts de l'orgasme, puis ralentit, me laissant suspendue au-dessus de l'océan. Je le laissai faire – j'étais à lui.

— Regarde-moi.

J'obéis. Son bassin me pilonnait, sa queue m'écartelait, me chauffait à blanc. J'étais si proche – je sentais le courant de mon orgasme remonter dans mes jambes. Je rêvais de me laisser emporter par la déferlante, de m'y noyer, mais il me retenait, gilet de sauvetage dont je ne voulais plus.

— Comment t'appelles-tu ? murmura-t-il.

Je gémis, obnubilée par les sensations entre mes jambes.

— J'ai oublié...

— Parfait.

Il s'enfonça une fois, deux fois, trois fois, et j'explosai, emportée par la vague, entraînée vers un océan sans fin. Mon sexe se serra autour de lui comme pour le garder à jamais en moi.

— Ah, Monica...

Il jouit tout de suite, mon nom sur ses lèvres, avec un rugissement plus puissant que jamais. J'aimais le regarder dans ces instants, vaincu par son propre plaisir, en connexion complète et parfaite avec moi.

— Je t'aime, dis-je.

— Je t'aime aussi.

— Tu peux me détacher ?

Il tendit les bras pour défaire le nœud.

— D'abord, tu décides de travailler pendant ta nuit de noces, et voilà que tu me casses les pieds pour que je te détache.

— Tu es une sale brute, dis-je en feignant l'agacement. Je rentre chez ma mère.

Il se pencha et je me levai. Les lettres de mon nom sur ma poitrine étaient en partie effacées. Jonathan m'aida à remettre ma robe. Mes cheveux étaient un désastre et mon maquillage était à refaire.

— Merde, murmurai-je.

— Tu es belle.

— Toi, tu as du rouge à lèvres plein la chemise.

Il baissa les yeux.

— C'est vrai. On dirait que quelqu'un m'a tiré dessus.

— Une pom-pom girl, alors.

Il rit.

— Ce n'est pas grave. Il fait sombre dans l'avion. De toute façon, pendant tout le vol jusqu'à Paris, je serai nu et en train de baiser.

— Vraiment ? Et si j'ai la migraine ?

— Je te la ferai passer à coup de bite.

Il boutonna sa veste pour dissimuler la tache sur sa chemise. Au même moment, on frappa à la porte. Mon assistant, Ned, un costaud qui était là pour ma sécurité plus que pour m'aider, lança :

— Mademoiselle Faulkner ?

Je me mordis les lèvres.

— Qui ? répondit Jonathan. Il n'y a personne de ce nom ici, Ned.

— Monica ? fit celui-ci. C'est à vous, quel que soit le nom. Dans trois minutes.

— J'arrive !

Je me redressai, essuyai le mascara qui avait coulé sous mes yeux et tentai de faire quelque chose de mes cheveux sous le regard amusé de Jonathan. Mais c'était peine perdue – j'avais l'air de quelqu'un qui venait de se faire baiser comme une reine, point final.

— Je t'ai apporté ça, dit-il.

Il tira une longue chaîne de la poche de sa veste. Mon lariat. Je ne le portais pas – ça n'allait pas bien pour un mariage. Mais à voir le bijou entre ses mains, avec ses pierres vertes et bleues qui dansaient, je voulus l'avoir autour du cou.

— Merci.

Je levai la tête pour lui présenter mon cou. Il l'enroula deux fois. Quand je le regardai, il tira vers lui, resserrant le bijou sur ma peau.

— Tu es prête ? demanda-t-il.

— Oui.

Je l'embrassai comme si c'était notre premier baiser – ses lèvres étaient le symbole de la vulnérabilité dans la sécurité, de la douleur et du plaisir, de la passion et de l'équilibre – jusqu'à ce que Ned tambourine à la porte en appelant mon prénom.

Je souris à Jonathan quand il m'ouvrit la porte. Côte à côte, nous suivîmes Ned dans le couloir aux murs de béton, un garde du corps fermant la marche derrière nous. Des gens qui n'étaient pas là pour moi – techniciens, roadies, fans de Darren – s'arrêtèrent une seconde pour nous regarder. Je leur souris. J'étais ici grâce à eux. Je tenais la main de mon mari dans la mienne.

Darren était sur scène avec son groupe, transpirant sous les projecteurs, faisant tourner ses baguettes entre ses doigts. Il faisait chaud, et je sentis le rouge à lèvres contre le corset de ma robe, qui me rappelait mon nom. Ils m'appelèrent, et je m'avançai sur la scène pour chanter avec eux.

Chaque souffle, chaque note, chaque mot, quelle que fût la chanson, ne parlait que d'une chose.

Jonathan.

Jonathan.

Jonathan.

accomplis

1

JONATHAN

Je caressai son téton du pouce et jouai un instant avec avant de me pencher pour le sucer. Elle m'attrapa par les cheveux. Je sentis sur sa peau l'odeur piquante de l'eau et du savon. La pièce était encore toute embuée.

— Jonathan, murmura-t-elle, je vais rater mon avion.

— Non.

Je laissai descendre ma langue vers son ventre plat et ferme, m'arrêtant au piercing qu'elle portait pour moi avant de repartir vers son sexe. Je saisis son genou et le passai par-dessus mon épaule pour que ma bouche ait un meilleur accès à elle.

— Je n'ai pas fait mes valises, protesta-t-elle.

Mais je la tenais, je le savais.

J'écartai ses lèvres de mes pouces pour lécher lentement son clitoris, de bas en haut, encore et encore, avec dans la bouche le goût de sa peau fraîche et de sa sève.

— Tu te dépêcheras, dis-je.

Elle allait s'absenter pendant une semaine. Je voulais lui faire l'amour avant son départ.

— Je dois prendre le thérémine, et il est difficile à... oh mon Dieu.

Elle gémit au moment où je la suçais, passant son autre jambe sur mon épaule.

— Que c'est doux, fit-elle. Qu'est-ce qui te prend, en ce moment ?

Je me relevai et essuyai ma bouche du revers de la main. Elle était assise sur le meuble de la salle de bain, jambes écartées, prête. Elle était à moi et je l'aimais.

— Comment ça, qu'est-ce qui me prend ?

J'étais en boxer, et je me contentai de le baisser pour sortir ma queue.

— Peut-être que je m'ennuie..., fis-je.

— Tu pourrais recommencer à travailler.

— Je pourrais, oui.

Je me glissai en elle, tout en douceur.

Tandis que je la baisais sur le meuble, j'eus l'impression que quelque chose n'allait pas tout à fait bien. Que quelque chose manquait. Elle était mouillée. J'étais dur. Ses seins se balançaient à chaque coup de reins, et j'étais en elle.

Mais ses bras... qu'allait-elle en faire ? Je l'ignorais. Elle bougeait de façon inattendue. Je la ceinturai pour la tenir et me penchai pour l'embrasser, griffant la peau sensible de sa joue avec ma barbe de trois jours.

— Aïe, murmura-t-elle.

Je me sentais puissant. Cela faisait des mois que je la baisais avec dans ma poitrine ce cœur emprunté,

mais lorsqu'elle dit « aïe », je voulus faire plus que la baiser. Je voulais l'écarteler, la ravager.

Cette idée me fit perdre les pédales et je jouis en elle comme à chaque fois depuis mon retour de l'hôpital, sans contrôle ni intention, juste parce que j'étais prêt.

Monica jouit une seconde après moi, et nous restâmes agrippés l'un à l'autre, frissonnant. Les miroirs étaient encore embués quand je l'embrassai sur l'épaule et me rendis compte que j'avais un problème sur les bras.

*

Sous le soleil, je m'étirai longuement, offrant au ciel la vision de ma poitrine couturée de cicatrices. Je sentais le truc battre à l'intérieur. La chaleur de juillet était accablante, lourde et étouffante. Je partageais ma sueur avec l'organe d'un étranger et je me sentais reconnaissant d'être en vie, mais je me trouvais dans un état d'étonnement permanent, toujours à penser *comment est-il possible que j'ai échappé à la mort avec ça ?*

Et qui était ce « Je », en fin de compte ? J'avais toujours adoré les plats très épicés, et voilà que je ne les supportais plus. Je ressentais maintenant un besoin de courir qui, je l'avais compris intuitivement, avait la même origine. Aussi, je faisais du jogging chaque matin. Quand Monica était absente, je courais aussi le soir. J'adorais ça. J'aimais la brûlure dans ma gorge et la fatigue délicieuse quand j'avais trop forcé, trop longtemps. Mais jamais auparavant je n'avais eu envie de courir. Ce désir ne m'appartenait pas – il provenait d'un cœur qui avait grandi dans quelqu'un d'autre. Étais-je encore tout à fait moi ? Je me posais la question trop souvent et depuis trop longtemps.

— Coucou, fit Monica. Je m'en vais.

En robe bleu pâle, avec des bracelets au poignet, elle me cachait le soleil. Je tapotai le siège à côté de moi pour qu'elle me rejoigne un instant.

— Je ne peux pas, dit-elle. Lil m'attend.

Je relevai mes lunettes de soleil pour la regarder dans les yeux, lui signifiant par ce regard que j'avais droit à une minute de son temps.

— Déesse...

— Je t'appelle dès que je suis arrivée.

Elle se pencha pour m'embrasser et quand ses lèvres touchèrent les miennes, je retins son visage quelques secondes.

Avec un sourire, elle se redressa et s'éloigna d'un pas léger.

J'avais un problème, oui. Elle devait aller passer trois jours à Caracas pour faire la première partie de deux groupes célèbres, et je ne pouvais l'accompagner à cause des recommandations des médecins. Mon côté impulsif aurait voulu la suivre et envoyer bouler l'équipe de spécialistes surpayés qui suivait mon dossier, mais j'avais décidé de suivre la voie de la raison. Nul besoin de se précipiter. Trois jours ne changeraient rien.

À l'époque où j'avais rencontré Monica, je savais exactement qui j'étais. Ce que j'étais. Je savais de quel bois j'étais fait, et je savais quoi faire pour obtenir ce que je voulais. J'étais encore amoureux de mon ex-femme, ou du moins de l'idée que je m'en faisais, mais ma déesse m'en avait guéri. J'avais cru que c'était le fait d'être heureux qui me poussait à vouloir dominer au lit, mais je me trompais, au moins en partie. Je m'étais cherché longtemps, et j'étais arrivé à une fausse conclusion.

J'étais un dominant parce que je me connaissais moi-même. Grâce à ça, j'avais suffisamment

d'assurance pour lier, frapper, faire mal, parce que je savais où m'arrêter.

Après mon retour de l'hôpital, j'avais recommencé à faire l'amour avec Monica. Mais je n'étais plus moi-même, plus seulement – j'étais moi-même et une partie de quelqu'un d'autre. Un organe étranger était logé dans ma poitrine et je ne savais pas quels seraient ses effets. Ce cœur battrait-il pour moi ou pour la personne à qui il avait appartenu ? S'emballerait-il devant une belle femme inconnue ? Se briserait-il pour un passé différent ou un présent perdu ? Je ne cessai de l'imaginer en train de sauter hors de moi comme une grenouille hors d'une poêle, atterrissant sur le sol de la cuisine avec un bruit mat tandis que jaillissaient de lui des jets de plasma jaunâtre. Une nuit, j'avais rêvé qu'il s'échappait de moi pour plonger dans une piscine où il nageait avec Sheila en laissant derrière lui des remous sanglants. Dans mon rêve, je riais ; mais en me réveillant, je me précipitai à la salle de bain pour être sûr qu'il y avait sur mon torse une cicatrice refermée et non un trou béant.

Je me sentais comme un étranger dans ma propre peau, traînant avec moi un sac de muscles et d'os tenus ensemble par des remèdes. Même quand les rendez-vous avec les médecins commencèrent à s'espacer et que la vie reprit un cours à peu près normal, je ne parvins pas à me faire à l'idée que j'étais deux personnes dans le même corps. Ma femme, en revanche, en était bien consciente. Elle s'éloignait de moi comme un bouchon à la surface de la mer, une vaguelette après l'autre. Monica n'était pas comme Jessica. Elle ne me quitterait pas pour quelqu'un d'autre, mais elle risquait de me quitter par ennui ou par indifférence. À l'idée de ce que nous avons perdu, je sentis en moi une rage si intense qu'elle ne laissait place à aucune réaction, à aucune émotion. Mon esprit était clair. La colère avait repoussé tous les doutes. Monica m'appartenait. Je pouvais la perdre, mais elle m'appartenait.

2

MONICA

Deux choses me manquaient.

La liberté. Et l'esclavage.

J'étais prise dans une zone grise où je ne pouvais pas aller et venir à ma guise et où je ne me sentais pas protégée.

D'accord, c'était injuste, je le savais. Comment exiger d'un homme, de Jonathan, qu'il conserve éternellement une intensité aussi extraordinaire ? Humainement, on ne pouvait pas être un lion enragé après s'être fait arracher le cœur.

Alors, bien que nous n'ayons pas été avarés de disputes, je ne lui reprochai jamais la disparition du dominant en lui. Cet homme-là avait disparu, et j'aimais celui qui l'avait remplacé. Il était tout ce que j'avais failli perdre dans le cauchemar qu'avait été l'hôpital. Il était drôle et prévenant, gracieux et sage. Et il restait le meilleur amant que j'aie connu.

— Allô ? fit sa voix ensommeillée.

Le soleil se levait à peine sur Caracas, teintant le ciel de rouge sombre.

— Je rentre un peu en avance, expliquai-je en me dirigeant sur le tarmac vers le jet.

Jacques me salua d'un geste. Son copilote du jour me prit ma valise à roulettes des mains pour la ranger dans les soutes du Gulf Stream. Aussitôt, la voix de Jonathan parut aussi réveillée que s'il venait d'avaler un litre de café noir.

— Vraiment ? J'ai quelque chose pour toi.

— Sauf que je dois aller directement au studio, dis-je. Jerry veut qu'on travaille sur *Pour toujours* pour cette maquette qu'il me réclame...

— Pardon ?

— Je reviens à la maison à la même heure que prévu. Je voulais juste te tenir au courant de ce que je fais avec ton avion.

— Merci, alors.

— Ne sois pas fâché.

— Déesse...

Dans sa voix, j'entendis une note que je n'avais plus perçue depuis six mois, et qui m'arrêta net au moment où je grimpais sur la passerelle.

— Oui ?

Le son de ma propre voix me surprit.

— Je me fous complètement de l'avion.

— Ça ira vite. Je serai à la maison pour le déjeuner.

— Tiens-moi au courant par texto de l'endroit où tu seras.

— Pourquoi ?

— Pardon ?

Merde. Je m'étais juré de ne jamais oublier ce que Jessica lui avait fait, et pourtant j'avais l'impression de le laisser tomber sans cesse.

— C'est au studio, comme toujours, repris-je tout en bouclant ma ceinture. Tout va bien pour moi.

— Peut-être, dit-il. Peut-être.

Sa voix s'était faite pensive. Il raccrocha et me laissa avec un étrange sentiment de vide dans le ventre.

Jonathan m'aimait. Cela, je n'en avais jamais douté. Son amour était perceptible dans tout ce qu'il faisait, dans sa voix, dans sa façon de me baiser. Même quand il me prenait comme une étrangère et jouissait de me blesser, je voyais de l'amour dans son abandon.

Je ne remettais pas non plus en question son engagement, pris dans ce qu'il pensait être les derniers moments de sa vie. J'étais digne de son amour. Je l'avais prouvé, comme il m'avait prouvé le sien. Nous avons connu les moments faciles et les moments durs. La plupart des couples n'ont pas à affronter la mort avant un certain âge, ou au moins avant d'avoir des enfants ; lui et moi, nous avons connu l'épreuve du feu dès le début et nous en étions sortis plus forts.

Mais nous avons raté les bases de départ, et ça me pesait. Il m'arrivait d'oublier que nous nous aimions à cause des malentendus et des difficultés quotidiennes.

Comme quand nous avons acheté notre maison – une suite de désirs mal formulés, de concessions, de mots amers retenus. Telle l'eau qui coule, nous avons choisi la voie la plus simple. Je n'avais même pas eu le loisir de choisir notre agent immobilier. Elle avait simplement débarqué chez nous un jour. Elle s'appelait Wendy, un nom à la Peter Pan qui allait très bien avec son enthousiasme à toute épreuve.

— Donc, j'ai cru comprendre que vous vouliez déménager avant que Madame Drazen parte pour Paris ?

Assise à côté de Jonathan sur le canapé, je me figeai.

— Pardon ? Mais je n'ai pas dit que j'y allais.

— Bien sûr que tu y vas. C'est une occasion à ne pas manquer, dit-il avant de se retourner vers la commerciale au sourire préfabriqué. Elle fait la première partie de...

— De personne, avais-je coupé. Je n'y vais pas. Donc, c'est non.

Comme tous les agents immobiliers de Los Angeles, Wendy était souriante, avec une coiffure impeccable et un physique agréable, mais passe-partout. Elle nous avait été recommandée pour sa discrétion, son bon goût et la capacité qu'elle avait de manipuler d'énormes sommes sans en avoir l'air.

— Quel genre de maison cherchez-vous ? demanda-t-elle.

— Comment ça, quel genre ? fis-je pour gagner du temps.

Jonathan était sorti de l'hôpital depuis un mois, un mois pendant lequel nous avons dû apprendre à gérer les suites d'une greffe cardiaque. Rendez-vous, médecins, procédures médicales que je ne comprenais pas, pilules en tout genre. Un régime et des exercices qui me faisaient un peu peur. Et Jonathan lui-même, mon mari, était souvent inquiet et peu rassurant. Chaque matin, je me réveillais avec le sentiment d'être une incapable.

— Du moderne, répondit Jonathan avec impatience.

Sa voix était rauque, son souffle court. Nous étions en fin d'après-midi et il avait besoin de se reposer.

— Pas avant les années 1950. Je n'en peux plus des vitraux.

— Euh, je...

— Vous avez un secteur en tête ? m'interrompit Wendy en regardant Jonathan.

— Les collines, répondit-il. Peut-être Beechwood.

— Moi, je trouve que l'océan...

— Parfait. Combien de pièces ? À moins que vous préféreriez parler en volumes ?

— Grand, fit-il. Cette maison-ci est trop exiguë.

— Exiguë ? répétai-je, incrédule.

Pour moi, c'était un palais, mais j'avais grandi dans moins de cent mètres carrés. De toute façon, je n'aimais pas qu'on me bouscule.

— Je suis désolée, Wendy, coupai-je en me levant, mais de toute évidence nous ne sommes pas prêts à parler de ça. Pouvez-vous revenir un autre jour ?

— Bien sûr ! répondit-elle d'un ton léger.

Elle disparut en un clin d'œil.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? demanda Jonathan après son départ.

— Nous ne sommes pas prêts, c'est tout. Nous ne sommes même pas d'accord sur les bases. Je n'ai jamais...

J'hésitai un instant, mais me décidai à dire la vérité.

— Je n'ai jamais acheté de maison jusqu'à présent. Jamais rencontré d'agent immobilier. Je ne savais pas à quoi m'attendre.

Il avait l'air fatigué, comme toujours pendant les premiers mois. Du coup, je ne lui parlais jamais des choses importantes. Après cette rencontre avortée avec Wendy, je m'étais forcée à le faire. J'avais dit oui à certaines choses et non à d'autres – et nous avons fini par acheter une immense maison qui était un compromis et que je n'aimais pas.

Parce que je ne voulais pas le fatiguer. J'avais cru que c'était la meilleure façon de l'aider à se rétablir. Entre l'anxiété et ma contraception, je n'avais plus mes règles depuis des mois. Mais quand, après des vomissements répétés, je me crus enceinte, je ne lui en parlai pas parce que je ne voulais pas que nous nous disputions au sujet des enfants. Pas de stress, c'était mon mot d'ordre.

Quand nous étions rentrés de l'hôpital, il ne pouvait pas vraiment marcher. Il n'en avait pas la force.

Il avait du personnel et une grande famille, aussi n'avait-il pas vraiment besoin de moi. Et pourtant si. Il avait besoin de parler, et dans ces conversations, il déroulait notre avenir comme un architecte expose un plan, détaillant les lignes et les angles. Je m'opposais rarement à ses projets, d'abord parce qu'il avait tendance à s'irriter facilement – la moindre tâche l'exténuaient et il détestait ça –, et ensuite parce que j'étais encore sous le choc, incapable de réagir. J'étais fonctionnelle, compétente, mais brisée émotionnellement.

Néanmoins, j'avais cru gérer notre situation au mieux, offrant une image vivante de la maturité et de l'assurance. Il m'arrivait même d'en rire, quand ça me paraissait approprié.

— Les enfants, commença-t-il un soir, allongé dans le lit.

Les lumières étaient éteintes et je regardais par la fenêtre le ciel nocturne de Los Angeles, couleur café au lait.

— Eh bien ?

— On commence quand ?

— Tu veux dire, quand est-ce qu'on recommence à faire l'amour ? Le médecin a dit que c'était possible dès maintenant.

À demi assise, je me penchai sur lui. On venait de lui retirer son pansement, et sur sa poitrine la cicatrice était encore rose.

— Faire l'amour pour quelque chose.

— Je n'ai jamais eu l'impression que tu me faisais l'amour pour rien.

Il sourit et me caressa les lèvres.

— Cette piqûre, elle cesse de faire effet quand ?

L'injection de Depo-Provera me rendait infertile et faisait quasiment disparaître mes règles pendant deux à quatre mois de suite.

— Un peu après la Saint-Valentin, je pense.

— Tu vas arrêter les injections.

— Jonathan, je... je crois qu'on devrait en parler encore.

Il prit une expression soucieuse. Je me figeai, craignant de le chagriner.

— Je veux des enfants, insista-t-il. Tu dois me comprendre, c'est... c'est difficile à dire.

Je touchai sa poitrine, caressant délicatement sa cicatrice.

— Tout semble si fragile...

— Tu auras moins peur quand je pourrai faire plus de dix pas d'un seul coup. Bientôt. Putain...

— On en reparlera à ce moment-là, d'accord ? S'il te plaît. J'ai juste besoin de savoir que tu es assez fort pour aller me chercher de la glace chocolat-piment au milieu de la nuit si j'ai une envie de femme enceinte.

— Chocolat-piment ? Ça existe ? Ça a l'air infâme.

— C'est délicieux.

Il m'attira vers lui et je posai la tête sur son torse. J'entendais son cœur battre contre mon oreille. Il semblait parfaitement normal, un organe au fonctionnement impeccable, capable de le maintenir en vie jusqu'à ce que quelque chose d'autre cède dans son corps. Sauf que ce n'était pas le rythme de la vie – c'était une horloge qui s'arrêterait bientôt.

J'avais demandé une autre injection de contraceptif au médecin au début du mois de février, en me disant que Jonathan n'avait pas besoin de savoir, que ça l'inquiéterait. Je n'allais pas pouvoir lui cacher longtemps, mais, pour l'instant, un jour après l'autre, un pieux mensonge après l'autre, ça irait. La prochaine piqûre serait pour juin, nous aurions le temps d'en reparler. Ou pas.

Sauf que ça revenait toujours sur le tapis, même indirectement. Quand nous parlions de la maison, le sous-entendu était là, palpable, et il devint de plus en plus présent après que j'eus renvoyé Wendy, l'agent immobilier.

Assis sur l'accoudoir du canapé, jambes croisées, exactement dans la même posture que le premier soir où j'étais allée le voir pour le menacer d'un procès, il m'avait lancé :

— Tout ce que nous aurons désormais, je veux que ce soit le contraire exact de ce que j'avais avant que tu entres dans ma vie.

— C'est réactionnaire.

— Un grand mot qui ne veut rien dire.

— Ne construis pas sur ce que tu as fait ou n’as pas fait avant. Ça te semble plus clair ?

Qui diable étaient ces deux étrangers, bras serrés, jambes croisées, qui se parlaient d’un bout à l’autre de la pièce ? Qu’est-ce qui comptait vraiment, dans tout ça, et pourquoi ? S’il avait envie de passer les dix prochaines années dans une grande maison moderne surplombant Los Angeles, qui étais-je pour l’en empêcher ? Après tout, c’était un faible prix à payer pour être avec lui.

— Je veux que tu ailles à Paris, dit-il. Tu n’y es jamais allée.

— Qui s’occupera de toi si je m’en vais ? Qui s’assurera que tu n’oublies pas tes médicaments et tout le reste ?

— Ce que tu veux, c’est me traiter comme un enfant ?

— Pas du tout.

— Alors, je n’ai pas besoin de toi.

Et voilà comment nous en étions arrivés là, avec notre maison par défaut – le style qu’il voulait et le lieu que j’avais choisi. Sur le papier, ça ressemblait à un compromis. Pour moi, c’était plutôt un armistice.

3

MONICA

J'avalai la moitié d'une salade au poulet dans la cabine d'enregistrement en discutant avec Jerry et Deshawn. Nous parlâmes de la maquette, du fait qu'on m'avait jeté de la bière dessus à Caracas – une marque de respect –, des cafards à l'hôtel, de la nourriture délicieuse. Une demi-heure plus tard, nous nous remîmes au travail. Des responsables de labels passaient m'écouter de temps à autre, et Eddie lui-même fit une apparition pendant un quart d'heure.

J'avais posé mon téléphone à l'envers sur le piano quart de queue. À la lueur reflétée sur le vernis, je voyais quand je recevais un appel ou un sms. Mais je n'avais pas le temps de répondre. Nous tâchions de finaliser les deux derniers mots du morceau – *Baise éternelle*. Il fallait que ça sonne comme une malédiction et un cri d'amour, brouillé et juste à la fois, graveleux et transcendantal, tout ça en même temps. J'avais mal aux pieds, mon cerveau et mes yeux étaient si fatigués que le motif en alvéole du mur isolé semblait s'inverser tout seul.

Donc, je ne pouvais pas regarder mes textos, y compris ceux de mon mari. J'attendis d'avoir terminé pour les consulter.

Je veux te voir

Le message était arrivé vingt minutes plus tôt, pendant que j'étais en train d'enregistrer le morceau dont j'avais écrit le texte pendant que Jonathan était à l'hôpital. Furieuse, je m'étais imaginée dans une bataille éternelle contre la mort.

Où es-tu ?

Dix minutes plus tard.

Tu étais censée rentrer il y a deux heures.

Je lus la série de messages de Jonathan pendant que Jerry et les ingénieurs du son pliaient boutique. J'allais devoir discuter sérieusement avec mon mari. J'avais ma carrière, et il savait ce que ça impliquait. Il n'avait pas le droit de me harceler pendant un enregistrement.

Respirant un grand coup, je me décidai à l'appeler depuis l'extérieur du studio.

— Allô ?

Le parking derrière le bâtiment sentait l'urine et la cigarette.

— Tu as fini ? demanda Jonathan.

— Je termine à l'instant.

— Il y a une surprise qui t'attend chez nous.

Chez nous. Une maison où j'avais déjà trop de mauvais souvenirs. Les médicaments. Les chutes. Les disputes. Il était malade, souvent grincheux. Je l'aimais. Je ne le quitterais jamais, mais certains jours, je me disais que j'allais bientôt craquer. À l'usure.

— Les gars vont manger. J'ai un peu faim aussi, dis-je.

Le silence parut se prolonger indéfiniment. Je l'imaginai immobile, le téléphone à l'oreille, le regard

perdu. Mais quand j'entendis une portière claquer, je compris qu'il n'était pas resté inactif.

— Jonathan, c'est...

— Reste où tu es.

— Pas ce soir. Je...

— J'ai l'impression que tu me dis non.

La domination calme et arrogante dans sa voix me procura les mêmes sensations qu'une fessée, parce que ça faisait six mois que je ne l'avais pas entendue.

— Pour être parfaitement clair, déesse, quand tu me parles, ce mot ne peut pas faire partie de ton vocabulaire. Je ne l'entends pas.

— Oui, Monsieur, répondis-je avec la voix sarcastique d'une ado gâtée.

Je le regrettai instantanément. Par chance, mon mari avait déjà raccroché.

4

JONATHAN

Stop. Ça s'arrêtait ce soir.

Je me garai à l'arrière et entrai dans le bâtiment. Quelques portes étaient ouvertes, et j'entendis des rires et des conversations. Un peu plus loin dans le couloir, j'entendis sa voix et des notes de piano égrenées lentement.

Je me glissai dans la cabine d'enregistrement et la regardai à travers la vitre. Assise au piano, elle griffonnait dans son carnet, puis jouait quelques notes. Le dos droit, la nuque élancée et blanche comme un col de cygne, ses cheveux noir de jais remontés en chignon sur sa tête. Une déesse. Elle m'avait attendu. Si ça n'avait pas été le cas, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

La cabine d'enregistrement était plongée dans le noir et j'étais planté là comme un spectateur devant un film. Je la vis se mordiller un ongle, fermer les yeux, pianoter sur une touche et lancer un mot dans une longue plainte – le mot *toi*. Elle joua trois notes, puis trois autres, chanta de nouveau le mot sur une tonalité différente, et écrivit sur son carnet.

J'eus l'impression que je n'avais pas vu sa nuque depuis des mois, pas remarqué la délicatesse de ses poignets. Je connaissais chaque centimètre de sa peau, chaque courbe de son corps, et pourtant, ce jour-là, quand elle m'avait dit *non*, j'avais anticipé avec un plaisir immense le moment où j'allais lui montrer que ce mot-là lui était interdit. Je retournai dans le hall en refermant la porte de la cabine d'enregistrement derrière moi.

MONICA

Son parfum me parvint dans la pénombre du studio avant le bruit de la porte qui se refermait.

— Bonjour, dis-je sans lever les yeux de mes notes. On peut aller voir ces types ? Jerry veut qu'on prépare un enregistrement pour mercredi.

Ses doigts effleurèrent ma nuque et je frissonnai, fermant à demi les yeux.

— Non, répondit-il dans un souffle.

— Je te rejoins à la maison, si tu préfères.

— Lève-toi.

Je le regardai. Il se tenait au-dessus de moi, les mains à la base de mon cou, avec sur le visage une expression qui n'admettait pas de réplique. J'ignore ce que disait la mienne, mais mon cerveau se vida d'un seul coup. Je me levai et ramassai mon sac à main. Il me le prit d'un geste doux et le reposa par terre. Je voulus objecter, mais ses doigts se posèrent sur mes lèvres avant que j'aie pu émettre un son.

— Déboutonne ton chemisier.

Je soutins son regard plus longtemps que d'habitude, et avant même que mes doigts touchent ma boutonnière, je sus qu'il n'était pas là pour une étreinte de routine, tout en douceur. Il passa le pouce sur ma lèvre, le long de ma joue, avant de me saisir par le cou pour me forcer à lever la tête, à regarder les néons poussiéreux au plafond.

Je dégrafai mon chemisier de manière machinale tandis qu'il parlait.

— Ça fait longtemps que je ne te l'ai pas dit, alors je veux te le rappeler. Tu es à moi. Quand je veux. Où je veux. Sans question. Tu te mets à genoux quand je le dis. Tu écarter les jambes quand je te le demande. Tu ouvres la bouche et tu prends ce que je veux bien te donner. C'est compris ?

Il dut me sentir déglutir sous sa main. Il était de retour. Je ne savais ni pourquoi ni comment, mais ce n'était plus le pauvre Jonathan malade qui se mettait en colère contre ses médicaments. Ce n'était pas l'homme qui me laissait décider, qui me faisait l'amour avec douceur et crainte. Cet homme-là était un bon mari. C'était difficile, parce qu'il avait l'impression que son corps ne lui appartenait pas, mais ça restait un excellent partenaire à tout point de vue.

Et pourtant, depuis notre mariage, je ne m'étais pas sentie en sécurité. Pas jusqu'à cet instant où, les yeux vers le plafond, j'entendais la voix de mon roi, celle que je n'attendais plus. Mon corps vibrerait comme les cordes d'un piano et je fermai les yeux pour ne pas pleurer.

— Oui, Monsieur.

— Baisse ton pantalon.

Je m'inquiétais pour la porte. Était-elle ouverte ? Sans parler de celle de la cabine d'enregistrement. N'importe qui pouvait entrer.

Ce n'était qu'une question de confiance. Quelque chose que j'avais oublié. *Fais-lui confiance. Avec lui, tu es en sécurité.*

Je défis ma braguette et me tortillai pour faire descendre mon pantalon. Je portais un porte-jarretelles qui me grattait un peu et restait peu confortable sous un jean, mais j'avais promis – à un homme très différent, certes – de toujours le faire. Il glissa un doigt dessous. Son contact était électrique, exactement comme quand nous nous étions rencontrés. Il m'allait droit au cœur, traversait la peau et les muscles pour me saisir jusqu'aux os.

— Enlève-le complètement.

Je me débarrassai de mon pantalon d'une secousse de la jambe.

— Pourquoi tu pleures, déesse ?

— Je ne sais pas.

— Quel est ton *safeword* ?

Les yeux toujours levés vers le plafond, je me mis à rire.

— Merde, j'ai oublié.

— Tu en veux un nouveau ?

Ses doigts se glissèrent dans mon soutien-gorge et le soulevèrent pour libérer mes seins. Mes tétons étaient durs, des petits bonbons prêts à être sucés par lui.

— Oui, Monsieur.

— Choisis.

— *Invictus*.

Il me pinça un téton jusqu'à faire naître une douleur délicieuse.

— Dans les ombres qui m'emprisonnent/ Plus noires qu'au cœur de la terre/ Je loue tous les dieux qui me donnent/ Cette âme invincible et fière.

— Jonathan...

Son nom était une prière.

— Tourne-toi.

Je fis face au piano, le dos tourné à Jonathan. Ses mains glissèrent sur mon cou, sur mon chemisier, le faisant descendre le long de mes bras en une délicieuse caresse.

— Je vais te demander quelque chose, dit-il en ôtant mes bras des manches avant de les nouer pour me ligoter étroitement les coudes.

Il se tut jusqu'à ce que je demande :

— Oui, Monsieur ?

— Es-tu heureuse ?

Je reconnus le bruit caractéristique de la boucle de sa ceinture. Je ne répondis pas. Le cuir glissa contre les passants dans un sifflement.

— Je t'ai posé une question.

— Oui, Monsieur.

— C'est ta réponse ?

Il me saisit par la nuque.

— C'est la confirmation que je vous ai entendu.

D'un geste brusque, il colla mon visage contre le bois noir du piano.

— Es-tu heureuse ?

— Pouvez-vous être plus précis ?

— Bien sûr.

Un claquement cinglant, inattendu – sa ceinture sur mon cul. Je hurlai.

— Trop fort ?

— Non, Monsieur.

Mais si. Une brûlure intense naquit là où il avait frappé et aussitôt j'en voulus davantage. Je voulais qu'il me détruise. Dans les quelques secondes qu'il fallut à mon corps pour percevoir la douleur, je craquai. Je ne voulais plus aller manger avec Jerry et les autres ; et je ne voulais plus rentrer à la maison. Je voulais avoir mal, très mal. Je voulais connaître la douleur, et la sécurité, et l'abandon ; je voulais me perdre, capituler. J'avais oublié à quel point j'avais besoin de ça, mais comme une femme qui s'éveille d'un sommeil sans rêves, la réalité me revint.

Je me jurai de ne pas prononcer mon *safeword* avant d'arriver aux portes de la mort.

— Tiens-toi bien, ou je te bâillonne.

Il me cingla de nouveau, plusieurs fois. Je gémis, mais ne criai pas, même quand il frappa les zones sensibles à l'arrière de mes cuisses.

— Maintenant, déesse, fit-il d'une voix entrecoupée par l'effort, dis-moi si tu es heureuse.

Son dernier coup fut encore plus fort, comme un fer chauffé à blanc posé sur mon cul. Il m'empoigna brutalement par les cheveux pour tirer mon visage vers le sien.

— Pour éviter tout malentendu, je te demande si tu es *heureuse en ménage*.

Je déglutis. Il posa son ceinturon sur le piano, devant moi, et me pinça les fesses. Une douleur insupportable, aveuglante, aussi forte que l'excitation qui naissait entre mes jambes.

— Réponds-moi, dit-il. La vérité. Es-tu heureuse ?

Ma vision était brouillée de larmes et je voyais mal son visage, mais sa voix était assez claire pour me rappeler à l'ordre.

— Non, dis-je. Je ne suis pas heureuse.

J'éclatai en sanglots ; mais la révélation ne sembla pas le perturber, comme s'il le savait déjà. Il posa la main sur mes fesses brûlantes et glissa un doigt en douceur le long de ma raie, vers ma chatte. J'étais trempée, inondée, complètement prête pour lui. J'aurais préféré qu'il me demande de lui dire la vérité après m'avoir baisée, car comment allait-il pouvoir le faire, maintenant ? Après lui avoir dit que j'étais malheureuse, comment attendre une baise passionnée, à couper le souffle ? C'était de la folie.

Il enfonça un doigt en moi. En six mois, j'avais fait l'amour des centaines de fois avec lui, mais ce doigt qui me baisait cruellement, la paume de sa main qui giflait mon cul à vif étaient la meilleure chose qui me soit arrivée.

— Merci de m'avoir dit la vérité, fit-il. Mais tu es trempée. Et tu pleures.

— Je suis désolée, Monsieur.

— Pauvre déesse...

Il retira son doigt pour le glisser sur mon clito durci. Je fermai les yeux, ouvris la bouche, la chatte frémissant à l'idée de ce qu'il allait me faire.

— Même quand tu es amoureuse, tu as besoin de souffrir.

— Je t'aime, murmurai-je.

Il retira sa main pour me gifler le cul à toute volée. Je me mordis les lèvres pour ne pas crier.

— Ne parle pas, gronda-t-il. Il y a eu trop de blablas entre nous, et pas assez de vraies paroles.

Je hochai la tête. Il plia sa ceinture en deux et m'ordonna d'ouvrir la bouche. J'obéis, et il la fourra entre mes dents.

— Mords.

J'obéis. Le cuir était encore chaud de m'avoir fouettée. Jonathan s'était rarement monté aussi cruel, aussi dur. Aussi *dominant*. Jamais, peut-être. Je ne m'en souvenais plus – je ne pouvais plus réfléchir.

Alors, il me prit par les hanches et avança sa queue pour me toucher là où j'étais mouillée. Je mordis la ceinture comme pour la dévorer. Sans me demander la permission, il fourra son énorme queue dans ma chatte, d'un seul coup, m'arrachant un grognement étouffé par le cuir.

Il ne me redemanda pas si j'étais heureuse – il me baisa, tout simplement. Il me baisa comme si je n'étais pas là, son corps cognant contre la peau à vif de mon cul, cadre douloureux au plaisir qui explosait entre mes jambes. Il écarta mes fesses, les malaxa à me faire mal, et me pilonna de toutes ses forces, se servant de mon corps sans scrupule. Je me perdis en lui, dans la douleur, dans le flot d'émotions qui m'envahissait.

Je lui avais dit que j'étais malheureuse, et c'était comme si je m'étais débarrassée d'un fardeau, laissant une place vide pour que sa queue et sa ceinture la remplissent.

Chaque mouvement me faisait gémir. Le plaisir était là. Mes gémissements se muèrent en petits cris, et il ralentit jusqu'à s'immobiliser.

— Je n'ai pas dit que tu pouvais jouir.

En six mois, je n'avais jamais demandé la permission de me laisser aller à l'orgasme. Je n'y avais même pas pensé. Il retira la ceinture de ma bouche.

— Je suis désolée, Monsieur, haletai-je. Puis-je jouir ?

— Quand ?

— Maintenant ?

Je m'arrêtai pour reprendre mon souffle, puis murmurai :

— Et après, aussi, si vous le désirez.

— Non.

Il ralentit encore, me laissant sentir chaque centimètre de sa queue, et écarta mes fesses, juste à la naissance de mes jambes. J'étais écartelée, défoncée par sa queue. J'émis un son entre sanglot et gémissement.

— Non, dit-il en giflant mon cul.

— Je crois que je ne peux pas m'arrêter...

Il se retira et je poussai un petit cri. Je brûlais d'envie qu'il continue à me baiser – mais je ne m'attendais pas à ce qu'il se positionne à l'entrée de mon cul pour me pénétrer d'un seul coup.

— Non ! hurlai-je.

Il me tira par les cheveux.

— Quoi ?

Je ne pouvais pas le répéter. *Safeword* ou pas, il s'arrêterait, et je n'avais aucune envie que cela se produise.

— Rien. Continuez, s'il vous plaît.

Sans un mot, il s'enfonça en moi jusqu'à la garde. Mes larmes se transformèrent en sanglots.

— Oh mon Dieu, ça fait mal...

— La douleur, c'est ce qui compte, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Ton cul est à moi, que je te prévienne ou non. C'est compris ?

— Oui.

Il me tira à nouveau par les cheveux jusqu'à ce que je le regarde.

— Oui qui ?

— Oui, Monsieur.

Les premiers coups m'assassinèrent. Je me sentais déchirée, écartelée de l'intérieur. Au cours des mois passés, nous avons fait un peu d'anal, en douceur, toujours avec du lubrifiant. Rien qui ressemblât à ça. Là, c'était une punition.

— Tu t'es comportée comme une garce, déesse. C'est fini. Maintenant, tu vas marcher droit. Tu mangeras quand je te donnerai à manger. Tu jouiras quand je te le dirai. Et si tu me vois baisser les yeux, tu te mets à genoux et tu ouvres la bouche.

Je poussai un grognement. Il tendit la main pour me saisir à la gorge et me tirer en arrière. J'eus peur de tomber, mais je lui faisais confiance et me laissai aller contre lui. Il s'assit sur le tabouret du piano, moi dos à lui, sa queue dans mon anus, et je m'assis sur lui.

— Écarte les jambes, dit-il.

Sans me laisser le temps d'obéir, il m'obligea à le faire d'un geste brusque, écartant mes fesses pour que je m'empale sur son sexe.

— Allez, jusqu'au bout. Je veux que ta chatte soit ouverte.

Je me mordis les lèvres pour ne pas crier de douleur. J'écartai les genoux, en équilibre sur la pointe des pieds. J'avais encore les coudes liés dans le dos, et au moment où je crus que j'allais tomber, il me redressa.

— Tends-toi vers l'arrière, dit-il. Écarte-moi ce joli cul.

Je fis ce qu'il me disait, luttant contre les entraves de mon chemisier, bénissant et maudissant en même temps la brûlure sur mon cul.

— Et maintenant, laisse-toi glisser sur moi. Encore. À fond. Empale-toi sur moi. Comme ça.

Sa main se glissa devant moi et il enfonça son majeur dans ma chatte, cueillant ma sève pour en frotter mon clito.

— Tu ne jouiras que quand je te le dirai. Tu vas te retenir en te concentrant sur une chose et une seule.

— Quoi, Monsieur ? gémis-je, le plaisir dans mon clito contrebalançant la douleur de mon cul.

— Me faire jouir. Alors lime. Et fort. Allez.

Je montai et descendis sur toute sa longueur, sa queue frottant à sec sur les muscles de mon anus.

— Plus vite.

Sa bite me déchirait les entrailles pendant que ses doigts s'enfonçaient dans ma chatte, trois d'un coup, la paume de sa main frottant sans cesse sur mon clitoris.

— Allons, déesse. Ce n'est pas encore ça.

J'écartai mes fesses avec mes mains pour m'empaler plus fort, les genoux douloureux, les bras en feu, le cul irradiant de douleur. Pourtant, le plaisir entre mes jambes ne cessait de croître, bousculant la souffrance et l'abolissant.

— C'est bien, gronda-t-il. Très bien.

— Merci, lâchai-je d'une voix entrecoupée, soulagée que ça lui plaise.

Son souffle se faisait plus court. J'étais au bord de l'orgasme, mais tant pis. Je voulais lui donner ce qu'il désirait. Je voulais le satisfaire. Je lui serrai frénétiquement la queue sans me demander ce que ça me faisait à moi.

— Je vais jouir, dit-il.

— Merci.

Je gémis, les larmes aux yeux.

— Jouis avec moi.

— Oh oui...

Il grogna, mais c'était beaucoup plus qu'un grognement, presque un rugissement. Une fraction de seconde avant de m'abandonner au plaisir, je remarquai à quel point il utilisait sa voix. Plus que jamais. Il jouit sans se retenir, à fond, perdant le contrôle et me tirant les cheveux à les arracher. Le plaisir m'emporta – sa main sur mon clito, mon cul à la torture quand mon orgasme me contracta autour de sa queue. Ce fut une jouissance sans fin, perdue avec lui, en lui, dans son plaisir, dans la douleur. Je m'abolis, perdant toute identité dans ma soumission à son plaisir et à sa volonté. Sans ambition ni désir propres, j'étais son esclave, sa prisonnière, sa soumise. Rien, personne ; pas la moindre trace d'insatisfaction dans mon ventre, rien que l'humilité et un sentiment de gratitude intense, plus fort que tout.

— Déesse ? murmura-t-il quand mes spasmes cessèrent.

Je tentai de répondre, mais il me fallut respirer longuement pour retrouver ma voix.

— Oui, Monsieur ?

— Tout va bien ?

— Merci...

Il libéra mes coudes. Je posai mes bras endoloris sur mes genoux, et il me poussa doucement en avant. Sa queue glissa hors de mon cul. J'inspirai un grand coup.

Il me prit sur ses genoux pour sécher d'un baiser les larmes qui coulaient sur mon visage. Accrochée à lui, je me mis à sangloter, me libérant de mes émotions pendant qu'il me caressait le dos et le cou. Ce fut comme si ses baisers me ramenaient à la conscience de moi-même et du monde qui m'entourait – mon corps, le tabouret, la pièce, le lieu, le moment, tandis qu'il me murmurait doucement :

— Déesse, déesse, déesse.

Au bout d'un moment, il murmura :

— Je n'ai pas été là quand tu avais besoin de moi.

— Tu ne pouvais pas, répondis-je.

— C'est terminé, maintenant.

— Merci.

Il me caressa la joue, et mes paupières se fermèrent.

— Tu ne peux pas me quitter avant que je t'aie ravagée.

— Si tu me ravages, je ne te quitterai jamais.

— Alors, je le ferai régulièrement. Souffle, dit-il en portant à mon nez un mouchoir brodé à ses initiales.

Je me mouchai. Il m'essuya le nez et le visage comme si j'étais une enfant, avant de m'embrasser sur les lèvres avec tendresse et confiance. Sa langue vint fouiller ma bouche, une chaleur qui m'explorait comme pour la première fois. La douceur de ce baiser contrastait tant avec la raclée que je venais de recevoir que je fondis à nouveau en larmes. Il me tint sur ses genoux et me berça dans ce studio insonorisé pendant ce qui me parut des heures, en me murmurant des paroles apaisantes. Je me sentais si bien, si calme, si aimée.

— Tu ferais mieux d'annuler ton dîner, dit-il. Il va falloir te soigner sérieusement.

— Tu crois qu'ils s'apercevront que je mange debout ?

— Rentre à la maison. Je te nourrirai au lit.

— Oui, Jonathan. Oui à tout.

— Et tu auras tout.

6

MONICA

Parfois, j'avais l'impression que ce n'était pas d'un homme que j'étais amoureuse. Quand les relations étaient tendues entre nous, quand nous nous disputions, quand nous faisons l'amour, quand j'étais absente trop longtemps, ou à la maison depuis des semaines, ou même quand il m'embrassait dans le patio, je cessais quelquefois de le voir comme un homme. Comme un être humain. J'avais l'impression d'avoir épousé une bombe à retardement.

Je pensai même, un jour que mon avion décollait d'une petite ville paumée, qu'à cause de ça il était plus humain qu'à l'époque où il était un homme normal, avec un cœur normal. Plus humain à cause de sa mortalité, de sa vulnérabilité, de son absence de contrôle.

Les épouses prennent soin de leur mari quand il revient de guerre. Les maris sont là pour leur épouse quand la maladie abîme leur corps ou leur esprit. On a tous lu des histoires sur la force et le courage, sur le fait de se battre pour l'autre. Mais personne ne parle des concessions et des sacrifices. Quand on fait le deuil d'un mari qui n'existe plus, on ne le clame pas sur les toits. On fait bonne figure, on prétend que tout va bien, et on n'avoue à personne que l'homme qu'on a épousé nous manque.

J'avais honte de moi parce que le sexe dur, celui qui faisait mal, me manquait. Avec Gabby, ç'avait été différent. Quand j'avais envie de sortir et que c'était impossible parce que je devais la surveiller, je la considérais comme un boulet. J'arrivais à admettre que ça m'ennuyait, mais je le faisais quand même. À l'époque, déjà, j'avais honte de moi. Mais avec Jonathan... j'étais si enthousiaste à l'idée qu'il ait survécu que je n'avais jamais mesuré combien il m'avait manqué – jusqu'à ce qu'il me demande si j'étais heureuse.

— Un problème ? demanda Jonathan, assis à l'arrière de la Bentley.

Il venait de me démonter le cul au studio et m'avait fait très mal – sauf que j'avais mendié chaque coup. Je ne m'étais jamais sentie aussi proche de lui que dans ces minutes de douleur. Mais sur le chemin du retour, après une pause aux toilettes, et tandis que je redescendais un peu de mon nuage, je compris pourquoi les six derniers mois avaient été si difficiles.

— Ce n'est rien.

Il me caressa le bras du bout des doigts – la pression parfaite pour faire naître un frisson, comme toujours.

— Rien ?

Je secouai la tête, déçue par moi-même plus que par son incrédulité. Rien, tu parles ! Il y avait quelque chose. Il y avait tout.

— Tu viens de faire beaucoup d'efforts..., commençai-je.

« Effort », c'est un code – le code pour les peurs irraisonnées, l'idée de la mort. La terreur cachée, dissimulée dans un petit mot facile à murmurer.

— Je t'ai dit cent fois que...

— Je sais, Jonathan, le coupai-je. Laisse tomber.

Il empoigna mes cheveux et m'obligea à me tourner vers lui – et la brûlure devint plaisir.

— Tu te refermes, dit-il.

Je ne pouvais pas le nier – pas alors qu'il venait de m'écarteler. Pendant les quelques minutes où il m'avait possédée au studio, j'avais oublié de m'inquiéter pour lui, et il était redevenu mon seigneur et maître. Quand il me tira les cheveux, j'aurais voulu qu'il recommence, juste pour arrêter de penser à sa mort.

— Non, dis-je. Je suis juste...

— Écarte les jambes.

J'étais à la fois agacée et soulagée qu'il me demande ça en un moment pareil. J'écartai les cuisses sur la banquette en cuir. Pas assez, visiblement, parce qu'il poussa ma tête en arrière et tira sur mes genoux. Je gémis, sentant l'excitation monter en moi comme une balle bondissante. Il écrasa quatre doigts entre mes jambes, juste sur la couture du jean.

— Je ne vais pas mourir en te baisant.

Il gratta le tissu et je sentis la pression de ses doigts à travers.

Était-ce le moment de répondre, honnêtement ? Ne valait-il pas mieux en parler à table ou au lit ? Assis à un bureau, entourés de crayons, de papier et d'autres choses sérieuses ?

— Peut-être que si. C'est possible.

— Hors de question.

Il appuya sur mon entrejambe et mon corps se tendit vers lui comme si je ne le contrôlais plus.

— Ça peut arriver, murmurai-je, tandis qu'il dégrafait mon jean. Tu le nies, et tu te mens à toi-même. J'en ai marre de faire comme si de rien n'était, parce que c'est un problème. Un gros. Je n'arrive pas à penser à autre chose.

Il glissa la main sous ma ceinture jusqu'à ce que l'extrémité de son majeur rencontre mon clito. Il n'appuya pas et se contenta de caresser la peau en cercles.

— Tu ne m'avais jamais dit ça.

— Je dois être forte pour toi. Tu me pousses à quitter la maison pour aller travailler, et je pense que c'est parce que tu ne veux pas que je te voie faible. Et, putain, Jonathan, je vais jouir.

— Pas question.

Il réduisit la pression et l'intensité de ses caresses jusqu'à ce que je ne sente plus que la douce chaleur de sa main.

— Lève ton chemisier. Je veux voir tes seins.

Je relevai le chemisier et mon soutien-gorge. Il se pencha pour sucer un téton, si fort qu'il me fit mal. Je me tordis sous lui.

— Je mourrai avant toi, dit-il en mordillant une dernière fois, avant de lever la tête pour me regarder en face. Bien avant toi. Tu veux passer ton temps à t'inquiéter, ou à faire l'amour ?

C'était ça ? J'avais un choix à faire entre le chagrin et un plaisir dévorant ? Apparemment, j'attendis trop longtemps pour répondre, car il recommença à caresser mon clito en cercles concentriques, très légèrement. Je gémis. J'aurais voulu lui dire que tout ce qui m'intéressait, c'était faire l'amour – voilà ce qu'il voulait entendre –, sauf que quand il faisait ça, j'étais incapable de lui mentir sur mes sentiments.

Même pour lui épargner du stress, je n'arrivais pas à lui dire ce qui le rendrait heureux.

— Alors, déesse, qu'est-ce que tu préfères ?

— Je vais jouir.

Son doigt s'inséra dans ma fente, où j'étais le plus mouillée, abandonnant mon clito à la caresse de l'air tandis qu'il éveillait le reste de mon corps. Ses doigts touchèrent les marques qu'il avait laissées plus tôt, réveillant le feu inscrit dans ma chair.

— Alors, qu'est-ce que tu choisis ? demanda-t-il.

— Baise-moi ou laisse-moi jouir, le suppliai-je.

Il retira sa main de mon pantalon, laissant derrière lui un vide douloureux.

— N'arrête pas, grognai-je. Tu n'as pas intérêt de...

Il me prit le menton pour me regarder dans les yeux.

— Tu ne parles que quand ta chatte le commande.

À partir de maintenant, c'est moi qui décide quand tu parles. Et aujourd'hui, tu vas parler.

La voiture s'immobilisa devant notre maison et le portail se referma derrière nous.

— Fils de pute...

Mon corps s'arcboutait vers lui, montrant à quel point mes mots étaient faux.

— Avant que j'aille à l'hôpital, tu savais te tenir. Maintenant, tu me traites de fils de pute parce que je fais ce que j'ai le droit de faire.

Je le fusillai du regard, partagée entre amour et haine, entre douleur et plaisir, comme toujours avec mon roi.

— Rhabille-toi, dit-il en rajustant mon chemisier.

Je fermai ma braguette et il ouvrit la portière. Le soleil de la fin d'après-midi m'éblouit, transformant Lil en une silhouette rectangulaire.

Nous marchâmes vers la maison sans parler. C'était une demeure modeste pour un Drazen, avec une plage privée à l'arrière et Malibu qui s'étendait devant. Une maison ancienne, construite au début de l'ère moderne par un architecte ambitieux en avance sur son temps. Elle n'avait pas de terrasse, mais une petite avancée de toit donnait de l'ombre à l'imposante porte d'entrée. Jonathan éteignit le système d'alarme et posa la main sur la poignée, mais il n'ouvrit pas. Lil s'éloigna en voiture et le bruit du moteur laissa la place au chant des oiseaux et à la rumeur venue de la route au-delà des collines.

Je me mis à réfléchir à ce que je pouvais faire. En six mois, mon cerveau s'était modifié de telle sorte que, lorsque j'étais inquiète, mes pensées allaient vers la musique et la composition. Ce n'était pas parce qu'il m'avait sodomisée dans le studio que ça allait changer.

— Allez. J'ai des trucs à faire, dis-je.

Je savais très bien que ça ne passerait pas. Je le provoquais et j'aimais ça. Qu'il aille se faire foutre, avec son cœur tout neuf et ses vieilles manières. S'il voulait parler, il n'avait qu'à m'emmener dîner.

Il ouvrit la porte, mais resta sur le seuil, me barrant le passage. Je croisai les bras et il sourit. Je dus me retenir de ne pas sourire aussi. À quel jeu jouions-nous ? Je voulais me mettre au travail... et je voulais qu'il me baise.

Non. Faux. Pas qu'il me baise. Qu'il me ravage – ou alors qu'il me laisse panser mes blessures en musique. Si ça devait se terminer par une étreinte conventionnelle parce qu'il pensait m'avoir prouvé quelque chose, je ne le tolérerais pas.

— Enlève tes vêtements. Tous.

Je levai les yeux au ciel. Vif comme l'éclair, comme un homme qui n'aurait fait que s'entraîner pendant

six mois à retrouver ses réflexes, il me prit par les cheveux et me força à me mettre à genoux. Mon *safeword* était *Invictus*, et je pouvais peut-être aussi utiliser « mandarine », mais l'intérieur de mes cuisses se mit à trembler quand il se pencha sur moi pour gronder :

— Défais ton chemisier.

Je saisis la boutonnière et, lentement, sans hésiter, dégrafai les boutons l'un après l'autre.

— Je vais faire ce qu'il faut pour que tu me parles. Alors d'abord...

Il tira sur mes cheveux et je gémis.

— Enlève-le. Le soutien-gorge aussi.

J'obéis et me retrouvai seins nus devant la porte d'entrée. Comment allait-il enlever mon pantalon ? Qu'avait-il en tête ?

Il lâcha mes cheveux.

— Relève-toi.

Je me redressai. Il se tenait les mains sur les hanches, debout au seuil de cette maison que je n'avais acceptée que faute de mieux. Un de ses doigts tressaillait. De nouveau, je croisai les bras sur la poitrine.

— On entre, oui ou non ?

Je relevai une hanche avec un air de défi, comme si ça m'était égal d'avoir les seins à l'air.

— Je suis fatiguée et j'ai mal au cul. Est-ce qu'on peut juste...

— Tu me cherches.

Je pianotai de l'index sur mon biceps, un tic d'impatience. Même si ses beaux yeux verts ne quittaient pas les miens, je savais qu'il le voyait, et même s'il ne souriait pas, il aimait ça, j'en étais sûre. Nous avons besoin de ça tous les deux – il fallait que ça arrive, et que ça arrive exactement comme ça.

Il posa un doigt sur ma lèvre inférieure.

— Ouvre la bouche.

Je n'obéis pas.

De l'autre main, il me prit le menton et appuya doucement pour me forcer à ouvrir, doucement. Putain, comme je voulais sa queue. Sentir la douceur de sa peau pendant qu'il me la fourrait jusqu'au fond de la gorge. Je desserrai les lèvres et il enfonça ses doigts dans ma bouche, d'abord un seul, puis trois autres.

Alors, il m'attira vers lui, parlant doucement, mais fermement, tout près de mon visage.

— Ça m'est égal si je dois me répéter. Cette bouche m'appartient. Quand je dis « ouvre », elle s'ouvre.

Je ne pouvais pas parler, mais mes yeux lui montrèrent que j'étais d'accord. J'étais de l'argile entre ses doigts.

— Enlève ton pantalon pendant que je t'explique.

Je dégrafai la braguette et commençai à descendre mon jean sans qu'il lâche ma bouche.

Je ne pouvais pas avaler ma salive, qui coulait le long de ses doigts.

— Tu te souviens de l'hôpital ? La semaine d'avant l'opération ?

Si je m'en souvenais ? Comment aurais-je pu oublier ? Rien que d'y penser, j'en avais des palpitations. Chaque fois que je sentais une odeur de désinfectant ou qu'une alarme retentissait, j'avais l'impression qu'un poing m'écrasait la poitrine.

— Cette semaine-là, nous avons établi des règles, dit-il. Dois-je te les rappeler ?

Je secouai la tête autant que je pus.

— Les règles, c'était : rien que la vérité, même si ça fait mal. Nous ne devions pas avoir à nous protéger l'un de l'autre. Et aucun jugement.

Je me tortillai pour me débarrasser de mon jean trop serré, gênée autant par la pression de ses doigts que par le souvenir des moments passés à ses côtés à la clinique des Séquoias.

Il retira sa main trempée de salive.

— Allez, enlève tout.

Je me penchai pour retirer mon jean et mes chaussures. Je manquai me casser la figure, mais il me retint par le coude et me regarda faire jusqu'à ce que je me retrouve complètement nue devant lui. Il était parfaitement calme, aux commandes. Seule la proéminence dans son pantalon indiquait qu'il participait pleinement à ce qui se déroulait sous ses yeux.

Enfin, je me plantai devant lui, les mains sur les hanches.

— Je m'en souviens.

— Je veux que ça recommence.

— C'est difficile. Tu viens de me demander de me déshabiller.

— Tu sais quoi, Monica ? Tu ne te connais pas assez. Regarde-toi. Je ne t'ai pas vue aussi détendue depuis des mois. Les seules fois où tu arrêtes de ruminer, c'est quand tu me laisses le contrôle. Et c'est ton inquiétude qui t'empêche d'être honnête.

Je déglutis et battis des paupières pour endiguer le flot de larmes qui montait en moi.

— Je ne veux pas gâcher ce moment.

— Ne bouge pas. Reste toute nue. Dis ce que tu as à dire.

— J'ai failli mourir cent fois avec toi. Dans cette chambre, quand ils te maintenaient en coma artificiel... on aurait dit que tu étais mort. Il y avait des poches de sang partout suspendues au-dessus de ta tête. Et tu étais encore ouvert. Désolée, je n'en ai pas parlé parce que, au fond, c'est *toi* qui as subi tout ça.

Je ravalai mes larmes avant de continuer.

— Je ne veux plus te voir comme ça. Mais j'y pense sans cesse. J'en rêve. Je le vois quand je ferme les yeux. Je veux que tu vives, alors je fais ce que je peux pour te rendre heureux, et je me trompe tout le temps. Rester ou partir. Te donner mon attention ou non. J'ai tort à chaque fois.

— Et ton bonheur à toi ?

— Il ne compte pas. Pas autant que le tien. Ce n'est pas une question de vie ou de mort.

— Si, Monica. C'est exactement ça.

Je secouai la tête.

— Tu ne réussiras pas à me convaincre de ça. Tant qu'à être honnête, allons-y à fond, et tant pis si ça fait mal. Tu es ma priorité, et ça me va comme ça. Il va falloir t'y faire.

Il hocha la tête, baissa les yeux un instant puis me regarda de nouveau et me prit les poignets.

— Mets-les dans ton dos.

Je fis ce qu'il me disait.

— Et maintenant, à genoux.

Je pliai les jambes. Avec les bras dans le dos, c'était compliqué.

— Tu as besoin d'aide ? demanda-t-il.

— Oui.

Je pensais qu'il allait me prendre par le coude pour assurer mon équilibre mais, au contraire, il me précipita à genoux, brutalement. Il avait raison : j'étais détendue, totalement soumise.

Je lui faisais confiance et j'aimais tout ce qu'il me faisait, aussi douloureux que ce fût.

— Écarte tes genoux.

J'obéis, mais trop lentement à son goût, car son pied vint les forcer encore.

— Tu te souviens de ton *safeword* ? demanda-t-il en détachant son ceinturon.

— Oui.

Un frisson me parcourut devant le retour de sa personnalité dominante, la façon dont il parvenait à me faire oublier sa fragilité réelle.

Immédiatement, il dégaina sa queue.

— Ouvre la bouche, articula-t-il.

J'écartai légèrement les lèvres, mais avant que j'aie pu préparer ma gorge à accueillir sa bite, il la fourra dans ma bouche et poussa ma tête vers lui.

Je m'étouffai sur son membre formidable, mais l'odeur de savon et le goût de sa peau, tout comme sa forme et ses coups de reins, firent naître en moi une vague de désir brûlant et l'envie de lui faire plaisir.

— Prends-la, déesse. Prends-la tout entière. N'en laisse pas un centimètre.

De nouveau, il s'enfonça en moi, baisant ma bouche sans pitié. Il ne se retira que le temps de me laisser respirer, à peine une seconde, et de me regarder. Il vérifiait que tout allait bien pour moi. Oui, j'étais en sécurité.

Avec un gémissement, le cœur battant, je rouvris la bouche.

— Je veux que tu penses à quelque chose. Pendant que je prends ta bouche, je veux que tu penses qu'elle n'est là que pour mon plaisir. Pour que je la baise.

Il fourra sa queue jusqu'au fond de ma gorge, d'un seul coup, avant de la retirer avec autant de force.

— Pour parler.

Encore une fois, il s'enfonça jusqu'à la garde avant que j'aie pu dire un mot.

— Comme je le décide.

Alors il se mit à me pilonner, traitant ma bouche comme il avait traité mon cul une heure plus tôt – juste un réceptacle pour sa bite au parfum de savon. Il me tenait par les cheveux et ne se retirait que pour me laisser le temps de respirer, pas plus que nécessaire. Les mains dans le dos, je ne pouvais essayer la salive qui me coulait sur le menton ni ôter les cheveux de mon visage.

— Je vais jouir dans ta gorge, annonça-t-il.

Il était si fort, si solide, si autoritaire... Sa queue monstrueuse, luisante de ma salive, emplissait mon champ de vision.

— Et tu vas avaler jusqu'à la dernière goutte. C'est compris ?

J'ouvris la bouche aussi grand que possible, en le regardant à travers la frange qui me tombait sur les yeux. J'aurais voulu lui dire de me baiser comme il voulait. D'y aller à fond. De me faire mal. Je voulais qu'il me fasse tout oublier, à notre manière. Effacer le chagrin, le stress, les inquiétudes. Je voulais rompre le cycle, devenir sa chose et rien d'autre.

Mais il ne me laissa pas l'occasion de le supplier. Il me prit le menton dans sa main et m'obligea à

l'engloutir tout entier pour me baiser jusqu'à la gorge. Il vivrait pour toujours. Il pouvait pilonner ma bouche éternellement, sans jamais tomber malade, sans jamais mourir, sans risque. C'était une bête fauve, un dominant né pour baiser, pour faire mal et pour survivre.

Il se retira le temps d'une respiration puis s'enfonça de nouveau pour jouir dans un grondement rauque. Ses couilles tressautèrent contre ma lèvre inférieure. La main qui m'avait tiré les cheveux se fit plus douce, caressant ma tête tandis qu'il déchargeait dans ma gorge, avançant et reculant pour me laisser de l'air.

— Déesse, murmura-t-il. Ma déesse. Ma déesse.

J'avais mal aux bras, aux genoux, à la gorge. Dieu merci, je ne devais pas chanter le lendemain ! De toute façon, il s'en fichait – ce Jonathan-là, mon Jonathan, dont le foutre tapissait ma gorge, se moquait de tout. Il me souriait. Quand il me prit dans ses bras pour m'emporter dans la maison, toutes mes inquiétudes s'étaient dissipées.

JONATHAN

Ça prendrait du temps, je le savais. À moi, il m'avait fallu des mois pour comprendre que nous avions un problème. Il m'en faudrait sans doute autant pour le résoudre.

Le côté négatif de cette loyauté que j'aimais tant chez elle, c'était son entêtement. À nos débuts, elle s'était donnée à fond dans la soumission parce que c'était quelque chose de nouveau et d'excitant pour elle. Elle avait découvert sur elle-même des choses qu'elle ignorait, et elle m'avait vu explorer nos limites – les miennes comme les siennes. Puis j'étais tombé malade, et tout avait changé pour nous. Elle avait perdu la confiance et, pour elle, la confiance était une question de vie et de mort.

Tout ça me donnait envie de la baiser plus fort, de la transformer de nouveau en soumise. Quand je sortais ma queue, elle était obéissante et serviable, parfaite, comme toujours. Sur le seuil de notre maison, sa petite bouche ouverte, la salive qui coulait sur son menton, attendant que je jouisse dans sa gorge... Monica était une déesse. Mais une fois terminé, elle fermerait la bouche et refuserait de parler de ce qui la troublait. Elle se contenterait de bouillir en silence, de s'inquiéter, de craindre, réprimant ses sentiments pour me protéger.

C'était mignon. Adorable, même. D'une certaine façon, son côté protecteur me rendait fou d'elle. Je l'aimais comme jamais je n'avais aimé personne. Elle était comme une mère lion, même avec les mains dans le dos et le mascara qui lui coulait sur les joues.

Et tandis que je la portais, comme un fait exprès, j'eus une vision technicolor en quatre dimensions, aussi claire que la réalité – plus, peut-être : mon cœur explosait à travers la cicatrice de ma poitrine, et je lâchais Monica. Avec la vision, j'entendis le sifflement du cœur qui s'échappait de moi, son bruit sourd quand il atterrissait sur le sol, et le fracas de son corps à elle qui tombait. Moi, je ne m'entendais pas choir – j'étais mort.

Il fallait que ça s'arrête. Sauf que je ne savais pas comment m'y prendre. Je ne savais pas me protéger de ces images. Je tentai de me débarrasser de mes pensées sinistres en déposant Monica sur le lit.

Il faisait face à l'océan Pacifique, et le bruit permanent du ressac offrirait un beau contrepoint à ses cris de plaisir. Elle avait voulu vivre près de la plage, et je le lui avais accordé, mais je ne m'étais jamais donné à elle. Ça allait changer. Nous ne pouvions pas vivre ainsi.

— Tu m'as manqué, murmura-t-elle, et je compris ce qu'elle voulait dire.

— Tu ne me connaissais pas si bien que ça.

Je la fis rouler sur le ventre. J'aurais voulu la ligoter, mais j'en étais incapable. J'avais réussi à le faire au studio, mais pendant que je la baisais, je n'arrêtais pas de penser *et si ce cœur me lâche pendant qu'elle est attachée ?*

Elle glissa ses mains sous ses cuisses.

— Tu crois que j'ai besoin de beaucoup te connaître pour t'aimer ?

— Les mains sur la tête du lit, lui intimai-je en chassant quelques cheveux qui lui tombaient sur les yeux.

Elle tendit les bras et se tourna pour faire face à la grande baie vitrée qui donnait sur le patio. La plage de l'autre côté était privée, et cette portion de coucher de soleil nous appartenait.

Dans le soleil couchant, ses yeux marron clair étincelaient, et ils me suivirent tandis que je m'approchai pour la contempler.

Elle était grande et belle, avec des cheveux comme un océan turbulent. C'était mon oiseau de paradis, ma déesse, la fraction que je contrôlais dans le chaos du monde.

Dix ans avec elle, c'était mieux que soixante avec n'importe qui d'autre.

Je la pris par les chevilles pour lui faire plier les genoux tout en lui écartant les jambes. Sa chatte était mouillée et son cul zébré de traces roses. Je levai les yeux vers son visage. Elle avait les paupières fermées, si fort que de petites rides se formaient au coin de ses cils où perlaient des larmes, et je me rendis compte que je l'avais frappée très fort. Frappée comme après six mois de frustration. Je ne l'avais jamais cognée sous le coup de la colère, uniquement par excitation, mais peut-être avais-je mélangé les deux à un moment donné.

— Ça fait mal, dis-je en effleurant ses fesses.

— Oui, dit-elle en rouvrant les yeux dans le soleil. Merci.

Je ne l'avais pas entraînée à me remercier quand je lui donnais la fessée. Personne ne lui avait dit comment une soumise est censée plaire à son maître. Elle me remerciait simplement parce que je lui avais donné quelque chose qu'elle ne pouvait s'offrir elle-même. Comment aurais-je pu ne pas l'aimer ?

— Attends-moi ici.

Je l'embrassai sur la joue et me dirigeai vers la salle de bain. J'ouvris le placard à pharmacie, y trouvai de l'after-shave et du lubrifiant. Des accessoires de coiffure. Du dentifrice. Des pansements. Monica gardait sous le lavabo une boîte rose avec Dieu sait quoi à l'intérieur. Les déménageurs s'étaient chargés de tout transporter entre nos anciens domiciles et cette maison, et ma femme et moi avions été trop distraits et bien trop conventionnels dans nos ébats pour chercher l'endroit où était rangé le baume pour son pauvre petit cul ravagé. Comme dominant, je m'étais montré négligent.

Je reposai le lubrifiant avec un petit rire. Ça ne ferait pas l'affaire.

J'ouvris la boîte rose. Elle contenait quelques tubes entamés de produits dont j'ignorais tout, des trucs parfumés qui la brûleraient. Une pommade réparatrice qui aurait pu fonctionner sur une zone restreinte, mais c'était tout son cul qui avait besoin de soins. Je pris deux autres tubes. Voilà. De la Néosporine et une lotion après-soleil. Parfait.

J'ouvris ensuite un petit sac en velours, fermé par un lacet. J'ignorais ce que je cherchais exactement, peut-être le Graal des potions antifessées ou un onguent magique qui lui aurait permis de s'asseoir sans souffrir. Mais je ne trouvai qu'un bâton de plastique blanc. Un test de grossesse.

Les nerfs de mon cœur avaient été sectionnés pour la greffe, et je ne pouvais pas le sentir s'il s'arrêtait d'un coup. Je ne pouvais pas sentir la boule dans ma poitrine. Mais je savais qu'elle était là.

En retenant mon souffle, je retournai le morceau de plastique. J'évitai de réfléchir au fait que je venais d'ouvrir quelque chose qui se trouvait dans un sac, lui-même dans une boîte, elle-même dans une armoire.

Négatif.

Je ne fus pas soulagé. Je ne fus pas déçu. Je me rendis seulement compte que j'aurais voulu un autre résultat, et que je n'avais aucun contrôle là-dessus.

D'un geste brusque, je remis tout en place et retournai dans la chambre. Elle était toujours là, sur le ventre, les mains sur la tête de lit, le corps baigné par la lumière du soleil couchant. Il ne tarderait pas à

disparaître, aussi j'allumai la petite lampe de chevet.

— J'ai trouvé ça dans tes affaires, annonçai-je en exhibant les deux tubes.

— Je pense que la Néosporine est périmée.

Je retournai le tube.

— Non, c'est le mois prochain.

— Oui, Monsieur.

Je m'assis sur le rebord du lit.

— Lève-moi ce petit cul.

Elle souleva un peu les fesses.

— Déesse, quand je te dis de lever le cul, je ne plaisante pas.

Je passai le bras sous son bassin et la forçai à tendre les fesses vers le plafond. Elle gémit. J'écartai ses jambes sous elle et appuyai sur son dos pour qu'elle se cambre. Parfait. J'embrassai la peau meurtrie et elle poussa un petit cri de douleur.

— Je ne veux pas entendre ça.

Mes mots étaient cruels, mais en réalité je ne voulais pas qu'elle souffre. Elle avait gagné le droit d'avoir du plaisir.

J'étais un peu de crème au bout de mes doigts. Elle était fraîche au toucher, et quand je la déposai sur sa peau, sa respiration se fit paisible.

— Maintenant, dis-je, nous avons un problème. Et ce n'est pas une sodomie qui va le résoudre.

— Oui, Monsieur.

— D'abord, tu vas arrêter les « Monsieur », les « merci » et tout le reste jusqu'à nouvel ordre. On arrête de jouer. Avec les mots, en tout cas. Parce que si tu t'avises de bouger ton cul, je vais te redonner une fessée là où ça brûle.

— D'accord.

— Je veux que tu me parles.

J'étais une bonne dose de crème sur la courbe parfaite de ses fesses, la regardant s'amenuiser sous mes caresses.

— Je vais bien, dit-elle. Tout va bien. Je crois que... je crois que j'avais besoin de ça. De que ce tu me donnes maintenant.

Je passai les doigts sur l'arrière de ses cuisses jusqu'à ce que la crème ait disparu, puis glissai mon majeur entre ses jambes. Elle ferma les paupières.

— Tu ne vas pas bien. Tu es mouillée comme une salope, dis-je en titillant son clito. Tu es si proche de l'orgasme que je ne devrais pas te toucher. Mais bien ? Non, tu ne vas pas bien.

— Si. Je...

— On ne dit pas à son mari qu'on n'est pas heureuse pour prétendre une heure après que tout va bien juste parce qu'il vous a baisée comme une reine.

Je plongeai deux doigts en elle. Elle était plus que mouillée. Elle se contracta autour de moi et ma queue se raidit dans mon jean. Je retirai ma main pour caresser de nouveau son clito, d'avant en arrière, jouant sur toute sa longueur pour le réveiller.

— Jonathan, je ne peux pas te parler comme ça.

— Tu ne me parles pas du tout, point final.

— Je veux jouir.

— Tu vas jouir.

J'écartai ses fesses d'un mouvement décidé. On aurait dit qu'elle avait été baisée par un char d'assaut. Des bleus se formaient déjà, et les traces étaient bordées de rouge vif. J'allais devoir laisser tranquille cette zone un certain temps.

— Dis-moi ce que tu as ressenti.

— Je ne veux pas. Je ne veux pas t'ennuyer. Je veux juste que tu te sentes bien.

— Je vais bien, sauf que tu me caches des choses.

J'insérai trois doigts dans sa chatte et Monica se cambra.

— Ne bouge pas. Tu peux lâcher la tête de lit.

Elle remit ses mains sous elle. Lentement, j'enlevai mes doigts.

— Dis-moi une chose à laquelle tu penses et qui t'inquiète.

Elle poussa un soupir. Je posai les mains sur ses cuisses et embrassai son clito.

— Dis-moi.

— Je t'aime.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé.

Elle se tut, puis :

— Je me demande si tu as bien pris tes médicaments antirejets.

— Je sais que tu vérifies les flacons.

— Quand je suis là, oui.

— Exactement.

Je la caressai longuement du bout de la langue. Elle gémit, mais ne bougea pas. Brave petite.

— Je t'ai dit que j'arrêterais les voyages si tu le désires.

— Je ne veux pas, répondis-je.

— Pourquoi ?

Je suçai son clito – parce que j'adorais son goût, et pour lui donner du plaisir, mais aussi parce que je ne savais pas quoi répondre. Elle avait toujours accepté mes encouragements à se déplacer sans demander pourquoi. Je sentis les muscles de ses jambes frémir et se tendre.

Comme si la proximité de l'orgasme l'aidait à parler, elle dit :

— Tu me repousses. Nous n'avons pas beaucoup de temps à vivre ensemble, et tu me chasses. Jonathan, si tu ne veux pas de moi, laisse-moi partir. Ne reste pas parce que tu te sens obligé. Je ne veux pas que tu sois malheureux pendant dix ans avec moi.

Je reculai.

— Oh, Monica... tu ne penses pas ça, tout de même ?

J'avais pensé la tourmenter longuement avant de la faire jouir avec ma langue, jusqu'à ce qu'elle me supplie d'arrêter. Mais ses mots m'arrêtèrent net dans mon élan. Je me mis à genoux et la fis rouler sur le dos, écartant les cheveux qui cachaient son visage. Elle avait les yeux mouillés et la trace des draps sur la joue.

— Je suis sérieuse, dit-elle. Ce cœur a dix ans devant lui, et tu n’as aucune raison de les passer avec la mauvaise personne juste parce que tu t’es marié sous la pression des circonstances. C’est mal.

— M’aurais-tu épousé si j’avais fait ma demande dans un autre contexte ? demandai-je. Si je t’avais emmenée sur Mulholland pour me mettre à genoux devant toi, une bague à la main, sous les étoiles ?

— J’aurais dit oui.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que je t’aime. Mais ça ne veut pas dire que tu es obligé de rester. Parce que cette demande, tu ne l’aurais pas faite. Pas avant un bon moment.

L’expression de mon visage ou le grognement que j’émis dut la toucher, car elle battit des paupières et une larme coula sur son visage.

— Je ne veux pas que tout tourne autour de moi, et je ne cherche pas à être rassurée. Mais si tu oses me dire le contraire...

— Non, tu as raison. J’aurais fait ma demande... un jour. Après quelques anniversaires. Il n’y a pas de règle pour ça.

— Je veux que tu y réfléchisses, dit-elle.

— À quoi ?

— À ce que tu veux vraiment. Si je suis vraiment celle que tu voulais épouser.

Sa voix était froide et calme.

— Déesse...

— Je suis sérieuse. Si tu préfères que nous soyons ensemble sans être mariés, ça me va. Je veux juste que tu aies ce que tu veux. Je veux que tu sois sûr.

Je faillis lui répondre – la rassurer, lui dire mes sentiments pour elle. Je faillis me lancer dans une métaphore sur le ciel et les étoiles, la combler de certitudes d’une voix rassurante. Mais même si elle parvenait à me croire pendant un moment, elle se réveillerait le lendemain en se demandant si je ne lui avais pas menti pour l’apaiser.

Alors, je l’embrassai seulement sur la joue.

— Tu vas rester ?

Elle hocha la tête, et je perçus toute son insécurité. Elle avait toujours eu confiance en moi, et son attitude me déstabilisait et m’emplissait d’un sentiment que je n’avais pas connu depuis longtemps.

Je défis les boutons de ma chemise. Elle tendit les mains pour m’aider à l’enlever et la jeter dans la pièce. J’ôtai mon pantalon et restai debout devant son corps nu. Ses seins magnifiques pointaient, durcis par l’excitation, et la lampe de chevet baignait sa peau d’une lumière dorée.

— Écarte les jambes pour moi.

Elle obéit, remontant les genoux. Il y avait tant de choses entre nous ! Je l’aurais épousée dans n’importe quelles circonstances. Et tandis que je la pénétrais, je sus que mon objectif n’était pas de la rassurer par de jolies phrases ou des cadeaux, mais par des actes. Elle finirait par les croire, dussé-je en mourir.

Je m’appuyai sur les mains, de part et d’autre de sa tête.

— Regarde-moi.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Est-ce que je peux jouir ?

Je me mis à bouger lentement, comme pour la torturer.

— Du calme, Déesse. Ne pose plus cette question.

Son visage se contracta sous l'effet de la concentration tandis qu'elle s'efforçait de ne pas jouir. Je me mis à bouger plus vite, et elle m'implora en silence. Une expression de douleur remplaçant le plaisir, elle attendait l'explosion.

— Dis mon nom, lui ordonnai-je.

— Jonathan.

— Monica.

— Jonathan.

Ce fut comme un sanglot, comme si elle s'effondrait d'un seul coup pour le dire.

— Jouis, ma femme. Jouis pour moi.

Elle éclata en deux longs frissons, tendue vers moi. Je me retins jusqu'à ce qu'elle ait terminé, buvant chaque gémissement, chaque instant, chaque frisson.

Jusque-là, ma vie avait été simple : je voulais juste vivre. Désormais, j'avais une tâche à accomplir : l'aimer jusqu'à ce qu'elle me croie.

MONICA

L'amour, c'est facile. L'amour tel que tout le monde le définit, c'est la partie agréable de la vie. Mais l'enfer que j'avais vécu ces six derniers mois – les conflits, l'anxiété – provenait de l'amour lui-même. Je savais que tout cela allait devenir ma nouvelle vie. En tout cas, pendant dix ans, jusqu'à ce que son cœur flanche ou qu'il en trouve un autre. Puis dix ans encore. Ou plus. Ou moins. Ou pas. Ou peut-être. En quittant si souvent la maison, je jouais à la roulette russe avec Dieu. Je savais que Jonathan voulait que je fasse ces concerts, et il croyait que je le voulais aussi. Ces six premiers mois, je n'avais jamais su sur quel pied danser jusqu'à ce qu'il vienne au studio pour me faire l'amour comme une bête.

Le matin suivant, le cul toujours à vif et la chatte encore frémissante, je m'éveillai pour une fois sans penser à ses médicaments ou à sa santé. Juste une seconde. Dans cette mince fissure de temps se glissa une pensée qui ne m'avait plus effleurée depuis la clinique. Cette idée me perturbait chaque fois que j'avais vu Declan et disparaissait dès qu'il sortait de la pièce. Maintenant que j'y repensais, dans les bras de Jonathan, bercée par le bruit de l'océan dehors, je me dis que je ne pouvais pas tenir une seconde de plus sans lui en parler, même si ça devait signifier la fin de notre histoire.

Il avait les yeux fermés, ses cils clairs lançant des ombres sur ses paupières. Sa poitrine montait et descendait lentement sous ma tête, et sa cicatrice était dure et blanche sous ma main.

— Jonathan, murmurai-je en priant pour qu'il dorme.

— Oui, répondit-il sans ouvrir les yeux, comme s'il était à l'affût de mes pensées depuis le début.

Je relevai les genoux contre ma poitrine, et la douleur de chaque mouvement me rappela tout ce qu'il m'avait fait, et tout ce que j'avais supplié qu'il me fit.

— Il faut que je te dise quelque chose.

Il ouvrit les yeux. Avaient-ils toujours été aussi verts ? Ou était-ce un effet de la lumière, de ma peur de le perdre ?

— D'accord, vas-y, répondit-il en me caressant doucement la poitrine.

Je saisis sa main et l'immobilisai contre moi, silencieuse. Un siècle s'écoula. Il ne disait rien. Pas un mot d'encouragement ni de doute. J'aurais pu me pendre tant son silence durait. Comme toujours, il était d'une patience infinie.

— Quand tu étais... enfin, quand tu n'étais plus toi-même, commençai-je. Quand j'ai cru que tu allais mourir sous mes yeux. J'ai cru que tu étais deuxième sur la liste des greffes. C'était comme... j'ai cru que tout était fini.

Il fronça les sourcils comme s'il ne comprenait pas de quoi je parlais. Il y avait tous ces détails, et pourtant je voulais tout sortir d'un seul coup, en finir une bonne fois pour toutes.

— Tu détestes déjà ton père, donc ça ne changera rien. Je suis allé le voir parce que je voulais quelque chose.

— Qu'a-t-il demandé en échange ?

Sa voix était dure et froide. Je savais ce qu'il craignait.

— Que tu lui pardonnes. Assez pour demander à ta mère de se remettre avec lui.

Il posa la main sur son visage et se frotta les yeux.

— D'accord. Je comprends tout. À vrai dire, je m'en souviens à peine. Je perdais connaissance dix fois par minute.

Il me tapota la main avant de la caresser.

— Et toi, tu voulais quoi ?

Je refermai le poing. Je ne voulais pas de son affection. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'elle disparaîtrait une fois que je lui aurais tout dit.

— J'avais vu la liste de Brad. Je n'ai pas compris comment elle fonctionnait. J'ai cru que ça voulait dire que tu allais mourir. J'en étais sûre. Et Paulie Patalano était en état de mort cérébrale, là-bas, au quatrième étage.

Incapable de soutenir son regard, je baissai la tête pour regarder nos mains liées, nos anneaux où brillaient encore les alliances improvisées.

— J'ai cru que ton père pourrait me garantir l'accès à la chambre de Paulie.

Il retira sa main, la plaça près de lui. J'aurais préféré qu'il me gifle – d'une certaine façon, ç'aurait été moins violent.

— Il l'a fait ?

— Oui. Il est très malin. Et tout ce que tu m'as dit sur lui est sans doute vrai. Mais c'est moi qui suis entrée dans la chambre de Paulie. J'étais prête à le faire. J'allais le tuer pour que tu puisses avoir son cœur.

Je ne mentionnai pas la présence de Jessica. Ce que j'avais fait, c'était mon choix et ma responsabilité. Ce n'était pas le moment de voiler cette réalité en parlant d'elle.

— Je savais ce que ça voulait dire. Je savais que si ça marchait, tu obtiendrais un cœur que tu considérerais comme volé. Tu n'aurais jamais pu réellement accepter ça. Je savais que d'une certaine façon, je te condamnais. Je *nous* condamnais. Je savais que tu ne me le pardonnerais jamais. Ça voudrait dire que c'était fini entre nous. À cause de moi. Et je devrais dire que je suis désolée, mais que je serais prête à recommencer. Pour te sauver la vie.

— Mais tu ne l'as pas fait.

— J'ai reçu un sms de Brad pendant que j'étais dans la chambre. Il avait reçu un cœur de ce malheureux à Ohai. Celui qui, apparemment, aimait le jogging, mais pas les épices. Donc, je n'ai pas eu besoin de le faire.

Il me prit la main et caressa chacun de mes doigts comme s'il évaluait leur capacité à tuer.

— Dieu t'a sauvée.

— Tu crois en Dieu ? Tu penses qu'il est intervenu pour me sauver ? Et il aurait tué quelqu'un pour ça ?

— Dieu était dans le sms de Brad. Ça, je le crois. Mais jure-moi, je veux dire, je ne pense pas que ça se reproduira, mais jure-moi sincèrement que tu n'envisageras plus jamais un acte pareil.

— Je ne te laisserai pas mourir si je peux l'empêcher. Je n'en suis pas fière, je ne le nie pas, mais je me sens comme un soldat quand il doit tuer un ennemi : je n'aime pas ça, mais je n'ai pas le choix. Et si je me retrouve de nouveau devant cette absence de choix, je recommencerai.

Je scrutai son visage à la recherche de dégoût ou de réprobation, mais n'en trouvai pas. De la

tristesse ? De l'indifférence ? Non plus. Je ne pouvais pas lire son expression, même quand il me prit dans ses bras pour m'attirer contre lui.

Je posai la tête sur son épaule.

— Je dois te l'avouer, dit-il, j'ai peur de la mort. Mais toi... la mort, à côté, ce n'est rien.

— Tu m'aimes encore ?

— Oui.

— Tu vas me quitter ?

— Non.

— Tu me pardonnes ?

Il prit tout son temps pour répondre. Je me dis que ça n'avait pas d'importance, que son pardon ne comptait pas pourvu que j'aie son amour.

— J'ai peur de toi. Je t'admire. Je n'ai pas à te pardonner pour quelque chose que tu n'as pas fait.

J'avais cru m'être offerte à lui. J'avais cru lui donner mon cœur, posséder le sien en retour. Mais je me trompais. Peut-être allais-je passer ma vie à me rendre compte que je ne le posséderais jamais entièrement, que je ne l'aimerais jamais assez passionnément. Peut-être était-ce à cause des échos toujours changeants d'un cœur en expansion.

J'embrassai sa cicatrice et il caressa mes cheveux. Je descendis vers son ventre pour prendre sa queue dans ma bouche. Je voulais le dévorer vivant, avaler son pardon, absorber sa compassion. Je voulais devenir lui, prendre sa douleur et sa bonté, son sadisme et sa maturité, les garder en moi dans un écrin de gratitude éternelle.

MONICA

Je faisais toujours le même rêve. J'étais aux Séquoias, sauf que ce n'était pas tout à fait la clinique. Les couloirs étaient soit plus étroits, soit interminables, et les lumières plus sombres ou au contraire aveuglantes. Des portes partout, certaines grandes ouvertes, d'autres fermées à clé. Dans ma main droite, je tenais un cœur palpitant qui laissait des traînées de sang sur le linoléum blanc. Chaque goutte tombée était une seconde perdue, et il ne m'en restait pas beaucoup. Je devais trouver la chambre de Jonathan, sinon il mourait. Parfois, l'hôpital était désert, sans personne pour m'orienter ; d'autres fois, il était rempli d'une foule de gens incapables de me renseigner et même de me comprendre. Une nuit, j'avais rêvé que les couloirs étaient bordés de cages à poules, et que le docteur Thorensen m'envoyait exprès dans la mauvaise direction.

Chaque fois, Jonathan mourait. Je me réveillais terrifiée, désespérée, et il était à côté de moi. S'il était debout, je me demandais comment l'appeler sans l'inquiéter.

La nuit qui suivit notre séance de sexe sauvage au studio, alors que chaque centimètre carré de mon corps était à vif et infiniment présent, j'attendis que revienne le rêve, aussi terrifiant et atroce qu'il fût. Mais il ne vint pas. Pas plus que la nuit suivante, quand Jonathan me fit attendre douze bonnes minutes avant de me toucher. Et pas la semaine d'après, où mon mari me brisa, me poussa dans mes retranchements, me fit mal jusqu'à me combler. Je ne fis plus jamais ce rêve, comme si mon inconscient était désormais en accord avec le nouveau cours de ma vie. Seule la partie consciente posait encore problème.

Jonathan me faisait mal, mais il ne m'attachait plus. Quand je lui demandai de le faire, il me donna une fessée pour m'apprendre à ne pas lui poser de questions, sans accéder pour autant à ma requête.

Dans les moments de calme, cette idée m'inquiétait, mais je parvenais à prendre du recul. Il était si bon ! C'était l'homme que j'aimais, sage, doux, généreux et drôle, avec en plus une cruauté nouvelle et délicieuse au lit. Il avait chassé mes cauchemars ; la nuit, j'étais en sécurité. Le jour, en revanche, mes angoisses revenaient. Même quand je ne pensais pas directement à son état de santé, je me rappelais que je détestais désormais le gris pâle et le rose, des couleurs que j'avais trop vues à l'hôpital ; que le cuivre et le sang avaient la même odeur ; que le respirateur de l'hôpital faisait le même bruit que le percolateur du café voisin. Ce bruit, ces odeurs et ces associations me plongeaient dans la panique. Mon cerveau faisait son travail – il créait une assurance contre la mort.

Jonathan s'en sortait de mieux en mieux. Il ne chôma pas. Six semaines après sa sortie de l'hôpital, il commença à oublier de prendre ses médicaments antirejet, au dosage extrêmement complexe, et son système immunitaire connut quelques défaillances parce qu'il négligeait d'avaler ses compléments alimentaires. Peu après la Saint-Valentin, il se rendit compte que j'étais restée à la maison pour m'occuper de lui. Il eut un geste définitif de la main.

— Ça n'arrivera plus.

Il engagea quelqu'un.

Laurelin était infirmière et, en temps normal, je ne lui en aurais pas voulu pour ça. Mais il n'y avait plus grand-chose de normal. Elle se présenta un après-midi pour un entretien d'embauche, la énième

d'une longue série de femmes et d'hommes avec qui Jonathan avait parlé de ses attentes, de ses besoins, et de leurs compétences. Ils avaient tous la même odeur aseptisée – un parfum d'hôpital, qui m'empêchait d'assister aux entretiens tant il me remplissait d'angoisse, à en vomir. Je confiai à Jonathan que j'aurais besoin de temps pour m'y faire. Malgré tout, je tentais de jeter un coup d'œil à tous les candidats qui défilaient, et chaque fois que Jonathan en renvoyait un, je me sentais soulagée.

Mais Laurelin ne sentait pas l'hôpital. Rien en elle ne me rappelait la clinique des Séquoias. Elle avait de longs cheveux blonds et son ventre s'arrondissait. Elle travaillait comme infirmière au service des maladies infectieuses d'une clinique de Hollywood, mais avait dû s'arrêter au début du deuxième trimestre de sa grossesse. Elle souriait beaucoup – comme les autres, sauf que son sourire paraissait authentique. Elle sentait l'eau de rose, et me fit dès le premier coup d'œil l'effet d'une couverture jetée sur mes épaules par une nuit froide. D'emblée, je sus qu'avec elle il n'arriverait rien à mon époux.

— Elle, dis-je. C'est elle que tu dois engager.

— Vraiment ? Pourquoi donc ?

— Elle est enceinte. Elle va bien s'occuper de toi. Je le sens.

— Tu le sens ? Ça te fait quoi, exactement ?

— Une voix me souffle que c'est la bonne. Et elle sent bon. Et je vois que tu l'aimes bien aussi, dis-je.

— Elle risque d'être un peu autoritaire.

— Je vais prendre ça comme un oui.

C'est ainsi qu'il l'avait engagée, et elle était devenue un rempart contre mes angoisses. Grâce à elle, j'avais pu recommencer à voyager et à travailler sans m'inquiéter pour Jonathan, et sans que Jonathan s'inquiète de mon inquiétude. Mais peut-être était-ce une mauvaise idée – peut-être la présence de Laurelin avait-elle rendu moins urgent notre besoin de communiquer ?

Quatre mois après qu'il l'avait engagée – deux semaines après avoir retrouvé mon Jonathan dominateur au studio – Laurelin entra dans la cuisine dans son jean de grossesse et son sweat-shirt ample, trop chaud pour un mois de juin. Elle venait régulièrement, trois matins par semaine.

Sur le plan de travail, Jonathan avait laissé à son intention le petit carnet à la couverture de cuir bleu, aux pages couleur crème et au marque-page en ruban noir, dans lequel il notait tout ce qui concernait son régime, ses exercices et les médicaments antirejets qu'il prenait.

— Bonjour, Laurelin ! Comment allez-vous ? demandai-je.

— Plutôt bien, répondit-elle en ouvrant le carnet et en jetant un coup d'œil au pilulier posé juste à côté. Apparemment, j'ai plus ou moins échappé à toutes les complications possibles.

Un sourire lui éclairait le visage.

— C'est pour quand ?

— Plus que sept semaines, fit-elle.

Tout à coup, son sourire disparut et elle secoua la tête, agitant ses cheveux blonds coiffés en queue de cheval.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Je saisis la bouilloire.

— Que s'est-il passé quand ?

Elle regarda sa montre, sourcils froncés :

— Il est dix heures, et il n'a pas pris son traitement du matin.

Je ne répondis rien.

— Monica ? insista-t-elle.

— Oui ?

— Où est-il ?

— Parti courir.

Elle feuilleta le carnet jusqu'à la dernière page avant de le refermer d'un geste sec.

— D'accord. Je crois qu'on va avoir une petite conversation, tous les trois.

J'avais l'impression de me faire réprimander. Je n'aurais pas dû. Elle travaillait pour Jonathan, et donc pour moi, mais ce n'était pas moi qui avais oublié de prendre mes médicaments. C'était mon mari – qui avait décidé d'attendre de m'avoir fait l'amour, d'avoir couru puis mangé quelque chose avant d'avaler sa dose quotidienne de pilules multicolores.

En chantonnant comme si de rien n'était, Laurelin prit le mixeur. C'était elle qui préparait à l'avance les infâmes brouets que Jonathan devait ingurgiter.

Je me sentis soulagée qu'elle ne s'en prît pas à moi. Ce matin-là, je n'avais pas pu résister à Jonathan. Il m'avait fait l'amour en toute simplicité – ni jeu SM, ni douleur, rien qu'un petit coup vite fait. Délicieux. Pas pour tous les jours, certes, mais c'était un sympathique interlude entre nos moments de délire et de hurlements. Je dus sourire à cette pensée, car quand je levai les yeux, Laurelin me regardait avec un air malicieux.

— Je sais que c'est encore votre lune de miel, mais...

Je plaquai mes mains sur mes oreilles.

— La, la, la, je n'entends rien !

Elle ouvrit un sachet de préparation vitaminée pour en verser le contenu dans le mixeur.

— Ça ne me gêne pas, tant qu'il prend ses médicaments avant, reprit-elle

— Il est très sérieux, vous savez.

— En général, oui.

— Peut-être pour cette fois pouvez-vous être indulgente ? Je ferai plus attention, dorénavant.

Elle versa du lait dans le mixer avant d'appuyer sur le bouton.

— Vous êtes trop souvent absente pour tenir cette promesse.

Elle avait raison. Mais je savais que quand je n'étais pas là, il suivait son régime à la lettre. C'était seulement quand j'étais à la maison qu'il s'oubliait un peu.

— D'accord, je plaide coupable. Maintenant, je vais déjeuner. Vous pourrez passer un savon à mon mari quand il rentrera.

Je lui fis la bise et m'enfuis.

*

Je repérai Darren dans la rue cinquante mètres avant qu'il arrive au Terra Café. Il avait l'air plus grand que d'habitude, peut-être parce que Adam, qui marchait à côté de lui, ne mesurait qu'un mètre soixante-dix. Quand il me vit, il se pencha vers lui avec affection et Adam lui donna un petit coup de coude.

— Vous êtes en retard, dis-je.

— Tiens donc, notre star a un horaire à tenir ! lança Darren en levant les yeux au ciel pendant qu’Adam me faisait la bise.

— Tu as vu la queue qu’il y a, ici ? Cinq minutes, ça compte beaucoup ! rétorquai-je en pointant sur lui un index accusateur.

En réalité, je m’en fichais complètement.

— Tu as fini d’enregistrer l’album ? demanda Darren.

— Hier. C’était génial. L’ensemble est super. J’adore chaque piste.

— Il y en a combien ?

— Six.

— Super.

Il consulta la carte du restaurant affichée sur une ardoise au mur. Des menus bio-équitable, des tartes végétariennes, véganes, sans gluten, nourries au grain, sans cruauté animale, sans beaucoup de goût non plus – et la liste des additifs et traitements chimiques qu’ils ne contenaient pas prenait la moitié du tableau.

— Tu as l’air changée, annonça Adam en me regardant des pieds à la tête.

Je l’appréciais beaucoup avec son sens de l’humour et ses petites formules percutantes. Un type parfait, si l’on n’était pas trop susceptible : il suffisait d’être plus rapide que lui pour sortir des vanes. Mais pas le compagnon idéal pour les pleureuses.

— Je suis toujours la même.

— En plus riche, rétorqua-t-il.

Darren lui flanqua un coup de coude, mais il éclata de rire. Je haussai les épaules.

— Il y a peut-être de ça. Mais je ne vous offre pas le déjeuner pour autant.

— Non, mais sérieusement, continua Adam. Quelque chose a changé en toi depuis la dernière fois qu’on s’est vus.

— La dernière fois qu’on s’est vus, coupa Darren, c’était à la cafétéria de l’hôpital. Elle n’avait rien mangé depuis des semaines. Elle avait une tête à faire peur.

Ils étaient venus me voir le lendemain de l’opération de Jonathan. Je m’en souvenais à peine. Sauf que c’était Noël. Darren m’avait apporté une part de bûche et je l’avais engloutie en un clin d’œil. Je me rappelai ça : le gâteau. En revanche, j’avais tout oublié de la conversation. Elle avait sans doute porté sur l’état de santé de Jonathan et les procédures médicales.

La salle du café était bondée. On nous installa à une petite table près d’une fenêtre. Depuis l’hôpital, j’avais souvent vu Darren. C’était la seule personne à qui j’avais parlé des cauchemars qui me hantaient depuis la clinique, de mes crises de panique à cause du bip d’une machine ou d’une combinaison de couleurs. Je lui avais avoué que je faisais des détours de plusieurs kilomètres pour ne pas avoir à passer près des Séquoias et que j’éteignais ma télé à la moindre scène médicale. Je refusais même de mettre des draps blancs à la maison, parce que ça me rappelait ceux de la clinique.

Il avait été à mes côtés les nuits où je ne pouvais pas dormir à cause du bip de l’alarme de la maison qui ressemblait à celui du moniteur cardiaque. Il m’avait guidée par téléphone quand je me perdais dans Hollywood en m’efforçant d’éviter la clinique. Il savait tout des rêves où j’errais dans des couloirs interminables, incapable de trouver la chambre où agonisait Jonathan.

— Quand Jonathan va-t-il reprendre le travail ? demanda Adam.

Adam travaillait pour une compagnie d'assurances immobilières, et tout ce qui touchait au secteur de l'immobilier l'intéressait énormément. Je devais même faire attention à ne lui confier que des informations déjà connues du grand public.

— Il vend à peu près toutes ses parts, dis-je.

— Vraiment ? fit Adam, contemplant sa tasse de *latte* au thé vert. Il a besoin d'argent ?

— Mêle-toi de tes affaires ! lançai-je en l'arrosant avec les gouttes de condensation qui coulaient le long de ma tasse.

— Désolé.

— Je plaisante. En réalité, la question, c'est : qui voudrait s'occuper de gérer un empire alors que son temps est compté ? Jonathan doit choisir : vendre, ou se ruiner la santé à travailler. Et tu n'en sauras pas plus, espèce de requin de la finance !

Adam leva les yeux au ciel.

— Alors quoi, tu vas lui dire ? demanda-t-il à Darren en mordillant la paille qui dépassait du contenu émeraude de sa tasse.

— Me dire quoi ?

Darren se frotta les yeux comme s'il n'était pas bien réveillé.

— Tu es vraiment un gros trouillard, murmura Adam.

— La ferme, toi.

— D'accord, les mecs, dis-je en levant les mains. C'est mignon, votre petite dispute, mais si vous y tenez, je peux vous laisser entre vous pour discuter...

— Mais non, c'est presque rien, fit Darren.

— Vraiment ? demanda Adam, l'air surpris.

— Je quitte Echo Park.

— Vous emménagez ensemble ? m'écriai-je, ravie. C'est super !

— Oui, mais pas seulement, expliqua Darren. On a aussi fait quelque chose sur un coup de tête, mais on en est ravis. Et au cas où un connard quelconque décide de l'interdire de nouveau...

Je n'écoutai pas la fin de sa phrase, parce que j'avais bondi de ma chaise pour lui sauter au cou. Je m'assis sur ses genoux pour le serrer dans mes bras. Adam s'en mêla, et nous formâmes une mêlée inextricable dont s'échappaient des cris de joie et des exclamations ravies.

— Rassurez-moi, lançai-je au bout d'un moment. C'est bien ce que je pense, ou vous allez m'annoncer que vous avez acheté une ferme de cannabis ?

— Non, c'est bien ce que tu crois : on s'est mariés ! dit Adam.

Aux trois tables les plus proches, les gens se tournèrent vers nous avant de se mettre à applaudir. Je me levai pour les imiter, et Adam embrassa Darren sur la joue. Mon ex rougit. Quand les applaudissements cessèrent, je me rassis à ma place. Nos plats arrivaient.

— D'accord, dis-je, pourquoi maintenant ? Comment ? Où ?

— Hier, répondit Darren. On avait conclu un marché : dès que j'aurais décroché un vrai contrat en tant que musicien...

— Et j'y croyais vraiment, moi, coupa Adam d'un ton ironique en pianotant sur son téléphone.

— Va te faire voir.

— Tu sais que ça n'a rien à voir avec ton talent, trésor.

— N'empêche, c'était notre arrangement. Un contrat, le mariage. Tu sais que j'ai pas mal bossé aux studios Redlight avec Harry, sur des trucs assez commerciaux ?

— Évidemment, dis-je. Allez, accouche !

— Non, mais il faut que tu comprennes, ça n'a rien à voir avec ce que tu as obtenu, toi.

— Tu veux dire que... on t'a signé ?

— Ce n'est rien du tout, répondit-il modestement. Juste la musique pour un jeu vidéo. Ça s'appelle *City of Dis*, tu connais ?

— Oui.

— Bon, voilà. C'est un bon plan, et ça rapporte bien. Je n'en ai pas vraiment parlé, parce que ça n'intéresse sans doute pas grand monde. N'empêche que ça a attiré l'attention de Beowolf Records, un tout petit label qui...

Adam jeta son téléphone sur la table.

— ... qui m'a poussé à lui dire : « Maintenant, on se marie ou on se quitte. » Un tout petit truc, tu parles ! Si je l'avais attendu, il ne m'aurait épousé qu'après son cinquième Grammy Award...

— Vous allez faire une fête ? J'ai envie de vous combler de cadeaux et de prendre une cuite. Vous me devez bien ça.

— Dès qu'on aura trouvé quelque chose ailleurs que dans les quartiers pourris de Los Angeles. Donc... désolé, fit Adam. On cherche un joli truc dans l'ouest de la ville, avec un jardin assez grand pour la réception.

À l'expression de Darren, je compris que la discussion entre eux n'était pas terminée, et je me tus. Je lui tirerais les vers du nez plus tard.

Mon téléphone sonna. Je le pris et me levai pour sortir.

— Excusez-moi, je dois répondre, dis-je.

Après le soir où Jonathan était redevenu mon maître, nous avons conclu un accord. S'il appelait, je devais décrocher, quels que soient l'heure et le lieu, même si j'étais en plein concert. La seule façon d'éviter ça, c'était de lui dire quand j'étais sur scène et quand j'étais en studio – du coup, il n'appellerait qu'en cas d'urgence réelle.

— Bonjour, déesse, dit-il.

— Salut, répondis-je, heureuse et excitée.

— Je pense qu'on devrait annuler le dîner chez Sheila, demain.

— Pourquoi ?

— J'ai remarqué que tu marchais droit et que tu ne grimaçais plus quand tu t'asseyais. Je ne vais pas tolérer ça.

L'idée qu'il veuille marquer de nouveau mon corps était tentante, mais il fallait absolument que nous allions chez sa sœur le lendemain.

— On peut arranger ça sans annuler, dis-je.

— Depuis quand tiens-tu tellement à voir ma famille ?

La règle selon laquelle nous ne devions pas nous mentir était toujours d'actualité. Je ne pouvais pas voyager en pensant qu'il souhaitait que je m'éloigne, et il n'avait pas le droit de me repousser pour ne pas m'obliger à rester près de lui. Nous avons décidé d'exprimer clairement nos craintes et nos désirs,

même si ça devait nous blesser.

— J'ai envie d'y aller, répondis-je. J'aime toutes tes sœurs presque autant que j'aime Margie.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Et c'était la vérité – même si je gardais un petit mensonge pour moi.

— Rentre à la maison.

— Je peux finir de déjeuner ?

— Fais vite. J'ai envie de te baiser à mort.

Aussitôt, je me mis à mouiller. Je raccrochai, les genoux flageolants, et dus m'appuyer à un parcmètre pour passer mon coup de fil suivant – Margie.

Elle décrocha tout de suite.

— Oui ? fit-elle abruptement.

— Il essaie de se défilier pour demain.

— Tu dois t'occuper d'un seul truc, Monica. Un seul. C'est ton boulot.

— Je ferai de mon mieux, mais...

— Pour la vingtième fois, non, il ne va pas faire une attaque quand on criera tous « Surprise ! ». Arrête un peu de penser à ça, tu vas attraper un ulcère.

— Le docteur a dit « pas de stress ». C'est du stress.

— Il prend bien ses médicaments ?

— Oui.

— Il se nourrit comme il faut ?

— Oui.

— Il fait de l'exercice ?

Je poussai un soupir de frustration. Elle déroulait sa plaidoirie, et le jury la suivrait.

— Il court pendant des heures chaque jour.

— Est-ce qu'il ne prend pas soin de lui exactement comme il faut ?

— Si. C'est un modèle de perfection.

— Alors, quel est le problème ?

— Je l'aime et je n'ai pas envie de le perdre, voilà le problème ! Quand vas-tu lui parler de la Suisse ?

— Demain, je viens chez vous pour vous faire signer quelques documents. Je lui en toucherai un mot à ce moment-là. En attendant, sois discrète.

— D'accord.

Mon ton de voix sous-entendait clairement que si elle omettait d'en parler le lendemain, je finirais par cracher le morceau au lit. Nous avions décidé qu'il s'agissait de nos affaires, celles que Margie gérait pour moi – mais un jour de plus et ça deviendrait un mensonge entre Jonathan et moi.

— Qu'est-ce que tu lui offres pour son anniversaire ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Je lui ai écrit une chanson.

Au moment où je prononçai ces paroles, je me rendis compte que c'était une mauvaise idée. La chanson parlait d'un compromis par rapport à l'achat d'une maison. Je l'avais écrite avant qu'il reprenne possession de mon corps, et maintenant je la détestais.

Par-dessus le bruit de la circulation, j'entendis le soupir appuyé de Margie.

— Tu es une parfaite épouse. C'en est écœurant.

MONICA

Le matin de l'anniversaire de Jonathan, je le réveillai en prenant sa queue dans ma bouche, et il me retourna pour me lécher en même temps. Quand je jouis, son sexe entre mes lèvres, nous n'avions même pas échangé un bonjour.

— Monica, tu n'as pas demandé la permission...

— On jouait ?

— Lève-toi et va à la fenêtre.

Je voulais écrire une autre chanson, et on avait rendez-vous à dix-sept heures pour le dîner. Ça ne me laissait pas beaucoup de temps, car je n'écrivais pas très vite. Or, vu que nous nous étions endormis la veille sans faire l'amour, la séance qui se profilait pouvait durer des heures.

Mais je ne devais montrer aucune hésitation. Ce n'était pas la peur qu'il me fasse plus mal, mais la crainte qu'il pense que je n'avais pas envie de jouer avec lui. Aussi, je quittai le lit, nue, et m'installai face au patio, à l'arrière de la maison. J'étais prête. Il me ferait ce qu'il voudrait, puis j'écrirais ma chanson, même si je n'avais aucune idée de ce que j'allais dire – à part que je désirais *tout* lui dire.

— Mets tes mains sur la vitre.

Je me penchai et posai le bout des doigts sur la baie vitrée. Derrière moi, je l'entendis enfile son pantalon, fermer la braguette et boucler son ceinturon.

— Toute la main, Monica. Allez, mets-y un peu du tien.

Il m'administra une petite tape sur les fesses. J'écrasai ma paume sur le verre et me tendit vers lui.

— Écarte-moi ces jambes.

J'obéis, et il appuya sur le bas de mon dos pour que je cambre le cul vers lui.

— Très bien.

— Merci.

Nonchalamment, il sortit par la porte-fenêtre pour contempler l'océan. La brise salée décoiffait ses cheveux. Puis, comme s'il les voyait pour la première fois, il se mit à jouer avec les pousses de bambou plantées dans une jardinière en pierre, comme s'il s'agissait des cordes d'une harpe. Puis il se dirigea vers un palmier en pot et le regarda longuement. Pour moi, c'était une plante verte comme une autre, semblable à toutes celles qu'on trouvait dans les jardins de Los Angeles. Jonathan l'avait achetée quelques jours plus tôt pour cacher une partie de la vue depuis la plage. Il avait insisté pour que ce soit un palmier et avait poussé jusqu'à aller lui-même le choisir à la jardinerie. En tout cas, c'est ce qu'il m'avait expliqué au téléphone. Cela m'avait paru un peu étrange – avait-il hérité, avec ce nouveau cœur, d'un caractère extrêmement tatillon, ou bien était-ce un trait de caractère que je découvrais tardivement ?

Je me trompais. Mon roi n'agissait pas sans calcul. Il saisit une des palmes de la plante et tira un couteau de la poche de son jean, comme s'il était là par hasard, pour couper la feuille à ras avant de la débarrasser de ses franges.

Puis il vint se placer devant moi, de l'autre côté de la vitre, comme si je ne pouvais pas le voir, pour inspecter en détail la liane qu'il venait de couper, la roulant entre ses mains pour je ne sais quelle raison.

Puis il rentra dans la maison.

— Maintenant, lança-t-il derrière moi, je pense que nous avons déjà parlé de tes orgasmes, et de qui les possède.

— C'est toi.

Je regardai par la fenêtre. Sans lui devant moi, je me sentais exposée aux regards, poitrine offerte, fesses tendues.

— Personne ne peut te voir, fit-il avec une tape sur mes fesses.

— Oui, Monsieur.

— Tu me crois ?

— J'essaie.

La badine de rotin vint me cingler les fesses, d'abord légèrement, comme pour tester, puis plus fort. Elle n'était pas plus épaisse qu'un petit doigt, et la deuxième fois, elle produisit un sifflement aigu avant d'atterrir sur mon cul. Il recommença, encore plus vivement. Je me mordis les lèvres.

— C'est comment ? demanda-t-il.

— C'est bon, Monsieur.

Il me fouetta encore, sur la partie la plus charnue de mes fesses. La brûlure était d'une intensité incroyable, déchirante, comme si ma peau s'était ouverte. Nouveau coup de badine, un peu plus bas que le précédent. Bouche fermée, je laissai échapper un gémissement de plaisir. Et il continua. Peu à peu, je distinguai un rythme, qui se formait à mesure qu'il descendait le long de mes cuisses vers mes genoux, la douleur cuisante laissant place à un plaisir exquis dans son sillage. Deux coups pour viser, un pour éveiller la peau, et un dernier pour me faire crier de douleur. *Vlan, vlan, vlan, VLAN. Vlan, vlan, vlan, VLAN. Vlan, vlan, vlan, VLAN.*

*

Dans le petit studio installé dans la dépendance, les notes de piano jouaient *tap, tap, tap, TAP. Tap, tap, tap, TAP.* Je cherchais les notes, assise maladroitement en travers sur le tabouret. Jonathan avait généreusement soigné mes cuisses et mes fesses, mais j'allais avoir du mal à m'asseoir pendant au moins deux jours. En marchant ou en me reposant, je penserais à lui, au fait qu'il était mon maître. C'était bien le but du jeu.

Je ne disposais que de quelques heures, et j'étais lente – lente avec les mots, maladroite avec la mélodie. Gabby me manquait. Elle pouvait composer un morceau en dix minutes. J'écrivais un poème sans réfléchir et, partant de son rythme pour le moduler peu à peu, elle trouvait un air, une chanson. Ce n'était pas toujours excellent, mais au moins je savais à quoi m'en tenir après quelques minutes.

Seule j'avais du mal. J'étais satisfaite de ce qui sortait, mais je trouvais que je ne progressais pas assez vite, surtout sous la pression. Je ne savais même pas de quoi parlerait la chanson... Si, en fait : du temps.

Dix ans. Impossible de mentionner cette durée sans un terrible pincement au cœur. C'était si loin, et c'était demain. C'était un mensonge, aussi, parce que s'il prenait soin de lui et suivait les recommandations, Jonathan pouvait garder son cœur beaucoup plus longtemps. Et si celui-ci flanchait, les médecins lui en trouveraient un autre. C'était possible. Et pourquoi seulement dix ? Il y avait ce type dans le Wyoming qui avait pulvérisé tous les records en gardant un cœur pendant vingt-cinq ans, et grâce aux recherches, les médicaments antirejet étaient de plus en plus efficaces, et, et, et...

Sauf que rien de tout ça ne comptait s'il devait mourir.

Aussi, je me préparais à cette éventualité chaque jour. Je me cuirassais à l'avance. Ce serait dur. Je me

retrouverais de nouveau à l'hôpital, seule pour le pleurer, vulnérable et effrayée. Mon cœur se glaçait à cette perspective, c'est pourquoi j'évitais de passer près de la clinique des Séquoias : je m'imaginai trop bien devoir y retourner pour la même raison que la première.

Et je priais pour lui. Les six premiers mois de notre mariage avaient été une prière. *Amen.*

Je n'avais aucun contrôle là-dessus. Rester ou m'enfuir n'y changerait rien. Sans compter qu'il voulait des enfants. Des enfants ! La perte de mon père m'avait dévastée, à l'époque. Mais Jonathan voulait des enfants, alors qu'il mourrait probablement quand l'aîné aurait à peine neuf ans. Ou huit. Ou Dieu sait quel âge ! Seul avec une mère désespérée qui aurait perdu l'amour de sa vie. Tout l'or du monde ne pourrait remplacer cela.

Et maintenant, six mois plus tard, avec son souffle dans les oreilles et sa domination rétablie, les choses avaient-elles changé ? Non. Rien n'avait changé. Mais que je sois maudite si je me contentais de lui chanter une chanson sur une maison parce que c'était la seule chose sur laquelle nous étions tombés vaguement d'accord.

Il valait mieux que ça. *Nous valions mieux que ça.*

J'avais quelques heures pour lui écrire un nouveau morceau. Pas au sujet du temps qu'il nous restait. Pas au sujet de nos échecs, mais de ce qui nous unissait. Elle parlerait de tout le bonheur, de tout ce que nous pourrions vivre pendant ces dix ans, à condition que j'arrête de penser au moment où s'achèverait ce temps.

Tap, tap, tap, TAP. Tap, tap, tap, TAP.

JONATHAN

Jogging. Tisanes. Croquettes pour chat. Bordel, comment avais-je pu tenir six mois avec ma femme autrement qu'en la dominant ? Debout dans l'allée, je regardai notre maison pour la centième fois. Elle était à l'écart du passage et abritée par une haie de rosiers, mais qui pouvait nous voir, de cet angle ? Si je la prenais dans le patio, pouvait-on distinguer, depuis la partie publique de la plage, ses seins qui se balançaient en rythme ?

La maison, un cube de verre trapu datant des années 1950, était si bien conçue et si bien située que personne ne pouvait nous voir, sauf d'une certaine perspective, si nous laissions les lumières allumées et faisons l'amour debout. Je l'avais appris le deuxième jour ici. N'empêche, nous avons l'impression d'être exposés, et elle aimait ça. Ce matin-là, avant qu'elle s'éclipse dans la dépendance pour travailler son piano, je l'avais prise contre la vitre. L'empreinte de ses mains s'y trouvait encore, comme deux étoiles de mer figées. Elle les y avait appuyées sur mon ordre, le cul tendu et les jambes écartées comme je le lui demandais. Mais pas tout à fait assez. J'avais fourré deux doigts dans sa chatte.

— Personne ne peut te voir, avais-je dit en lui giflant les fesses.

— Oui, Monsieur.

— Tu me crois ?

— J'essaie.

Je l'avais punie avec ma badine jusqu'à en avoir mal aux bras. Elle n'était plus que gémissements et plaisir – sa façon de me dire qu'elle me faisait confiance, mais qu'elle avait besoin de ce doute. La flagellation l'avait amenée si près de l'orgasme qu'elle avait joui au moment où je l'avais pénétrée.

Je finirais peut-être par aimer cette maison.

— Qu'est-ce que tu fais au milieu du chemin ? demanda une voix derrière moi.

Je ne me retournai pas. Pas besoin – je connaissais la voix de ma sœur comme celle de ma mère.

— Tu devrais appeler avant de débarquer...

Penchée à la fenêtre de sa Mercedes, Margie me fit signe de dégager le passage pour la laisser entrer dans l'allée.

— C'est ma lune de miel, tu sais, insistai-je.

— Nous avons rendez-vous.

Elle fit avancer sa voiture et je la suivis à pied, laissant le portail se refermer derrière moi. Je lui tins la portière pour qu'elle descende.

— C'est vrai, admis-je. J'avais oublié.

Elle sortit de la voiture en attrapant au passage son attaché-case sur le siège passager.

— Tu n'aurais pas dû virer ton assistante avant d'avoir réglé toutes tes affaires, observa-t-elle.

— J'en ai marre des agendas et des rendez-vous.

Elle émit un son qui, chez quelqu'un de moins direct, aurait pu passer pour un tousotement dubitatif. Mais ma sœur ne fait rien dans la retenue. Quand elle a quelque chose à dire, elle le formule, même si c'est blessant. Je l'invitai à entrer dans la maison.

— Tu veux boire quelque chose ? demandai-je en ouvrant le réfrigérateur.

— Bel endroit, dit-elle en posant son attaché-case sur l'îlot de la cuisine. J'ai failli aller à ton

ancienne maison, dans les collines.

Elle ouvrit la mallette. Je lui tendis un verre d'eau sans glaçon et elle me remercia comme si elle me l'avait réellement réclamée. Sauf qu'elle n'avait pas besoin de demander. Je la connaissais assez bien pour ça. J'ouvris une bouteille d'eau pour moi – de l'eau plate, l'eau gazeuse figurant sur la liste de mes interdictions alimentaires.

— C'est ce à quoi tu t'attendais ? demandai-je.

— Je m'attendais à trouver une maison aux fenêtres occultées, répondit-elle tout en sortant des liasses de papier qu'elle disposa soigneusement sur le plan de travail en marbre.

— Je t'avais vraiment donné une impression aussi sinistre ?

Depuis l'opération, je m'étais beaucoup appuyé sur elle. Jamais auparavant je ne lui avais parlé de ma vie sentimentale, mais j'y avais été contraint sous peine de craquer. Margie était ma soupape de sécurité, parce qu'elle était honnête et franche, et qu'elle savait se taire.

— Pour deux personnes qui souffrent de stress post-traumatique, je trouve que vous vous en sortez plutôt bien. Remarque, je n'ai pas beaucoup de points de comparaison.

Elle sortit un stylo-bille et me le tendit.

— Signe là où j'ai mis des marques jaunes. Tes initiales sur les marques violettes.

Je commençai de gauche à droite, mettant fin de quelques traits de plume à près de dix ans de ma vie – et à la fortune que j'avais reconstruite pour mon père en échange de son silence au sujet de Rachel. De vingt-deux à trente-deux ans, j'avais accumulé plus d'un milliard de dollars en actions investies dans un fonds de pension. Qu'il le garde. Je vendais les hôtels, sauf le K où j'avais rencontré Monica. Ça, je n'étais pas encore prêt à le laisser. Un autre demi-milliard en biens immobiliers, que Margie gérerait désormais.

Une fois ces ventes effectuées, je n'aurais plus qu'une seule tâche à accomplir : m'occuper de ma santé.

— Tu n'as pas peur de t'ennuyer ? me demanda Margie alors que j'en étais à la moitié de la pile.

— Si. Mais je ne vois pas ce que je peux y faire.

— On m'a parlé de quelque chose. Quelque chose qui pourrait t'intéresser. Qui occuperait un peu de ton temps. Et beaucoup de ton argent.

— Continue.

— C'est en Suisse. Ils ne sont pas loin de mettre au point un cœur artificiel.

— Non.

— Fabriqué à partir de tissus vivants. Sans pile ni alimentation extérieure.

— Non.

— Ils ont besoin de beaucoup d'argent pour soutenir le projet, et tu en as, toi.

— Je ne parle pas la bonne langue ? Non, je t'ai dit.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas les Suisses. Ils sont nuls en fromages.

— Super-réponse. Tu as une raison plus cohérente ?

Je reposai le stylo. À la tension dans mes mâchoires, je sus que je grimaçais.

— À quoi bon ? Pour donner de faux espoirs à ma femme, et mourir quand même à la fin ? Plus tôt elle

acceptera cette réalité, mieux ce sera.

Elle repoussa le stylo vers moi.

— Finis de signer.

Je repris ma tâche – signature sur les marques jaunes, initiales sur les violettes.

— Je dois gérer ma fondation pour l'art. Ça m'occupera.

— C'est ça, oui. Parce que tu n'as pas de temps à perdre en faux espoirs. Tu ne veux aucun avenir.

— C'est moi qui veux des enfants, je te signale !

— Si tu es mort, ce n'est pas un avenir. C'est un héritage.

Je jetai un coup d'œil à quelques détails du contrat avant de reposer le stylo.

— Tu joues sur les mots. Tu es bien une avocate.

— Et toi, tu es bien un mec, répondit-elle en ramassant les piles de documents. Tu veux juste pisser une dernière fois sur le monde. Je comprends qu'elle te tienne à distance.

Venant de n'importe qui d'autre, ça m'aurait mis hors de moi. Mais Margie m'aimait de façon inconditionnelle et quoi qu'elle pût dire, j'étais incapable d'éprouver de la colère envers elle.

— Tu sais très bien que je me fiche de cette histoire d'héritage.

— Consciemment, peut-être. Mais inconsciemment...

— Ce qui compte, c'est Monica.

— Tu envisages de lui léguer ton ADN, c'est ça ? Drôle de façon de séduire une fille...

Je me mis à rire – je ne savais pas quoi lui dire. Je n'étais pas certain moi-même de mes motivations.

— Ça fait plaisir de t'entendre rire, petit frère. J'ai cru qu'ils t'avaient amputé du sens de l'humour pendant l'opération...

— Tu restes déjeuner ? Je crois que je suis d'humeur à supporter encore un peu tes sarcasmes.

— Désolée, dit-elle en rangeant les papiers dans sa mallette, mais il y en a qui ont du travail...

— J'ai quelque chose à te demander, dis-je. Pour le dîner d'anniversaire de ce soir. J'ai besoin de Sheila et de toi.

Elle me lança un coup d'œil interrogateur en refermant son attaché-case.

— C'est quoi, ce quelque chose ?

— Une histoire de bijoux. Tu vas adorer ça.

— Je déteste les bijoux.

— Mais là, tu vas aimer.

MONICA

Je sortis du studio en milieu d'après-midi, tout à fait insatisfaite de mon travail. Je me rendis à la cuisine et, constatant que Jonathan n'était pas dans les parages, je pris son pilulier.

J'ignore comment j'avais fini par me convaincre qu'il était normal de compter les cachets de quelqu'un d'autre. À force de vivre avec Gabby, sans doute. Laurelin était là pour veiller sur Jonathan, vérifier qu'il prenait bien ses médicaments et ne faisait pas trop d'efforts. Ce qui ne m'empêchait pas de jeter un coup d'œil dans la petite boîte de plastique dont les compartiments étaient marqués des sept jours de la semaine.

Trop de pilules différentes, elles-mêmes réparties en sous-catégories. Pas étonnant qu'il ait besoin d'une infirmière professionnelle pour l'aider à y voir clair !

— Arrête ! me tançai-je en refermant la boîte d'un coup sec.

Je la repoussai dans son coin, entre le grille-pain et le frigo, mais c'était trop tard, les images étaient revenues, incontournables : je le voyais agonisant à l'hôpital, le cœur jaillissant de sa poitrine. Les motifs du tapis dans la salle d'attente de l'hôpital, la peinture, la cafétéria, la salle de réveil, tout cela défilait devant mes yeux.

Je les fermai, comme si cela pouvait suffire à effacer les odeurs et les couleurs de toutes ces semaines.

— Il va bien, me dis-je à voix haute. Arrête.

— Arrêter quoi ?

Jonathan entra par la porte du patio, luisant de sueur et d'eau de mer. Il venait d'aller courir.

— Arrête de semer du sable partout. Regarde ces saletés !

— Pourquoi ? demanda-t-il en m'attrapant par la taille pour m'attirer contre lui. Tu as peur que ça te gratte le dos ?

Il me poussa contre l'îlot de la cuisine et me mordit au creux de la nuque.

— Pas de marques ! protestai-je en essayant vainement de le repousser. On va chez Sheila, et...

Inutile de songer à finir ma phrase : il venait de glisser sa main entre mes jambes, attrapant ma culotte pour la tirer vers le bas.

— On vient juste de baiser, protestai-je.

J'aurais pu mettre fin à la sécheresse en Californie rien qu'avec ce qui coulait entre mes jambes.

— Tu peux définir « juste » ? demanda-t-il.

Sans ménagement, il souleva mon chemisier et me pinça le téton. Aussitôt, mon corps passa en alerte rouge.

— J'ai encore mal partout.

— C'est comme ça que je t'aime.

Cette fois, je le repoussai avec force.

— Je n'ai pas envie d'utiliser mon *safeword* pour des conneries, Drazen, alors bas les pattes. Je vais me préparer un sandwich. Tu veux quoi ?

Il sourit, notant ma remarque sans la croire vraiment.

— Toi, avec du beurre et de la confiture.

— Je vais prendre le pain qui reste d’hier.

— D’accord.

Il rabattit mon chemisier.

— Tu devrais avaler quelques protéines. Un œuf, quelque chose comme ça.

— Le machin que j’avale tous les matins contient assez de protéines pour créer une toute nouvelle espèce de mammifères.

Je l’embrassai avec douceur.

— Tu devrais essayer le chimichurri¹ sur du pain.

— Certainement pas.

Il ouvrit le frigo et se pencha vers le compartiment condiments. Son pantalon de jogging descendait bas sur ses hanches.

— Je sais que tu me regardes, dit-il sans cesser de fouiller dans le frigo.

— Tu as pris du poids.

— C’est ce pantalon qui fait ça.

Il sourit, referma la porte et posa sur le comptoir ce qu’il avait retiré du réfrigérateur.

Je dévissai le couvercle de la sauce pimentée et arrachai un morceau de baguette.

— Vas-y, goûte.

Je trempai le pain dans la sauce, mais j’en mis aussi peu que possible. J’avais envie que mon mari surmonte son aversion pour les aliments épicés. Je savais que ce dégoût le gênait vraiment.

— Allez, l’encourageai-je en lui tendant le morceau de baguette. J’ai fait ça de mes propres mains, avec ma mère. Pense aux générations de femmes qui ont parfait cette recette juste pour que tu la goûtes aujourd’hui.

— Pas la peine d’en faire des tonnes.

— Si tu veux, je ferai venir tout un orchestre de samba. *Cha cha chada...*

Je fis onduler mes hanches en rythme, mon bout de pain tendu dans sa direction.

Il m’attrapa fermement le poignet, et je me figeai, inquiète. Avais-je porté atteinte à sa virilité ?

Il soutint mon regard un instant avant de détourner les yeux, puis il embrassa le creux de mon coude, celui de mon poignet, puis croqua dans le pain ; il mâcha. J’attendis. Aucun changement dans son expression. Je souris, un peu plus détendue. Il déglutit.

— J’ai l’impression que mon visage est en train de brûler de l’intérieur.

— Ça te va à merveille.

Lâchant ma main, il revissa le couvercle du chimichurri.

— Tu es en train de contempler un homme libre, dit-il.

— Oh, oui, j’avais oublié que Margie passait aujourd’hui. Alors, tu t’es débarrassé de tout ?

— J’ai vendu tous mes hôtels de A à J. J’ai gardé celui où je t’ai rencontrée. C’est mon côté sentimental.

— Elle t’a parlé de ce truc, en Suisse ?

Il se tendit, et je déglutis, dans l’expectative. Était-ce plus complexe que je l’avais imaginé ? L’investissement était-il trop coûteux ?

— Oui, dit-il enfin.

— Et ?

— Je vais y réfléchir.

— Vraiment ?

— Je...

Quelque chose explosa en moi, aussi imprévisible qu'incontrôlable. Toutes les émotions que j'avais accumulées éclatèrent d'un coup, mais au lieu de me mettre en morceaux, la détonation me fit bondir en l'air comme une fusée. Je lui sautai au cou, bras et jambes noués autour de lui. L'assaut le prit par surprise, et il recula un peu en me rattrapant, déséquilibré.

— Seigneur, Monica !

— Joyeux anniversaire, mon amour.

Je l'embrassai sept fois. Je n'avais pas envie d'arrêter, mais il fallait que je parle.

— Ils sont tout près de la solution, ils ont juste besoin d'un coup de pouce. Je sais que ça représente beaucoup d'argent, mais ça vaut la peine, quand ils auront réglé le problème du rejet ils devront mettre au point des médicaments spéciaux sur lesquels ils sont aussi en train de travailler et ensuite il leur faut un sujet d'étude sain qui soit...

— Oh, du calme !

— ...Jeune, et qui n'ait pas d'affection secondaire.

— Monica...

— C'est toi. Toi. Surtout si tu finances les recherches, ils seront obligés de te prendre. Et ce cœur dure éternellement. Pour mourir, il faudrait que tu sois renversé par un bus à cent dix ans.

Il me lâcha, et je reposai les pieds par terre.

— Tu connais les probabilités que ça marche ? demanda-t-il.

— Excellentes ! m'exclamai-je en rangeant le pain dans son sachet. Elles sont excellentes. Je veux dire, je n'en sais rien. Je n'ai pas demandé. Mais les probabilités pour que le cœur que tu as en ce moment tienne seulement vingt ans sont forcément moins bonnes, vu qu'elles sont proches de zéro.

J'avais l'impression d'être une écolière un peu dépassée par sa joie. J'avais envie de chanter et de danser, et mon sourire était inextinguible. J'avais du mal à me contenir. Comme si les sept mois passés venaient d'être balayés, enfermés dans un flacon derrière la vitrine d'un buffet où nous pouvions les regarder pour voir combien ils étaient inoffensifs et bêtes. Jonathan s'appuya au comptoir en faisant cliqueter les glaçons de son verre, les yeux rivés sur eux, comme s'ils représentaient un problème qu'il lui fallait résoudre. Je me sentais puérile et folle comparée à lui. Je m'éclaircis la gorge, ravalant ma joie et tentant de retrouver le poids de mes inquiétudes. Mais c'était impossible. J'étais partie très loin, jusque sur la lune, et lui avait gardé les pieds sur terre. Je respirai profondément, m'efforçant de retrouver mon calme. Certes, ma réaction était exagérée, mais c'était son cœur, sa vie ! Si tout cela le perturbait, cependant, j'allais calmer ma joie, j'en étais capable. Je déplaçai le pain de quelques centimètres. Je posai la main sur une poêle, la poussant sur la plaque de la cuisinière. Sans cesser de sourire, je fis opérer un quart de tour à un bibelot que ma mère m'avait offert, et qui portait l'inscription « Belize ».

— Je croyais que tu voulais manger quelque chose, remarqua Jonathan.

— Laisse tomber, répondis-je en me plantant devant lui. Mon en-cas, ce sera toi.

Je tombai à genoux en tirant sur son jogging.

— Écoute, Monica...

Je le regardai par en dessous.

— Tu ne veux pas que je te suce la bite ?

Je le sentais déjà durcir dans ma main.

— J'adorerais ça, merci. Mais d'abord, j'ai des cachets à avaler. Ensuite, je voudrais aller me doucher. Alors je veux que tu montes, que tu enlèves tes vêtements et que tu te tiennes prête pour un petit coup vite fait avant de partir. Et quand je dis prête, je veux dire bouche ouverte et mains dans le dos.

— Oui, Monsieur, dis-je avec un sourire.

— Cette fois, tes jambes devront être grandes ouvertes elles aussi. Je ne plaisante pas. Notre temps est compté.

— Oui.

— T'ai-je dit à quel point j'aimais être ton mari ?

— Pas aujourd'hui.

— Laisse-moi m'occuper de toi là-haut, et je vais te montrer.

Notes

1. Condiment sud-américain à base de piment.

JONATHAN

J'adorais être marié à Monica. Du moins, une fois que nous eûmes remis les pendules à l'heure, elle comme moi. En dehors des médicaments, les semaines qui suivirent ma petite visite au studio avaient été exactement la lune de miel que nous n'avions pas eue.

Les choses allaient bientôt revenir à la normale, même si j'ignorais ce que ça voulait dire. Je n'avais toujours pas retrouvé le goût des aliments que j'aimais tant avant. Tout ce qui était épicé me paraissait toxique, et j'avais des envies de femme enceinte. Je pensais de moins en moins à ce bout de chair étrangère dans ma poitrine, qui ne me semblait plus requérir autant d'attention qu'auparavant. Avec Laurelin, c'était devenu la routine – mes médicaments, ma diète, et cette étrange addiction au footing qui satisfaisait mon équipe de médecins.

Tout était aussi normal que possible.

Ce qui m'importait le plus, toutefois, était de pouvoir m'occuper du corps de Monica, faire des plans pour lui et les exécuter. Si j'étais encore incapable d'apprécier ce chimichurri dont elle semblait avoir d'inépuisables réserves, je pouvais au moins la nourrir à la cuillère pendant qu'elle était à quatre pattes.

Je l'avais entendue rejeter des appels des gens avec qui elle travaillait, repousser des propositions, s'excuser. C'était une artiste, et il fallait qu'elle revienne rapidement à ses activités. Nous n'avions toujours pas parlé de la façon de gérer cet aspect de nos vies, mais quand ça arriverait, j'allais devoir admettre pour la première fois que je ne souhaitais pas la voir partir aussi souvent. Je ne savais pas quoi y faire.

J'avais toujours des visions de mon cœur s'échappant de ma poitrine. Parfois, il s'écrasait par terre dans une giclée de sang ; d'autres fois, il ne sortait qu'à moitié, ou encore, quand je grattais la cicatrice sensible sur mon torse, mes doigts passaient à travers la chair tendre et touchaient cette chose étrangère et palpitante qui se détachait alors de moi pour venir se poser sur ma paume.

Monica était toujours présente dans ces cauchemars. Dans les moins terribles, elle se contentait de me regarder avec horreur. Dans les pires, nous étions en voiture et ma mort provoquait un accident qui la tuait elle aussi. Alors, pour ce qui était de prendre l'avion... J'étais étrangement persuadé que mon cœur resterait au sol au moment du décollage, comme s'il était plus attaché à l'État de Californie qu'à mon corps. Bref, je gâcherais le voyage de Monica et je lui empoisonnerais la vie. Je n'avais plus peur de ma propre mort – je lui avais déjà fait face. Mais je ne supportais pas qu'elle influe sur la vie de ma femme.

Rien de tout cela n'avait de sens ni de logique. Et mon désir viscéral d'avoir des enfants était encore plus absurde. N'empêche qu'il était là, tout comme ma frayeur.

Je parvins donc à éviter le sujet tout le temps de notre trajet en voiture vers la maison de Sheila, à Palos Verdes. Le soleil de juin teintait le crépuscule de tons orangés et marine dignes de la palette d'un peintre, le fond de l'air était doux, le temps parfait. La capote baissée, nous roulions dans la Jaguar, Monica à mes côtés, assise de travers sur son siège.

— Tu vas t'asseoir comme ça devant mes sœurs ? demandai-je.

— Dis donc, si tu voulais que je me tienne bien, il aurait fallu être un peu plus doux...

— Tu ne m'as pas épousé pour ma douceur.

Elle m'enfonça un doigt dans les côtes et je me mis à rire. Après cela, cependant, elle adopta une position plus classique sur son siège.

— Y-a-t-il a un pays du monde où tu n'es pas allé ? demanda-t-elle.

— Sans doute.

— Un où tu aies envie de te rendre ?

— L'Islande. Mais les médecins n'ont pas dit que j'étais tiré d'affaire.

— Bien sûr que si. Tu n'as pas posé la question au docteur Solis. Il suffirait qu'on prévoie un stock de sachets de protéines et qu'on prévienne leurs meilleurs cardiologues que tu arrives.

Je ne répondis pas tout de suite. Je ne voulais pas me montrer abrupt, et nous devions continuer à communiquer. Je quittai la 110, et mes pensées ralentirent en même temps que la voiture.

— Cette idée... Elle me fait...

Je savais quel était le mot juste, mais je n'avais pas la force de le prononcer à voix haute.

— On peut se débrouiller pour qu'elle soit moins effrayante, dit-elle, comme si elle avait lu dans mes pensées.

— Je n'ai pas dit que j'avais peur, mentis-je.

— Moi, si.

Elle me prit la main et tourna la tête pour regarder le paysage.

— Quoi qu'il en soit, au moins, la nourriture là-bas n'est pas du tout épicée. Tu vas adorer.

Je la chatouillai, et elle se tortilla pour m'échapper. Qu'allais-je faire d'elle – à part lui tanner les fesses et l'aimer comme un fou ? À un moment ou un autre, parce que nous nous étions promis d'être honnêtes, je devrais lui avouer que, même si je finançais ce projet de cœur artificiel, je refuserais de le tester. Mais son soulagement et sa joie faisaient trop plaisir à voir pour l'instant. J'espérais presque qu'un obstacle extérieur se présente – un problème de groupe sanguin, de taille du corps, n'importe quoi.

Je franchis le portail pour me garer devant la maison de Sheila.

— Tu sais, ce truc en Suisse..., commençai-je en tirant le frein à main.

— Oui ?

— Si ça ne se passe pas comme tu l'imagines, si ça ne marche pas, tu risques d'être déçue.

— Ça marchera. Je le sais.

Elle n'attendit pas que je lui tienne la portière, mais bondit hors de la voiture pour se précipiter vers la maison d'un pas léger, comme si c'était l'anniversaire de quelqu'un.

MONICA

Jonathan me suivit en jouant avec ses clés. Il les faisait tourner autour de son doigt, puis sauter dans sa paume, en rythme. Tourner, sauter, tourner, sauter – le tintement métallique s'accordait avec son pas souple dans l'allée comme l'accroche entêtante d'une chanson. Il portait une chemise blanche, col ouvert et manches relevées, et un jean qui semblait taillé sur mesure tant il mettait sa silhouette en valeur. La course à pied avait encore affiné ses jambes et ajouté une grâce nouvelle à sa démarche.

Je sonnai à la porte de Sheila. Elle était assez large pour laisser passer deux adultes de front, et je me demandai un instant comment nous pourrions entrer sans voir personne. Mais ce n'était pas à moi de dissimuler les invités : ma tâche, c'était d'amener Jonathan ici à l'heure.

Il posa la main sur mon épaule nue puis me prit par la nuque, sans rien dire, dans un geste de possession absolue. Je me détendis au contact de sa paume.

La porte s'ouvrit. Sheila portait un jean moulant et un sweat à capuche couleur lavande. Pour une fois, elle s'était brossé les cheveux.

— Joyeux anniversaire !

— Merci.

Il lui fit la bise sans me lâcher, comme s'il craignait que je m'enfui.

Était-il arrivé quelque chose ? La fête avait-elle été annulée ? Où était l'accueil attendu ? Sheila nous laissa entrer. Jonathan me fit passer devant lui et je fis la bise à sa sœur. En regardant par-dessus son épaule, j'aperçus le buffet de petits fours, dont la taille me rassura. Je sentis plus que je ne vis la présence d'autres personnes.

Jonathan entra à son tour et referma la porte derrière lui. Alors s'éleva un cri « Surprise ! » – très fort, articulé par un grand nombre d'invités cachés dans le couloir, derrière le canapé ou dans le patio, qui jaillirent soudain dans la pièce comme si quelqu'un venait d'appuyer sur un bouton. Il resta un instant figé sur le seuil, puis il porta la main à sa poitrine et recula d'un pas, bouche ouverte, yeux écarquillés, le visage tordu par la surprise et la douleur.

Ma vision se brouilla d'un seul coup et je me précipitai vers lui avec en tête le bruit des machines de l'hôpital, l'odeur du désinfectant et l'image de la lumière blafarde sur son visage dans la chambre.

Je sentis ses mains et ses bras puissants autour de moi, en même temps que les bruits de la pièce crevaient le voile de terreur qui s'était abattu sur moi.

Des rires – une douzaine de personnes qui s'esclaffaient, d'autres qui poussaient un cri de surprise amusée. Jonathan me tenait contre lui, un sourire sur le visage.

— Espèce d'enfoiré ! dis-je.

— Allez, quoi, c'était marrant !

— Absolument pas, murmurai-je tout bas pour qu'il comprenne que j'étais très sérieuse.

— C'était le chimichurri de ce matin, argua-t-il en se massant l'estomac avec un sourire que je ne lui rendis pas.

Je lui lançai un regard de colère froide et, imitant son inflexion autoritaire, lâchai :

— Ne me refais plus jamais ça.

Il me regarda pensivement et se mordit les lèvres avant de s'excuser.

— Je suis désolé...

Mais j'étais encore sous le choc, et il me faudrait du temps pour lui pardonner ça. Par chance, Leanne arriva et me tendit un verre.

— Merci, dis-je.

— Laisse-le, c'est un abruti.

Bien que créatrice de mode, Leanne s'habillait en général de façon très banale, voire négligée. Mais ce jour-là, elle portait un jean aux motifs délavés étranges – elle en avait même sur les mains, comme si elle venait de le teindre elle-même.

Je jouai avec le contenu de mon verre – un jus coloré avec des glaçons – tandis que Jonathan saluait à la ronde.

— Qu'est-ce qui est arrivé à tes mains ? demandai-je à Leanne.

— On s'est lancés dans les jeans tie-dye importés d'Inde, expliqua-t-elle.

J'émis un marmonnement prudent, attendant qu'elle m'en dise plus.

— Comme tu vois, le résultat n'est pas très probant. En plus, ils ont raté la taille, fit-elle en remontant la ceinture du jean pour le rajuster.

Margie arriva sur ces entrefaites :

— Dis donc, tu pourrais te coiffer, de temps en temps, non ? lança-t-elle à sa sœur.

Dans un cliquètement de bijoux fantaisie, celle-ci lui tendit un majeur orné de bagues en argent. Leur chamaillerie se poursuivit pendant quelques instants, à la mode des Drazen. Je me tournai pour chercher Jonathan du regard et l'aperçus en grande conversation avec Eddie et un autre type. Il était détendu et souriant – aucun signe de crise cardiaque. Comme s'il sentait mes yeux posés sur lui, il se tourna dans ma direction et me fit un clin d'œil.

Enfoiré.

Superbe enfoiré.

Je m'excusai et me dirigeai vers la cuisine où le personnel s'agitait, ouvrant et fermant la porte du four et discutant dans ce langage si particulier des traiteurs, que je commençais à bien connaître. Eileen Drazen se tenait près de l'évier, vêtue d'un pantalon droit et d'une veste de tailleur, tête en arrière comme si elle venait d'avaler une pilule. Elle absorba une gorgée de whisky avant de se tourner vers moi.

— Bonjour, dis-je. Comment allez-vous ?

Je posai mon verre de punch pour en saisir un autre dans le placard. J'avais fini par comprendre que nous nous étions rencontrés dans des circonstances terribles, et elle avait fini par admettre que je n'étais pas avec son fils pour l'argent. Elle restait très distante, mais au moins elle n'était plus méprisante.

— Très bien, merci, et vous ?

— J'essaie de me remettre du coup de stress que je viens de vivre, dis-je en remplissant mon verre d'eau.

— Je comprends. Côté blague de mauvais goût, on a frôlé le summum. J'espère que vous vous vengerez.

— Où est Declan ? demandai-je.

Je comptais l'éviter. Après l'incident des trois médecins, il s'était contenté de rire, comme si c'était une simple méprise, et je n'avais aucune preuve qu'il m'avait joué un mauvais tour. Quand il m'avait dit que trois docteurs, c'était le signe que le patient était mort, il le croyait peut-être. Et d'ailleurs, c'était

vrai en général – on envoyait en fait avec les médecins une personne spécialisée dans le lien avec les familles. Dans notre cas, il s’agissait des deux médecins qui avaient effectué l’opération, et de l’anesthésiste qui l’avait suivie pour s’assurer que le patient restait plongé dans un coma artificiel pendant toute sa durée. De façon logique, ils étaient sortis en même temps de la salle d’opération, et Declan avait prétendu qu’il ignorait qu’ils seraient trois. Bien sûr, c’était plausible. Sauf que j’avais vu son sourire quand je m’étais effondrée – un sourire satisfait. C’était complètement subjectif, mais j’en étais pourtant persuadée. Depuis, comme ses enfants, je me méfiais de lui.

— Mon mari ? Il est dans le coin, répondit Eileen avec un geste négligent de la main. Ils sont tous là, je ne sais pas où.

— Vous avez vu le jean de Leanne ?

J’avais envie de la faire réagir, et, effectivement, elle eut un frisson de dégoût. Ma belle-mère était d’une pruderie incroyable, au point que je la soupçonnais de dissimuler un tempérament volcanique.

— Je le trouve plutôt joli, dis-je en sirotant une gorgée d’eau.

— Ça ne m’étonne pas, fit-elle d’un ton las. Je ne m’occupe plus des goûts de mes enfants, Dieu merci ! Une fois qu’ils sont partis, vous n’avez plus à vous soucier d’eux. Ce sont juste des gens qui vous invitent pour les vacances.

Je hochai la tête.

— Combien d’enfants veut-il ? demanda-t-elle.

— Dix, au minimum, dis-je en reposant mon verre sur le rebord de l’évier.

Eileen eut un petit rire.

— Ah, les hommes...

— Oui.

— Ils pensent que s’ils ont assez d’argent pour se payer des domestiques, ils peuvent avoir tous les enfants qu’ils veulent.

— Vous, vous ne vouliez pas huit enfants.

— J’en voulais seulement sept. Cela dit, le huitième...

Elle sourit.

— Il n’est pas si mal que ça. Et c’était bien d’avoir enfin un garçon. Ça nous a changés des disputes pour savoir qui avait fini l’après-shampooing.

Je me mis à rire.

— Vraiment, avec tout votre personnel ? Vous n’aviez pas de réserves d’après-shampooing ?

— Votre mari s’amusait à le vider systématiquement dans la baignoire, expliqua-t-elle. Il trouvait ça très drôle. Delilah avait beau en acheter des litres, il le jetait ou il le cachait.

J’aperçus Eddie qui approchait, costume clair et cravate rouge.

— Bonjour, Ed, l’accueillit Eileen. Ravie de vous voir.

Ils se firent la bise.

— Pareillement, madame Drazen.

J’avais rarement l’occasion de voir Eddie Milpas en société. Il connaissait Jonathan depuis la fac, mais pour moi il restait le type qui mettait tout le monde mal à l’aise quand il traînait dans les studios. Aussi, je faillis éclater de rire en entendant son ton de petit garçon poli.

— Vous êtes venu vérifier que le traiteur travaille bien ? demanda Eileen.

— Je suis venu vous emprunter cette jeune femme, répondit-il en me désignant du regard.

— Il faut vraiment qu'on parle affaires aujourd'hui ? maugréai-je.

— Si tu répondais à mes appels...

— J'en déduis qu'il est temps que je file, fit Eileen avant de s'éclipser, me laissant seule avec Eddie au milieu du personnel du traiteur.

— Je suis désolée, fis-je. J'allais t'appeler lundi.

— Quel lundi, exactement ?

— Ce lundi, parce que...

— Écoute, je comprends que tu aies autre chose en tête, je ne vais pas t'ennuyer longtemps.

— Tu ne m'ennuies pas, dis-je en croisant les bras sur ma poitrine.

— D'accord. Je peux te donner un conseil d'ami ?

— Non.

— Alors, un conseil de pro. Entièrement gratuit. Trouve-toi un agent pour filtrer tes appels, nom d'un chien.

Je me mis à rire – c'était exactement ce à quoi je pensais quand j'avais rencontré Jonathan. Eddie poursuivit :

— Si je n'étais pas l'ami de ton mec...

— Mon mari.

— ... tu raterais la chance de ta vie. Heureusement qu'on se retrouve à cette fête.

— D'accord, tu as toute mon attention.

— Ton mini-album sort dans quelques semaines. Au même moment, Quentin Marshall va lancer une autre chanson pour une association caritative, comme celle de Noël pour la sécheresse en Australie. Un seul titre, que des pointures. Tout le monde sera là.

— Qui ça, tout le monde ?

— Tout le monde. Omar. Brad Frasier. Les Glocks. Benita. Tu n'en croirais pas tes yeux. Et ils ont une place pour une voix féminine. Seulement, voilà...

Mon cœur battait à tout rompre. Ça pouvait être un départ en flèche pour ma carrière. Être associée à de tels noms pouvait me faire remarquer, me donner de la crédibilité et un certain standing, surtout si ça arrivait juste après la sortie de mon album.

— D'accord, dis-je. Quel est le hic ?

— Ils doivent regrouper tout ce beau monde, ce qui veut dire que l'enregistrement peut avoir lieu n'importe quand entre le 15 et le 30. Parce que ce sont les grosses pointures qui décident. Ils viennent quand ça leur chante. Du coup, les artistes moins connus doivent se tenir prêts.

— Je suis prête.

— Tu peux prendre un vol pour New York demain ?

— Demain ? New York ?

— Dis, c'est quand même Quentin Marshall...

J'avais soudain la gorge sèche. Je voulais sauter dans le premier avion pour m'installer au studio en attendant que les Glocks se pointent. Je voulais entendre Omar chanter en direct – j'avais tant à apprendre

de lui. Il avait un son incomparable, et j'étais certaine de pouvoir lui piquer quelques trucs.

— Je ne sais pas, dis-je.

— Tu ne sais pas ?

— Il faut que je demande à Jonathan.

Il leva les mains.

— Ça me va. Tu as jusqu'à demain.

— Demain, c'est dimanche.

— Pas de week-ends dans la musique.

— D'accord. Je t'appelle demain soir.

— Demain *midi*, dernier délai. Si tu savais le nombre de gens qui t'arracheraient les yeux pour être à ta place...

— Monica, lança Margie en passant la tête à la porte de la cuisine. On t'attend au piano.

Je jetai un coup d'œil sur le plan de travail avant de la suivre. Les serveurs s'agitaient autour d'un gâteau où ils allumaient trente-trois chandelles – c'était impressionnant à voir, et c'était bien le but.

Un homme qui avait failli mourir à trente-deux ans avait besoin de toutes ces flammes.

Arrête.

Il fallait que je cesse d'être obsédée par la greffe. J'avais trop longtemps lâché la bride à mes inquiétudes, comme si elles me servaient à me prémunir contre un nouvel accident, mais à présent, ma réaction naturelle était en train de se transformer en une attitude malsaine, comme un cancer qui métastasait. J'en étais réduite à craindre que jouer « Joyeux anniversaire » nous porte malheur – il fallait que ça cesse.

Je savais où se trouvait le piano. Lors de ma dernière visite, Sheila avait insisté pour que je joue quelque chose. Au début, j'avais eu l'impression qu'elle me prenait pour un singe savant, et je lui en avais voulu. Mais une fois que je m'étais mise à jouer, j'avais compris que je me trompais. J'avais joué le gospel *Wade in the water* pour la famille, et la musique avait rempli son rôle : elle nous avait réunis et nous avait donné un sujet de conversation – une façon de partager notre humanité. J'avais aimé la musique avant d'aimer mon mari, et la musique nous survivrait à tous les deux.

Je jouai quelques notes, attirant l'attention de la trentaine de personnes qui se trouvaient dans le salon. J'aimais ça. De l'autre bout de la pièce, les yeux de Jonathan se posèrent sur moi. Je vis qu'il discutait avec son neveu, une pomme à la main. Je reconnus la position de ses doigts – il lui apprenait à lancer une balle à effet rapide. Mais David n'avait que dix ans, et il était trop jeune pour ça. Je secouai la tête et levai même un doigt pour lui faire signe que non. Jonathan sourit, me fit un clin d'œil et montra le mouvement de poignet qui permettrait de donner l'effet à la balle – et une grosse tendinite à son neveu.

Hors de question qu'il apprenne ça à nos enfants !

— Allez, tout le monde, en chœur ! lançai-je au moment où on apportait le gâteau.

Nous entonnâmes ensemble « Joyeux anniversaire » – même si on ne peut pas vraiment jouer de piano avec trente personnes qui chantent sans l'écouter. Tant pis, pensai-je en souriant. Je les laissai se débrouiller avec le tempo et chantai avec les autres, sans qu'ils comprennent ce qui m'amusait autant. Jonathan s'approcha et se pencha sur le piano. Sheila vint poser la pièce montée sur le couvercle de l'instrument au moment où nous chantions en chœur la dernière syllabe.

Les bougies éclairaient le visage de Jonathan d'une lumière douce, et j'admirai ses yeux verts en pensant au cœur d'emprunt qui battait dans sa poitrine tandis qu'il soufflait les bougies. Ou du moins,

qu'il essayait – qui peut souffler trente-trois bougies d'un seul coup ?

— Bien tenté, fis-je en me levant.

Il passa un bras autour de ma taille et nous soufflâmes ensemble. Je voulais qu'il m'embrasse, mais son regard effectua plusieurs allers-retours entre le gâteau et moi, comme s'il cherchait à me faire comprendre quelque chose. Avions-nous manqué une bougie ?

Oui. La dernière bougie venait de se rallumer – sans doute un de ces trucs de farces et attrapes. Mais il y avait autre chose ; au pied de cette bougie, je découvris un écrin en velours entrouvert pour laisser voir une bague.

— Jonathan ?

Il cueillit la seule bougie encore allumée.

— C'est la flamme de mon amour.

Il souffla dessus, et elle se ralluma. Autour de nous s'élevèrent des exclamations attendries. Jonathan sourit.

— Je ne pensais pas qu'il y aurait autant de monde...

Margie lui prit la bougie des mains et la moucha pour l'éteindre. Je trouvais l'idée très mignonne, mais quelque chose clochait.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je tandis que Jonathan me faisait rasseoir devant le clavier. Nous sommes déjà mariés...

— Pas comme il faut, dit-il en sortant la bague de son écrin. Pas pour les bonnes raisons, et pas comme j'en ai envie.

Où étaient les gens ? Je ne les entendais plus, ne les voyais plus. Il n'y avait plus que cet homme, ce roi, qui s'agenouillait devant moi.

— Jonathan, tu n'es pas obligé. Je...

— Tu vas me donner la main, oui ou non ?

— Impossible, fis-je en les pressant sur les yeux comme si je pleurais. J'en ai besoin. Attends.

— Allez, finissez-en ! lança une voix d'homme dans l'assistance.

— La ferme, Pat, répondit quelqu'un.

Jonathan toucha mon poignet gauche et je lui laissai ma main. Je ne portais plus la bague de fiançailles empruntée à sa sœur, juste notre alliance en anneau de porte-clés.

— Monica, veux-tu m'épouser ?

Je tentai de ravalier mes larmes ; avant que j'aie pu répondre, il poursuivit :

— Veux-tu d'un mariage normal avec moi ? Veux-tu t'engager à passer notre vie ensemble ?

Il secoua la tête comme s'il improvisait tout au fur et à mesure.

— Veux-tu que nous fassions un vrai mariage ? Que nous nous disputions pour le plan de table ? Que nous cherchions ensemble nos points d'accord ? Les fleurs, les invitations... tout ce qui compte pour nous. Je veux que nous fassions ça bien. Je veux qu'on prenne notre temps, parce que tu le mérites. Parce qu'on le vaut bien. Nous réfléchissons à tout. Je veux que tu aies tout. Tout.

Tout recommencer. Une deuxième chance, la normalité, enfin.

Ce n'était pas une reculade ou des regrets. C'était un cadeau qu'il me faisait.

— Je t'aime, murmurai-je à travers mes larmes. Je te veux. Je veux tout.

Il me passa l'anneau au doigt. Il s'ornait d'un diamant jaune imposant.

— Jaune canari, dit-il. Pour mon petit oiseau.

— C'est dégueu, Tonton Jon ! lança David avec une grimace de dégoût devant l'amour des adultes.

— Il a raison, c'est dégueu ! s'écria un adulte en riant.

Jonathan me jeta un regard, et je perçus une lueur malicieuse dans ses yeux.

Je compris tout de suite à quoi il pensait – mais trop tard, il avait déjà ramassé un peu de crème sur le gâteau pour la lancer sur celui qui venait de parler.

— On a dit la ferme, Pat ! cria-t-il.

Sur une impulsion, je cueillis à mon tour un peu de gâteau et le jetai sur mon mari et fiancé, ornant son visage d'un bouc en chantilly.

— Tiens-toi bien avec les invités !

Il souffla, répandant à son tour de la crème sur moi, et tout le monde se mit à rire et applaudir. Du haut de ses dix ans, David vit l'occasion et la saisit : il écrasa ses deux mains sur le gâteau pour nous en jeter une bonne poignée à chacun. Jonathan, qui n'allait pas laisser un gamin de dix ans donner l'impression d'être plus immature que lui, fouetta le gâteau d'un revers de la main pour en éclabousser son neveu. La moitié de la crème finit sur le costume d'Eddie.

— Fais gaffe, ducon ! cria celui-ci.

— Surveillez votre langage ! fit Sheila.

Trop tard.

Son fils lui jeta une nouvelle poignée de gâteau. Tout jeune qu'il était, il visait déjà très bien, et il l'atteignit en plein visage.

— Toi, tu vas avoir des problèmes ! s'écria-t-elle.

Je refermai le couvercle du piano juste à temps, car soudain, une bataille rangée se déclencha. La crème chantilly voltigeait dans tous les coins, dans les rires et les cris. Il faut dire que le gâteau était sacrément imposant, ce qui faisait pas mal de munitions. J'en étais recouverte, et Jonathan aussi, tout comme ceux qui étaient restés à proximité, et nous riions tous à gorge déployée, le visage maculé de crème et de fruits confits. Les enfants léchaient le sol. Eileen glissa sur un morceau de gâteau et tomba sur les fesses en riant – sa petite-fille en profita pour en glisser une part dans son chemisier. Leanne tomba en tentant de l'aider à se relever. Jonathan, mon roi, me prit dans ses bras pour lécher le gâteau sur mes lèvres.

— Déesse...

Il parlait tout bas – précaution inutile, car dans la cohue, personne ne prêtait attention à nous.

— Oui, Jonathan. Oui, je veux t'épouser.

— On prendra tout notre temps.

Il m'embrassa sur la joue.

Notre temps. C'était une façon de me permettre d'arrêter de compter les mois et les années. De prendre les choses comme elles venaient, de cesser de m'inquiéter en permanence des coups éventuels du destin. Le temps nous appartenait – quelle que fût sa durée, il était à nous.

Le personnel avait nettoyé les dégâts. Parmi les invités, certains avaient enlevé des vêtements, d'autres les avaient rincés sous l'eau et les portaient mouillés. Sheila m'avait prêté un pantalon de jogging en velours bleu pâle et un t-shirt à l'encolure si large qu'il me tombait sur l'épaule.

C'était, je crois, la meilleure fête de ma vie.

— J'adore ce que tu portes, fit Jonathan en embrassant mon épaule dénudée.

Nous étions assis devant le piano dans le salon vide. Je jouais un morceau de jazz en sourdine.

— Ça ne va pas très bien avec la bague, fis-je observer.

— Elle t'ira très bien quand tu seras nue, je pense.

— Elle est superbe, je l'adore.

C'était vrai. Je n'arrêtais pas de la regarder.

— Je n'essaie pas de changer notre premier mariage, déesse. Je veux que tu le saches.

— Je le sais.

— Mais il était trop rapide, non ?

Je soupirai. Oui, nous nous étions mariés à la hâte, et sans doute pour de mauvaises raisons, mais je n'avais pas beaucoup réfléchi à ça. Depuis six mois, j'avais arrêté de me poser des questions sur un grand nombre de sujets, parce que c'était trop douloureux. J'avais le sentiment que, désormais, je ne pouvais l'éviter.

— Je t'ai fait un cadeau d'anniversaire, dis-je.

— Qu'offre-t-on à un homme qui a tout ?

De ses lèvres et du bout des doigts, il effleura mon épaule, remontant vers ma nuque. Je souris. Il pensait tout avoir. J'ignorais que j'avais épousé un tel optimiste.

— Je voulais te jouer ça devant tout le monde, mais tu m'as volé la vedette avec cet énorme caillou.

— Ils en avaient un plus gros, mais il avait un défaut.

— Ce n'est pas la taille qui compte.

— Non, c'est la flottaison, fit-il en mimant un bateau avec sa main. S'il est trop petit, il coule.

Nous éclatâmes de rire tous ensemble.

— Tu veux entendre ta chanson ou non ?

— Plus que tout.

J'inspirai à fond.

— Je veux que tu le saches, j'en ai écrit une autre avant, qui parlait de tout ce que nous avons vécu depuis six mois. Et je la détestais. Elle était... je ne sais pas. Moche. Sur des choses qui ne sont pas importantes.

— Je peux l'entendre ?

— Non.

Je touchai le clavier et trouvai mon rythme.

— Elle est courte, prévins-je.

— Chante-la deux fois.

— Prêt, Drazen ?

— Prêt, Drazen.

Je chantai en sourdine pour mon unique auditeur. Je n'avais pas assez confiance pour la chanter plus fort – il faudrait pour cela que je la récrive une bonne centaine de fois.

*Comme tout est fragile
Et si réel pourtant
Je le sens je le touche
Je le tiens comme un enfant
Mais ça ne fait rien*

*Je suis à toi pour toujours
Tu es mon après
Tu es mon autel
Je suis ta prière
Où je commence
Et où tu finis
Quand tu me délies
Nous sommes des pétales dans le vent
Des fleurs, des graines
Je suis un souhait, je suis un souffle*

*Je suis ton cœur
Tu bats en moi
Je suis ta voix
Toi ma chanson*

— Joyeux anniversaire, conclus-je en posant les mains sur mes genoux. Et beaucoup d'autres à venir.

Nous nous embrassâmes. Sa peau sentait le gâteau, sa langue le sel. Dans les bras l'un de l'autre, bouche contre bouche, nous ne formions qu'une seule âme.

JONATHAN

Nue, elle était parfaite. Je la laissai là, les mains le long du corps devant mon fauteuil pour que je puisse la contempler, coudes sur les genoux, poings sous le menton, penché vers elle. Elle était à portée de ma main, mais je ne la touchai pas.

— Regarde devant toi, Monica.

Je savais ce que ça lui faisait quand je lui ordonnais de ne pas bouger. Je l'avais compris dès la première nuit où je l'avais envoyée dans ma chambre à l'étage, nue ; à présent, après ma fête d'anniversaire, avec le diamant canari à son doigt, je regardais son corps changer. Elle faisait de son mieux pour rester immobile, parfaitement consciente de mon regard sur elle. Elle figée, moi concentré, je savais qu'elle mouillerait et serait prête de jouir avant même que je la touche.

Ses tétons étaient dressés dans l'air de la nuit. Le triangle entre ses jambes contenait une infinité de promesses de plaisir et d'obéissance. Au-delà des vitres ouvertes sur la terrasse, le ressac de l'océan constituerait le bruit de fond de ses cris de plaisir.

Lentement, je tendis la main et touchai son ventre, qui frissonna comme une vague à mon contact. Mes doigts glissèrent vers le creux entre ses cuisses pour la caresser là. Son corps réagit et je reculai la main.

— Je ne vais pas te baiser, dis-je. Tu as des bleus partout où je voudrais mettre ma queue.

J'embrassai son nombril avant de reculer de nouveau.

— Ma bouche va très bien, dit-elle.

— La mienne aussi.

Je la caressai lentement, jouant avec ses seins.

— Ça te dirait que je t'allonge sur le lit, jambes écartées, avec juste la pointe de ma langue sur ta chatte ? Tu crois que si j'y allais tout doucement, tu jouirais ?

— Oui. J'en suis sûre.

— Tu aimes ta bague ?

— Je l'adore.

Je me levai et l'obligeai à écarter les jambes avec mon pied. Elle en avait l'habitude, et réagit à la perfection. Je passai derrière elle, la contemplant ainsi, encadrée par l'océan, les courbes de son cul somptueux bleu et noir dans la lumière du soir. Je me mis à genoux, si proche d'elle qu'elle devait sentir mon souffle. J'attendis que la tension devienne si forte qu'elle semblait pouvoir éclater d'un seul coup.

Mon doigt caressa l'intérieur de sa cuisse, où apparaissaient des bleus inquiétants. J'avais cessé de me sentir coupable : je maîtrisais la différence entre jouer et faire mal.

— Je suis désolé pour la fête. De t'avoir inquiétée. C'était juste une blague, je n'ai pas réfléchi.

— Ne refais jamais ça. J'en mourrais.

Je caressai ses lèvres humides, m'attardant dans sa sève.

— C'est juste que...

Elle hésitait à tout me dire.

— Vas-y, dis-je.

— Cet hôpital. Les odeurs. Les couleurs. Toi. Tout ça me ronge. Dans mon sommeil, j'entends les

docteurs murmurer. Je rêve que tu meurs dans une chambre que je ne parviens pas à trouver. Quand je pense à tout ça, c'est ta souffrance qui me vient, qui me blesse. Désolée de ne penser qu'à moi.

— Ce n'est pas le cas, murmurai-je en l'embrassant dans le bas du dos.

— J'ai tellement peur. Je sais qu'un jour, il faudra que j'y retourne avec toi, et ça me terrifie.

Je posai la joue sur le haut de ses fesses, les bras autour de sa taille. Elle ne bougea pas les mains, toujours obéissante quand nous jouions. J'entendais sa respiration entrecoupée.

— Je ne t'ai pas donné la permission de pleurer.

— Je suis désolée.

Je m'écartai d'elle pour me relever.

— Sur le lit, déesse. Sur le ventre, les mains sous les cuisses. La tête vers la fenêtre.

Elle obéit, offrant automatiquement son cul. Ma queue se durcit instantanément. J'appuyai sur ses fesses pour qu'elle s'allonge complètement. Elle me regarda enlever mes vêtements – j'enfilai un pantalon de pyjama pour ne pas la distraire.

— Attends-moi ici.

J'allai chercher de la lotion dans la salle de bain. La dernière fois que ça m'était arrivé, j'avais trouvé son test de grossesse négatif. Chaque fois que j'y retournais, j'y pensais, et ça me peinait tellement que je préférais souvent utiliser les toilettes de l'entrée.

— On joue encore ? demanda-t-elle quand je m'assis sur le rebord du lit.

— Non.

Je versai un peu de lotion au creux de ma main et fermai le poing pour la chauffer.

— Je veux que tu me baises, dit-elle.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est mon anniversaire, je fais ce qui me plaît.

Je passai la lotion sur son dos, faisant glisser lentement mes mains de ses épaules vers sa taille. Elle ferma les paupières. Je remontai en augmentant légèrement la pression de mes paumes, et elle gémit de plaisir.

— De quoi parlais-tu avec Eddie ? demandai-je.

Je la sentis se raidir.

— Du calme. C'était juste une question. Il t'a agacée ?

Je commençai à pétrir ses épaules et ses biceps.

— Non. C'est juste qu'il y a un truc intéressant à New York, mais je pense que je ne peux pas y aller.

— Ah non ?

Elle émit un bruit à mi-chemin entre « non » et « c'est bon ».

— Ces deux dernières semaines, c'était bien, déesse. Très bien.

J'insistai sur ses épaules quelques secondes avant de repartir sur le bas de son corps. Je m'arrêtai juste au-dessus de son cul, superbe et marqué, pour enfoncer les pouces de part et d'autre de sa colonne vertébrale et remonter.

— Mmh...

— Tu es tout. Tout pour moi. Et je veux que tu ne changes rien. Surtout pas ton talent ni ton ambition.

— Je ne veux pas être loin de toi, marmonna-t-elle.

— Je suis lié avec toi, où que tu sois. Tu le sais, non ?

Elle ouvrit les yeux et me regarda par-dessous sa frange.

— Viens avec moi.

— Non. J'ai des trucs à faire ici.

— Comme quoi ?

— Chut.

J'écartai ses cheveux et l'embrassai avant de prendre la bouteille de lotion pour rejoindre le fond du lit.

— Il faut que tu vives ta vie. Si je n'avais pas été malade, tu te déplacerais sans t'inquiéter. Sans que nous nous inquiétions.

Et c'est ce que je veux pour toi.

Je ne pouvais toucher ni l'intérieur de ses cuisses ni ses fesses magnifiquement abîmées. J'avais acheté ce palmier en pot sans savoir exactement s'il serait efficace, mais le résultat avait dépassé toutes mes espérances. Je massai ses pieds et ses mollets pour effacer ses inquiétudes et son stress.

— Nous devons vivre à fond, déesse. Nous devons tous les deux vivre nos vies comme si nous pouvions mourir demain, et imaginer en même temps que nous vivrons jusqu'à cent dix ans.

Elle gémit doucement. Je lui avais promis ma bouche, et ma queue voulait la sienne, mais quand j'eus fini de lui masser les pieds, elle s'était endormie.

MONICA

J'appelai Eddie depuis la terrasse pendant que Jonathan allait courir, et lui annonçai que j'irais à New York. Laurelin arriva quelques instants plus tard et se laissa tomber dans le transat près du mien, avec ses tennis et son blouson violet.

— Vous repartez ? demanda-t-elle.

— Oui. New York. Un truc assez important. Pourquoi ?

— Je suis absente la semaine prochaine. Jerry m'emmène à...

— Impossible ! dis-je en me redressant d'un bond. Je veux dire, vous pouvez prendre une semaine, mais pas celle-ci. Je vous en prie !

— Ne vous inquiétez pas, fit-elle, une main sur mon épaule. Je lui préparerai tout ce qu'il faut. Il s'en tirera très bien.

Je ne voulais pas contrarier ses projets, bien entendu, et je savais pertinemment que Jonathan pouvait se passer d'elle. Sauf que mon cœur n'était pas de cet avis – j'étais trop inquiète pour me résoudre à tomber d'accord avec elle.

— Vous savez quoi ? dis-je en me rasseyant. Je vais rester ici. En fait, ce n'est pas si important, ce truc.

Laurelin se laissa aller contre son dossier et posa les pieds sur la petite table de verre. Elle devait me prendre pour une schizophrène.

— Vous savez, si c'était chez moi, je n'aurais jamais envie de m'en aller non plus. Je resterais ici toute la journée à attendre l'accouchement.

Je pouffai de rire et elle me sourit.

— Je pense que vous pouvez y aller, dit-elle après quelques instants de silence.

— Non, pas la peine.

— Je pense que vous *devriez* y aller.

Comme je ne répondais rien, elle continua :

— Je ne resterai pas là toute la vie, et vous devez apprendre à vous débrouiller sans moi. Vous savez, ses problèmes de rejet, les médicaments qu'il doit prendre... Ça ne s'arrêtera pas. Ce sera toujours comme ça. Et je comprends que vous restiez avec lui parce que vous êtes inquiète. Mais à un moment ou un autre, il faudra lâcher prise.

Je serrai les dents.

— Je ne le laisserai pas tomber.

— Vous savez très bien ce que je veux dire.

C'était vrai. Elle voulait dire que je devais cesser de le mater, mais j'avais fait semblant de ne pas comprendre. Sinon, j'aurais été obligée d'admettre qu'elle avait raison.

JONATHAN

Je courus. Loin. Assez loin pour que Monica ne puisse pas m'entendre – et encore un peu après ça. J'arrivai jusqu'à l'endroit le plus fréquenté de la plage puis regagnai la route en tentant de me débarrasser du sentiment que, si Monica allait à New York, tout irait de travers.

Quand j'avais onze ans, j'avais un gant de baseball de la marque Rawlings Gold. La meilleure. Je l'avais fait à ma main, il était parfait. Un après-midi de printemps, je jouais à la balle avec mes cousins dans le jardin. Nous échangeons de nouveaux gros mots. Quand nous sommes rentrés pour jouer à des jeux vidéo, j'ai oublié le gant dans l'herbe, comme ça m'était déjà arrivé des dizaines de fois.

Il ne pleut jamais à Los Angeles... sauf quand on laisse son gant dehors. Alors, il tombe des cordes, et le cuir durcit. Une négligence idiote peut provoquer un désastre. Je m'étais racheté un gant, mais ce n'était plus pareil. Ma main avait grandi avant que j'aie eu le temps de le faire, et j'avais toujours ressenti une perte inexprimable.

Je ne voulais pas traiter Monica comme un gant de baseball – je ne voulais pas qu'il lui pleuve dessus pendant que j'avais le dos tourné.

— Quentin ? fis-je quand mon ami décrocha.

Une douzaine de mouettes que je dérangeais s'envolèrent en piaillant.

Quentin Marshall me répondit avec son accent australien. C'était une rock star spécialisée dans les œuvres caritatives, et j'avais signé un gros chèque pour sa fondation quelques années plus tôt.

— Drazen ! Comment vas-tu ? On m'a dit pour ton palpitant, mon pote. Dur.

— Oh, c'est ce qui rend la vie intéressante...

— On peut le voir comme ça.

Il se tut et j'entendis derrière lui la sirène d'une ambulance et le vrombissement d'un bus, un bruit de fond typiquement new-yorkais.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda-t-il.

— Tu as invité ma femme à chanter un truc avec toi ?

— Ouais, j'espère qu'il n'y a pas de malaise ? Elle a une sacrée voix. Et la cause a besoin d'un petit coup de pouce. Y'a des gamins qui meurent de soif chaque jour.

— Tu peux toujours compter sur moi. Mais si Monica décide de venir, je voudrais que tu me rendes un service.

— Dis-le, tu l'auras.

Comment formuler ma pensée sans passer pour un grand malade ? C'était pour le bien de Monica, évidemment, et ce n'était pas comme si elle n'était pas déjà partie de la maison, mais je me sentais différent. Changé depuis ces dernières semaines.

— Si elle a besoin de quoi que ce soit, ou si tu *penses* qu'elle a besoin de quelque chose, même si elle-même ne le sait pas... tu peux t'arranger pour qu'elle l'ait ? Je veux qu'on s'occupe d'elle.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Mon pote, je vais la chouchouter comme une plante rare. Juré.

— Merci.

— Avec plaisir.

Nous raccrochâmes. L'océan battait les rochers, les polissait depuis des millénaires. Je le regardai faire pendant quelques minutes avant de reprendre ma course.

MONICA

Depuis la greffe, il m'était déjà arrivé de quitter Jonathan, d'aller dans des endroits inconnus. Je les avais traversés sans les regarder, le cœur lourd. Mon voyage à New York n'avait rien de différent. J'étais toujours inquiète, toujours tiraillée par l'envie de rentrer à la maison sur-le-champ. Pourtant, quelque chose avait changé. Mon inquiétude semblait moins sombre, mes pensées moins douloureuses. Je ne me sentais pas coupable, mais vivante, vibrante, pleine de potentiel, et Jonathan me manquait. Son rire, sa compagnie, ses mains me manquaient, mais je sentais sa présence autour de moi. La culpabilité avait laissé un vide derrière elle, et la nature ayant horreur du vide, ce vide s'était rempli d'espoir.

Je pris un vol régulier, car j'avais envie d'être entourée de gens, de sentir la vie trépider autour de moi – les voyageurs qui allaient et venaient, les bébés qui pleuraient, les pilotes et les hôtesses traînant leur petite valise carrée derrière eux, les couleurs criardes et les lumières artificielles des boutiques de l'aéroport, les moquettes usées sous mes pieds.

Je n'avais pas eu besoin d'inventer une histoire pour dire à Jonathan que je ne prendrais pas son avion – au lieu de raconter quelque chose au sujet de mon planning, je lui exprimai mon besoin, aussi étrange qu'il fût. Il me comprit, et me demanda malicieusement si, tant qu'à faire, je ne voulais pas aussi prendre un charter.

Ça ne me parut pas nécessaire. Épouser un Drazen avait ses privilèges.

Il avait ri et m'avait pris dans ses bras, en me proposant de demander à ses secrétaires de s'occuper des réservations. Je me sentais très proche de lui au lit ou dans nos jeux, ou encore quand il me massait le dos en disant à quel point il m'aimait ; mais c'est seulement à ce moment-là, quand il entendit et accepta mon besoin, que je me sentis vraiment mariée. Il me comprenait. Je pouvais lui dire ce qui me passait par la tête, même si ça n'avait pas de sens, et il était d'accord. Il me soutenait. Il était devenu une partie de moi, de mes pensées – un partenaire à part entière.

J'avais toujours cru comprendre ce mot, mais je m'étais trompée.

Dans l'avion, je me sentais si heureuse que je n'arrêtais pas de bavarder avec mon voisin, de musique et de danse. C'était un chorégraphe français, et, bien entendu, son attitude m'indiqua clairement qu'il aurait adoré baiser avec moi, même après avoir vu la bague. Mais je m'en fichais. Je ne coucherais pas avec lui, mais je pouvais profiter de la conversation.

Après tout, j'avais épousé un roi. Je me fichais de ce que les autres pouvaient attendre de moi.

Un bodybuilder en costume m'attendait dans le hall d'arrivée, portant une pancarte « Mme O'Drassen ».

— Bonjour, le saluai-je. Vous êtes Dean ?

— Oui, M'dame, dit-il en prenant ma valise. Je vais vous conduire à l'hôtel pour y poser vos affaires. Je suis à votre disposition pendant toute la durée de votre séjour, vous pouvez m'appeler quand bon vous semble.

— Super. J'ai un dîner ce soir, dans Hell's Kitchen. Vous pourrez m'y conduire ?

— Absolument.

Je n'étais jamais venue à New York, et la ville m'impressionna par son côté surpeuplé, vieux, étroit, et pourtant brillant, spacieux et plein de vie – et ce n'était que ce que j'en voyais depuis la fenêtre d'une Rolls Royce argentée.

Jonathan m'avait réservé une chambre au Stock de New York, le jumeau de celui où j'avais travaillé,

parce que, selon lui, son hôtel, qu'il venait de vendre, était « miteux ». Ici, tout était parfait. La chambre était immense, luxueuse, avec des proportions harmonieuses et des fenêtres qui donnaient sur un patio où j'aurais voulu me reposer des heures avec mon mari.

Jonathan était en train de transférer son hôtel dans l'East Side. L'hôtel D., sur l'avenue du même nom. Son quatrième, qui représentait un gros risque. Il m'avait dit qu'il était trop petit pour moi, trop vieux, trop à la mode, trop bruyant – bref, un million de raisons pour que je séjourne au Stock. Au bout de quelques minutes, j'avais compris qu'il considérait tout simplement que le quartier n'était pas assez sûr pour moi, allez savoir pourquoi. Mais après tout, il avait souvent implanté des hôtels dans des quartiers à fort potentiel de développement ; peut-être que celui-ci n'avait tout simplement pas marché.

Le Stock avait tout ce qu'on attend d'un bon hôtel. Des tapis en laine épais et anciens. Des boiseries en érable et acajou. Des lampes de cuivre polies par le temps avec des abat-jour de verre aux formes baroques, et des employés en uniforme.

Le vol m'avait épuisée, mais une douche me rafraîchit en un clin d'œil, et je repartis pour ne pas avoir à penser à Jonathan et au fait qu'il me manquait.

— Tiens, je connais ton visage ! lança Omar quand je débarquai au dîner qui nous réunissait avant l'enregistrement.

Hartley Yallow et la célèbre Trudy Crestley étaient déjà là, la tablée était imposante.

— Je connais le vôtre aussi, répondis-je.

Tout le monde connaissait Omar – il avait la beauté classique des Sud-Américains, héritée d'une mère argentine et d'un père italien. Mais pour ce qui était de sa voix, en revanche, aucun généticien n'aurait pu expliquer d'où elle venait.

Je m'assis avec eux et nous commandâmes. D'autres personnes arrivèrent. J'avais du mal à retenir les noms, car même si je les connaissais tous de réputation, je planais sur un petit nuage, ravie d'être là. Ivan Braf arriva avec sa femme, dont j'enviais la présence. J'aurais voulu que Jonathan soit à mes côtés, même muet. Ce n'était pas de peur de manquer des moments à ses côtés, c'est juste que sans lui, rien n'était tout à fait complet. Mais c'était bon. Très bon. Quentin Marshall arriva avec les membres du groupe Breakfront.

— Monica Faulkner, me lança-t-il avec son accent australien à couper au couteau, je suis ravi que vous soyez venue. Ça va nous obliger à jouer un peu mieux que d'habitude.

— Oh, je ne pense pas que...

— On a besoin d'elle sur le refrain, fit Omar en pointant sa fourchette vers moi. Ce sera génial.

— C'est *toi* qui étais censé le chanter, remarqua Quentin.

— Je...

Je n'eus même pas le temps de protester.

— Ça ne sert à rien de l'avoir fait venir si on ne met pas sa voix en valeur, expliqua Omar.

— Tout à fait exact, répondit Quentin.

— Une minute ! fis-je en frappant du poing sur la table.

C'était osé, mais qu'importe leur réaction, je devais dire ce que j'avais à dire.

— Ça me fait plaisir, mais ça n'a pas de sens. Mon nom ne fera pas vendre le disque, et le but du jeu c'est bien que les gens l'achètent, non ? Personne ne me connaît, pas la peine de me mettre en avant.

— Elle n'a pas tort, remarqua Trudy.

Je la remerciai d'un signe de tête qu'elle me rendit.

— D'accord ! s'écria Quentin. On répétera demain, on essaiera pour voir ce que ça donne. Quand Victory Spontaine sera là – Dieu sait quand, donc – on décidera. Maintenant, j'ai soif.

Il fit tinter les glaçons au fond de son verre et se tourna, cherchant du regard un serveur.

Jusqu'à cet instant, je n'avais pas remarqué que le reste des convives du restaurant nous dévoraient du regard. Les écrans des portables étaient tendus vers nous pour nous photographier, les petits flashes crépitaient. Ce dîner servait aussi à nous faire de la pub, je n'y avais pas pensé. J'aurais dû mettre du rouge à lèvres ou faire un truc avec mes cheveux.

Omar, assis à mes côtés, se pencha vers moi.

— N'empêche, j'insisterai pour que tu chantes le refrain.

— Pourquoi ?

— Parce que tu as la plus belle voix que j'aie jamais entendue.

Je déglutis à grand-peine.

— N'empêche, mon argument reste valable.

— Si nous voulons vendre le disque, il faut qu'il soit *bon*. C'est notre priorité numéro un.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Omar D'Alessio me complimentait. Incroyable ! J'avais déjà du mal à croire qu'il me parle.

— Toi aussi, tu es super-fort, Omar.

— Je n'ai jamais dit le contraire, répondit-il en me prenant par la taille. Mais il y a de la place pour plusieurs.

Il me fit la bise, et je me sentis acceptée comme musicienne et comme artiste. La seule chose qui manquait à ce moment, c'était Jonathan. J'aurais voulu qu'il voie ça.

JONATHAN

Dans la cuisine, Laurelin s'affairait à préparer dans deux boîtes hermétiques les aliments que je devrais mixer pour mes repas pendant deux jours. Elle mesurait avec attention les doses de vitamines, de légumes verts, de laitages, de vomi en poudre et de caca séché avant de les disposer en couches grotesques, mais saines, qui resteraient dans le frigo jusqu'à ce que je les mange à contrecœur.

Qu'importe. Je n'aurais plus qu'à les préparer et à tenter de les avaler. Elle avait déjà pris ma tension (11-7), prélevé un peu de sang (comme chaque mois) et mesuré mon rythme cardiaque (plutôt bon). Elle avait sorti les médicaments pour la semaine afin que je n'aie pas à les compter. Le privilège d'être riche : je pouvais payer quelqu'un pour qu'il s'occupe de ma santé.

— Où est-ce qu'il vous emmène ? demandai-je.

— On va à Monterey en voiture, répondit-elle de sa voix chantante. Donny reste chez sa grand-mère, c'est une fête pour lui.

— Super.

— Je vous ai laissé tout ce dont vous avez besoin jusqu'à mercredi. Ensuite, vous n'aurez qu'à suivre les instructions sur le frigo pour en préparer une nouvelle dose. Je vous aurais bien laissé de quoi tenir pour les dix jours, mais les aliments sont périssables.

— Ce serait bien qu'ils périssent, oui, fis-je sans réfléchir.

Je lisais les infos sur ma tablette et j'avais l'humour en pilote automatique.

— Arrêtez un peu. Voyez le bon côté des choses.

Je la regardai me sermonner, index levé.

— Il y a vingt ans de ça, c'est vous qui auriez péri. Et quand vous râlez, les gens se disent que s'ils s'en vont, vous ne ferez pas ce que vous êtes censé faire.

Là-dessus, elle m'adressa un clin d'œil et retourna à sa préparation de mon frigo.

— Vous essayez de me dire quelque chose, non ?

— Tout est dans l'attitude, répondit-elle d'un ton sérieux. Vous avez oublié de noter plusieurs jours dans votre carnet.

Elle le désigna d'un mouvement de la main.

— Vous devez l'emporter partout avec vous. Même pour aller au restaurant.

Je levai les yeux au ciel... et me sentis immédiatement comme un adolescent, ou pire. Je me rabattis sur les nouvelles internationales sans parvenir à me concentrer vraiment. J'avais l'impression d'être materné et je n'aimais pas ça. Pourtant, c'était exactement pour ça que je l'avais embauchée – c'était idiot de lui en vouloir.

— D'accord, marmonnai-je, incapable d'en dire plus.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en sortant une boîte transparente du réfrigérateur.

Je lui jetai un coup d'œil avant de revenir à ma tablette.

— Le chimichurri brésilien de Monica. Sa mère est venue nous voir il y a quelques jours. Elles avalent ça comme... je ne sais pas.

Je haussai les épaules.

— Elles sont dingues des plats épicés, conclus-je. Ça, ça vous arrache la bouche.

— Génial !

— Vous pouvez manger épicé, avec la grossesse ?

— Aucun problème.

— Alors, prenez-le. On en a deux boîtes.

— Vous êtes sûr ?

Je hochai la tête et me plongeai dans la rubrique financière, mais elle ouvrit la boîte, en renifla le contenu avant de me le fourrer sous le nez.

— Ça sent très bon !

Je la repoussai.

— Oh, pardon, fit-elle. J’oubliais que vous n’aimiez pas ça. Exactement comme Donny.

Elle referma la boîte et la fourra dans son sac.

— Donny a trois ans, fis-je remarquer.

Elle sourit et me tapota l’épaule

— Mais c’est un bon garçon. Comme vous.

Je n’avais aucune envie de coucher avec mon infirmière, mais à cet instant j’eus envie de lui donner une fessée. Une bonne.

Je retournai à ma tablette et voulus lancer les nouvelles locales, mais je me trompai et appuyai sur la rubrique « show-biz », dont je me fichais pourtant éperdument. Je la laissai pourtant charger, et sans doute parce que le nom de Monica était associé à mon compte, ou à la wifi, ou tout simplement parce que c’était aussi la nouvelle la plus croustillante pour tous les gens qui n’étaient pas mariés avec elle, ce fut sa photo qui apparut sous mes yeux.

La sienne et celle d’un bellâtre au teint mat. Qui avait le bras autour de sa taille. Qui l’embrassait sur la joue dans un restaurant. Elle souriait, les yeux vers le plafond, heureuse et insouciante. Dans son élément. Et lui ? Lui, il avait l’air de ne penser qu’à une chose : la baiser.

Je ne pouvais pas détacher mon regard de son visage et de cette expression qu’il avait, un doigt sur son épaule, comme pour s’assurer qu’il avait le droit de la toucher. Je savais que ma femme était d’une fidélité à toute épreuve. Mais je connais aussi les hommes, et cet enfoiré pensait à se la faire. Il voulait coucher avec *ma* femme. Ma femme. J’aurais pu l’écorcher vif. Le réduire en morceaux.

— Monsieur Drazen ?

La voix de Laurelin semblait provenir de plusieurs millions de kilomètres de distance.

— Quoi ?

— Tout va bien ?

Je détachai mes yeux de l’écran pour la regarder. Sur le pas de la porte, elle me considérait avec une expression soucieuse.

— Oui, oui.

— Je crois que je devrais reprendre votre tension.

— Non, je vais bien. Je vous raccompagne.

Je souris, mais je savais que mon regard n’exprimait aucune joie. Je la poussai quasiment vers la porte.

— Monsieur Drazen, me dit-elle sur le seuil, vous devez vraiment éviter le stress.

— Le stress fait partie de la vie. Pas d'inquiétude, je vais bien.

Elle partit. Je restai un moment à faire les cent pas dans le salon. Je regardai ma montre, fis un rapide calcul. Je ne pouvais pas tenir Monica en cage, et je ne pouvais pas éviter que des hommes la désirent. Elle devenait plus belle de jour en jour, et les hommes sont des créatures ignobles qui ne pensent qu'à la pression qui s'accumule chaque jour dans leurs couilles.

J'avais confiance en elle. Du fond du cœur, dans chacune de mes cellules. Mais quand je pensais au fait que j'avais failli la perdre, qu'elle avait été malheureuse sans que je m'en rende compte, je me demandais ce qui se serait produit si, ce jour-là, je ne m'étais pas rendu au studio pour reprendre possession d'elle.

Elle pouvait s'en aller, voyager. Pour être heureuse, elle avait besoin de sa carrière, et je voulais son bonheur plus que tout.

Alors pourquoi m'inquiéter à cause de cette photo ?

Nous avons mis les choses au clair. Je lui faisais confiance. Elle avait besoin de faire son travail, de vivre son art. Alors, quel était le problème ?

Le problème, c'est que nous n'étions plus connectés, et que c'était par ma faute. Elle m'était revenue entièrement, mais je n'avais pas fait de mon côté le pas vers elle pour combler la distance. Je ne lui avais pas ouvert mon cœur comme elle l'avait fait.

Tout cela allait changer.

MONICA

Sur le balcon, il y avait de la place pour deux, trois quand on s'aimait bien. Il dominait une petite rue pavée de Chinatown, surplombant des pancartes défraîchies en idéogrammes. Les constructions de ce type à Manhattan ressemblaient à celles de Los Angeles, des maisons toutes simples, sans rien de remarquable – un mur, des toits, des fenêtres, certaines façades agréables, d'autres plutôt laides. Ce qui changeait, c'étaient les proportions. Pour s'en rendre compte, il fallait marcher dans les rues, ou à la rigueur les parcourir à vélo pour absorber toutes les différences. Alors les jardinières fleuries, les pierres et les rues pavées prenaient tout leur sens.

J'aurais mieux fait de rester dans le studio que de me trouver sur le balcon où Omar et Trudy fumaient. Je n'avais aucune intention de me joindre à eux.

— Ça me stimule, expliquait Omar. Le truc secret, dans la musique, c'est que presque tout le monde fume.

— Et pas que des cigarettes, renchérit Trudy. Mais ce n'est pas un secret.

Elle était guitariste, et si ça ne tenait qu'à moi, elle pouvait s'enfiler tous les pétards qu'elle voulait. Mais pour ce qui était d'Omar, j'admets que j'étais un peu déçue. Personnellement, je prends grand soin de mes cordes vocales : je peux dire quand il y a un incendie de forêt à Flintridge rien qu'en sentant la sécheresse dans ma gorge.

— Il est tout le temps comme ça ? demandai-je en désignant du regard les toilettes où Hartley, ayant lâché sa batterie, était en train de vomir les restes de la fête de la veille.

Trudy écrasa sa cigarette sous son pied et souffla un nuage sans retenue – en plein dans ma direction, et je résistai à l'envie de m'éventer pour faire passer la puanteur.

— Il boit comme un trou, dit-elle, mais il ne gerbe jamais. Il a dû attraper un truc.

— Oh...

Je tentai de ne pas avoir l'air trop inquiet. Les gens normaux attrapent des rhumes ou des gastros. Ce n'est pas grave. Sauf que mon mari était sous immunodépresseurs et qu'un rhume pouvait le tuer.

— Quentin cherche un autre batteur, fit Omar en haussant les épaules. Franco peut prendre sa place, sinon.

— Pas moyen, dit Trudy. Il a chopé le même truc.

— C'est quoi, plaisantai-je, une maladie de batteurs ?

— Ces gars sont toujours fourrés ensemble. C'est comme de l'inceste sans le sexe.

Sans savoir pourquoi, et sans réfléchir à toute la logistique que ça impliquait, je lançai :

— Je connais un bon batteur. Il peut être là demain ; aujourd'hui, il a un truc. Il est super-bon.

— Je le connais ?

— Il vient de L.A., donc sans doute pas. Mais il est super-connu dans les cercles indés.

— Ce n'est pas ton fameux mari, quand même ? lança Omar avec son sourire parfait.

C'était la troisième fois qu'il mentionnait Jonathan ce jour-là, comme pour tester mes réactions.

— Le seul instrument dont joue mon mari, c'est moi.

— Ça peut vouloir tout dire...

— C'est un maestro, crois-moi.

Je rentrai. J'avais voulu apprendre quelques trucs d'Omar et effectivement, travailler avec lui était passionnant, mais je commençais à avoir l'impression que, pour lui, ce n'était pas gratuit. Peut-être ne comptait-il sur rien d'autre qu'un léger flirt... ou peut-être en attendait-il davantage. N'empêche, je commençais à en avoir marre de ses allusions plus ou moins lourdes et de ses œillades.

Tout le monde était en train de rentrer dans le studio. Il y avait quinze musiciens, dont certains ne se déplaçaient pas sans leurs assistants ou leurs groupies. En conséquence, la pièce ressemblait à un vestiaire après un match et sentait à peine moins mauvais.

J'avais du mal à croire qu'il ne se trouvait pas de batteur parmi nous, mais ça valait la peine d'essayer. J'aperçus Quentin dans un coin, en train de finir une assiette de *fish and chips*, entouré par des gens que je ne connaissais pas.

— Coucou, lançai-je en tentant d'entrer dans la petite pièce sans me faire remarquer.

Peine perdue.

— C'est Faulkner ! Dehors, tout le monde !

Il fit un geste de la main et tout le monde sortit. Il referma la porte derrière eux.

Zut ! Pourvu que je ne tombe pas de Charybde/Omar en Scylla/Quentin...

— Désolé, dit-il en farfouillant dans une sacoche en cuir. Rien de grave, mais je dois te donner ça, et comme je ne sais pas ce que c'est, je ne voulais pas le faire devant tout le monde.

Il me tendit un écrin oblong, en velours bleu.

— C'était à la réception, avec ton nom.

— Merci, dis-je en le prenant.

Il passa la lanière de la sacoche à son épaule.

— Maintenant, fit-il, je dois dégouter un batteur quelque part.

— Il n'y a personne ici qui puisse se débrouiller aux percus ? Je croyais qu'on était dans un repaire de musicos...

— Tu n'imagines pas à quel point c'est difficile d'en trouver un bon.

— Si, en fait. Un peu.

— Evan Arden, le bassiste, est lui aussi en train de vomir ses tripes. Si je ne trouve pas quelqu'un sur-le-champ, on peut tous rentrer chez nous pour aujourd'hui.

Il fit mine de partir, mais je vis qu'il s'attardait, les yeux rivés sur l'écrin.

— Euh, pardon... j'essaie de ne pas être trop curieux.

— Ça marche moyen.

— Même nous, les hétéros, nous aimons les bijoux. Allez, fais pas ta timide.

Je souris. Qu'est-ce que ça pouvait être ? Jonathan ne me décevait jamais, mais j'avais un peu peur que ce soit un collier de cuir incrusté de diamants, ou un bracelet avec le mot ESCLAVE en émeraudes. Ce qui risquait d'entraîner un peu plus d'explications que je ne souhaitais.

J'ouvris l'écrin en le tenant devant mes yeux, juste un millimètre. Quoi que ce fût, ça ne brillait pas. Est-ce que ça me faisait peur, est-ce que ça m'excitait ? Un peu des deux, mais ça n'avait pas l'air dangereux. Je l'ouvris en entier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Quentin, la main sur la poignée de la porte.

— Un marqueur, répondis-je en tournant la boîte vers lui.

En effet, l'écrin ne contenait rien d'autre qu'un marqueur noir. À en juger par son expression, Quentin était déçu – il s'attendait lui aussi à un vrai bijou.

— À quoi ça sert ?

— Pas la moindre idée.

J'ouvris la petite carte pliée en deux dans le couvercle. Ces mots y étaient imprimés :

Garde ça sur toi, déesse.

Je la refermai lentement.

— Il est plus romantique que je ne le croyais, dit Quentin.

— Tu le connais ?

— Ça fait quelques années qu'on nourrit des enfants ensemble.

— C'est pour ça que tu m'as engagée ? dis-je sans pouvoir me retenir.

Comme question, ça manquait de professionnalisme – ça me faisait passer pour une ingrate complexée.

— Je t'ai engagée parce que Dionne Harber ne pouvait pas venir. Et je ne le regrette pas, conclut-il avec un clin d'œil complice.

— Merci. Et désolée, je ne voulais pas sous-entendre que Jonathan avait acheté ma place.

— Ce qui est faux, crois-moi.

Avec un grand sourire, il me laissa. Je rouvris l'écrin, le secouai, le retournai. Rien de spécial. D'accord. Je me préparai à partir.

En général, quand j'étais en déplacement, je parlais avec Jonathan une fois par jour – des conversations courtes, à propos de ses médicaments et de ses rendez-vous médicaux. Enfin, ça, c'était notre couple d'avant. Notre couple triste. Le couple qui écopait dans sa barque percée sur un océan de doutes et de non-dits. Nous avons changé, et je ne comprenais pas encore à quel point. Donc j'ignorais ses intentions avec ce marqueur, et je ne savais pas si je devais être excitée ou anxieuse. J'étais surtout curieuse.

Nous enregistrâmes quelques pistes et je jouai du thérémine devant les musiciens pendant que nous attendions de savoir si le batteur et le bassiste pourraient nous rejoindre.

— Ce soir, on fait une petite fête dans une boîte, me murmura Omar quand je le croisai dans le couloir des toilettes. Tu es invitée.

— Merci, mais je crois que je vais juste aller me coucher.

— Toute seule ? Tu sais, je crois que demain, c'est grasse matinée...

Il me prit par le poignet.

— Tu sais que je suis mariée, Omar, non ?

— Et où est-il, ce mari ? demanda-t-il en montrant le studio, et New York, et le monde, comme si Jonathan n'existait pas.

Il était ivre, ou quoi ? Comment osait-il ? Quelle personne saine d'esprit irait s'imaginer que la présence de mon mari était la seule condition de ma fidélité ?

La réponse me vint en apercevant la tension dans les mâchoires d'Omar, la pression de ses doigts. Il avait pris un truc. Une substance quelconque lui murmurait à l'oreille qu'il était un dieu vivant et qu'il pouvait obtenir tout ce qui lui plaisait.

Je soupirai. Je l'admirais sincèrement. Il chantait comme un ange – sauf qu'il était dans le studio depuis une demi-heure. Les rires inappropriés, les silences hésitants que j'avais pris pour de la concentration, c'était juste qu'il était défoncé. Je savais que beaucoup d'artistes prennent des trucs pour travailler. Je m'étais toujours dit que c'était leurs affaires, pas les miennes – mais je me rendais soudain compte que ça le devenait.

— Mon mari est à la maison, dis-je. Il attend que je l'appelle.

Il me regarda comme s'il ne me croyait pas.

— Écoute, continuai-je. Tu as peut-être entendu des choses sur mon compte, et elles sont peut-être vraies. Mais, tu vois, la drogue, l'alcool, les fêtes, le cul à toute heure... ça, ce n'est pas mon truc. Et si ça veut dire que je ne percerai jamais dans ce métier, tant pis.

Il ne bougea pas, apparemment bloqué sur ce que je venais de dire.

— Quoi ? demanda-t-il. Tu crois que j'en suis là parce que j'ai couché et que j'ai fait la fête ?

— Non, je...

— Non, hein ?

Sincèrement, je ne le pensais pas, mais il se fichait de mon opinion. Pour lui, je venais d'insulter son talent et sa virilité, et il n'allait pas me laisser m'en tirer comme ça.

— Redescends un peu, connasse, fit-il d'une voix ferme sans cesser de grincer des dents. Tu viens de le dire : si tu ne sais pas faire la fête, tu ne perceras jamais. Et tu sais quoi ? J'ai tout fait pour te soutenir, depuis la minute où tu es arrivée. Et c'est comme ça que tu me remercies ? Tu crois quoi, que ta chatte est en or ? Va te faire foutre !

Il tourna les talons et s'éloigna dans le couloir juste au moment où Rob Devon le dévalait en courant comme s'il avait les tripes en feu. Quelques secondes plus tard, le couloir redevint silencieux.

À contrecœur, je poussai la porte menant à l'extérieur du studio. Dean m'attendait dans la Rolls. J'étais entrée ici pleine de confiance et d'affection, et j'en sortais avec l'impression que mon carrosse doré n'était qu'un appendice affreux, un panneau qui pointait vers ma chatte en or. Dieu que je devais avoir l'air conne avec cette voiture...

— Madame Drazen, me salua Dean en ouvrant la portière.

— Bonjour, Dean.

— On rentre à l'hôtel ?

— Oui, s'il vous plaît.

Je me glissai dans le confort de la Rolls. Un luxe qui vous enveloppait – tout cet argent, cette impression de confort. C'était bien le but, n'est-ce pas ? La voiture démarra sans le moindre tressautement. Un mouvement pur.

J'appelai Jonathan en observant le ciel nocturne illuminé par les réverbères. La voiture s'arrêta sans heurt à un feu rouge, redémarra de même. Quand mon mari décrocha, je faillis me mettre à pleurer en entendant sa voix.

— Allô, Jonathan ?

— Bonjour, Monica. Tu es en train de rentrer à l'hôtel, c'est ça ?

— Dean te dit tout, ou bien tu as fait poser une puce sur moi ?

— Les deux. Ça va ?

— Tu savais que les Rolls n'obéissent pas aux lois de l'inertie ? Quand Dean s'arrête à un feu, je ne

pars pas en avant, et quand il redémarre, je sens qu'on bouge, mais je ne suis pas collée au siège. Tu le savais ?

— Jamais remarqué.

Nous traversions un quartier populaire et je me pelotonnai sur le siège en regardant la foule du samedi soir envahir les rues. Les gens admiraient la voiture. Par grappes ou par groupes, bien habillés, ils allaient et venaient vers des endroits pleins de lumière comme les vagues d'un océan sans fin.

— Tu as eu mon cadeau ?

— Oui, je l'adore. Comment as-tu su que je devais écrire mon nom sur tous mes badges ?

— Tu vas bien ?

— Quelle heure est-il, chez toi ? demandai-je.

— Le soleil commence à penser à se lever.

— Il fait chaud ? Il pleut ? Parle-moi.

— Il fait beau. Un jour de juin. Comme d'habitude. Le ciel est devenu plus clair, et je vois... attends, je compte... un deux trois quatre cinq nuages par la fenêtre. Il y en a un en forme de lapin. Une autre en forme de guitare. Il me fait penser à toi.

— Et les trois autres, ils ont quelle forme ?

— Des formes de gros étrons blancs.

Je me mis à rire.

— Tu as pris tes médicaments ?

— Oui, maman.

— Et bu ta potion dégueulasse ?

— Oui.

— Tu es allé courir ?

— Oui. Mais tu n'as toujours pas répondu à ma question. Est-ce que tu vas bien ?

Je soupirai. Je savais qu'il m'entendait, et tant mieux.

— Je me sens... pas vraiment seule. Mais séparée. Séparée de toi. Et de tous ceux que je rencontre ici. C'est... C'est difficile à expliquer. Ce n'est pas grave, c'est juste bizarre. Désagréable. L'impression d'être déconnectée. Je ne sais pas.

J'entendais sa respiration, le moteur de la tondeuse à gazon et les oiseaux de Los Angeles derrière lui.

— Est-ce que tu me croirais si je te disais que je ressens la même chose ? demanda-t-il.

— Oui.

Dean s'arrêta devant l'hôtel. Un portier en uniforme chic était paré à m'ouvrir la portière avant même que la Rolls soit garée. Le hall de l'hôtel, tout en verre et bois, était baigné dans une lumière dorée.

— Tu as ton marqueur ? demanda Jonathan.

— Bien sûr. Je le chérirai toujours.

— Raccroche, puis rappelle-moi sur la tablette. Je veux te voir.

Dean ouvrit la portière et je coupai la communication.

MONICA

Je pris juste le temps d'ôter mes chaussures et de poser mon sac avant d'appeler Jonathan avec mon iPad. Il décrocha à la première sonnerie.

— Comment trouves-tu l'hôtel ? demanda-t-il.

— C'est une parodie de lui-même.

Sur l'écran, je vis qu'il était sorti sur la terrasse latérale, qui donnait sur l'étendue scintillante de la mer.

— Ou une farce, poursuivis-je. Je n'arrive pas à trancher.

Installée au bord du lit, je lui fis la grimace.

— Je passerai le mot à Sam, dit-il.

— Je voulais séjourner au D.

Je me levai et ouvris les rideaux. Manhattan était sombre et vibrant, comme une étreinte de granit et de brique.

— C'est dans Alphabet City. Sur la porte, on trouve de la pisse qui remonte aux années 1970. Déjà que je n'aime pas l'idée que tu passes tes journées dans un studio à Chinatown...

— J'aime bien quand c'est un peu crado.

— Vraiment ?

Il se pencha sur son siège.

— Oui, vraiment.

J'ouvris la porte du balcon, tenant la tablette vers moi pour qu'il puisse me voir.

— Inverse la caméra, dit-il. Montre-moi la vue.

J'obéis, filmant la rue et le bâtiment de l'autre côté de Lexington Avenue.

— Pas grand-chose de spécial, commentai-je. Sauf que si. New York est fabuleuse.

— Retourne à l'intérieur.

J'inversai de nouveau la caméra pour le voir dans son rectangle de fin du jour. Il regardait droit dans l'objectif, juste au-dessus de l'écran, et si petit que fût le micro, j'avais reconnu sa voix de dominant.

— Pose la tablette sur le bureau pour que je puisse t'observer.

Je l'appuyai contre la lampe. C'était presque ridicule de le voir sur cet écran, avec notre jardin derrière. Dans le coin droit de la tablette, une petite fenêtre montrait ce qu'il voyait. Mon visage n'apparaissait pas. On ne me distinguait que des genoux au cou.

— Enlève tes vêtements, fit-il d'un ton nonchalant, mais ferme, comme s'il me demandait de lui passer le sel – une simple marque de courtoisie alors qu'il réclamait ce qui lui revenait de droit.

Je fis passer mon t-shirt par-dessus ma tête et me regardai enlever mon soutien-gorge. Mes seins retombèrent en douceur et je vis sur l'écran mes tétons durcis. Jonathan était impassible, tapotant ses pouces l'un contre l'autre comme pour marquer un rythme inaudible. J'ôtai mon pantalon et me retrouvai en string, celui que je portais en pensant à lui. Je le laissai m'admirer quelques secondes, mais il fit un petit geste de la main qui signifiait « ne t'arrête pas ». Je fis glisser la culotte et restai devant la tablette, nue de la tête aux pieds.

— Tu mouilles ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vérifie pour moi.

Je portai une main à mon sexe. Sur l'écran, je la vis caresser mon ventre, j'observai la façon dont mes genoux se pliaient un peu au moment où j'écartais les jambes pour laisser entrer mes doigts.

— Je mouille, confirmai-je.

— Mets tes doigts dans ta bouche. Et fais-moi voir.

Je me penchai vers lui, les doigts entre mes lèvres, la langue enroulée autour d'eux. L'odeur piquante et sexy de ma chatte emplît ma bouche. Ses yeux à lui s'emplirent d'excitation.

— Va chercher le marqueur, dit-il.

Je le ramassai sur le bureau et le lui montrai.

— Mets-le dans ta bouche. Prends la chaise du bureau. Assieds-toi et mets les jambes sur les accoudoirs. Je veux voir ta jolie chatte.

Je fis rouler le fauteuil pour le placer en face du bureau. Il attendait, mains jointes sur l'image de l'iPad, à la fois amusé et excité, comme s'il était certain que j'allais faire ce qu'il me demandait. Il avait tout son temps.

Je posai les pieds sur le bureau, m'offrant à son regard. Sur la petite fenêtre de l'écran, je voyais la partie la plus tendre de mon corps, ma fente, les plis sensibles autour de ma chair délicate, et la vision me choqua presque.

— C'est à moi, dit-il. Tu comprends ça, ma chère épouse ? Tout ce que je vois est à moi.

— Oui.

— Tu mouilles. Ça aussi c'est à moi. Où que tu sois, ta chatte m'appartient.

— Elle est à toi. Rien qu'à toi. Elle est trempée pour toi.

— Marque-la, dit-il.

Il me fallut une seconde pour comprendre, même avec le marqueur dans la bouche.

Puis, voyant mes cuisses et mon sexe en corolle, je saisis ce qu'il voulait dire. Je fis sauter le capuchon du marqueur et me penchai, posant le feutre à l'intérieur de ma cuisse gauche. Je levai les yeux sur lui.

Il hocha brièvement la tête.

— Commence à ta droite, au genou.

Je changeai de jambe et tirai sur ma peau pour que le marqueur n'accroche pas. Comme ses doigts, le marqueur était ferme, décidé ; comme sa langue, il était chaud et humide.

— Où que tu sois, dit-il à mesure que j'inscrivais son nom d'un genou à l'autre, tu m'appartiens. Ta bouche vicieuse m'appartient. Tes pensées cochonnes m'appartiennent. Quand tu mouilles en pensant qu'on baise, c'est à moi. Chaque goutte de toi. Je possède tes pensées. Tu es ma propriété.

Je le regardai de nouveau, le souffle court. Je me vis, la chair entre mes jambes entièrement offerte, mouillée et gonflée. L'inscription « Jonathan » me barrait la cuisse droite et un éclair de plaisir me traversa.

— C'est dingue, murmurai-je. Je vais jouir.

— Pas avant d'avoir terminé l'autre côté.

— D'accord.

Je ne savais pas si j'aurais la force de résister.

— Interdiction de te toucher.

Qu'étais-je censée inscrire de l'autre côté ? J'étais incapable de réfléchir. Je lui jetai un coup d'œil. L'ombre d'un sourire flottait sur ses lèvres.

Je commençai avec la lettre « P » à quelques centimètres de mon sexe, comme si le marqueur avait sa main, son corps, son intention, son attention. Dans un fourmillement de sensations inédites, j'écrivis « Propriété de » sur mon autre jambe. En achevant la dernière lettre, la pression était devenue si forte que je savais que je ne résisterais plus longtemps.

— Regarde-toi, dit-il.

— Je vais jouir si je le fais.

— Pas question. Pas avant que je te le dise.

Mais je n'obéis pas. Je me contentai de regarder les lettres sur mes cuisses. J'appartenais à quelqu'un. Propriété. Sans désir ni ambition, une esclave sans responsabilité ni attente. Libre.

— Regarde, Monica, dit-il d'une voix dure.

Cette fois, j'obéis.

Propriété de Jonathan

— Oui, dis-je, envahie par un orgasme plus fort qu'un raz-de-marée.

— Je suis à toi. Je suis ton sujet.

Les spasmes étaient si forts que je parvenais à peine à parler.

— Tu es mon maître.

— Je vais enfoncer ma queue en toi, où ça me plaira, et je n'aurai pas besoin de demander. Tu vas écarter les cuisses et te soumettre. Ta bouche. Ta chatte. Ton joli petit cul serré. Je vais te faire mal. Je vais te briser en deux et te vider de ta sève.

— J'adore quand tu parles comme ça, haletai-je.

Chaque mot me précipitait vers le sommet de mon orgasme, mais comme une porte dans un film d'horreur, il semblait s'éloigner chaque fois que j'approchais. Ma sève ruisselait le long de mon cul. Allait-il continuer longtemps ?

— Je suis à toi, dis-je.

Mais je pensais « Laisse-moi jouir ».

— Mets tes doigts dans ta chatte.

J'enfonçai deux doigts et gémis.

— Doucement. Caresse-toi le clito. Mais défense de jouir pour l'instant.

J'ignorais comment ce serait possible. Mon bouton était enflé, gorgé de sève. Je le touchai doucement.

— Tu as envie de jouir ? demanda-t-il.

— Oui, je t'en prie.

— Bouge tes doigts très lentement, et ne fais pas de bruit. Je veux voir onduler ton corps.

Je commençai à me caresser en cercles lents.

— Plus lentement. Pas assez pour jouir. Pas encore.

Mais ça ne comptait plus. J'étais déjà trop loin. La digue céda et je jouis, d'abord en me pliant en deux, bouche ouverte, visage grimaçant, puis en me cambrant face à la caméra, offrant ma chatte à l'objectif. Quand je me rassis, je le regardai, échevelée, les mains sur mon sexe palpitant, et je souris.

Il secoua la tête.

— Tu vas avoir de sacrés problèmes.

— Je suis désolée, je n'ai pas pu...

— Ne parle pas. Quand nous nous verrons, prépare-toi à la plus grosse fessée de ta petite vie.

Avec un clin d'œil, il coupa la communication. Je me retrouvai seule devant l'écran noir de l'iPad.

Je voulais rentrer à la maison. Je voulais ses bras autour de moi, son parfum entêtant, ses mains cruelles, sa bouche impitoyable. Je tins mon téléphone comme pour le soupeser. Je pouvais encore réserver un vol et me pointer nue sur le seuil de la maison.

Mais ce tiraillement dans mon ventre... si c'était une gastro ? Tout le monde en avait écopé. Sauf que ça ne ressemblait à rien de ce que j'avais attrapé jusqu'ici. J'étais tendue, voilà tout. Ni plus ni moins. Comme un papillon dans une tempête. N'empêche que si j'étais malade, je ne pouvais pas rentrer chez moi.

Entre mes cuisses, les mots « Propriété de Jonathan » étaient inscrits au marqueur. Je lui appartenais et je voulais rentrer pour le retrouver. Peut-être après-demain, pour le week-end ? Possible, mais était-ce une bonne idée ? J'avais peut-être une gastro, ou en tout cas, je risquais d'être porteuse du virus. Non, je ne pouvais pas rentrer – je risquais de mettre sa santé en danger. Et dans son cas, les complications étaient comme une barbe à papa quand on la fabrique – d'abord, ce n'est rien, puis ça grossit peu à peu avant de se transformer en un énorme écheveau rose. En un clin d'œil, nous pouvions nous retrouver à la clinique des Séquoias, Jonathan aux portes de la mort.

Je ne pouvais pas rentrer chez moi si j'étais malade.

Le téléphone vibra dans ma main. Un message de Quentin.

Omar aussi a chopé ce truc. On arrête pour la semaine.

Je pouvais partir maintenant. Demain.

Pigé.

Je tapotai le téléphone contre mes lèvres en regardant Lexington Avenue. Tellement de monde ici, dans la ville qui ne dort jamais.

Tu as le numéro d'un docteur qui reçoit en soirée ?

Bien sûr. Tu vas bien ?

Très bien, je veux juste savoir si j'ai attrapé ce truc. Je veux rentrer chez moi et je ne peux pas me permettre d'être malade. Stp n'en parle pas à Jonathan c'est une surprise.

Il me répondit par une adresse et un numéro de téléphone. Oui, je prenais soin de la santé de mon mari, mais quoi que dise le médecin, j'allais rentrer chez moi. Je préférais parler à Jonathan à travers une porte fermée plutôt que par téléphone.

JONATHAN

Je mis fin à la communication parce que j'étais frustré et je ne voulais pas le montrer. Ça ne me suffisait pas de la voir jouir à des milliers de kilomètres de distance. Sa docilité m'avait distrait, et sa désobéissance accidentelle faisait fourmiller mes doigts de l'envie de la punir. Je voulais laisser l'empreinte de mes mains sur son cul. La faire jouir avec mon corps. La remplir de moi, et voilà que je me retrouvais tout seul dans ma cuisine, avec une trique assez dure pour casser le comptoir de granit.

Ça ne marchait pas. Je me le répétais pour la millième fois.

Et pourquoi ? Parce que je ne voulais pas voyager. Parce que l'idée de m'éloigner de la clinique des Séquoias me pétrifiait. Et prendre l'avion ? Je ne pouvais pas effacer l'image de mon cœur bondissant hors de ma poitrine, et l'idée de m'isoler dans un appareil me l'évoquait sans cesse, comme film répété au ralenti où mon organe agonisait dans une flaque de sang sur un fauteuil en cuir.

Mais je ne pouvais pas supporter l'idée d'être loin d'elle non plus. Son talent commençait à être reconnu, ce qui signifiait qu'elle devenait désirable pour certaines ordures. Elle était digne de confiance. Je n'avais pas besoin de montrer qu'elle était à moi, de le prouver. J'étais un homme intelligent, avec une femme qui lui avait offert sa vie. Je savais qu'elle ne me trahirait pas. Je sentais la fidélité dans son cœur.

Sauf que si, j'avais besoin de le prouver, et penser que des hommes qui voulaient la baiser respiraient le même air qu'elle me faisait bouillir. J'étais comme un gamin. Un sale morveux mal éduqué et capricieux.

D'accord. Et alors ?

J'avais faim, et rien dans le frigo ne me faisait envie. J'ouvris ma boîte de médicaments et le dernier pot de chimichurri.

Si rester en contact avec elle et tenir ces hommes à distance impliquait de prendre un avion pour la rejoindre et de la suivre partout, alors mes angoisses de voyage allaient devoir se faire oublier. J'avalai une poignée de pilules, les fit passer avec un verre d'eau du robinet, puis un autre – les médicaments et les vitamines étaient passés, mais pas la frustration ni la colère. Mon corps allait rejeter ce cœur uniquement parce que mon esprit rejetait tout ce qui comptait pour moi depuis des mois.

Cette photo avec Omar. Si je faisais confiance à Monica, pourquoi cette photo m'avait-elle fait si mal ? Pourquoi cette impression d'avoir reçu un coup en plein ventre ?

Parce que je l'avais laissée seule. Je l'avais abandonnée. Elle n'avait pas besoin de laisse. Elle n'avait pas besoin que je lui rappelle ses vœux, son engagement, mais j'étais parti du principe qu'elle ne souhaitait pas ma présence. Je l'avais accepté parce que ça m'allait très bien de laisser peser sur elle la responsabilité de mon immobilisme. Mais c'était moi, le responsable – cette photo, notre distance actuelle, c'était ma faute.

J'ouvris un emballage de pain de mie et en trempai un morceau dans le pot de chimichurri débordant d'huile, d'ail et de persil. Les piments étaient mélangés au reste, invisibles, et je m'en fichais. Je mangeai. Je me mordis les lèvres. Putain que ça brûlait ! Comment avais-je pu manger des trucs aussi piquants sans être obligé de me faire greffer une nouvelle langue ? Comment était-il possible que ça n'endommage pas les tissus ? J'avais l'impression de sentir une odeur de peau brûlée, mais je savais que c'était dans ma tête. Je repliai la tranche de pain pour en prendre davantage, engloutissant une nouvelle bouchée avant même que la brûlure de la précédente se soit estompée.

Je n'avalai pas – je la gardai dans ma bouche, la goûtant, la laissant me brûler, rejetant la faiblesse que

ce nouveau cœur m'avait infligée, qui n'était qu'une réaction à ce qui était arrivé à un autre. Cette sensation ne m'appartenait pas. J'avais la possibilité, le devoir de rejeter les changements indésirables ; et, merde, ce chimichurri était excellent ! Je le mangeai jusqu'au dernier brin de persil, les yeux pleins de larmes. Et puis, comme si tous les nouveaux traits de personnalité que j'avais acquis craignaient que je les abandonne, j'eus envie d'aller courir.

— Ça, je le garde, dis-je en reposant le bocal sur le comptoir. Courir, j'aime ça.

J'enfilai mes tennis et pris mon téléphone, parce que cette course aurait un but. Je n'avais plus d'excuse. Au milieu de mon tour, alors que je courais sur le sable, je ralentis pour appeler le docteur Solis.

— Il est avec un patient, me dit son assistante. Peut-il vous rappeler ?

Elle me tendait une perche – j'aurais pu arrêter là. Il aurait pu oublier de me rappeler, ou j'aurais pu rater son appel. S'il téléphonait trop tard, je ne pourrais pas joindre Jacques à temps pour qu'il dépose un plan de vol.

— Je préfère attendre.

— C'est une urgence, monsieur Drazen ?

— Non. Enfin si, mais pas vraiment.

Je me tournai vers l'océan qui s'assombrissait tandis que le soleil plongeait derrière l'horizon. En entendant les mouettes au-dessus de ma tête, j'eus la vision de mon cœur jaillissant de ma poitrine et tombant sur le sable avant d'être recouvert par une vague. Il était assez lourd pour s'enfoncer et créer des vaguelettes tandis qu'il tentait de lutter contre le courant pour rester sur la plage. Je gardai les yeux rivés sur cet endroit tandis que deux mouettes descendaient en piqué, luttant pour s'accaparer la viande fraîche.

— Va te faire voir, dis-je. Tu n'es pas réel.

— Jon ? Quel est le problème ? demanda le docteur Solis, m'arrachant à mes pensées.

— Je dois partir en voyage.

— Et alors ?

— À l'autre bout du pays.

— Indiquez votre destination à Patty. Elle préviendra le service de cardiologie le plus proche et vous enverra leur numéro par texto. C'est seulement pour ça que vous m'appelez ?

Je déglutis. Non, ce n'était pas tout. Je l'appelais à cause de cette peur pétrifiante que je ne reconnaissais pas tant elle m'était étrangère. À cause de ma femme et du fait que je l'avais abandonnée. Je l'appelais à cause de mes regrets, du pardon, de tout ce qui comptait pour moi.

— Oui, fis-je. C'est juste pour ça.

— Super, fit-il avant de raccrocher.

Maudits médecins. Tenez un cœur humain entre vos mains, et vous en oubliez la politesse la plus élémentaire. Je me mis à rire. Je partais pour New York.

MONICA

— Vous pouvez m’expliquer ça encore une fois ? demanda le vieux médecin avec son accent de « New Yaaawk » si épais qu’il me faisait penser à un vieux flic irlandais dans un film en noir et blanc.

Son cabinet de la Septième Avenue semblait remonter aux années 1980, avec de vieux placards et sur les murs, dans des cadres, d’antiques seringues en verre et en acier ainsi que des photos de famille – les siennes, puis celles de ses enfants.

Assise sur la table d’examen en cuir, je gardai les mains sur les genoux.

— Mon mari est immunodéprimé...

— Ça, j’ai compris, me coupa-t-il en remontant ses lunettes en demi-lune sur son front. J’aimerais vous aider, mais si vous n’êtes pas vraiment malade...

Il fit un geste évasif de la main.

— Impossible que je rentre chez moi si j’ai un virus.

— Vous avez des symptômes ?

— J’ai le ventre un peu bizarre.

— Nausées ? Diarrhée ?

— Non.

— Alors rentrez chez vous.

Je fis la grimace et haussai les épaules, sans savoir vraiment ce que je voulais exprimer, à part l’inconfort et le malaise.

— Vous ne voulez pas rentrer chez vous ? Il vous frappe ?

— Non !

Sauf que si, bien sûr, mais ce n’était pas ce que le bon docteur me demandait.

— Je suis inquiète. Si je lui passe quelque chose, ce n’est pas comme si je transmettais un virus à une personne normale. Il a eu une greffe de cœur.

Le docteur leva une main étonnamment large, comme un battoir de cuir ridé.

— Ce que je vois, c’est que vous êtes à bout de nerfs. Et votre tension crève le plafond. Avez-vous donné un échantillon d’urine à Bernice en arrivant ?

— Non, je...

— Faites-le, alors. On va vérifier votre glycémie, voir si on trouve des anticorps. S’il y a quoi que ce soit d’anormal, je vous préviendrai. Peut-être avez-vous un virus, peut-être non, je ne peux rien vous dire pour l’instant.

— C’est super comme ça. Merci.

— Vous êtes très belle, jeune femme. Si j’avais une soixantaine d’années de moins... je serais quand même trop vieux pour vous.

J’éclatai de rire, et il me tendit ses immenses mains pour m’aider à me relever. Je m’occupai de l’échantillon demandé et j’attendis.

Qu’allais-je faire si les résultats montraient un problème, comme un taux de glycémie élevé ? Ça pouvait signifier que mon corps luttait contre quelque chose... ou que je mangeais trop de pain au

déjeuner. Dans ce cas, resterais-je à New York, pour le bien de Jonathan ? Ou bien rentrerais-je à la maison en lui ordonnant de ne pas m'approcher ?

Depuis l'opération, je n'avais été malade qu'une seule fois, à la fin du mois de février. Un rhume m'avait empêchée d'aller enregistrer en studio, et aussi frustrant que ce fût, ça m'avait valu d'être reléguée dans une chambre à part jusqu'à ce que Laurelin m'autorise à m'approcher de mon mari. Je l'avais maudite, insultée, en lui expliquant que je partais pour Corfou trois jours plus tard et que j'avais le droit de voir Jonathan avant ça.

Et elle m'avait rappelé qu'en lui transmettant un simple rhume, je risquais de le renvoyer à la clinique des Séquoias plus vite que si je lui avais fracassé le crâne avec un bâton.

Ça m'avait fermé le clapet.

J'avais le sourire quand le bon docteur réapparut de derrière sa porte de bois laquée.

— Mademoiselle Faulkner ?

Je ne le repris pas sur le « mademoiselle ».

— Oui ?

— Félicitations. Je crois que nous savons maintenant pourquoi vous vous sentez bizarre.

JONATHAN

La nuit où j'avais décidé d'échapper au joug que représentait pour moi l'amour de mon ex, j'avais eu l'impression d'être libéré d'un poids énorme, au point que j'avais éclaté de rire. En décidant de passer outre ma peur des voyages, je ne riais pas aussi fort, mais je rentrais chez moi au petit trot sans cesser de sourire.

— Ally ! lançai-je en apercevant notre femme de chambre. Préparez-moi une valise, je vous prie.

— D'accord. Pour combien de temps ?

— Quelques jours.

Si je restais plus longtemps, je passerais au pressing ou j'achèterais ce qu'il me fallait sur place. Aucune importance. Tout ce qui comptait, c'était quitter cette maison comme une vieille peau pour retrouver les bras de ma femme.

— Travail ou loisirs ?

— Loisirs ! Il fait un peu froid là-bas. Comme à Los Angeles au mois de novembre.

Elle eut un large sourire.

— Oui, monsieur. Quand partez-vous ?

— Tout de suite. Allez-y. Jeans et chemises. Deux pulls. Foncez !

Ally Mira monta les escaliers quatre à quatre. Je la rappelai :

— Mira ?

Elle se pencha par-dessus la rampe.

— Monsieur ?

— Mettez deux ceintures en cuir. Une mince, une large.

— Quelle couleur ?

— Aucune importance.

Elle hocha la tête et se remit en marche. Je pris mon téléphone.

— Jacques ?

— Bonjour, monsieur Drazen.

— J'ai besoin d'aller à New York.

— Quand ?

— Maintenant.

Un silence inhabituel accueillit mes paroles.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Je calcule combien de temps il va me falloir pour y arriver.

— Vous êtes où ?

— On vient d'arriver à Chicago.

— Avec l'avion ?

À mon tour, je me mis à calculer.

— Pour la conférence Prima Culture. Vous aviez...

— Donné mon autorisation. Merde.

Debout au milieu du salon, je me frottai les yeux. Comme je ne l'utilisais plus, j'avais accepté de prêter mon avion à tous les membres de mon personnel qui pouvaient en avoir besoin, et quelques mois plus tôt, les cadres de ma société l'avaient réservé. Donc, le Gulf Stream se trouvait à Chicago, à trois heures de vol de chez moi. Il faudrait une heure pour obtenir un plan de vol, une demi-heure pour préparer l'appareil.

En d'autres termes, trois heures de voyage pour le pilote avant de tout recommencer en arrivant à Santa Monica – le principal obstacle restait le facteur humain et le temps de repos réglementaire.

Si Jacques rentrait de Chicago tout de suite, il n'aurait pas légalement le droit de repartir aussitôt pour New York.

— Je peux rentrer, mais je ne peux pas vous emmener là-bas, dit-il.

Depuis quand mes employés observaient-ils si scrupuleusement la loi ? Allais-je devoir aller à New York en courant ?

— Et Petra, elle est avec vous ?

— Non, avec le bébé.

À sa voix, je compris que j'avais touché un point sensible. Petra avait accouché de leur garçon, Claude, quelques semaines plus tôt. Jacques s'occupait donc seul de l'appareil, ce qui était tout à fait légal et n'avait posé aucun problème jusque-là. Sauf que maintenant, ça en devenait un.

— Vous n'avez pas de nounou ? demandai-je, tout en connaissant la réponse.

— Petra allaite, monsieur Drazen. Je suis désolé. Elle ne peut pas faire l'aller-retour à New York sans lui donner le sein.

Je me dis qu'il y devait y avoir des solutions à base de seins en caoutchouc et de pompes, mais à vrai dire je n'y connaissais rien, et Jacques l'aurait sans doute proposé si ç'avait été une possibilité.

D'ailleurs, avais-je vraiment besoin de partir ? Que se passerait-il si j'attendais un jour ? Rien. Ce n'était pas une question de vie ou de mort, loin de là. Mais j'avais décidé que je n'avais plus peur, que j'étais prêt à aller n'importe où pour Monica, et je ne pouvais pas attendre une seconde de plus.

— Écoutez-moi, dis-je. Comme patron, je suis un vrai cauchemar, mais ce n'est pas parce que je l'admets que ça y changera quoi que ce soit. Je veux que vous rentriez à la maison, puis je veux que Petra pilote jusqu'à New York. Trouvez un copilote ou une nounou, à mes frais, mais j'ai besoin d'y aller.

— Monsieur Drazen, nous n'embaucherons pas de nounou. Nous ne fonctionnons pas comme ça.

Ce que j'aimais chez Jacques, c'est qu'il ne me demandait jamais pourquoi j'avais besoin d'aller à un endroit ou un autre. Il pilotait ce putain d'avion sans poser de questions. En retour, je n'allais pas lui demander quel règlement débile l'empêchait de s'occuper de son gosse pendant que sa femme tenait les commandes. Je me laissai tomber sur le canapé, pieds sur la table basse pour étirer mes jambes.

— Combien d'heures de vol entre ici et New York ? demandai-je. Cinq heures ? Six ?

— C'est ça. Mais...

— J'ai une idée. Écoutez-moi.

MONICA

Je claquai la porte de ma chambre derrière moi et me précipitai dans la salle de bain, me déshabillant au passage. Le miroir mural de la suite luxueuse montait jusqu'au plafond. Je me trouvais trop maigre de face, et ça ne fit qu'empirer quand je me mis de profil, parce que j'avais beau être enceinte, je ressemblais à un sac d'os.

— Tu dois manger davantage, m'admonestai-je. Maintenant, quelqu'un d'autre compte sur toi.

Je me surprénais moi-même. Qu'étais-je en train de faire ? Je ne voulais pas d'enfant. Je voulais juste rendre Jonathan heureux, l'aider à vivre une belle vie le plus longtemps possible. C'était tout. Pas élever des enfants pour qu'ils deviennent orphelins.

Le souffle court, je fis pivoter ma jambe. Sur la cuisse, le mot *Jonathan* apparut. J'étais marquée – je portais son nom. Je fermai les yeux en me demandant ce que je voulais vraiment.

Étais-je soulagée ? déçue ? Qu'est-ce qui allait changer ? Allais-je oublier toute prudence, élever des fils ou des filles tout en sachant que leur héros de père risquait de mourir avant qu'ils aient passé la puberté ? Je ne savais pas dans quoi je me lançais, mais je savais que les choses allaient changer. Si nous devons avoir un enfant, eh bien j'assumerai – un point, c'est tout.

Je sentis un sourire naître sur mon visage, comme malgré moi. Les muscles de ma bouche se tendirent, mon cœur se gonfla de bonheur – la seule pensée d'avoir un enfant avec Jonathan m'emplissait d'une joie indicible.

J'ouvris les yeux. C'était génial, non ? Depuis quand désirais-je un enfant sans me l'avouer ? D'où venait cette joie ? De ce que j'avais mangé, de l'air que je respirais ? Quand était-elle entrée dans mon cœur ?

Je me mordis les lèvres pour retenir mes larmes. Je ne voulais pas pleurer, je refusais cette étrange confusion dans mon corps. Toutes ces émotions semblaient parvenir d'un endroit de moi que je ne connaissais pas jusque-là, un morceau d'ADN, une bouffée d'hormones bien plus biologiques que logiques.

J'étais folle de joie, à en exploser. Je sautai sur place et, toujours nue de la tête aux pieds, m'emparai de la tablette. Je ne pouvais pas attendre pour le lui dire. J'allumai l'appareil de plastique et de métal, mais m'arrêtai en chemin. Il était froid entre mes mains. Or je voulais toucher Jonathan, je voulais sentir sa réaction, pour la posséder comme il possédait mes orgasmes. Je voulais sentir sa force et sa chaleur autour de moi quand il apprendrait la nouvelle.

Au lieu de l'appeler, je réservai un vol pour rentrer chez nous.

En reposant la tablette, j'aperçus le marqueur sur le bureau. Je le pris, me rendis dans la salle de bain et m'installai face au miroir. Mon corps n'avait pas changé, apparemment. Je l'examinai sous toutes les coutures, mais rien. Debout, jambes serrées, on pouvait à peine distinguer l'extrémité des lettres qui formaient son nom. Je retirai le capuchon du marqueur et posai la pointe juste sous mon nombril.

— À l'envers et de droite à gauche, dis-je.

Je me regardai dans le miroir. Ça compliquait encore les choses.

La gauche est à droite, le haut est en bas.

Je traçai un B avec ma main droite ; puis, une fois certaine que j'étais dans le bon sens, je continuai pour inscrire *Bébé de Jonathan* en travers de mon abdomen.

Puis j'éclatai de rire, si fort que je finis en larmes sur mon lit.

MONICA

Je ne tenais pas en place. Il me restait vingt minutes avant l'embarquement, et je faisais les cent pas dans la salle d'attente en me disant que j'aurais dû prendre le Gulf Stream. J'attrapai mon téléphone. Je mourais d'envie d'appeler Jonathan... non. Pas encore. Je voulais voir son visage, sentir son souffle sur moi. Je voulais qu'il me tienne contre lui, si près que j'entendrais son foutu cœur.

— Maman ?

— Monica ? Tout va bien ?

Elle était réveillée, même s'il était quatre heures du matin à Los Angeles. Si je l'avais appelée à midi, elle aurait été en train de dormir. C'était ma mère. J'avais appris à accepter ça.

Dire que son attitude à mon égard avait changé depuis mon mariage avec Jonathan aurait été un euphémisme. Et maintenant, elle serait la première personne au courant.

— Je suis enceinte.

Silence. Je me rendis compte que je faisais les cent pas à toute vitesse et m'obligeai à ralentir.

— Maman ?

Une femme me roula sur le pied avec sa valise et me fusilla du regard. Qu'elle aille se faire foutre.

— Monya...

— Tout va bien, maman ?

— Si tout va bien ? C'est toi qui me demandes ça ? Ma fille unique épouse un homme mourant dans un hôpital, devient son infirmière et tombe enceinte de lui, et tu me demandes si tout va bien ?

Je voulus répondre, mais elle me coupa la parole.

— Évidemment que tout va bien ! Je suis si heureuse que je ne trouve pas mes mots. Mon Dieu, un bébé. Un *bébé* !

— Merci, maman.

J'étais contente de le lui avoir annoncé, mais je ne ressentais pas l'explosion de joie à laquelle je m'étais attendue. Au contraire, c'était presque décevant. En réalité, c'était à Jonathan que je voulais révéler ça – et je voulais qu'il soit là, devant moi.

— Où en es-tu ? demanda-t-elle. Combien de semaines ? Tu as des nausées ?

— Je ne sais pas vraiment, mais j'ai eu mes règles il y a un peu plus de deux mois, et le docteur pense que c'est arrivé juste après. Et pas de nausées. Bon, il y a un virus qui circule, mais...

— Tu l'as attrapé ? Il ne faut pas que tu tombes malade en ce moment !

Sa voix était inquiète, mais on appela mon vol au même moment et je ne relevai pas.

— Je sais, je sais. Écoute, je dois embarquer. N'en parle à personne, d'accord ? Je ne l'ai pas encore dit à Jonathan.

— Ne le fais pas ! Tu dois attendre.

— Pardon ? Pourquoi ?

— N'importe quoi peut arriver, fit-elle de cette voix mystérieuse qu'elle adoptait quand elle parlait des voies impénétrables du Seigneur. Tu dois attendre au moins la douzième semaine. Tu ne dois pas le décevoir.

— Le déce...

Je compris ce qu'elle voulait dire au moment même où je répétais ce mot. Elle avait fait plusieurs fausses couches sans jamais révéler à mon père les détails scabreux de ces accidents. Ma mère ne changerait pas. Elle ne se rendait pas compte que j'étais quelqu'un de différent, jeune et en parfaite santé, et qu'il y avait très peu de risques pour que je ne mène pas cette grossesse à terme. De toute façon, elle s'inquiétait pour tout.

— D'accord, maman, je ne lui en parle pas.

C'était un mensonge pur et simple – tant pis.

— Je dois y aller, maman.

— Appelle-moi quand tu arrives.

— Pas de problème.

Je me dirigeai vers la porte d'embarquement et montai dans l'avion, un peu déconcertée. J'avais toujours rêvé de faire des choses un peu folles, comme voyager en première classe entre New York et L.A. en réservant à la dernière minute sans me soucier du prix. Sauf que maintenant que c'était possible, je n'y pensais même plus. Ne plus s'inquiéter pour l'argent semblait être un symptôme inévitable chez les riches.

Je pris mon siège près du hublot et me penchai pour regarder dehors. Je vis New York s'éloigner, devenir aussi petite qu'une ville en Lego, avec des morceaux qui s'étaient loin dans la banlieue et, sur l'île au milieu, de grandes tours qui m'évoquaient une érection. L'air était étrangement pur, même en semaine – venant de Los Angeles, j'avais été surprise par le peu de pollution qui flottait sur la ville. D'avance, je me préparai à l'atmosphère de ma ville, épaisse comme une soupe.

Devrions-nous élever le bébé là-bas ? À Los Angeles, ville de la silicone et de l'aveuglement ? On se débrouillait pour ignorer la pauvreté, le système éducatif catastrophique, la violence et la sauvagerie souterraines qui coexistaient avec mon petit monde de hipsters, et dont les gens venus du même milieu que Jonathan n'avaient pas la moindre idée. Devrions-nous déménager pour un endroit plus propre ? plus vrai ? plus entier ? plus sincère ?

Je ne savais même pas ce que j'attendais d'un enfant. Je ne savais pas quelles questions poser. J'avais besoin de Jonathan pour réfléchir à tout ça. Une fois passé son éclat de joie et de bonheur, il aurait des idées. Je voulais les entendre, toutes. Je voulais qu'il me fasse part de ses rêves, parce que j'avais besoin qu'il me parle de notre avenir commun. Dans dix ans. Dans vingt ans. Dans trente ans, même. Parce que j'allais avoir cet enfant et, que ça lui plaise ou non, Jonathan allait vivre.

JONATHAN

Petra m'attendait dans l'avion avec son uniforme, portant dans les bras ce qui ressemblait à une pile de couvertures bleu layette. Mes deux pilotes étaient de vrais pros, mais Petra aurait fait passer n'importe quel professionnel pour un amateur. Jacques se tenait à côté d'elle, lui aussi en uniforme, mais il avait l'air fatigué, comme si c'était lui qui s'occupait de leur nourrisson.

— Vous rentrez chez vous ? lui demandai-je quand Lil m'eut déposé devant l'avion avec mon sac. Vous avez l'air trop fatigué pour conduire. Lil peut vous ramener ?

— Il va accepter, fit Petra avec un sourire en me tendant la pile de couvertures.

Je la pris et souris au nouveau-né tout rose, l'air angélique dans la lumière du matin.

— Bonjour, Claude, le saluai-je. Tu es très mignon. Bravo, Jacques. Heureusement, il tient plutôt de sa mère.

Petra pinça les lèvres pour ne pas sourire.

— S'il s'incrute, venez me le dire.

— S'incrute ? demandai-je.

Claude agita ses petites mains – il ne savait pas encore s'en servir, ignorait même qu'elles étaient à lui. Je tendis l'index et il le saisit.

— S'il tente de vous téter.

— Ah. Je suis sûr que j'ai une mauvaise blague à ce sujet, mais je ne la trouve pas pour l'instant.

— Ça arrive, dit Jacques en prenant mon bagage. Je vais vous aider à vous installer. Votre copilote sera Lange. Il est en train d'arriver.

— Je vous dois une fière chandelle.

Plus encore, sentir ce bébé dans mes bras me donnait l'impression d'être un sale enfant gâté qui ne pouvait pas attendre une minute pour revoir sa femme. Mais Jacques haussa les épaules :

— En général, vous n'êtes pas un patron pénible. En plus, ça nous fait plaisir de vous avoir de nouveau à bord.

Je faillis lui demander si ça se voyait tant que ça que je n'étais pas moi-même, mais ça n'avait plus d'importance. Le bébé occupait toute mon attention. J'enlevai une petite peau morte de sa paupière, puis Petra me passa le sac de couches à l'épaule.

— Il faut le changer un quart d'heure après la tétée, m'annonça-t-elle. Je lui ai donné le sein dans la voiture, donc vous feriez mieux de vous préparer. Vous avez déjà changé une couche ?

— Une fois, pour mon neveu.

— Parfait. S'il pleure, prenez-le dans vos bras. Je vous montrerai comment. On ne lui donne pas de tétine, mais vous pouvez lui donner votre doigt quelques instants quand il s'endort. Il faut le tenir et le bercer doucement. Pas la peine de marcher, remuer suffit. Avec le ronron de l'avion, il s'endormira sans doute très vite. Sinon, il criera – à vous de vous débrouiller, monsieur. Je ne quitte pas le cockpit s'il est grognon, seulement si je dois le nourrir.

— Vous disiez ? Pardon, mais j'étais distrait...

Je lui souris pour lui montrer que je plaisantais.

— Il nous faut environ une demi-heure pour préparer notre vol. Si vous vous débrouillez bien, il

dormira d'un bout à l'autre.

Jacques emprunta l'escalier et me fit signe de le suivre.

Ça allait être le plus long vol de ma vie, mais j'étais prêt.

MONICA

Je dormis un peu, emmitouflée dans ma couverture de première classe. Quand je m'éveillai, il était la même heure qu'à mon départ et nous étions prêts à atterrir sous un ciel jaunâtre. La ville au-dessous de nous était grise, entourée d'un épais nuage de smog, et c'était là que j'allais.

Je n'avais pas rêvé, mais je me réveillai avec encore plus de questions. Qu'est-ce que ça faisait d'être enceinte ? Serais-je malade ? active ? Que pouvais-je manger ? Pouvais-je prendre l'avion ? Faire l'amour ? Je n'avais même pas de médecin attitré – la dernière fois que j'en avais vu un, c'était dans un centre de soins pour une piqûre contraceptive. Hors de question que je continue comme ça pendant ma grossesse. Jonathan ne le permettrait pas et de toute façon, je n'en avais pas du tout l'intention. Je voulais ce qu'il y avait de mieux pour notre bébé, même si je ne savais pas encore ce que cela signifiait.

Mon sac à la main, je me hâtai vers une station de taxis. Jonathan devait être encore au lit à cette heure, mais il serait parti courir avant que j'arrive à la maison. Une fois installée dans un taxi, je me mis à réfléchir à la surprise que je voulais lui faire. J'avais réussi à prendre l'avion sans alerter ses assistants. Il ne pouvait donc pas savoir que je rentrais. Sauf que la surprise risquait d'être trop forte. Peut-être pas autant que trente personnes sortant d'un seul coup de derrière le canapé en hurlant « Joyeux anniversaire », mais ce serait un moment de stress tout de même.

Arrête de t'inquiéter. Fais-le, c'est tout.

Je rallumai mon téléphone. Je pouvais l'appeler. Mais ce serait peut-être mieux si, en rentrant de son jogging, il me trouvait à la maison. À ce moment-là, je pourrais tout lui dire. Je fis défiler plusieurs scénarios dans ma tête. Au lit, nue. Dans la cuisine, en train de préparer une omelette. Je pouvais lui écrire une note et la laisser sur la rampe d'escalier. Je pouvais l'appeler d'abord pour lui demander d'attendre quelque part dans la maison. J'étais en train d'étudier toutes les possibilités quand le taxi s'engagea sur l'autoroute 105 en direction de la maison.

JONATHAN

J'avais réussi à endormir le bébé sans gros souci – il avait tété mon doigt pendant que je lui chantais (faux) quelques couplets de *Dominée*. Heureusement, Petra ne m'entendit pas fredonner ces paroles bizarres à son fils, même s'il ne pouvait pas comprendre. D'ailleurs, ils ne lui parlaient qu'en français.

L'avion se mit à rouler sur le tarmac. Je posai les pieds sur le fauteuil d'en face et saisis mon téléphone. Je voulais que tout soit parfait quand j'atterrirais. Pour ça, j'avais besoin de savoir où elle était, avec qui, et à quelle distance de l'hôtel.

— Quentin ? lançai-je quand mon correspondant décrocha.

Il devait se trouver dans un club ou un restaurant, car il m'entendait mal. Avec un bébé endormi sur les genoux, je ne pouvais pas crier. Aussi, je raccrochai et tapai un message :

Monica est avec toi ?

Je n'ai aucune idée d'où elle est

Tu étais censé la surveiller

Désolé, mec. Ça ne s'est pas passé comme prévu. Je ne l'ai pas vue depuis hier soir. On suspend les enregistrements, reprise mardi

Bordel ! Je ne pouvais pas en vouloir à Quentin, et de toute façon ce n'était pas le problème. Il ne me devait rien. Mais Monica avait disparu. Comment être certain que ce putain de chanteur ne s'en était pas pris à elle ? Comment savoir qu'elle n'était pas morte quelque part, dans un caniveau, ou dans un club à la merci de n'importe quel salopard prêt à la droguer avant de la violer ?

J'aurais dû embaucher un garde du corps pour elle. J'aurais dû envoyer des drones, ou mettre un traceur dans son sac. Mais j'avais voulu prouver que j'étais un type gentil et raisonnable... et voilà où ça m'avait mené. Merde et remerde ! Plus jamais ça. Pour tout ce qui touchait à Monica, je ne voulais être ni gentil ni raisonnable. La prochaine fois qu'elle allait quelque part sans moi, je lui ferais implanter une puce électronique dans le crâne.

J'appelai ma femme. Elle n'était pas morte.

— Jonathan ? Où es-tu ?

Vite, réfléchir. Pour ne pas gâcher la surprise.

— Dans un avion. Je rentre dans quelques jours. Et toi, où es-tu ?

— Oh non ! Je suis à la maison, Jonathan. Chez nous.

— Non ! m'écriai-je à mon tour.

Je jetai un coup d'œil au bébé. Il dormait comme un ange.

— Ne bouge pas.

Je raccrochai et lançai :

— Petra !

Sauf que ça ne servait à rien de l'appeler depuis mon siège. Je tendis la main vers l'intercom – mais il était trop loin et je me déplaçai légèrement tandis que l'avion prenait de la vitesse. Il allait décoller d'une seconde à l'autre, et pas moyen d'atteindre ce fichu bouton. Pas sans poser le bébé... je finis par appuyer dessus avec la pointe de mon pied.

— Monsieur Drazen ? fit Petra. Nous allons décoller et...

— Non. Arrêtez. On ne décolle pas. Je rentre chez moi.

— Oh *merde* !

C'était la première fois que je l'entendais jurer – et en français, en plus. C'était plutôt mignon. Je me préparai tout de même au pire. L'avion ralentit dans un sifflement assourdissant. Je penchai la tête en arrière. Claude ouvrit les yeux et se mit à hurler.

Puis l'avion s'arrêta, et la porte du cockpit s'ouvrit.

Petra passa la tête dans le couloir, de nouveau parfaitement professionnelle.

— Tout va bien ?

— Oui, c'est juste que... Je n'ai plus besoin de faire ce voyage.

Je me rendis compte que j'avais crié par-dessus les pleurs du bébé. Je me levai pour le bercer doucement.

— Vous avez besoin d'aide avec lui, monsieur Drazen ?

— Non, tout va bien. Merci d'avoir arrêté l'avion.

— Avec plaisir. Je préfère rentrer chez moi.

— Moi aussi.

MONICA

Je courus vers la porte en apercevant la Bentley qui pénétrait dans l'allée. Lil voulut ouvrir la portière, mais Jonathan l'avait devancée. Il sortit chargé d'un sac et fit signe à Lil de repartir. Elle fit reculer la voiture, qui disparut.

Il se tourna vers la porte, la veste sous le bras, le sac à l'épaule. Ses cheveux étaient un peu en désordre, et une barbe de trois jours couvrait ses joues. Sa chemise était ouverte jusqu'au deuxième bouton et il avait roulé ses manches jusqu'aux coudes, révélant ses avant-bras musclés et ses poignets solides. Et ses mains, ah ! ces mains... Cet homme était comme une statue en marbre de David, on aurait dit un autel dédié à la perfection des proportions esthétiques.

— Coucou, lançai-je, tandis qu'il s'avavançait vers moi.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Sa voix était tendue, mais je sentais qu'il était heureux de me voir.

— Tu étais censé être à la maison.

— C'était le cas. Mais pas la peine de s'appesantir là-dessus. Si tu es rentrée pour t'envoyer en l'air, tu n'es pas censée être habillée. Il est temps d'arranger ça.

Il tendit la main pour effleurer l'écharpe rouge que je portais autour du cou, mais je reculai.

— Je veux essayer quelque chose de nouveau, dis-je.

— Vraiment ?

Il avança de nouveau d'un pas. Encore un, et nous serions à l'intérieur.

— Je veux que tu fasses ce que je te dis, murmurai-je.

Un nouveau pas. Je reculai. Nous étions entrés.

— C'est-à-dire ? fit-il en claquant la porte derrière lui.

— C'est-à-dire que c'est moi qui commande.

Il laissa tomber sa veste et le sac sur le sol.

— Je t'ai déjà dit que je n'étais pas un soumis.

Il me saisit par la taille d'un geste rapide, mais je le repoussai.

— Aujourd'hui, c'est moi le patron.

— Tu veux qu'on commence par établir une liste de limites ? Mais dans ce cas, on ne passera pas au lit avant un mois...

— Tu dois juste me faire confiance.

Je le repoussai dans un fauteuil.

— Monica, fit-il d'une voix sérieuse, j'insiste. Ça ne marchera pas.

Je posai les mains sur les accoudoirs et me penchai jusqu'à ce que nos nez se touchent presque.

— Tu sens le talc...

— Et toi, tu sens la fille qui veut me mettre en colère.

— Fais-moi confiance.

Je pris ses mains pour les disposer à plat sur les accoudoirs.

— Je ne vais pas t’attacher ni te faire mal. C’est moi qui aime ça. Mais je veux que tu ne bouges plus. C’est tout.

J’ôtai mon écharpe.

— Méfie-toi avec ce truc, me dit-il. Je sais m’en servir.

Je passai derrière lui et lui bandai les yeux.

— Monica ?

— Jonathan ?

— Ça ne m’excite pas.

— Ça va venir.

En un clin d’œil, je me débarrassai de mes vêtements. J’avais pris une douche sans essayer d’effacer le marqueur, et les mots « Bébé de Jonathan » étaient toujours bien lisibles. J’inspirai un grand coup tandis qu’il pianotait sur l’accoudoir, la bouche tendue. Non, ça ne l’excitait pas. Au contraire, son stress faisait presque peur à voir. Il n’aimait vraiment pas recevoir des ordres. Mais il allait adorer ce que j’allais lui montrer. Nue, je lui tournai le dos pour faire face au Mondrian au-dessus de la cheminée et croisai les bras sur mon ventre. J’ignorais combien de temps ça durerait – je me sentais comme une bouteille de soda qu’on a remuée sans l’ouvrir.

— Enlève le bandeau, dis-je.

J’entendis un froissement d’étoffe derrière moi.

— Tu as un cul magnifique.

Je me tournai, entièrement nue, et j’attendis une demi-seconde avant d’écartier les bras. Ses yeux parcoururent mon visage, mes seins – qui durcirent sous son seul regard – puis mon ventre, jusqu’à l’inscription au marqueur.

Bébé de Jonathan.

— Vraiment ? dit-il.

— Vraiment.

Il se mit à rire. Pas par dérision, pas par amusement. Un rire de joie – une joie pure, enfantine. Je l’imitai. Sans cesser de rire, je tombai à genoux et rampai jusqu’à lui. Il m’embrassa partout, sur les joues, le front, le cou. Ses mains étaient sur moi comme pour toucher toutes les parties qu’il aimait ; puis il m’embrassa sur la bouche, fort et longtemps.

— Merci, dit-il en rompant le baiser un quart de seconde avant de m’embrasser de nouveau.

— Je n’y suis pour rien, répondis-je – une tentative de blague idiote.

— Tu sais que tu l’as écrit à l’envers ?

Je me penchai pour regarder mon ventre.

— C’est parce que tu as des doutes ? demanda-t-il.

— Non. C’est parce que je l’ai fait devant un miroir.

Il me prit dans ses bras pour m’allonger sur le tapis soyeux, restant au-dessus de moi pour m’admirer.

— Tu es heureuse ? demanda-t-il.

Je posai les mains sur son visage.

— Oui. Je croyais que ça m’inquiéterait, mais en réalité je suis folle de joie. J’ai l’impression de marcher sur un petit nuage.

Il m'embrassa de nouveau.

— J'ai envie de te dire merci, encore et encore. Aucun autre mot ne me vient.

— Ne parle pas. Fais-moi l'amour.

— Je te veux, je t'aime, tu es à moi, lança-t-il dans un seul souffle, sans s'arrêter. Tu crois qu'on a besoin d'une maison plus grande ?

— Celle-ci est déjà très vaste.

— On doit demander à Sheila à quelle école l'inscrire.

— On pourra y penser plus tard.

— Il y a une liste d'attente de quatre ans pour les écoles maternelles.

— C'est honteux.

— Je veux créer un fonds pour le bébé. Demain, j'appellerai Margie pour qu'elle s'en occupe.

Je ne pus retenir une grimace involontaire. Il la vit, et je me décidai à lui dire ce que j'avais sur le cœur.

— Ce truc, en Suisse... je veux que tu me promettes de le financer. Avant de penser au fonds pour notre enfant.

— Un fonds, c'est plus facile.

— Moi, que notre enfant soit pauvre, ça m'est égal. Ce que je veux, c'est qu'il ait un père.

— L'espoir, c'est trop dangereux.

— Peut-être. Mais ose me dire que toi-même, en ce moment, tu n'espères pas ? Que si tu prends tes pilules, ce n'est plus seulement en pensant à me baiser plus fort ? Tu n'as pas envie d'essayer ? Je veux dire, vois-le de cette façon : ça peut te permettre de sauver d'autres vies que la tienne.

— Maintenant, tu n'imagines pas ce que ça me fait, l'idée de te laisser seule. Je crois que j'avais simplement peur de te rendre heureuse parce que nous savons tous deux ce qui va arriver.

Je lui caressai la joue. Il était vivant, passionné, sensible et mûr, cherchant à être raisonnable tout en vivant sa vie le plus intensément possible. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais compris son dilemme. Ce n'était pas qu'il voulait vivre au jour le jour ; en réalité, il pensait à ma vie en même temps qu'à la sienne.

— Tout ce que je veux, c'est que tu essaies, dis-je. Pour que le bébé et moi sachions que nous en valons la peine.

Il eut un sourire amusé.

— Tu as toujours de bons arguments. Quand je t'ai rencontrée, je t'ai prise pour une étudiante en droit.

— Parce que j'ai menacé de te faire un procès ?

— C'était mignon. Tu étais si sexy avec ta façon d'essayer de me coincer. Dès le début, j'ai eu envie de te prendre sur ce bureau et de te donner la fessée de ta vie. À l'instant où j'ai posé les yeux sur toi, j'ai voulu te baiser jusqu'à ce que tu me supplies.

— Fais-le maintenant.

Il déposa un baiser entre mes seins.

— Tu as joui alors que tu n'en avais pas le droit. J'avais des projets, mais je ne pense pas pouvoir les mettre à exécution.

— Tu n'as pas intérêt de me faire ça !

Il mit l'oreille sur mon ventre, entre *bébé* et *Jonathan*.

— Je n'entends rien. C'est pour quand ?

— Pour janvier. Et mon orgasme, c'est pour aujourd'hui. Je n'ai pas changé. Fais-moi tout. Ne m'oblige pas à supplier. Ou si, justement. Comme tu veux. Prends-moi, c'est tout.

Il tomba à genoux et écarta mes jambes. Son nom était toujours visible, et il m'inspecta du regard comme s'il réfléchissait à quelque chose. Ses yeux étaient brûlants sur mon corps.

Enfin, avec un sourire matois, il releva la tête.

— Je réfléchis. Je peux te faire du mal maintenant que tu es enceinte de mon fils ?

— De ta fille. Et oui, tu peux.

Il gifla l'intérieur de ma cuisse. Comme je ne m'y attendais pas, ça piqua terriblement. Je me mordis la lèvre pour ne pas gémir.

— C'est moi qui décide ce que je peux ou ne peux pas faire. Compris ?

— Fais-moi mal, murmurai-je.

Il gifla mon autre cuisse et, oui, ça faisait mal. Et oui, c'était excitant et, oui, je reculai. J'avais l'impression que ça pouvait suffire à me faire jouir.

— Ne me demande plus rien, déesse. J'ai des façons moins drôles de te faire mal.

Il prit l'écharpe rouge sur l'accoudoir du fauteuil.

— Ne parle pas. Ne gémis pas. Ne pleure pas. Je ne veux rien entendre sortir de ta petite bouche. Seulement oui ou non.

— Oui.

Tandis qu'il s'agenouillait au-dessus de moi, son genou insinué entre mes cuisses, je ne parvins pas à imaginer que le mot *non* puisse franchir mes lèvres.

— Les bras au-dessus de ta tête. Prends le pied du meuble.

J'obéis, m'étirant jusqu'au lourd buffet.

— Je ne t'ai pas attachée depuis mon opération. Tu l'avais remarqué ?

— Oui.

Il se pencha vers moi et passa l'écharpe autour de mes poignets pour me ligoter au buffet.

— J'étais nerveux. Je n'arrêtais pas de rêver que le cœur quittait ma poitrine. Sans doute toutes ces histoires de rejet qui me montaient à la tête. N'empêche que j'avais peur que ça arrive pendant que tu étais attachée, et que tu te retrouves piégée jusqu'à ce que quelqu'un arrive.

Il se pencha pour vérifier son travail avant de me tirer vers lui de manière que mes bras soient complètement tendus.

— Je sais, ça n'a pas de sens. Mais j'y pensais tout de même.

Il se leva et ouvrit son sac pour en tirer quelque chose qu'il avait failli emporter avec lui dans l'avion – son carnet bleu.

— Et tout ce temps, tu t'en es tirée à bon compte.

— Oui, dis-je.

— Ouvre la bouche.

J'obéis, et il me fourra le carnet entre les dents.

— Serre-le bien.

Je mordis la couverture de cuir. Il recula hors de mon champ de vision. J'entendis le tintement de sa ceinture et ses vêtements tomber, mais je ne pouvais pas le voir, à cause de ce maudit carnet.

— Les règles – et tu pourras me dire celles qui ne te vont pas quand j'enlèverai ce truc de ta bouche – les règles sont les suivantes. Je vais faire ce que je veux de ton corps. Tu as ton *safeword*. Si tu t'inquiètes pour le bébé, utilise-le. Et si c'est moi qui prends peur, j'arrête le jeu. Aucune importance si nos craintes sont idiotes. On renégociera ça plus tard.

Il souleva mes jambes et replia mes genoux jusqu'à ce que mon cul décolle du tapis, puis il retira le carnet de ma bouche. Il était nu, et son corps était parfait depuis la cicatrice sur son torse jusqu'à son énorme queue. Souple et fort. Agile et intense.

— Oui ou non, Monica ?

Il fit claquer le carnet contre sa paume

— Oui, monsieur.

— Très bien.

La couverture bleue atterrit sur mon cul avec un *whack*. J'étranglai un cri. Il s'arrêta avant de me flageller de nouveau. S'arrêta pour me laisser ressentir la brûlure délicieuse.

— Hier, tu as oublié que tes orgasmes m'appartenaient. Ce qui signifie que c'est moi qui dis comment et quand tu jouis.

Whack.

— Chaque fois.

Whack.

— Désolée.

— Tu n'as pas l'air de le regretter.

— C'est vrai. Je ne regrette pas.

— Vraiment ? J'allais m'arrêter à trois. Tu en auras quatre pour m'avoir menti. Compte avec moi.

Le carnet s'écrasa entre mes cuisses, droit sur mon clito gonflé, et je retins un cri. Ça faisait mal, ça piquait, ça brûlait – mais c'étaient les notes d'ouverture, qui laissaient un écho de plaisir pur.

— Ça fait combien ? demanda-t-il.

— Un.

Il me fouetta de nouveau, et je me tortillai pour lui échapper, et pourtant j'en voulais encore. Il m'immobilisa et écarta mes cuisses, me laissant offerte.

— Compte.

— Deux.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui.

Whack. Plus fort que les autres. Un petit cri faillit m'échapper.

— Respire, ordonna-t-il.

— Trois !

— Le dernier.

Il recommença, et c'était très douloureux, mais chaque coup laissait dans son sillage un frisson annonciateur de mon orgasme. Comment avais-je pu vivre sans ça ? Comment avais-je pu jouir sans connaître le contrepoint de la douleur ?

— Quatre, lâchai-je, dents serrées.

Il reposa le carnet pour enfoncez les doigts en moi.

— Tu es trempée.

Il passa ses doigts humides sur mon clito – ça brûlait. C'était cette brûlure, pas ses caresses, qui me précipitaient vers l'orgasme.

— Et tu es prête à jouir. Mais qu'est-ce que je vais pouvoir faire de toi ?

Le supplier de me prendre maintenant, c'était m'exposer à une attente interminable – il m'avait bien expliqué que je n'avais pas le droit d'exiger quoi que ce fût hors des moments réservés. Aussi, je me tus. Sa main me caressa, transformant la douleur en un incendie. Il se pencha pour insérer sa queue en moi. Les nerfs à vif, je gémis – ses gifles m'avaient si bien préparée que j'étais prête à parcourir toute la gamme des sensations, et je sentais son sexe énorme m'écarteler, son corps peser sur le mien. Je tirai sur les liens, emportée par la douleur et le plaisir.

Je pensais qu'il allait me prendre comme une bête. Mais ce ne fut pas le cas. Il se mit à bouger doucement, pour que je sente chaque centimètre de sa queue, poussant jusqu'à mon clito, penché en avant pour se frotter à lui, lentement, lentement, sur un rythme qui me mettait à la torture.

— Je t'en prie, murmurai-je.

— Tu voulais quelque chose ?

— Plus vite...

Mais il n'accéléra pas. Selon mon métronome interne, il ralentit même.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— J'ai envie de jouir.

— Vraiment ?

— Je t'en supplie...

Il se pencha sur moi pour me murmurer à l'oreille.

— Tu es tellement douée... Mais il va falloir attendre.

— Je ne peux pas.

— Tu sais ce qui arrive quand tu te presses ? Ça ne se passe pas comme il faut. Ce n'est pas complet. Pas terminé. Si je te laisse jouir maintenant, tu seras encore consciente. Tu me remercieras, et tu te mettras à penser à ta musique avant même d'avoir resserré les jambes.

Il se retira lentement pour s'enfoncer de nouveau. J'ondulai du bassin pour le faire accélérer, mais il me retint et ralentit encore. Je poussai un grognement.

— Si je te laisse jouir maintenant, continua-t-il, tu seras contente. Mais tu mérites mieux que ça. Tu mérites de tout oublier.

— J'ai une répartie hilarante, mais je n'arrive plus à respirer.

Il bougeait comme si nous étions sous l'eau. La pression monta, se stabilisa, puis grimpa encore, sans jamais s'arrêter. Ce qui aurait dû prendre une seconde devint une éternité. Mon cerveau me disait que j'allais jouir, mais ça n'arrivait pas. J'étais dans les limbes, prise entre la pensée de l'orgasme et son explosion réelle. Le mélange ultime de la douleur et du plaisir – la lutte au corps à corps des deux

extrêmes.

JONATHAN

Elle n'aurait plus été capable de me dire combien faisaient deux et deux. L'idée de le lui demander me traversa, pour la torturer encore, mais nous étions déjà sur un fil. En la ramenant à la réalité, je risquais de gâcher son orgasme. Alors, il lui serait impossible de jouir avant de s'être complètement détendue, ce qui, étant donné tout ce que j'avais fait pour stimuler ses nerfs, risquait de prendre des heures. Ce n'était jamais drôle, car ça nous laissait tous les deux irritables et tendus.

Mais je voulais savoir jusqu'où je pouvais aller, quelle douleur ça créait, car j'étais conscient qu'un moment arriverait où ses bleus mettraient trop de temps à disparaître et où je ne retirerais plus de plaisir à lui faire du mal. C'était une chose de briser et de former une adulte consentante, mais une autre de donner la fessée et de malmener une femme enceinte. J'allais devoir trouver d'autres façons de la dominer, sans quoi nous nous retrouverions vite aussi insatisfaits l'un que l'autre. Contrôler ses orgasmes jusqu'à la limite de la douleur était une possibilité. Elle souffrait, et elle aimait ça presque autant que moi.

Le plaisir, et plus encore la douleur, était le microcosme où elle se donnait tout entière à moi ; mais son amour était un macrocosme où elle m'offrait ce que je voulais le plus : une famille, une maison, des racines qui allaient m'appartenir entièrement. Rien d'éphémère, rien de conditionnel.

Malgré ses doutes et ses peurs légitimes, elle se lançait le cœur léger vers l'aventure de notre bonheur.

J'étais prêt à vivre pour elle, pour la famille qu'elle allait me donner, pour le foyer qu'elle voulait créer avec moi. J'étais comme une planète en orbite autour d'elle, me rapprochant à chaque révolution jusqu'au moment où, pour le meilleur ou pour le pire, nous fusionnerions dans un soleil unique.

Une larme perla à sa paupière, et je la cueillis sur mes lèvres, bougeant toujours sur un rythme lent, hypnotique. C'était le moment parfait pour la faire basculer. Une seconde de plus et il serait trop tard. Sans lui donner la permission de jouir, je me remis à genoux pour la pilonner plus fort, plus loin. Elle écarquilla les yeux, et son regard se perdit dès le deuxième coup de reins.

Je la contrôlais entièrement.

Il n'y avait pas de mot pour l'effet que ça me faisait. C'était la sérénité – un havre de paix loin des soucis de la vie. Je n'existais que dans ce coin du monde, qui m'appartenait, que je maîtrisais complètement. La brusque euphorie qui m'envahissait ensuite était ma vraie soumission – à cet acte, à elle, au pouvoir qu'elle me donnait.

— Je peux jouir ? gémit-elle.

— Oui.

Je la pris. La fis mienne. Je sentis la marée monter en elle et je l'encourageai. Quand elle serait au milieu de la passe, je ralentirais pour que ça dure encore, mais j'allais la remplir de moi.

C'était un bon plan. Mais quand elle se mit à soupirer mon prénom, je baissai les yeux.

Je ne sais pas ce qui me prit. Peut-être que je voulais voir l'endroit où nos corps se rejoignaient, sa chatte qui se contractait autour de moi. Sauf que je vis autre chose.

Un frisson me parcourut. Je me figeai.

Je l'entendais répéter mon nom pendant que je regardais ma queue – un spectacle horrifiant, terrible, qui me fit tout oublier. Peut-être criait-elle encore dans son orgasme, de douleur ou de reproche – mais je ne pensais plus, je ne pouvais plus parler.

Mon sexe était couvert de sang.

Un seul mot me vint.

— Mandarine.

MONICA

— Quoi ?

Je fus tirée de mon orgasme si brutalement que mon corps se raidit. L'adrénaline envahit mon cerveau, comme s'il m'avait hurlé *Stop* dans l'oreille. Je me débattis contre mes liens, si violemment que les bibelots du buffet tombèrent dans un tintamarre. Il se redressa, à genoux, et je le regardai. Un filet rouge zébrait sa queue. Il n'avait rien à faire là – ça n'arrivait que si on allait trop loin, et nous n'étions pas allés trop loin. Nous étions censés nous faire plaisir. C'était anormal. Que se passait-il ? De nouveau, je me débattis, tentant de défaire le nœud de l'écharpe.

— Ne bouge pas, Monica. Donne-moi une seconde.

Mais en tirant sur le nœud, je l'avais coincé, et il ne parvint pas à le défaire.

— Dis-moi que c'est à cause de la fessée, le suppliai-je. Je t'en prie, dis-moi que...

— Je ne sais pas ce que c'est. Ne bouge pas, je t'en prie.

Mais je ne parvins pas à lui obéir. Je ne contrôlais plus mon corps. Je tirais et me débattais, tentant de libérer mes poignets, mais mon mari s'y connaissait en nœuds, comme il s'y connaissait en glaçons et en fessées. S'il avait fait des nœuds pour m'empêcher de bouger, je ne pourrais pas m'en débarrasser.

— Jonathan, murmurai-je.

Que dire d'autre ? Je le désirais, et seul son nom me donnait de la force. Il se leva, et je vis sa magnifique queue couverte de sang.

— Ne me laisse pas...

— Je ne bouge pas, dit-il.

Mais il s'éloigna.

— Ne m'abandonne pas toute seule !

Malgré mes supplications, il disparut. Je paniquai – j'avais besoin de m'enfuir, de bouger les bras, et j'en étais incapable. Je sentais quelque chose me couler entre les jambes. Et il me laissait là. Il allait dans cette putain de cuisine.

Mais je l'entendis fouiller dans les tiroirs, puis revenir vers moi. Je me calmai, un tout petit peu. Il se pencha sur moi, un couteau à pain entre les mains.

— Ne bouge pas, dit-il. Je t'en prie. Je ne veux pas te faire mal.

Il glissa le couteau sous l'écharpe.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit-il, entièrement concentré sur mes poignets.

— Je ne veux pas le perdre.

— Moi non plus.

— C'est à cause de la fessée. C'est tout. Tu as frappé plus fort que je croyais. On ne recommencera pas, d'accord ?

— Bien sûr.

D'une main, il écarta mes poignets pour tendre le tissu avant de le trancher dans un bruit sec. Aussitôt, je ramenai les bras sous moi pour me redresser, mais Jonathan me repoussa. Je résistai. Il insista.

— Ne bouge pas, dit-il. Reste allongée.

— Ça n'a aucun sens !

— Je sais.

Il passa les bras sous mes épaules et mes genoux pour me soulever et m'emmener sur le canapé. J'avais mal là où il m'avait frappée. C'était la raison de mon saignement, rien d'autre. Il était inquiet, et je respectais ça. Je ne voulais pas le traiter d'idiot, lui dire que ce n'était pas grave, mais j'aurais voulu lui caresser le visage pour effacer le masque d'inquiétude qui s'y était peint.

Il se pencha pour effleurer ma joue.

— Tu peux attendre ici pendant que je m'habille et que je vais te chercher des vêtements ?

— Pourquoi ?

Il se redressa et ramassa ses habits par terre.

— On va à l'hôpital.

De nouveau, je me redressai sur les coudes, et il se précipita pour m'empêcher de le faire.

— Ce n'est rien, Jonathan. J'en suis sûre.

Je disais ça pour le calmer, mais je n'étais pas certaine de le croire moi-même, au fond.

— D'accord. Alors fais-moi plaisir, ne bouge pas.

Quand il vit que je lui obéissais, il s'élança dans les escaliers. Je baissai les yeux pour regarder mes cuisses qui portaient encore son nom. On aurait dit un mur tagué dans une cité – sa domination était inscrite sur moi, comme s'il avait marqué son territoire à l'encre noire.

Allais-je perdre le bébé ? Peut-être. Mais après tout, était-ce si grave ? En réalité, je ne voulais pas vraiment d'enfant. Absolument pas. Jonathan allait mourir après une longue attente infructueuse pour une deuxième greffe avant que le gosse soit au lycée. Quelle salope égoïste oserait faire un enfant en sachant qu'il endurerait ça ?

Tout ce que j'avais à faire, c'était redevenir celle que j'étais quelques jours plus tôt. Rien n'avait changé.

Et pourtant, si. Le simple fait d'avoir eu conscience de porter ce bébé pendant deux jours avait créé une alchimie au niveau cellulaire, remodelé mon cerveau et mon cœur. Ils avaient grandi. Je n'étais plus la même personne. Je voulais cet enfant. Je le voulais terriblement fort sans même le savoir.

Et ce qui m'arrivait... ce ne pouvait être qu'un symptôme embarrassant de nos jeux sexuels brutaux. Sauf que le pincement dans mon ventre disait le contraire.

Jonathan redescendit l'escalier, vêtu de pied en cap, une robe sur le bras.

— Tu crois qu'ils pourront le sauver ? demandai-je.

Ma voix se brisa sur le dernier mot.

— Je ne sais pas, répondit-il en se penchant sur le canapé. Lève les bras.

J'obéis, et il enfila la longue robe sur ma tête. De sa poche, il tira une culotte de coton blanc toute simple, qu'il passa sur mes chevilles avant de la remonter sur mes cuisses.

— J'étais censée me débarrasser de ces sous-vêtements, remarquai-je.

— On peut en avoir besoin, parfois.

Il se redressa. J'entendis crisser le gravier de l'allée dehors.

— C'est Lil ?

— Oui. Je lui ai envoyé un texto, expliqua-t-il en me soulevant de nouveau dans ses bras pour se diriger vers la porte. Je crois que je ne suis pas en état de conduire.

— Dieu la bénisse, murmurai-je, les bras autour de son cou.

— Bonjour, monsieur Drazen, le salua Lil quand il ouvrit la porte. Madame... j'espère que tout va bien.

— Je suis sûre que ce ne sera rien.

J'ignore pourquoi je lui dis ça. À mesure que les minutes défilait, j'avais de plus en plus l'impression de nier l'évidence.

En me serrant contre lui, Jonathan parvint à m'installer sur la banquette arrière sans me lâcher. Je me laissai aller, la tête sur ses genoux.

— Aux Séquoias ? demanda Lil dans le rétroviseur.

— Oui.

— Non ! m'écriai-je, tétanisée. N'importe où, mais pas là.

Je regardai Jonathan pour l'implorer :

— Je t'en prie. Je ne veux pas retourner là-bas. On peut aller à l'hôpital méthodiste de Hollywood.

— C'est à la clinique des Séquoias, mais ce n'est pas le même service.

— Est-ce que tu sais le détour que je fais pour ne pas passer par là en voiture ? Je contourne tout Beverly à chaque fois, même si ça me met en retard. Je préfère les urgences sur Sunset, ou même la sorcière à Silver Lake. N'importe où, mais pas la clinique. Elle sent la mort. C'est l'enfer. Neuf étages d'enfer. Je ne veux pas y aller.

Jonathan m'observa une seconde avant de regarder Lil.

— Roulez.

— Jonathan ! m'écriai-je tandis que la voiture démarrait.

Je tentai de me redresser, mais il m'en empêcha.

— Écoute-moi, dit-il. Je sais ce que tu ressens. Crois-moi, je le comprends très bien. Mais tu saignes et ça me fait très peur. Je n'ai pas l'impression que ça se soit vraiment arrêté. Si nous perdons ce bébé parce que nous sommes allés dans un hôpital de seconde zone, parce que nous sommes restés chez nous, parce que nous avons eu peur... je me demande comment tu pourras te le pardonner. Moi, je n'y parviendrai pas.

Je détournai les yeux, incapable de soutenir la détermination qui brillait dans son regard. Il faisait ce qu'il voulait et je devais obéir. La tête posée sur ses genoux, je ne voyais rien d'autre que le ciel derrière la vitre teintée, les réverbères et les poteaux de téléphone qui défilait. La trace d'un oiseau ou d'un avion.

Il avait raison.

On peut dépasser la peur, pas la mort. Vaincre l'une pour affronter l'autre. Bla bla bla. Il avait raison, mais je n'étais pas d'accord. Il fallait que je choisisse entre sombrer et me raccrocher à un mince espoir – et ni la raison ni la rationalité n'entraient en ligne de compte.

Je choisis l'espoir.

— Je suis sûre que tout ira bien, murmurai-je en tendant la main pour caresser son visage. On surréagit, c'est tout.

— J'espère aussi.

— Jessica a fait une fausse couche, non ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il se tourna vers la fenêtre.

— On donnait une fête à la maison – un gala pour une coopérative d'artistes à laquelle elle participait. Elle m'a pris par la main et elle m'a entraîné dans la maison. Sans rien dire. En la suivant, j'ai aperçu le sang sur ses bas. Je l'ai emportée dans la voiture, mais c'était trop tard. Avant même qu'on arrive, c'était déjà foutu. Tellement de sang. Je ne l'avais jamais vue pleurer avant ce soir-là. Elle avait très mal, depuis des heures – et elle ne m'avait rien dit.

— Si elle t'en avait parlé, les docteurs auraient pu le sauver ?

— Ils ne pouvaient pas l'affirmer, mais ils ont répété qu'elle aurait dû se rendre à l'hôpital plus tôt.

Au moins, nous étions partis à temps. Je me détendis un peu à cette idée, et me mis à observer le ciel – les réverbères fantaisie de Santa Monica laissaient place au mobilier urbain plus classique de l'ouest de L.A.

— Hier, j'ai eu un peu mal, mais je croyais que c'était une gastro.

— On verra bien.

— Si on le perd, est-ce qu'on essaiera de nouveau ?

— Je ne sais pas.

Ça ne m'aidait guère. Voilà qu'il niait ce qu'il désirait le plus, ce dont il avait toujours rêvé. Après tout, le connaissais-je vraiment ?

— Avec Jessica... vous avez réessayé ?

Je me mordis les lèvres – ma question était peut-être mesquine, méchante. Ma situation n'avait rien à voir avec la sienne. Mais je voulais savoir à quoi m'attendre avec lui. Était-il du genre à abandonner ?

Il ne parut pas se formaliser de ma demande.

— On a fait des examens tous les deux. Moi, ça allait, mais la forme de son utérus rendait une grossesse difficile. On a essayé, mais ça n'a plus jamais marché. D'une certaine façon, c'est ce qui nous a permis de tenir un certain temps.

Je pris son visage entre mes mains, et il me regarda un instant avant de se pencher pour m'embrasser.

— Ça ne changera rien entre nous, dit-il. Je te le jure. Je veux rester avec toi.

La voiture s'immobilisa.

— Je suis prête, dis-je. Si tu restes avec moi, je suis prête à tout.

Lil ouvrit la porte, et Jonathan me souleva dans ses bras pour franchir les portes vitrées automatiques de la clinique des Séquoias. De l'enfer sur terre. Je fermais les yeux, mais l'odeur était toujours présente, tout comme le bruit. J'entendis un bip, et je m'accrochai à lui de toutes mes forces.

JONATHAN

J'avais appelé l'hôpital au moment où j'avais récupéré des vêtements pour elle, et ils m'avaient dit de me rendre directement au deuxième étage. Un brancard nous attendait devant la porte de l'ascenseur et j'y déposai Monica, qui me suppliait de ne pas la lâcher. Elle ne pesait rien – j'aurais pu la porter encore pendant des heures, mais je ne connaissais que trop bien les hôpitaux, et je savais qu'elle serait mieux sur un brancard.

On nous emmena vers la maternité. La première chose que j'entendis, ce fut des rires, et je regardai Monica pour savoir si elle les entendait aussi. Ça pouvait la détendre. Les maternités sont des endroits agréables, l'ambiance y était beaucoup plus légère que dans les services où Monica avait dû m'attendre pendant des semaines.

Elle gardait les yeux fermés comme un enfant effrayé qui ne veut rien voir. Je faillis faire une blague en parlant de vue sur l'océan et d'un buffet de luxe qui l'attendait, ou bien décrire les danseuses ou les tableaux de maître qu'elle ratait. Tout pour la calmer, la faire rire. Même si elle devait me gifler et me dire de la fermer, j'aurais préféré ça à la voir recroquevillée de terreur.

Une jeune femme en blouse bleue, les cheveux bruns noués en queue de cheval, nous accueillit :

— Bonjour, monsieur Drazen.

— Vous êtes le docteur Blakely ? demandai-je.

Le docteur Solis n'avait pas hésité une seconde avant de me la recommander.

— Oui. Le docteur Solis m'a averti de votre arrivée. Comment vous sentez-vous, madame ? demanda-t-elle à Monica.

— Très bien, mentit ma femme.

— Suivez-moi, je vous prie.

Une infirmière d'une quarantaine d'années, silhouette athlétique et coupe militaire, poussa le brancard en posant une série de questions idiotes. Monica lui répondit sans ouvrir les yeux.

— Monsieur Drazen, fit le docteur Blakely en entrant dans une salle d'examen, j'ai cru comprendre que vous étiez immunodéprimé ?

— Oui, et alors ?

— Alors, vous ne devriez pas vous trouver dans un hôpital.

Monica ouvrit enfin les yeux.

— Va-t'en.

— Je vous enverrai les résultats par texto, promit la doctoresse tandis que les infirmiers transportaient Monica du brancard à la table d'examen.

Elle avait l'air si fragile, perdue et vulnérable sur cette table, avec sa robe remontée au-dessus des genoux et les traces de marqueur sur ses cuisses. Hôpital ou non, pas question de fuir mes responsabilités. Je connaissais mes limites, mais je refusais d'abandonner Monica. Je n'allais pas la laisser seule face à ça, uniquement pour protéger mon système immunitaire.

— Merci, mais je reste.

— S'il te plaît, Jonathan, fit Monica. Elle a raison. Tout ira bien si tu laisses ton téléphone allumé. Je n'ai pas peur. Il faut que tu nous laisses.

Sauf qu'elle avait peur, évidemment. Elle était terrifiée, des pieds à la tête, je le voyais à sa façon de se tenir, aux frissons qui la parcouraient des pieds à la tête. Je la connaissais pas depuis si longtemps, et il me restait des tas de choses à apprendre sur elle, mais j'étais tout à fait capable de voir quand elle mentait sur son état pour me préserver. À vrai dire, on était tous les deux des maîtres dans ce domaine.

— Je ne vais nulle part, répondis-je avant de me tourner vers le docteur Blakely. C'est ma femme, et elle a besoin de moi. Je ne veux rien entendre. Je ne vais pas rentrer chez moi et m'enfermer dans un cocon en attendant qu'un putain de texto me dise ce qui arrive à ma famille.

Je m'installai dans un fauteuil à côté de la table lui pris la main.

— Il peut porter un masque quand il n'est pas dans la maternité, suggéra l'infirmière, en train de rentrer des notes dans un ordinateur.

— Tu le feras ? demanda Monica.

— Juré.

Le docteur Blakely s'assit sur un tabouret devant la table.

— Vous n'êtes pas mon patient, après tout. En revanche, si vous attrapez quelque chose, vous vous débrouillerez avec le docteur Solis. Et maintenant, madame, on va enlever vos sous-vêtements.

Monica souleva les fesses et la doctoresse l'aida à quitter sa culotte. L'infirmière commença à remonter sa robe, mais s'arrêta pour me jeter un coup d'œil en apercevant les mots *Propriété de Jonathan*. Je faillis dire quelque chose, faire une blague pour dissiper la tension, mais j'avais peur de gêner Monica. L'infirmière déposa un champ stérile sur le ventre de Monica, et la doctoresse lui fit écarter les jambes. Mentalement, je remerciai Solis de m'avoir recommandé une femme.

— Bon, la question de la paternité ne se pose pas, fit-elle en apercevant l'inscription sur les cuisses. Mais le bébé va devoir travailler son écriture.

Ce n'était pas très drôle, mais j'étais content de l'entendre plaisanter. Ma femme se mit à rire, et la tension l'abandonna un peu.

— Très bien, fit la doctoresse en souriant derrière son masque. Voyons ce qu'on a ici.

Monica se raidit et j'entendis un bruit humide. Je serrai sa main.

— Le col est bon, annonça Blakely.

Monica se détendit un peu plus. Elle avait peut-être raison : le carnet n'était sans doute pas un bon instrument. Il était sans doute temps que j'achète des jouets adaptés, que j'arrête d'utiliser tout ce qui me tombait sous la main au risque de la faire saigner.

La doctoresse releva le drap et demanda à Monica d'étendre ses jambes. L'infirmière approcha un plateau roulant.

— Je suis censé te raconter des blagues, dis-je à Monica. Des trucs drôles pour te détendre.

Blakely et l'infirmière échangèrent quelques mots que je ne compris pas avant d'ôter le champ du ventre de Monica – en tant que patient, j'en avais l'habitude : les médecins discutaient toujours entre eux avant de vous vendre leur mensonge officiel.

La doctoresse fit couler un gel clair sur le ventre de Monica sans paraître remarquer les mots inscrits à l'envers.

— J'attends, répondit Monica. Tu as quoi, comme blagues ?

— Toc, toc ?

Elle rit comme si la blague était terminée – d'ailleurs, c'était le cas. J'ai toujours été nul en blagues de

toc-toc.

L'écran de l'échographie s'alluma. On aurait dit une toile peinte à la main dans des tons de gris. Nous le scrutâmes comme si c'était la finale du championnat de baseball, mais en réalité nous ne savions pas du tout quoi regarder.

Un silence. Trop long. N'étions-nous pas censés entendre un battement de cœur ? J'avais moi-même passé des échographies à l'hôpital, et j'avais toujours entendu au moins un bruit de fond. Je serrai la main de Monica. Blakely fit glisser la sonde sur son abdomen en pianotant sur un clavier de l'autre main.

— D'accord, fit-elle enfin. Voilà qui explique tout.

Elle montra sur l'écran une forme ovale noire.

— Voici l'œuf. Normalement, on a ici un petit truc en forme de cacahuète, mais il n'y est pas. L'œuf est vide.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Monica.

— C'est ce qu'on appelle un œuf clair. Ça signifie que l'ovule a été fécondé et qu'il s'est installé dans l'utérus, mais qu'il a cessé de se développer. Pour une raison quelconque, les cellules n'ont pas réussi à se diviser. Votre corps a quand même continué de travailler, donc vous avez un début de placenta, mais pas d'embryon.

Blakely éteignit la machine. Monica était livide, et je ne me sentais pas mieux. J'avais envie de sauter à la gorge de la jeune doctoresse, de l'étrangler jusqu'à ce qu'elle dise qu'elle s'était trompée, qu'elle avait mal interprété les images. C'était une erreur. Il y avait un bébé là-dedans, un bébé en pleine santé.

— J'ai pris l'avion, dit Monica. C'est à cause de ça ?

— Certainement pas.

— Au lit, on y va fort, tous les deux, continua Monica, qui avait apparemment surmonté sa réserve habituelle. Je ne devrais pas le dire, mais vous êtes docteur, non ? Alors voilà, parfois, on aime le sexe brutal, et...

— J'ai vu vos bleus, mais non, ça ne peut pas être à cause de ça. Je suis désolée pour vous. La bonne nouvelle, c'est que vous êtes en parfaite santé. Aucun souci pour une prochaine grossesse.

Je me levai.

— Merci, docteur.

Je lui tendis la main. Je voulais que tout le monde parte. J'avais compris. Entendu la nouvelle.

Maintenant, je voulais être seul avec ma femme.

— Pas si vite, me dit-elle. Il faut que je vous explique ce qui va se passer, ensuite je vous laisserai tranquilles. Madame, votre corps va devoir se débarrasser des tissus dans votre utérus. Ce sera douloureux et pas très beau à voir. Ça peut commencer aujourd'hui comme dans une semaine. La plupart de nos patientes choisissent de s'en débarrasser par une aspiration sous anesthésie, ce qui permet d'accélérer le...

— Non, coupa Monica d'un ton décidé. Je refuse qu'on m'enlève mon bébé.

— Madame Drazen, il n'y a pas de bébé.

— Ne me dites pas ça !

Elle ne bougeait pas, mais tremblait de tous ses membres. Il émanait d'elle une énergie formidable, qui aurait pu tout faire exploser. Je m'interposai entre les deux femmes.

— Il y a un bébé ! cria Monica derrière moi.

Je ressentais la même chose qu'elle – sa colère, son déni. Mais je ne pouvais pas me laisser aller.

— Autre chose, docteur ?

Je préférais qu'elle sorte avant qu'elle ait à appeler la sécurité. Sans paraître affectée par les cris de Monica, la doctoresse me tendit sa carte.

— Appelez-moi si la douleur devient trop forte. Je peux lui prescrire quelque chose.

— La douleur ? lança Monica. Ça ne me fait pas peur, je vous jure !

Je pris la carte. C'était fini. En quatre heures, tout avait basculé. Il m'aurait fallu plus de temps pour tout assimiler – le départ pour New York, son annulation, le bébé, et maintenant l'absence de bébé.

Cela avait été une journée affreuse, pleine de faux départs, et qui se terminait sur une note terriblement douloureuse.

— Merci, docteur.

— Essayez de l'aider à prendre ça bien, si c'est possible. Elle va avoir mal.

MONICA

Prendre ça bien. Elle déconnaît, ou quoi ? Comment aurais-je pu ? Elle pensait que j'allais siroter des pina-colada au bord de la piscine en attendant de faire une fausse couche ? Tra-la-la, allons courir, rions un brin et passons une bonne soirée devant la télé en oubliant que toute ma vie, tout ce que je croyais vouloir avait changé en deux jours. Et j'étais censée faire comme si rien n'était arrivé ? Allez vous faire foutre, docteur. Foutre, foutre et refoutre.

Une fois cette foutue doctoresse et sa foutue infirmière hors de vue, je leur fis un doigt bien haut. Qu'elles aillent se faire foutre, comme cette machine, cette chambre, cet hôpital, ce putain de mensonge que j'avais écrit sur mon ventre.

— Et va te faire foutre toi aussi, lançai-je à Jonathan qui ramassait ma culotte.

— Tu devrais peut-être demander l'aspiration, dit-il en me l'enfilant. La doctoresse peut s'en occuper. Elle te l'a proposé.

— Non.

— Et si tu commences à saigner en plein milieu d'un enregistrement, au studio ?

— J'emmerde le studio. Je déteste cet hôpital. Tout entier. C'est un trou à rat. Tout est beige et rose. On devrait fusiller le décorateur. Et ils auraient beau diffuser n'importe quel parfum d'ambiance, ça continuerait à puer la javel et la mort.

Je le laissai tout de même me remettre ma culotte, parce que j'étais trop furieuse, trop perdue dans une tempête d'émotions, pour me rhabiller seule et descendre de la table. Jonathan m'aida à m'asseoir.

— Laisse-moi faire, dit-il en ouvrant la porte.

Sa voix était aussi décidée que d'habitude. Elle ne laissait aucune place à la discussion. Je ne compris son intention que lorsqu'il me prit dans ses bras pour m'emporter dans le couloir. Je m'accrochai à son cou, la tête sur sa poitrine.

— Ferme les yeux, dit-il. Pas besoin de regarder.

Je savais ce qu'il voulait dire. J'obéis, reconnaissante, et me concentrai sur son parfum aux notes de cuir pour oublier l'odeur de javel et de médicaments, le bruit de la cloche de l'ascenseur, les infirmières et les médecins qui discutaient à voix basse dans leur langage à part. C'était à la fois familier et nouveau, car, si les sons et les odeurs étaient les mêmes, je ne m'inquiétais plus aujourd'hui pour Jonathan, ni même pour moi. J'étais juste en colère et déçue, commençant déjà à faire le deuil de quelque chose dont je ne voulais même pas vingt-quatre heures plus tôt.

— Je vais bien, murmurai-je à l'oreille de Jonathan tandis que nous sortions de l'ascenseur pour traverser le hall.

— Je sais.

— Je ne suis plus en colère.

— Je sais.

— Tu peux me reposer, maintenant.

J'ouvris les yeux. Son visage occupait tout mon champ de vision.

— Non. Tu es ma femme, je te porte tant que je veux.

Lil nous attendait devant les portes, garée sous un panneau d'interdiction de stationner comme si

ç'avait été une pancarte indiquant une place réservée aux Bentley. Elle ouvrit la portière et Jonathan m'installa en douceur sur la banquette arrière. Sur le chemin du retour, je ne desserrai pas les dents. Je restai sur les genoux de Jonathan, serrée contre lui, la tête sur son épaule. Quelque part sur l'autoroute, je sentis un pincement dans mon ventre, et ça commença. La doctoresse m'avait expliqué en détail à quoi m'attendre, mais j'avais pensé que j'étais immunisée, ou bien je m'en fichais ; en tout cas j'avais nettement sous-estimé ce qu'elle voulait dire par « douleur » et « hémorragie ». Le temps d'arriver chez nous, j'avais l'impression d'avoir reçu un coup de poignard dans le ventre.

— Tu tiens le coup ? me demanda-t-il en ouvrant la porte.

— Je crois qu'il faut que j'aille à la salle de bain.

— Ça ira ?

— Plus ou moins.

L'air inquiet, il me reposa au sol et je courus jusqu'à la salle d'eau de notre chambre. Elle avait une douche, une baignoire, et une porte avec un loquet. C'était le plus bel endroit du monde, avec une vue sur l'océan — exactement ce dont avait besoin une femme dont le corps cherchait à se débarrasser d'un fardeau inutile, non ? Je me débarrassai de ma culotte et m'assis sur les toilettes, pliée en deux de douleur – j'avais l'impression que quelqu'un était en train de m'arracher les tripes pour les enrouler sur un rouet.

J'entendis gratter à la porte.

Je ne pouvais pas faire ça devant quelqu'un. Même si c'était lui. Même si je l'avais vu opéré à cœur ouvert. Même si chaque nuit dans mes rêves je portais dans mes mains son cœur saignant. Quoi qu'il m'arrive, j'allais le faire seule.

Je grognai quand les crampes reprurent de plus belle.

— Monica, fit-il à travers la porte, je vais envoyer Lil chercher des médicaments contre la douleur.

— Ça va !

Pourquoi prétendre ça ? Ça n'allait pas du tout, au contraire.

— J'étais avec toi à l'hôpital. Tu as un problème avec la notion de douleur.

— Ne le prends pas mal, lançai-je, à peine capable de respirer, mais tu vas me foutre le camp tout de suite.

— Non, je ne te laisse pas toute seule.

C'était sa voix de dominant, mais je m'en foutais complètement.

— Ouvre cette porte !

— *Va faire un jogging !* hurlai-je à pleins poumons – pas pour lui faire peur, mais parce que la douleur venait subitement de changer de magnitude. Je me pris la tête à deux mains, et l'hémorragie commença.

JONATHAN

La porte était fermée à clé. Bon, techniquement, ça n'avait pas d'importance. Je pouvais arranger ça avec une épingle de sûreté. Ou défoncer la porte, ou dévisser la poignée. Le personnel d'entretien gardait une tronçonneuse dans l'abri, me semblait-il. Et des cisailles. En fait, je crois que j'aurais pu défoncer le verrou en soufflant dessus, tellement j'étais hors de moi. Je faillis menacer et tambouriner, mais je me retins en entendant un sanglot suivi d'un hoquet.

Ça me donna encore plus envie d'être avec elle, mais je me rendis compte qu'il valait mieux ne pas la tourmenter davantage. À quoi bon ?

— Tu sais quoi ? dis-je.

Pas de réponse, juste sa respiration.

— Je ne vais pas défoncer cette porte. Mais je reste ici.

Je m'assis, le dos contre la porte, les mains sur les genoux. J'entendis un long gémissement suivi d'un bruit d'eau. Sa grosseur qui partait dans les toilettes. Elle émit une sorte de murmure étouffé qui parut durer une éternité.

— Monica ?

— Les femmes connaissent ça depuis des siècles, d'accord ? De génération en génération. Mais bon, si tu dois rester là à écouter...

Elle se tut, et je compris pourquoi.

— Bref, je te dirai quand ce sera fini.

Son dernier mot finit en gémissement aigu. De nouveau, j'eus envie de défoncer la porte. Pour lui tenir la main. Pour lui apporter un médicament. Pour faire *quelque chose* au lieu de rester assis derrière cette porte à imaginer ce qu'elle traversait. Je me sentais pris au piège, impuissant. Je voulais agir comme un mari.

Voilà. Pas question de la laisser toute seule.

Une épingle de sûreté. C'était tout ce qu'il me fallait pour ouvrir cette maudite porte. Je me levai, allai à sa commode qui s'ornait de portraits de ses parents, d'un napperon en crochet, d'un calendrier. J'ouvris le tiroir de sa table de chevet. De vieilles photos. Des lunettes de soleil. Des stylos, quelques petits carnets. Mais, bordel, où étaient les épingles de sûreté ?

La réponse me vint d'un seul coup, et ma colère retomba comme un soufflé. Les épingles étaient à leur place. Dans cette putain de salle de bain.

Je retournai derrière la porte, prêt à la défoncer, et je l'entendis. Elle chantonnait le *Star-Spangled Banner*, l'hymne américain. Je posai les mains à plat sur le panneau de bois. Elle articulait les paroles en grognant, et j'entendis un bruit d'éclaboussures.

Je ne pouvais pas défoncer la porte. Je ne pouvais pas lui faire ça. Mais je ne pouvais pas non plus la laisser seule.

Voilà qu'elle était devenue la malade en attente de greffe de cœur, et moi la jeune femme inquiète prête à tout pour changer la donne. À sa place, serais-je entré dans la chambre de Paulie Patalano pour débrancher le respirateur ? Peut-être. Peut-être que oui. Si ça avait duré des semaines, si ç'avait été une question de vie ou de mort, j'aurais découpé cette porte à la tronçonneuse, quitte à lui faire la peur de sa vie. J'aurais démonté la porte pour la fourrer dans le cul de quelqu'un.

Mais quels que fussent mes sentiments, ce *n'était pas* une question de vie ou de mort.

J'appuyai mon front contre la porte au moment où elle chantait :

— ... *and the home of the brave.*

— C'est toi, qui es brave, dis-je.

— Va-t'en, répondit-elle, si bas que je l'entendis à peine.

— Après, tu chantes *America is beautiful* ?

— Jamais avant la mi-temps du match.

— Je suis prêt à rester ici toute la journée.

— Je voulais ce bébé, Jonathan. Une fois que j'ai su, je m'en suis rendu compte. Mais avant ça... tu crois que ne pas le vouloir, ça a pu... c'est tellement idiot.

— Tu n'as pas fait de fausse couche parce que tu ne voulais pas d'enfant. Tu ne lui as pas fait peur.

— On essaiera de nouveau, d'accord ?

Elle avait besoin de cet espoir pour s'en sortir, pour trouver de la force. Elle aurait fait n'importe quoi pour le garder en vie – tuer, trahir, tout le reste. L'espoir l'aidait à être forte et courageuse. Assez forte et assez courageuse pour deux, si je parvenais à me nourrir d'elle. Et tant pis si ma vie ne durait pas longtemps.

— Oui, Monica. On essaiera de nouveau. Tout de suite. Dès que tu iras mieux.

Un autre gémissement, et elle reprit l'hymne depuis le début.

Je posai les mains sur la porte comme si ça pouvait aider la femme qui se trouvait derrière. Elle termina la chanson, puis se tut. Je n'entendais plus que du silence, parfois interrompu par un sanglot ou quelques mesures d'une chanson que je ne reconnaissais pas. Je m'assis devant la porte et tendis l'oreille. La seule chose qui me vint pour l'aider, ce fut d'imaginer que le bois était sa peau, que je la caressais, lui transmettais tout mon amour, ma douceur, mon réconfort. J'ignore combien de temps s'écoula jusqu'au moment où elle parla de nouveau.

— Toujours là ?

— Oui.

— Je ne peux pas tirer la chasse. Je... je n'y arrive pas.

— Tu veux que je m'en occupe ?

Un long silence suivit.

MONICA

Tout ça était ridicule. Complètement. Passer une heure sur les toilettes, pliée en deux par des crampes qui semblaient ne jamais vouloir s'arrêter. Laisser derrière moi un vrai carnage. Et mon superbe et tendre mari dehors qui me proposait de tirer la chasse à ma place.

Ce n'était rien à faire. Ensuite, je me ruerais sous la douche, je nettoierais un peu par terre et sur les toilettes, et je sortirais de cette salle de bain fraîche et pimpante. D'accord, les douleurs risquaient de durer encore quelques jours, mais pas aussi fort. Pas jusqu'à m'empêcher de tenir debout. Parce que là, je me sentais au bout du rouleau. Vide.

— Monica ?

Non, je n'y arriverais pas. Ce n'était pas un bébé. C'était juste des cellules mortes, formées par mon corps qui croyait dur comme fer que j'étais enceinte, mais ça s'était arrêté là. Et mon utérus était en train de s'en rendre compte. Alors pourquoi hésiter à tirer la chasse ? On aurait dit le pire cliché de fausse couche qui soit.

— Je vais ouvrir la porte, dis-je. Mais je voudrais que tu attendes que je te dise d'entrer, d'accord ?

— D'accord.

— Et je te préviens, c'est pas beau à voir.

— Bien noté.

La salle de bain était grande, avec une baignoire et une douche séparées. La cuvette des toilettes était inondée de sang, parce que je m'étais déplacée pendant le pire moment des crampes. À part ça, la pièce était impeccable, comme toujours avec les domestiques de Jonathan.

Je tournai la clé et allumai la douche. L'eau chaude arriva tout de suite. Cette rapidité m'étonnait toujours – apparemment, l'argent pouvait corriger jusqu'aux lois de la thermodynamique. Je quittai ma robe, entrai dans la douche et refermai la porte coulissante derrière moi.

L'eau brûlante me coula sur le visage. Je la voulais encore plus chaude, quitte à m'ébouillanter. Je voulais me stériliser pour tout oublier de ce bébé qui n'en était pas un. Je voulais oublier cette impression qu'un être humain était sorti de moi pour mourir.

L'eau ruissela jusqu'à mes pieds, emportant avec elle un flot de sang. C'était trop. Je ne le supporterai pas. J'étais brisée, inutile. Mes sensations m'avaient trompée. Et maintenant, j'étais censée...

La porte de la douche s'ouvrit sur Jonathan, tout habillé.

— Désolée, dis-je. J'ai oublié de te dire d'entrer.

Il s'avança dans la douche sans se soucier de l'eau qui coulait sur ses vêtements, collait sa chemise à sa peau, trempait ses cheveux. Il me prit dans ses bras pour me serrer contre lui. Ses lèvres effleurèrent mon épaule, et ses mains parcoururent mon corps comme s'il voulait le toucher tout entier.

— Je t'aime, dit-il.

— Je...

Je ne parvins pas à terminer ma phrase. Je me sentais vide, perdue, mais il était là. Mon ciel. Dans le sang et dans le souffle, dans le péché et dans le chagrin, j'étais son océan, et nous étions là tous les deux, jusqu'à l'horizon, jusqu'au bout du monde.

Qu'avais-je fait pour le mériter ? Je l'avais déçu souvent. Je lui avais résisté, je lui avais refusé une famille, je n'avais pas réussi à porter son enfant. Je ne méritais pas qu'il mouille ses vêtements pour

moi... mais j'avais besoin de lui. Tellement besoin ! Tant pis si j'échouais, je voulais recommencer. Maintenant que j'avais été enceinte, même pour quelques heures seulement, je n'imaginai pas d'autre avenir que celui où je portais ses enfants.

Je griffai son dos et enfouis mon visage contre son épaule. Il me berçait doucement sous le jet brûlant, solide et fort, même quand mes jambes flanchèrent.

— On ne va pas rester là, murmura-t-il.

Il éteignit la douche et, pour la troisième fois aujourd'hui, me prit dans ses bras, avançant sur le sol de marbre dans un bruit de tissu mouillé. Il avait fait couler un bain et tamisé les lumières. Il me déposa dans la baignoire.

— Je suis désolée, dis-je.

— Pourquoi ?

Il se pencha sur la baignoire, toujours dans ses vêtements trempés, et plongea une éponge dans l'eau sans même prendre la peine de remonter ses manches – à quoi bon ?

— Pour avoir laissé le bébé partir.

— Tu sais que je refuse que tu t'excuses pour ça.

— J'ai l'impression de t'avoir trahi. Après t'avoir mis dans tous tes états. Putain, je suis vraiment nulle.

— Chut, murmura-t-il en posant un doigt sur mes lèvres.

Mais c'était trop tard. Mes yeux se remplirent de larmes.

— Je ne peux pas. Je n'arrête pas de penser que...

Un sanglot m'interrompit.

— ... que c'est ma faute. Que je l'ai tué.

Il égoutta l'éponge.

— Si c'était vraiment le cas, il n'y aurait jamais de grossesses non désirées.

Mais j'étais complètement imperméable à la logique et à toute forme de démonstration. Quoi que je fasse, je n'arrivais pas à me débarrasser du sentiment d'être d'une certaine façon responsable de ce désastre.

Comment lui dire que je me sentais empoisonnée, comme si mon corps était devenu toxique pour un enfant ?

Il passa l'éponge entre mes cuisses pour nettoyer les dernières gouttes de sang. Son nom apparaissait toujours, et il frotta doucement jusqu'à ce qu'il s'efface complètement. La tête sur le rebord de la baignoire, je pleurais toutes les larmes de mon corps.

Quelle honte – être allongée dans une baignoire, jambes écartées, sanglotant pendant que mon mari effaçait les dernières traces de notre bébé. Pourtant, peu à peu, ce sentiment s'évanouit. J'étais épuisée, les nerfs à vif, mais il me reconfortait.

— Merci, dis-je. Tu me fais du bien.

Il posa la main sur mon ventre.

— Tu as quelque chose d'écrit là aussi. Ça part moins bien.

Il posa une main mouillée sur ma joue, comme pour essuyer les larmes anciennes et laisser la place aux nouvelles.

— Je me suis douchée entre les deux inscriptions.

— Ça ne va pas être facile à enlever.

— Je ne veux pas regarder.

— Alors ne regarde pas.

Il prit une autre éponge qui grattait, mais la reposa pour en prendre une plus douce, qu'il savonna d'un air très affairé. Je regardai le plafond tandis qu'il se mettait à frotter.

— Tu veux entendre la dernière idiotie qui m'a traversé la tête ? demandai-je.

— Si tu veux entendre la mienne ensuite.

— Je viens de penser : « C'est arrivé parce que je l'ai écrit à l'envers .»

— C'est vraiment bête.

— Et toi, c'est quoi, ton idiotie ?

— Que la prochaine fois, les mots *Bébé de Jonathan*, on les fera tatouer. Comme ça, ça restera.

Je me mis à rire à travers mes larmes. C'était bien Jonathan, poète en amour et réaliste dans la vie, en plein délire superstitieux, comme moi.

— Tu n'as pas froid ? demandai-je quand il reposa l'éponge. Tes vêtements sont trempés.

— J'ai l'impression d'être coincé dans un sac.

— On dirait que tu as été emballé sous vide.

Nous éclatâmes de rire ensemble. Il se releva pour se déshabiller, offrant son corps splendide à mes regards. Je me dis que je ne pourrais plus jamais le quitter. J'avais besoin de lui.

— Les enregistrements reprennent dans une semaine, dis-je en lui tendant les bras.

— Je crois que tu seras rétablie.

— Viens avec moi.

Sans répondre, il grimpa dans la baignoire.

— Jonathan... murmurai-je tandis qu'il s'installait sur moi.

J'enroulai mes jambes autour de lui.

— J'ai entendu, dit-il.

— S'il te plaît. Ne me laisse pas seule. Ne me demande pas de choisir. Je n'en ai plus la force.

Il se pencha en arrière pour m'embrasser sur la joue.

— Tu m'appartiens, et je prends toujours soin de ce qui est à moi.

— Ça veut dire que tu vas venir avec moi ?

— Ça veut dire que, où que tu ailles, je serai avec toi. Je vais tellement m'occuper de toi que tu en auras marre. Tu me diras de rester à la maison, mais je n'écouterai pas.

— Merci, murmurai-je, posant la tête sur son épaule.

Nous restâmes enlacés jusqu'à ce que l'eau ait refroidi.

Dix-huit mois plus tard

MONICA

— Aujourd'hui ? s'écria Laurelin en remontant la fermeture de ma robe. Vous avez accepté de faire un concert *aujourd'hui* ?

— Ce soir, en fait, répondis-je en maintenant mon bustier avec l'avant-bras.

— Vous êtes censée vous envoler sous d'autres cieux, pas travailler !

Son visage était rouge d'irritation, et elle serrait les poings. Notre infirmière était une incurable romantique.

— Ça va se faire. Après le concert. Deux chansons en robe de mariée. Darren et moi, on va faire exploser la salle, et ensuite je partirai en lune de miel.

Je l'embrassai sur la joue et, quand elle tenta de me repousser, je l'embrassai de nouveau, encore plus fort.

— Arrêtez, dit-elle. Laissez-moi finir ça.

Tout en pestant, Laurelin se démena pour remonter la fermeture jusqu'en haut. Sa robe bleu pâle pendait autour d'elle comme un sac – peut-être parce que ce n'était pas une robe *pratique*, et son corps la rejetait. Elle, Yvonne et trois des sœurs de Jonathan étaient mes demoiselles d'honneur, et elles gloussaient dans la salle d'attente en buvant du thé et retouchant leur maquillage.

Bien entendu, mes cheveux étaient nattés et tordus en chignon. Leanne avait fabriqué un voile de tulle et de perles qu'elle avait inséré dans la tresse avant de le laisser flotter jusqu'à terre. Je n'étais pas la reine du raffinement, mais ma robe était sublime. Parfaite pour une star du rock. Dessous, je portais un ensemble de lingerie fait sur mesure, avec un porte-jarretelles doté d'assez de crochets et de sangles pour me suspendre à la tour Eiffel. J'avais hâte que Jonathan voie ça.

Depuis deux semaines, je refusais de me donner à lui. Ça n'avait été facile ni pour lui, ni pour moi, mais je voulais qu'il soit fou de désir pour notre nuit de noces, et je voulais le torturer autant qu'il me torturait.

Au cours des semaines qui avaient suivi ma fausse couche, j'étais incapable de faire l'amour. Je n'arrêtais pas de saigner, goutte à goutte, et j'avais tellement mal, je me sentais tellement à vif que je ne parvenais pas à le laisser m'approcher. Je détestais jusqu'à ma propre peau. Et puis, un jour, alors que nous embarquions pour New York à bord du Gulf Stream, ce malaise s'était évanoui, et je n'avais plus eu envie que d'une chose : le sentir en moi. D'abord, il s'était montré doux, mais une fois qu'il avait compris que j'allais bien, il était redevenu la brute que je connaissais depuis toujours.

Depuis, il m'avait rarement quittée. Quand je partais, il venait avec moi, et s'il devait voyager, je l'accompagnais. Quand il le fallait, nous emmenions Laurelin avec nous, et parfois elle venait avec son mari et leur enfant.

Voir Jonathan avec un bébé était quelque chose de magique. D'un seul coup, il s'ouvrait. Son sens de l'humour laissait place à des grimaces idiotes et des bruits bizarres. Et pourtant, je n'arrivais pas à lui donner d'enfant. Rien du tout. Pas le moindre signe annonciateur. Il n'y avait que nous deux. Nous commençons à parler d'adopter, parce que ses jours étaient comptés et que je voulais qu'il connaisse ce bonheur avant que son cœur le lâche.

— Des nouvelles de monsieur Gevers ? demanda Laurelin, comme si elle lisait dans mes pensées.

Andre Gevers était néerlandais, et c'était le premier receveur du cœur artificiel conçu par ce que nous appelions entre nous le Projet suisse. Jonathan avait financé ces recherches et, bien qu'il ne soit jamais allé jusqu'à accepter qu'on lui implante un cœur artificiel, si celui-ci marchait, je savais qu'il ne dirait pas non, pour pouvoir continuer à vivre.

— Il est stable, répondis-je. Ce faux cœur semble vraiment à son aise dans sa poitrine.

Je levai la main et croisai si fort les doigts que je faillis m'arracher un tendon.

— Même après deux semaines, un rejet est toujours possible, observa Laurelin. Je ne veux pas jouer les pessimistes, mais la recherche médicale... Il y a beaucoup d'échecs avant que quelque chose fonctionne.

— Ça va marcher. Il mourra très vieux.

— Gevers ou Jonathan ?

— Les deux.

— Mon frère est né vieux, intervint Margie en se postant près de moi devant le miroir, vêtue d'un smoking à la coupe féminine.

C'était mon témoin. Comme nous étions à court d'hommes, elle, Sheila et Fiona étaient garçons d'honneur, tout comme Eddie et Darren.

— Ta robe n'est pas aussi meringuée que je le craignais.

— Et toi, tu m'as l'air tout à fait bonne à marier, remarquai-je.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit-elle en me tendant mon bouquet. Tu es prête ?

— Merci, Margie. Pour tout. Tu t'es toujours tellement bien occupée de moi !

— Avec plaisir. Maintenant, allons-y.

Mes demoiselles d'honneur en bleu attendaient à la sortie, et je les suivis, traversant la réception pour aller dans le jardin. Les gardes du corps nous suivaient, aussi voyants qu'ils étaient silencieux. Allais-je un jour m'habituer à la célébrité ? Mon single était sorti depuis un an, et l'album depuis sept mois. Chaque jour, je luttais contre la conviction que j'étais une usurpatrice, et Darren et Jonathan devaient se battre pour me persuader du contraire.

Au milieu de ce chaos et de toutes mes attentes qui n'en finissaient pas de changer, il y avait Jonathan, toujours à mes côtés en public, et toujours mon maître et roi en privé. Nous avons organisé notre mariage entre les trajets en avion, les concerts, les obligations familiales, la gestion d'une poignée d'hôtels, et assez de sexe pour transformer ma vie entière en lune de miel.

À cause de son divorce, Jonathan ne pouvait plus se marier à l'église catholique. Heureusement, les épiscopaliens étaient moins à cheval sur les règles, et l'église Saint-Timothée nous accueillit à bras ouverts. C'était un immense édifice de pierres couvertes de verre teinté, entouré de très vieux arbres, en plein centre de Los Angeles. Je m'arrêtai dans le narthex où ma mère attendait, vêtue d'une robe dans laquelle elle s'efforçait de paraître discrète. Ça ne marchait pas. Elle était beaucoup trop belle et la portait comme une croix. Elle m'embrassa sur la joue et me serra contre elle. J'étais submergée par la solennité des lieux. Oui, j'étais mariée depuis deux ans et oui, nous refaisons ce mariage en grande pompe pour faire plaisir à la famille de Jonathan et sacrifier aux traditions, mais ces vieilles pierres et les ornements de cuivre autour de moi avaient vu passer des générations de jeunes mariées. Et d'après ce que je voyais, les bancs de l'église étaient pleins à craquer.

— Tu parles d'un mariage dans l'intimité, marmonnai-je.

— Oh, je t'en prie, Monya, dit ma mère. Profite de cette occasion.

Elle me prit la main, et on nous ramena à l'arrière de la file.

L'église abritait un orgue immense qui, dès la première note, fit taire les occupants de la nef. J'attendais au bout de la file avec ma mère pendant que les filles et les garçons d'honneur avançaient dans la travée. David et Bonnie étaient juste devant moi, avec les alliances et un panier de pétales de roses.

— Tu es prête, maman ? demandai-je, au moment où Margie et Laurelin se mettaient en marche.

— J'espérais ne pas avoir à te conduire à l'autel. J'espérais rencontrer quelqu'un qui aurait remplacé ton père.

— Personne ne pourrait remplacer papa.

La musique changea, et j'entraînai ma mère dans l'allée. J'étais tellement excitée que j'avais envie de courir, mais ma mère marchait lentement. Trop lentement.

— Dépêche-toi, maman.

— On ne fait ça qu'une fois dans sa vie, murmura-t-elle.

Je me sentais comme un gosse qu'on tient à l'écart du sapin le matin de Noël. Je savais à quoi allait ressembler Jonathan. Je savais quel costume il portait, comment il tombait sur lui, j'avais vu la façon dont la cravate blanche se fondait à la chemise blanche, dont la ligne de sa veste noire à la coupe précise formait un triangle parfait de son cou à sa taille, comme une pointe de flèche... Pour dire la vérité, je pensais à ma nuit de noces.

Les caméras et appareils-photo avaient été confisqués. Impossible de regarder tous les gens qui m'observaient. Mais je sentais leurs yeux posés sur moi. Et tout le bien qu'ils me souhaitaient.

Arrivée à mi-distance de l'hôtel, j'aperçus Jonathan qui s'était décalé vers le centre pour me voir. Margie essaya de le tirer sur le côté, mais c'était peine perdue. Jonathan faisait ce qu'il voulait, quand il voulait, comme il voulait, et manifestement il tenait beaucoup à me voir courir vers l'autel.

Mon cœur allait-il continuer à fondre ainsi, dès que je le voyais ? Un jour viendrait-il où il ne me ferait plus aucun effet ? où je tiendrais sa présence pour acquise ? Impossible de m'imaginer ça. Il était si droit, si parfait, portant ce costume de cérémonie comme si c'était la tenue la plus naturelle qu'il eût jamais enfilée. L'homme que j'avais rencontré était revenu, lentement mais sûrement. Ses visions, celles où son cœur le rejetait, avaient disparu ; mes cauchemars et mes craintes s'étaient effondrés sous le poids de notre complicité.

Il était plus fort, plus en forme et plus dominant que jamais, et c'était mon compagnon de vie idéal.

— Salut, lançai-je en arrivant près de l'autel où il me prit la main. Comment ça va ? Tu es très beau.

— Très beau ? Je suis entouré de travestis qui portent tous le smoking beaucoup mieux que moi.

Je posai mes doigts sur mes lèvres pour étouffer un rire.

Tandis que, derrière nous, les gens s'asseyaient, Jonathan se pencha et me chuchota à l'oreille.

— Tu es à moi. Je vais te fouetter à coups de ceinture à la première occasion.

— Jonathan, nous sommes dans une église.

Je fis taire dans ma tête les bruits qui résonnaient dans l'église, les admonestations du vieil évêque belliqueux, les crissements des aubes dans le chœur.

— Ce n'est qu'un bâtiment, dit Jonathan, si bas que j'avais du mal à l'entendre. La vraie cérémonie, c'est pour plus tard. Je vais t'attacher les jambes au-dessus de la tête avec ce joli voile, et je vais te

frapper et te baiser si fort que tes « mon Dieu » vont faire descendre tous les anges du ciel.

Ses paroles m'allèrent droit au sexe. Nous étions devant l'hôtel, les gens parlaient de nous, une cérémonie avait lieu en notre honneur, et il parlait de me baiser !

Comme j'ignorais si un micro suspendu quelque part ne risquait pas de capter notre échange, je me tournai pour lui parler au creux de l'oreille, dans un souffle, sans faire appel à mes cordes vocales. Même un papillon n'aurait pas pu m'entendre.

— Je dois chanter tout à l'heure. Fais attention à ma gorge.

Un léger tremblement agita ses mains. J'étais censée savoir qu'il était conscient de tous mes besoins, y compris celui d'assister à une réunion, d'apparaître en public ou de chanter. Il savait à quel moment se montrer doux, et à quel moment marquer ma peau – parce qu'il était présent dans chaque instant de ma vie, et que chaque manquement à la confiance que j'avais en lui me valait une fessée délicieuse.

— Tu as de la chance de ne pas chanter avec ton cul, me chuchota-t-il en retour.

J'éclatai d'un petit gloussement nerveux répercuté par tous les micros, et le sourire de Jonathan se transforma en un rire étouffé. L'évêque se tourna vers nous, et tout le monde nous dévisagea. Je leur adressai un signe de la main et une petite révérence.

L'évêque nous fit signe d'avancer jusque devant l'autel.

David tenait le coussin rouge où étaient disposées nos alliances. Fines et serrées, elles avaient été conçues en forme d'anneaux de porte-clés pour nous rappeler nos premières bagues de mariage et les circonstances dans lesquelles nous les avons échangées. Jonathan et moi nous plaçâmes en face l'un de l'autre, et il prit le plus petit anneau.

L'évêque s'éclaircit la voix.

— Monsieur Drazen, répétez après moi. Moi, Jonathan Drazen...

— Moi, Jonathan Drazen...

— Je te prends, Monica Faulkner...

— Je te prends, Monica Faulkner...

Jonathan souriait tandis que l'anneau flottait au-dessus de mon doigt. J'entendais pratiquement les rouages tourner dans sa tête.

— Pour légitime épouse, dit l'évêque.

— Pour légitime épouse, répéta Jonathan, avant de se tourner vers l'évêque pour lui dire : vous savez que nous avons mémorisé tout cela, n'est-ce pas ?

— Ce serait bien la première fois depuis quarante ans que je célèbre des mariages.

Dans la nef, des rires s'élevèrent, et je baissai la tête pour réprimer un fou rire.

— Nous pensions que c'était important, expliqua Jonathan.

— Reprenons, dit l'évêque.

— Où en étions-nous ?

— À partir de ce jour.

— Merci.

Jonathan m'étreignit la main et poursuivit :

— À partir de ce jour, pour le meilleur et pour le pire, dans la richesse et la pauvreté, dans la santé et la maladie, pour t'aimer et pour te chérir jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Il baissa la voix, comme pour souligner le sérieux de ses paroles, mais aussi pour les rendre plus intimes.

— Tu es à moi. Comme les étoiles sont au ciel. Tu es mienne.

Il glissa l’anneau doré à mon doigt.

— Vous avez aussi retenu vos vœux par cœur ? me demanda l’évêque en me dévisageant par-dessus les montures de ses lunettes en demi-lune.

— Oui, dis-je en prenant l’anneau. Tu es prêt, Drazen ?

— Oui.

— Moi, Monica Faulkner, je te prends, Jonathan Drazen, pour légitime époux, à partir de ce jour, pour le meilleur et pour le pire, dans la richesse et la pauvreté, dans la santé et la maladie, pour t’aimer, te chérir et t’obéir jusqu’à ce que la mort nous sépare. Ton nom est écrit sur mon cœur.

Nous entendîmes des murmures s’élever dans l’assemblée. Si Jonathan et moi avions conservé le mot « obéir » dans mes vœux, c’est parce que nous savions ce que cela voulait dire. Il était mon maître dans la chambre à coucher, et j’obéissais à ses ordres. Nous connaissions les règles que nous nous étions fixées, et ces vœux en tenaient compte. Nous n’avions besoin ni de les expliquer, ni de nous excuser.

Et c’est ainsi que, bien plantés sur nos deux pieds, devant Dieu et nos familles, tandis que les journalistes attendaient devant l’église, nous fûmes unis.

JONATHAN

Même immobile, elle semblait en mouvement. Avec son énergie contenue par ma volonté et son désir de me plaire, c'était une véritable pile électrique, et plus je la laissais là, nue et statique, plus son excitation semblait à fleur de peau.

C'était la première nuit de notre lune de miel. Les rues de Paris s'étendaient au-dessous de nous, et Monica restait immobile pour moi, les tétons durcis par l'air frais. J'étais derrière elle, et c'était tout ce qu'elle savait. Elle ignorait quand j'allais bouger ou ce que j'allais faire. J'entendais son cœur battre et le bruit de son souffle. Elle s'efforçait de respirer régulièrement – en vain.

Elle était à moi. Je possédais ce corps, ce cœur. Je voulais introduire mes doigts et ma langue en elle, ma queue, et tout cela à fois. En regard de l'ampleur de mon amour, chaque acte de possession me semblait incomplet. Il y a avait vingt-quatre heures que je l'avais épousée pour la seconde fois, et j'aurais pu le faire cent fois de plus, mais notre véritable lien résidait dans la consommation de ce mariage. J'étais à elle, et elle était à moi, et la profondeur de cette appartenance mutuelle ne s'exprimait vraiment que lorsque je brisais sa patience, ses résolutions, ses attentes, puis que j'apaisais son cœur et la brisais de nouveau.

Je la contournai, entièrement habillé, pour contempler son corps nu qui tremblait malgré lui, son regard qui tentait de rester rivé droit devant elle. Elle était tellement douée ! Elle se transformait en objet pour moi, devenait une chose que je possédais pour que nous puissions réaliser ces fantasmes qui étaient l'expression de notre vérité profonde. Elle me possédait. J'étais l'objet de son plaisir.

Je m'assis dans le fauteuil en face d'elle et effleurai sa poitrine du bout des doigts. Elle frissonna. Mon plan consistait à la mettre à genoux et à m'enfoncer dans sa gorge, puis il pouvait prendre trois directions différentes menant chacune à un nouveau jeu en fonction de son degré d'obéissance. Chacun de ces plans s'achevait sur une fusion orgasmique de nos deux corps. Pourtant, quand je fis courir mes doigts de ses seins à son ventre, quelque chose changea. Quelque chose changea en elle.

J'embrassai son nombril, tirant sur la barre de diamant avec mes lèvres.

Depuis qu'elle s'était laissée mourir de faim pendant mon séjour aux Séquoias, elle avait repris du poids. À présent, elle pesait un peu plus lourd que lors de notre rencontre. Je savais à quoi ressemblait son corps, sous mes yeux et sous mes doigts. Mes mains et ma bouche connaissaient chacune de ses courbes parfaites par cœur. Et, alors qu'elle se tenait devant moi, gémissant tandis que ma langue traçait des cercles autour de son nombril, je perçus un changement aussi subtil qu'une goutte dans l'océan.

— Monica, dis-je.

— Oui ?

— Je ne veux pas t'alarmer...

Elle se tendit.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

— Chut... Oui, je vais bien. Et toi aussi.

Alors, je levai les yeux vers ma femme.

Elle avait le regard fixé droit devant elle, comme je l'avais exigé, et je me levai pour pouvoir la regarder bien en face.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Je ne veux pas que tu t'énerves pour rien...

Mon désir me faisait perdre la tête. Quoi que je dise, je risquais de lui donner de faux espoirs. De la décevoir, de lui faire mal. Je ne pouvais pas la protéger de tout cela. Le plus beau cadeau que je pouvais offrir à Monica, un cadeau de mariage pour célébrer notre vie commune, c'était l'espoir.

Elle rompit le silence.

— Dis-moi, ou je te jure que...

— Tu ne feras rien de tel.

Elle pinça les lèvres et posa les mains sur ses hanches. Fin de notre petit jeu.

Je la pris par le menton et lui lançai :

— Monica, je crois que tu es enceinte.

MONICA

Il était impossible. Depuis l'instant où il avait traversé Paris pour dénicher un test de grossesse jusqu'à celui où il avait annulé tous mes rendez-vous en passant par la consultation avec un médecin où je n'avais pas compris un traître mot de ce qu'ils disaient, il s'était montré impossible.

— Je vais bien ! lançai-je sur la place en face du cabinet du médecin.

Il y avait une église, une statue, et des pigeons partout. Le ciel était de la même couleur que les trottoirs, et l'air était tellement humide qu'il me collait à la peau.

— Pas la plus petite nausée. Je me sens mieux que jamais. Je pourrais courir un marathon, alors lâche-moi.

— Le docteur a dit que tu devais faire attention, dit-il.

Monsieur. Fais-attention, en polo bleu, écharpe pied-de-poule et manteau de laine, avait pris le contrôle de la situation. Avoir les choses en main le tranquillisait, ce qui ne me dérangeait pas – jusqu'à un certain point.

— C'est parfaitement injuste. Tu pourrais me dire qu'il m'a prescrit de me déguiser en clown tous les mardis, et je ne le saurais même pas.

— Un déguisement de clow... Même sur toi, ce ne serait pas sexy.

Je croisai les bras et lui fis face. Des pigeons volaient dans la brume.

L'heure du déjeuner approchant, la place commençait à être envahie. Personne ne nous prêtait attention.

— Tu aurais dû me trouver un docteur qui parlait anglais, dis-je.

— Je t'ai trouvé le meilleur.

— Eh bien, je me suis sentie exclue. J'avais l'impression que vous parliez de moi comme si je n'étais pas là. Tu devrais savoir à quel point c'est merdique, comme situation.

Il avança et me prit le visage entre les mains.

— Tu te souviens de ce battement de cœur ?

Lors de l'échographie, ce rythme léger et rapide, comme un ange sur un tapis de course céleste, m'était parvenu avec la plus grande clarté. J'admets que j'avais versé une larme. Peut-être deux. À la réflexion, j'avais pleuré comme une fontaine.

— Et alors ? demandai-je d'une voix étranglée.

— C'était quoi, comme langue ?

Je secouai la tête. Aucune, évidemment. Allait-il en venir au fait ?

— Celle de notre bébé, dit-il. C'était le langage de la vie. Qu'importe ce que nous avons dit, le docteur et moi. Qu'importe la façon dont je veux prendre soin de toi. Tu as envie d'un sujet de dispute ? Chamailons-nous au sujet de ton déjeuner.

Je souris et tournai la tête pour embrasser sa paume, chaude malgré le froid de décembre.

— Je veux un de ces croissants au jambon avec du fromage aigre.

— Et une salade.

— D'accord.

— Et ensuite, tu prendras tes vitamines prénatales.

J'eus une grimace de dégoût. Le médecin m'avait prescrit des vitamines de la taille d'une balle de fusil qui sentaient affreusement mauvais. Mais je les prendrais. Pour ce qui était de suivre un régime, Jonathan me servait de modèle et d'inspiration. Je les avalerais tous les jours à heure régulière, mais je n'étais pas obligée de faire semblant d'aimer ça.

— Je pourrais le perdre, celui-ci aussi, murmurai-je.

— Ça n'arrivera pas. J'ai la certitude qu'il va s'accrocher, cette fois.

Il me prit dans ses bras, et nous nous étreignîmes sur cette place de Paris, nous berçant l'un l'autre pendant de longues minutes de bonheur absolu.

ÉPILOGUE

MONICA

Quand je m'éveillai, j'étais seule. Un sentiment de panique m'envahit. J'avais le sentiment pesant d'avoir dormi plus longtemps et plus profondément que d'habitude. Je me sentais confuse et inquiète. Le bébé était censé être près de moi ou dans le petit berceau au bout du lit, et Jonathan dans la pièce à côté, mais j'étais persuadée de sentir son odeur dans les draps.

— Jonathan ? marmonnai-je.

Étais-je encore en train de rêver ? Ou l'air était-il réellement plus épais ? En tendant le bras, je fis tomber le verre sur la table de chevet. De l'eau froide m'éclaboussa la jambe. Pas un rêve, non – c'était bien réel.

Comment avais-je pu m'endormir ? Je n'aurais pas dû. En dehors du fait que je n'avais pas fermé l'œil depuis trois jours, aucune mère normalement constituée n'aurait dormi alors que son bébé était aussi malade que l'était le mien. J'aperçus une lumière au coin de la chambre, sous la porte de la salle de bain, puis j'entendis des voix. Non, une seule voix. Mon mari qui chantait. Seigneur, qu'il était mauvais !

J'ouvris la porte.

La salle de bain était éclairée aux chandelles, et elle était plongée dans le brouillard – Jonathan avait mis le sauna en marche sans en fermer la porte. Il était dans la baignoire avec la petite Gabrielle, trois semaines, allongée sur ses cuisses. Je croisai les bras.

— Tu n'es pas censée l'approcher tant qu'elle est malade.

M'ignorant, il câlina le bébé.

— Tu peux dire bonjour à maman ? dit-il d'une voix de fausset.

Gabby éternua.

— Jonathan, je ne plaisante pas. Porte au moins un masque. Tu es immunodép...

— Je suis aussi stérile qu'un bloc opératoire, et elle n'est plus contagieuse.

Il me tendit un thermomètre auriculaire. Je le pris et m'accroupis au bord de la baignoire. L'écran indiquait 37,2 °C.

— Oh, murmurai-je. C'est bien. Tu crois qu'elle est guérie ?

— Je ne sais pas, dit-il avant de frotter son nez contre celui du bébé. Tu vas laisser maman dormir maintenant, ma petite chérie ?

Elle émit un petit cri rauque, et Jonathan se tourna vers moi :

— Elle a dit oui, mais elle se réserve la possibilité de changer d'avis.

— Depuis quand tu parles le bébé ? demandai-je en lui caressant la joue, chassant au passage les gouttes de condensation qui s'y accrochaient.

— Je vis à Los Angeles.

Nous avons traversé quelques jours difficiles quand Gabby était montée jusqu'à 40 °C de fièvre. Son pédiatre était venu tard dans la nuit, l'avait fait redescendre à 38 °C, puis était rentré chez lui. Nous pouvions l'appeler à n'importe quel moment, mais, selon lui, il n'était pas nécessaire d'emmener le bébé aux urgences. Quelques heures plus tard, l'infirmière de nuit nous avait réveillés. La fièvre était

remontée. Ce n'était pas la faute de l'infirmière, mais nous l'avions tout de même renvoyée. C'est nous qui étions responsables du bébé, nous qui devions nous inquiéter, et même si nous avions de quoi nous offrir toute une panoplie de personnel susceptible de nous épargner l'épuisement des nuits de veille, nous avons décidé de faire face seuls. Dans ces moments difficiles, pas question de payer quelqu'un alors que nous pouvions affronter la situation en nous serrant les coudes, comme la famille que nous étions. Aussi, avons-nous décidé de nous relayer pour nous occuper de Gabby – en réalité, nous passions tous les deux des nuits blanches, car aucun de nous ne parvenait à se reposer. Je la nourrissais la nuit, sauf quand Jonathan lui donnait le biberon, en pestant parce qu'il devait porter des gants et un masque. Nous tâtonnions encore pour mettre au point une routine qui conviendrait à mon corps, mais chaque moment avec Gabby était si précieux que je me fichais bien de l'heure qu'il était.

Gabby agita les bras sans savoir à quoi ils servaient, attrapant l'air de ses doigts minuscules. Elle avait d'épais cheveux noirs et ses yeux, qui avaient encore la nuance bleutée des prunelles de nouveau-nés, allaient sans nul doute virer au marron.

Je plongeai une grosse éponge jaune dans l'eau chaude et l'essorai au-dessus de ma fille. L'eau coula sur sa poitrine et sur son ventre rond qui scintillait dans la lueur des bougies.

— Je veux des bébés roux, déclarai-je.

— On peut réessayer, mais à moins que les deux parents soient roux, ça saute une génération.

— Pourquoi ?

— La domination. C'est génétique.

— Espèce d'idiot.

Gabby ouvrit la bouche, tourna la tête et poussa un petit cri aigu. Elle apprenait tout juste à pleurer. Elle était capable de hurler, de couiner, d'éternuer et de sourire, mais nous n'avions pas encore eu droit à de véritables pleurs – sauf depuis qu'elle avait cette fièvre.

— Tiens donc, dit Jonathan. Elle appelle sa maman.

Je retirai mon t-shirt et ma culotte. Mon corps était encore déformé par la grossesse, mais mon mari loucha dessus comme si j'étais la seule femme au monde. Ma silhouette revenait peu à peu, à croire que ce genre d'œillades la rappelait à l'ordre.

Je pris le bébé sous les bras. Elle adorait l'eau et, quand je la sortis, elle agita ses jambes minuscules avec colère.

— Patience, fillette, dis-je.

Jonathan tendit les bras pour m'accueillir. Il était toujours aussi beau, avec sa cicatrice et une érection qui allait devoir attendre que le bébé aille mieux. J'entrai dans la baignoire et m'assis entre les jambes de mon mari. Il m'enveloppa de ses bras, et je mis Gabby au sein.

Jonathan me frotta le dos et m'embrassa dans le cou pendant que j'allaitais. J'étais aux anges : on s'occupait de moi, physiquement et émotionnellement, et cette baignoire était devenue un petit coin de paradis.

— Monsieur Gevers a appelé, dit Jonathan.

— Oh, tu l'as remercié pour les fleurs et le lapin ?

— Oui. Il veut que nous venions. Il tient à faire connaissance avec la petite demoiselle.

— Je ne prends pas l'avion avec un nouveau-né.

— Ce n'est pas si compliqué. Je l'ai fait, une fois, pendant dix minutes.

— Lui et sa femme peuvent revenir ici. Pour le moment, je ne bouge pas. Pas avant d'être prête.

Je m'adosai contre lui, et il referma ses bras autour de nous.

— Oui, maîtresse, murmura-t-il en m'embrassant l'épaule.

Accrochée à mon sein, la petite Gabby s'en donnait à cœur joie. J'étais amoureuse d'elle, plus amoureuse que je ne l'avais cru possible. Je posai la tête contre le torse de mon mari, laissant l'eau douce et chaude m'envelopper. Quelque part dans mon demi-sommeil, je me fondais à cette eau, évoluant dans un univers où j'aimais et étais aimée. Où l'on avait besoin de moi, et où j'avais le droit d'avoir besoin des autres. C'était notre petit royaume à trois : je rêvai que je me dilatais dans cet univers minuscule et infini, parfait dans son équilibre et sa solidité.

Quand Jonathan replaça une mèche de mes cheveux derrière mon oreille pour m'embrasser la nuque, j'ouvris les yeux. Le silence était aussi parfait que notre bébé, repu et endormi dans mes bras, la bouche entrouverte, un sourire au coin des lèvres.

Chair de ma chair, amour de mon amour, brisé et réparé par la force de mon cœur, ces deux êtres sont à moi. Et quoi qu'il advienne, quelles que soient les épreuves et les tortures que la vie nous réserve, je suis entière, compétente, et prête à me battre pour les protéger.

Mais pour l'heure, seule la paix existe.

FIN

triomphe

Les Chants du triomphe ont été publiés sous forme de nouvelles annexes. Je voulais écrire le point de vue de Jonathan, mais j'ignorais comment les lecteurs allaient réagir. J'ai donc envoyé Jessica aux contacts de ma mailing-list. Leur réaction a été tellement enthousiaste que j'ai envoyé le second essai, Sharon, à ma liste de plus en plus longue.

Ces nouvelles ont été partagées sur le groupe CD Canaries de Goodreads et sur ma page Facebook. J'aimerais remercier les Canaris Tony, Erik et Donna pour la générosité dont ils ont fait preuve en relayant cet e-mail à de nombreuses reprises.

Mais ces histoires sont devenues canoniques, et on y révèle des éléments qui deviendront importants ; j'ai donc le sentiment qu'elles doivent atteindre un public plus large.

Jessica

(Cet épisode a lieu suite à l'exposition « Éclipse », après que Jonathan a raccompagné Monica chez elle.)

Je regardai Monica refermer la porte derrière elle et sentis la voiture prête à dévaler la colline abrupte. Cette maison serait un piège mortel en cas de tremblement de terre, et la colline était sans doute déjà en train de s'effondrer dans son jardin. Il fallait que j'y remédie. Ensevelie sous quarante tonnes d'argile et de gravats, Monica ne me servirait à rien. Sous moi, en revanche, se tordant comme un chaton... Seigneur, cette fille me faisait un effet dingue, et ses grands yeux marron devenaient encore plus grands quand elle était tout près. Et ces hématomes ! Et sa façon de les réclamer !

Le soir où je l'avais rencontrée, j'avais tout de suite su qu'elle était spéciale. Mais j'ignorais à quel point.

J'étais allé au K avec Eddie et deux autres copains de Penn. Après ça, j'avais rendez-vous avec Wendy dans l'une des chambres de l'hôtel. J'étais de passage à L.A., entre un voyage désastreux à New York et un déplacement à Séoul qui devait à tout prix être un succès de bout en bout – dans le cas contraire, j'allais devoir répondre à pas mal de questions. Et je déteste ça.

J'avais donc fait le choix le plus simple et les avais amenés au K. Nous parlions de tout et de rien jusqu'à ce que cette fille élancée aux immenses yeux noirs et aux longs cheveux bruns nattés nous apporte nos boissons. Les mecs déconnaient sur les femmes et le sport, et nous avons tous cessé de parler quand elle s'était avancée vers nous. Fin de la soirée. Je ne pouvais plus détacher mon regard de cette fille. Elle était parfaite, bien entendu – mon personnel doit être aussi éblouissant que les clients. Mais elle n'était pas seulement belle, elle était différente. J'étais en train de me demander ce qu'elle avait de si spécial et, pendant ce temps, elle soutenait mon regard, comme si elle me mettait au défi de me ridiculiser encore davantage.

Ensuite, elle a renversé du gin sur moi, et Freddie l'a renvoyée. Les mecs ont essayé de le raisonner, mais la serveuse était partie, et j'ai dû laisser Freddie faire son boulot comme il l'entendait. Dans une heure, j'allais retrouver Wendy pour une partie de jambes en l'air, et soudain, cette idée me déprimait. Elle était sublime, intense, et complètement superficielle. Elle prenait trop de coke et gloussait à tout bout de champ. Elle m'épuisait. À la pensée de passer une autre nuit dans l'une de mes chambres d'hôtel, je sentis mon corps se vider de toute énergie.

Freddie me donna le nom de la serveuse, ajoutant que c'était le genre à faire un procès pour harcèlement sexuel. Mais je ne pouvais pas oublier cette fille aux yeux d'ébène. Il fallait que je la regarde encore. Cinq minutes. Je lui offrirais des indemnités de départ. N'importe quoi, pourvu que je la voie.

En l'entendant arriver dans le couloir menant à mon bureau, je tâchai de me ressaisir. Je voulais la regarder, mais il fallait que je sois discret. Quand elle entra, j'eus aussitôt envie de la baiser. Elle était élancée, voluptueuse, lisse. Sa jupe lui moulait le cul, et avec ses talons elle était presque aussi grande que moi. Tandis que mes yeux suivaient la courbe de ses seins et la ligne de son cou, je m'aperçus qu'elle était parfaitement consciente que je la regardais – une fois de plus. Elle posa les mains sur ses hanches. Tout à fait le genre à faire un procès pour harcèlement sexuel, en effet, surtout qu'elle était en train de

m'expliquer à quel point Freddie était stupide. Je la regardai dans les yeux. J'y vis du feu, et de l'orgueil. Pas une once de peur. Ce qui se passait dans ce regard était dix fois plus intéressant que les courbes de son corps.

— Je comptais vous proposer une indemnité de départ..., dis-je.

— Je ne veux pas de votre argent !

— Laissez-moi finir.

Elle obéit, pas seulement avec la bouche, mais avec le cœur. Elle rougit et baissa les yeux. Ses doigts tressaillirent, mais le reste de son corps demeura immobile. Putain de Dieu ! J'en avais le souffle coupé. Cette créature sublime et fière était une soumise !

Impossible de la laisser disparaître dans Los Angeles.

Depuis, les choses n'avaient fait qu'empirer. Bien entendu, je ne pouvais pas tomber amoureux d'elle, mais je pouvais passer du temps en sa compagnie. Beaucoup de temps.

Je voulais connaître chacun de ses frémissements, chacun de ses gémissements, chacun de ses désirs les plus désespérés, et la dévorer toute crue. Si elle souhaitait que nous ayons une relation exclusive, j'accepterais. Je mettrais Sharon en *stand-by* et j'arrêteraï de draguer les autres femmes. Combien de temps pouvais-je tenir avec Monica ? Un mois ? deux ? Combien de temps allait-elle me faire rire avant de commencer à devenir exigeante ? Combien de mots allait-elle encore prononcer qui me donneraient envie de l'embrasser ? Impossible qu'elle reste aussi attirante bien longtemps. Elle allait se consumer peu à peu, mais, vu d'ici, je n'aurais pas pu rêver créature plus parfaite.

Je m'en voulais de lui avoir fait ces marques, mais j'étais loin de l'avoir blessée autant que son salaud d'ex-petit ami. Quel connard ! À peine avais-je vu ce type, ce qu'il avait fait et sa manière de la regarder, que j'avais voulu Monica pour moi seul. Je savais qu'elle allait me réclamer une relation exclusive, et j'étais prêt à la satisfaire. Je n'aimais pas l'idée qu'elle soit blessée. Je trouvais affreux de rendre publiques des histoires intimes. Certes, la voir pleurer me troublait, et j'avais l'impression qu'on m'avait dévoilé une partie d'elle qu'elle tenait à garder cachée, mais j'éprouvais avant tout un sentiment d'injustice flagrant.

Ce qu'il avait fait était purement et simplement amoral, et même s'il ne s'était pas agi de Monica, j'aurais été tout aussi furieux.

Bon, peut-être pas autant.

Merde. J'aurais dû la ramener chez moi. Je ressentis l'étrange besoin d'entrer en contact avec elle.

Merci pour ce soir. Je t'appellerai ce week-end pour prendre des nouvelles de cette balle de baseball

Avec plaisir.

Une réponse neutre, dénuée d'émotion. Bizarre. Je regrettais de ne plus l'avoir sous la main.

À propos... Ils jouent contre les Mets le lendemain de mon retour

OK bonne nuit

Je me laissai aller contre le dossier. Même pas une blague ou une répartie pleine d'esprit. Cela n'aurait pas dû me perturber, mais c'était pourtant le cas. Mon portable bipa de nouveau, mais ce n'était pas Monica.

Jessica.

Étrange qu'Erik ne soit pas là. D'habitude, il la suivait comme un petit chien. C'était exactement de ça qu'elle avait besoin : une moitié d'homme. Je respirai profondément pour me calmer et l'appelai.

— Jess.

— Jon. Où es-tu ?

À son ton de voix, je devinai que Jessica n'allait pas bien, et à en juger par le bruit des vagues, elle était déjà rentrée chez elle.

— Je remonte LFB.

C'était ainsi que nous désignons Los Feliz Boulevard, à l'époque où j'étais encore entier et que j'avais quelqu'un avec qui fabriquer de petits acronymes.

— Tu es seul ?

— Lil est au volant. Que se passe-t-il, ma chérie ?

J'aurais pu laisser entendre directement qu'elle avait un problème avec Erik, mais elle ne l'aurait jamais admis.

— Tu peux passer ?

Je consultai ma montre. Mon avion décollait de Santa Monica à six heures. Si je partais de Venice à quatre, ça irait. Cela dit, je savais d'expérience que cette entrevue avec mon ex ne prendrait pas plus d'une heure. J'aurais pu refuser, mais nous avons partagé trop de choses, trop d'intimité pour que je lui tourne simplement le dos. Je laissai donc Lil me ramener à la maison, pris la Mercedes et me rendis à Venice.

Une fois de plus.

*

Jessica habitait près de la plage, comme l'exigeait son caractère d'artiste solaire. Je me garai et montai le long escalier à l'arrière, à l'endroit où la piscine surplombait l'océan. Les meubles et le barbecue avaient disparu. Elle se tenait seule près du bar désert, un verre de vin blanc à la main, toujours dans sa robe blanche fluide. Elle soulignait la forme de son corps dans la brise, et je me vis aussitôt en train de lui écarter les jambes, mais doucement. Cette image fit aussitôt revenir ma sublime petite déesse dans mes pensées. J'aurais dû la prendre dans la voiture, hématomes ou pas. J'étais tout aussi excité qu'elle et maintenant, j'étais en posture délicate. J'avais envie de baiser. J'avais à la base de ma queue un poids dont il fallait que je me débarrasse, d'une manière ou d'une autre.

— Jess, dis-je en voyant ses yeux gonflés. Il ne devait pas y avoir une soirée ? Après l'inauguration ?

— Je n'en pouvais plus. Sourire, parler d'arbres-sucettes et des effets de la culture sur les souvenir d'enfance. Sourire. Répondre à des questions techniques sur la façon de maintenir les arbres en vie. Sourire, encore. Comment vas-tu ?

J'attrapai un verre sur le présentoir, et Jessica me versa un peu de vin.

— Je vais très bien, en fait. C'est pour ça que tu m'as fait venir, pour savoir comment j'allais ? J'ai l'impression que c'est plutôt moi qui devrais te poser la question.

Elle eut à peine une hésitation.

— Erik, dit-elle.

— Je croyais que vous étiez fiancés.

— Moi aussi. Tu veux t'asseoir ?

Elle désigna le patio d'intérieur derrière les baies coulissantes.

Entrer et m'installer à côté d'elle sur un canapé, comme je l'avais fait des centaines de fois, me paraissait plutôt risqué. Je m'assis donc sur un tabouret de bar.

— Où sont tous les meubles ? Et ces affreuses lampes ont disparu ?

Elle inspira profondément et fit tourner le vin dans son verre.

— Il a tout emporté il y a trois jours. C'était à lui.

— J'imagine.

J'ignorais ce qu'elle me voulait. Étais-je censé la reconforter ? Elle avait des douzaines d'amies, et toutes avaient des épaules sur lesquelles pleurer. Bon sang, qu'est-ce que je foutais ici ?

— Il a appris que tu viendrais à l'inauguration, et il a pété les plombs. « Pourquoi ce type traîne-t-il toujours autour de toi ? Pourquoi tu ne coupes pas le cordon ? » Bla, bla bla.

Elle avala son vin d'un trait avant de reprendre :

— Il ne comprend pas. Ou il ne comprenait pas. Comme tu peux le voir, il a décidé d'arrêter d'essayer. C'est mieux comme ça, j'imagine.

— Je suis désolé de l'apprendre, mais je refuse de me sentir coupable.

— Jon. Tu n'es pas obligé d'être sur la défensive.

— Jess. Tu veux quoi, à part me faire des reproches ?

Elle avait les nerfs à fleur de peau. D'autres que moi ne l'auraient pas remarqué, parce qu'elle maîtrisait chacun de ses mouvements. Elle n'avait aucun de ces petits tics que je voyais chez Monica. Jessica était imperturbable, et seul son regard, perdu au loin, trahissait sa tension.

— Je devrais être franche, dit-elle.

— Tu peux être qui tu veux.

— Ce n'est pas drôle.

J'attendis qu'elle soit prête – elle allait tout me dire pour peu que je cesse mes blagues stupides, et j'avais le sentiment que ce serait très intéressant.

De nouveau, elle prit une profonde inspiration.

— Je crois qu'Erik a mis le doigt sur quelque chose. Il a vu quelque chose que je faisais semblant de ne pas voir.

Elle était affreusement mal à l'aise, et c'était bon. Délicieux, même. Je ne répondis rien. Je ne voulais pas lui indiquer que je savais où elle voulait en venir, car je n'avais pas envie qu'elle me coupe de nouveau l'herbe sous le pied. Ce ne serait pas la première fois qu'elle suggérerait vouloir me récupérer avant de se raviser et de m'accuser de tous les maux.

— Tu as toujours été là pour moi, dit-elle en me regardant droit dans les yeux.

— Nous avons été mariés, répondis-je. Pour moi, c'est sérieux, je te l'ai déjà dit.

Elle avança d'un pas vers moi. J'avais déjà vécu cette situation, et je ne l'approcherais pas d'un centimètre à moins d'y être obligé. Je continuais d'espérer, mais j'avais déjà été échaudé. Même quand elle me toucha la main, ce qu'elle n'avait pas fait depuis un moment, je restai partagé. Après le divorce, elle avait continué à me toucher, mais elle avait un mouvement de recul dès que j'approchais d'elle. Son petit jeu me mettait sur les nerfs, et Monica m'avait excité au-delà des mots. Je me sentais comme un lion en cage.

Alors quand Jessica me toucha le visage, je me figeai, convaincu que j'allais la prendre par les cheveux et la retourner. Il ne fallait pas. Pas si je voulais pouvoir la récupérer.

— Tu fais le timide, Jon. Ça ne te ressemble pas.

— Tu vas me repousser ?

— Non. Pas cette fois.

Parfait. Je posai mes mains sur ses joues pour l'empêcher de tourner la tête et la poussai contre le bar. J'étouffai son petit cri de protestation d'un baiser. Qu'elle me rendit. Vraiment.

Ma poitrine se libéra d'un poids immense. Mon cœur se serra. Retrouver ma vie d'avant. Revenir à la normale. Avec ma femme à mes côtés, comme un couple uni, scellé, incassable. Quand je posai ma main sur sa poitrine, c'était moi que je touchais. Celui que j'étais avant – entier, jusqu'au bout des doigts.

Je remontai sa jupe sur ses hanches et la soulevai. Elle enroula ses jambes autour de ma taille, et je la portai à l'intérieur.

Maintenant que ces lampes immondes avaient disparu, il faisait sombre. Je voulais que la lumière voie ça, qu'elle y croie autant que moi. Certes, entre le moment où nous allions nous rouler sur le canapé et celui où je fourrerais ma queue en elle, n'importe quoi pouvait aller de travers. Je me rappelai ma promesse à Monica, mais je pourrais tout lui expliquer demain. Je serais désolé de voir partir cette jolie petite chose, mais cette femme ne méritait pas que je lui sois infidèle, et Monica comme Jessica étaient trop importantes à mes yeux pour que je tourne autour du pot. C'est Jessica que je devais choisir. Nous étions unis par les liens du mariage, je m'étais traîné à genoux devant elle pour que ces liens brisés se retissent, et j'avais attendu tellement longtemps que refuser la possibilité d'une réconciliation me semblait grotesque.

Je baissai le haut de sa robe.

Dans le clair de lune, elle était magnifique. Ces seins, avec la petite pierre dure de ses tétons. Je les suçai et les goûtai. La saveur de la normalité. Celle de la rosée du matin et de l'herbe coupée. Je les fis rouler sous ma langue et plaquai mon bassin contre le sien. Je murmurai son nom, perdu dans un brouillard de soulagement et de délice.

J'arrivais à peine à respirer.

— Tu es sûre, Jess ?

Il valait mieux qu'elle soit sûre. Entre elle et cette délicieuse gamine d'Echo Park, je bandais comme un cerf.

— Oui, mon chéri. Fais-moi l'amour comme avant. Comme au début.

Oui, j'en avais envie. Et j'aurais pu le faire. Si elle n'avait pas réclamé que je redevienne celui que j'étais au début, j'aurais été aussi doux et aussi attentif que lors de notre première nuit. Mais dans mon oreille, comme si elle était assise juste à côté de moi, j'entendis Monica gémir. « Fais-moi mal, Jonathan, déchire-moi .»

Je bandai encore plus fort, si c'était possible, et j'étais arrivé à un point où je risquais de partir d'ici avec une paire de poids de dix kilos entre les jambes. J'étais trop vieux pour tout ça.

Je regardai Jessica. Elle était sublime. Exactement telle qu'elle était lors de notre rencontre. Elle avait les lèvres entrouvertes, le souffle court. Elle se cambra contre moi. Tout près. J'étais si près de la récupérer...

— Je suis désolé, Jess.

— De quoi ?

— Ça.

Je me redressai et m'assis à ses pieds.

Elle se hissa sur les coudes, les jambes toujours écartées.

— Quoi ? Pourquoi ?

Je caressai son mollet et la regardai en face, dans la lueur douce de la lune.

— Parce que. Il s'est passé trop de choses. C'est juste que... je ne peux pas.

Elle dégagea ses jambes et vint s'agenouiller près de moi. Elle me toucha le visage, et je vis qu'elle était blessée. Elle avait une peur panique de la solitude. L'abandonner serait sans doute la chose la plus difficile que j'aurais jamais faite.

— Je ne comprends pas. Tu cherches à te venger, ou quoi ?

Je me levai. Je lui devais la franchise, au moins. Après tout ce que nous avons traversé, tout ce que je lui avais promis, toutes ces fois où nous nous étions fait du mal.

— C'est trop tard. Je suis désolé. Je ne suis plus le même homme.

— C'est cette fille ?

— Quelle fille ?

Je savais exactement de qui elle parlait. Soudain, je regrettais d'avoir emmené Monica à l'exposition. Si j'avais su qu'Erik était parti, j'aurais enfermé ma déesse à la maison, et je me serais occupé d'elle toute la nuit, juste pour la protéger du regard de mon ex-femme. L'image de son cul abîmé, sa réaction par rapport à ces marques, et même la culpabilité que j'éprouvais, tout cela m'excitait tellement que ça en devenait douloureux.

— Il ne se passe rien de sérieux avec elle, Jessica. Inutile de lui accorder une importance qu'elle n'a pas.

Jessica ne répondit pas. Elle se contenta de me fixer, et j'eus le sentiment qu'elle lisait en moi comme dans un livre ouvert.

— Dans ce cas, va-t'en, dit-elle enfin d'une voix calme.

J'aurais voulu en dire plus, m'excuser de nouveau ou lui offrir un quelconque réconfort, mais il ne me fallut qu'une fraction de seconde pour me raviser. La porte. Il fallait juste que j'arrive à la porte. Je m'y dirigeai à longues enjambées et retrouvai l'air de la nuit, les doigts serrés autour de mes clés. Ma Mercedes était à quelques pas. C'était la voiture préférée de Jessica. C'est pour cela que je l'avais prise. Il était peut-être temps de m'en débarrasser.

— Jon, appela-t-elle.

J'avançai d'un autre pas, la main sur la voiture, sans me retourner. Je ne voulais pas changer d'avis. Je ne voulais pas d'une nouvelle dispute. Peut-être allais-je pouvoir revenir à Echo Park à temps pour voir Monica sans qu'elle me prenne pour un rustre et un imbécile.

Je ne pouvais pas faire semblant de n'avoir pas entendu Jessica. Je me retournai, juste pour lui dire au revoir. Je fus étonné de ne pas la voir tout de suite, mais, après avoir balayé du regard le devant de la maison, je la vis, recroquevillée par terre.

Cette visite se révélait plus dramatique que je l'avais prévu. Éprouvait-elle le même sentiment que moi quand je m'étais mis à genoux pour la supplier de rester ? À l'époque, j'étais une telle épave que je ne me souvenais plus de son expression. Seigneur ! plus jamais cela n'arriverait.

Jessica serrait son bras contre elle. Je la rejoignis et, à la façon dont elle me regardait, je compris que je n'allais pas pouvoir retrouver ce soir ma petite déesse d'Echo Park.

Le docteur Fuhr était à Aruba, mais après quelques coups de fil, il nous annonça que nous pourrions être reçus en priorité aux urgences si nous parvenions à être à la clinique dans vingt minutes. À cette heure tardive, l'autoroute 10 était dégagée, et nous fonçâmes, capote rabattue. Jessica avait un sac de glace sur le bras et la mine sombre.

— Elle est jolie, dit-elle.

— Qui ? demandai-je – comme si je ne savais pas.

— La fille de ce soir. Elles sont toutes aussi jolies ?

— La plupart, mentis-je.

Elle regarda par la vitre.

— Elles te laissent toutes les baiser comme tu aimes ?

L'entendre utiliser ce langage me coupa le souffle. Elle ne s'exprimait jamais de cette façon, et son ton de voix m'irritait. Je saisis la perche qu'elle me tendait – parce qu'il était tard, que mes couilles me lançaient, et que le docteur Fuhr n'était pas disponible.

— Et j'aime ça comment, Jess ? Tu veux peut-être me répéter ce que tu as raconté à tous tes amis ?

— Il fallait bien que j'en parle à quelqu'un !

— À tout le monde. Tu as dit à tout le monde que je voulais te battre. Te battre !

— Tu avais changé, Jon. J'avais peur.

Nous avions rebattu le sujet si souvent que je connaissais chacune de ses répliques par cœur. Cette fois, pourtant, ça ne sonnait pas pareil. Comme si c'était la dernière fois.

— J'ai changé parce que tu m'as changé. Et je t'en serai toujours reconnaissant. Tu m'as mis en accord avec moi-même.

— En accord, ça veut dire que tu veux attacher les femmes et leur faire mal ?

— Je ne veux faire mal à personne. Tu es tellement conventionnelle, Jessica ! C'est une vraie religion, chez toi. Tu ne vois pas ce qui existe à côté.

J'entrai dans l'enceinte du service des urgences, et je ne me retournai vers elle qu'une fois garé. Son visage était mouillé de larmes. Je ne l'avais pas entendue pleurer pendant que nous roulions.

Je posai ma main sur la sienne, mais elle se dégagea d'une secousse.

— J'aimerais tellement que ça redevienne comme avant, entre nous, dit-elle.

— Pas moi.

Erik arriva une heure plus tard, alors que Jessica était en salle de radiographie. Nous nous serrâmes les mains comme de vrais gentlemen.

— Il ne s'est rien passé, annonçai-je. Elle est toute à toi.

La boucle blonde qui lui tombait sur le front oscilla. Il était aujourd'hui propriétaire d'une entreprise de surf, mais après vingt ans à glisser sur les vagues, son visage était perpétuellement bronzé.

— Elle ne l'a jamais été.

— Eh bien, franchement, c'est la dernière fois que je vole à son secours. C'est fini, tout ça. Et je suis désolé d'avoir marché sur tes plates-bandes aussi longtemps.

Nous nous serrâmes de nouveau la main, puis je posai la mienne sur son bras parce que j'étais affreusement, sincèrement désolé de lui avoir fait du mal à cause d'une femme qui n'était absolument pas faite pour moi.

*

C'est seulement en reprenant l'autoroute que je commençai à sentir que j'avais été libéré d'un poids. Je sortis sur Mulholland et engageai la Mercedes dans les virages pour la dernière fois. Je détestais ce monstre de voiture. J'allais m'en débarrasser immédiatement. Un sourire se peignit sur mon visage, et je me mis à rire tellement fort que je fus obligé de m'arrêter. Mon fou rire se transforma en larmes, puis de nouveau en un rire silencieux, loin au fond de ma poitrine. C'était du soulagement. La fin d'une tension interminable. De la joie pure. J'étais libre, putain, libre !

Cette voiture était trop petite pour moi. Je sortis et m'assis sur la rambarde pour contempler la ville, secoué de sanglots silencieux. Je regardai mon téléphone, j'avais envie de dire quelque chose, de me connecter à quelqu'un, mais je ne trouvais pas les mots.

En reconnaissant l'endroit où j'étais, je me ressaisis d'un coup. C'est là que j'avais embrassé Monica pour la première fois. Je sentis un élancement douloureux dans mes couilles. Oh, Seigneur ! je pouvais l'avoir. La posséder. Elle pouvait être à moi, sans hésitation ni retenue. À moi. Mon soulagement se transforma en excitation.

Je regardai l'heure. J'allais devoir attendre.

En pensant à Monica, je me calmai et me concentrai sur mon téléphone.

*

À: Matt.reynolds@harrywinston.com

CC : KristenK@drazeninc.com

De : Jon@drazeninc.com

OBJET: ouverture d'un nouveau compte

Matt,

Ça fait longtemps...

J'ai besoin d'un service. J'ai besoin d'un piercing en diamant, pour le nombril. Pas un anneau, une barre. En platine, avec une pierre de 1,25 à 1,375 carats. La plus parfaite possible. Tu peux la faire livrer dans l'East Side demain avant midi ? Je te transmets l'adresse. Tiens-moi au courant.

J. Drazen

*

À : KristenK@drazeninc.com

De : Jon@drazeninc.com

OBJET : Kevin Wainwright/Mine de charbon Faulkner

KK,

Ivan Sinchot est au conseil d'administration du Mod de L.A. Il faut que je lui parle de toute urgence. Je veux acheter l'œuvre de Kevin Wainwright exposée à l' « Eclipse ». Toute la documentation, tous les droits. Absolument tout, point. Utilise le compte à Ibiza, tout de suite. Laisse tomber tout le reste.

JD

*

J'étais prêt à composer le numéro de Monica. Je voulais lui parler.

Non. Je ne voulais pas l'entendre parler. Je voulais l'entendre hurler mon nom. Pendant des heures. Je la voulais pendant des heures, et le temps était la seule chose dont je ne disposais pas. J'avais du travail à San Francisco, et ça ne pouvait pas attendre. Et si je voulais être honnête, il fallait que je rompe avec Sharon. J'envoyai un texto à Jacques, mon pilote, pour lui dire que j'étais en route.

Je contemplai la ville comme si elle m'appartenait.

Belle déesse, quand je rentrerai, tu seras à moi.

Sharon

JONATHAN

Être riche à millions présente pas mal d'avantages, c'est sûr. Mais posséder un avion privé ne veut pas dire avoir plus d'intimité. Au contraire : chaque personne présente à bord est là uniquement pour moi. Au final, je me retrouvai dans les toilettes pour me soulager du poids mort au fond de mes couilles, comme si j'avais pris un Boeing 727 de base. Je n'avais plus en tête que Monica et notre première nuit ensemble. Nous étions tellement épuisés et courbaturés que je n'imaginai pas pouvoir remettre ça. Elle était sortie de la salle de bain, nue, ses cheveux noirs en désordre, son mascara et son rouge à lèvres réduits à néant. Je m'étais assis sur le lit en l'attendant. Elle s'était agenouillée devant moi, me dévisageant avec ses grands yeux sombres. Sans un mot, elle avait embrassé ma bite, l'avait léchée sur toute sa longueur, jusqu'à ce qu'elle redevienne dure.

— Tu veux vraiment faire ça ? avais-je demandé.

— Je n'ai pas eu de rapports sexuels depuis dix-huit mois. Il pourrait s'en écouler dix-huit autres avant la prochaine fois. Je fais des réserves.

J'avais éclaté de rire. Ça m'arrivait souvent, avec elle. Je l'avais relevée et assise sur mes genoux, son dos contre mon torse, mes doigts sur son sexe et sa poitrine. Et comme elle faisait des réserves et que je pensais ne jamais la revoir, je l'avais baisée bien fort, l'empalant sur ma queue tandis que nos mains se rejoignaient entre nos jambes. Nous étions reliés, nous nous sentions glisser ensemble, emboîtés l'un dans l'autre. En se cambrant, elle avait perdu l'équilibre, et nous avions atterri par terre, secoués de rire, elle à plat ventre et moi derrière elle. Elle avait tourné la tête et j'avais lu le plaisir sur son visage, dans ses yeux qui se révoltaient. Elle haletait, gémissait, pleurait et me suppliait de la laisser jouir sans que je lui demande de le faire.

Dans le minuscule espace des toilettes de mon avion à six places, je revoyais en imagination ses yeux noirs qui me regardaient pendant qu'elle prenait ma bite dans sa bouche, puis ses lèvres qui disaient *s'il te plaît, s'il te plaît, n'arrête pas* pendant que je la prenais... Je sortis des toilettes peu après.

J'envoyai des textos à Monica, juste quelques mots pour qu'elle sache que je ne m'enfuyais pas, et pour que je prenne bien conscience, moi, de ce que je m'apprêtais à faire.

*

Sharon était exquise. Séduisante, discrète et géographiquement distante, elle faisait tout ce que je lui demandais sans discuter, elle me parlait de tout et de rien et gardait le secret sur l'homme qui la baisait quatre ou cinq jours par mois. Exactement ce dont j'avais besoin, quand j'en avais besoin. C'était la même chose pour elle, mais en réalité, elle voulait faire de sa sexualité un style de vie, et je n'étais qu'un touriste.

Je lui avais envoyé un message en atterrissant, mais j'avais deux heures d'avance – grâce à Jacques qui répondait au téléphone même pendant son footing, et à mon désir de mettre mes affaires au clair avant de rentrer à Los Angeles. Sharon ne m'attendait pas avant la fin de ma réunion ; et je supposai donc qu'elle ne serait pas encore dans sa position de départ et que nous pourrions parler.

Elle vivait au dernier étage d'un de mes immeubles près de l'Embarcadero. Quand nous avons commencé à baiser, elle était traumatisée par une série de maîtres incapables de se fixer des limites, qui la battaient ou la baisaient jusqu'à ce qu'elle perde toute confiance en elle. Quant à moi, j'étais brisé par ma séparation avec Jessica et son rejet en masse de mes besoins. Nous étions deux épaves tentant de

s'initier mutuellement aux arcanes du sexe pervers dans tout ce qu'il avait de sûr et de consensuel. L'installer dans un de mes appartements me semblait la chose la plus élégante à faire dans la mesure où elle m'apprenait autant de choses que je lui en enseignais.

Le hall d'entrée était sobre, tout en bois sombre et chrome, avec un sol de carrelage italien. Je saluai le concierge d'un signe de tête et montai.

Mon téléphone bipa. C'était Sharon.

Je suis prête pour vous, maître.

Merde.

Sharon avait trois positions de départ. Or aujourd'hui, je la voulais habillée et prête à discuter.

J'ouvris la porte. Les lieux étaient d'une propreté impeccable, tout le décor étant constitué d'acier et de verre. Je n'aurais jamais pu vivre dans un endroit pareil. Cet appartement était trop froid et impersonnel, mais il était facile à louer ou à vendre, et parfait pour baiser.

La salle de séjour était vaste, dotée d'un canapé d'angle en cuir et d'un épais tapis sous une table basse en teck. Sharon avait les deux mains posées dessus, doigts écartés et bras tendus. Elle avait le cul en l'air, au-dessus d'une paire de jambes magnifiques, les pieds chaussés de talons assez hauts pour faire basculer n'importe quelle autre femme qu'elle. Ses cheveux blonds lui tombaient sur le visage, et je savais qu'elle me regardait dans les miroirs et les ornements chromés qu'on trouvait partout dans l'appartement. En dehors des talons aiguilles, elle était nue. C'était elle qui choisissait de porter ou non des sous-vêtements, sauf si j'en décidais autrement. C'était une superbe créature aux rondeurs bien réparties et à la peau douce et soigneusement entretenue.

D'habitude, en fonction de mon humeur après le voyage, je la caressais jusqu'à ce qu'elle me supplie, ou bien je la fessais et la baisais sans un mot.

J'approchai ma main de son cul, parce que la toucher était la première chose que je faisais en général. Puis je suspendis mon geste : je ne pouvais pas l'exciter car je savais qu'aujourd'hui je n'irais pas au bout de mes caresses, et ça rendrait la suite beaucoup plus difficile.

— Tu peux te lever, Sharon.

— Pardon, Monsieur ?

— Habille-toi.

— Vous aurais-je déplu ?

Merde. Sa voix était tendue. Mauvais départ. J'aurais dû la prévenir par texto de rester habillée. C'était une vraie bévue de ma part.

— Non, trésor. Tu es parfaite. Mais il faut qu'on parle, et ce n'est pas facile si j'ai ton joli cul sous les yeux.

Je lui tendis la main pour l'aider à se redresser. Sur son visage, je lisais une terreur froide. Elle n'avait aucune raison d'avoir peur avec moi. Lors de notre rencontre, si je laissais échapper une quelconque manifestation de mécontentement, elle était prête à se soumettre à une punition que je n'avais aucune intention de lui infliger. Ce n'était pas mon truc, mais on n'efface pas si facilement le passé. Elle accepta ma main, puis la porta à sa bouche. Je la dégageai pour la poser sur sa joue.

Ses yeux gris-bleu étaient pleins de questions, et ses lèvres étaient pincées dans une grimace qui ne lui était pas coutumière.

— Qu'est-ce que tu veux, pour le petit-déjeuner ?

— Ce que vous souhaitez, Monsieur.

— On peut arrêter le jeu ?

D'un seul coup, elle se détendit.

— Alors, dit-elle, qui est cette femme ? À moins que ton épouse soit revenue à la raison ?

Je souris. Deux ans plus tôt, elle n'aurait pas fait preuve de cette force de caractère.

— Tu vas aller t'habiller, ou tu veux que toute la ville te voie nue ?

*

Jessica n'avait pas tourné le dos à un mariage heureux. Il m'avait fallu une bonne année pour l'admettre. À mesure que j'acceptais mon passé et l'homme que j'étais, j'avais changé. J'étais devenu sexuellement dominant et je prenais le contrôle de mes émotions. Je voulais qu'elle se soumette au lit, et elle refusait cette idée en bloc. Je voulais que son corps me soit disponible plus souvent, ce qui l'agaçait. Je voulais qu'elle s'habille pour moi, même quand je n'étais pas là. Je voulais qu'elle fasse certaines choses dans la journée, quand nous étions loin l'un de l'autre. Des choses simples. Se caresser. Remonter ses manches. Écartier les jambes. Prononcer mon nom. Cela me donnait la sensation que nous étions connectés, mais elle ne voulait pas de ce jeu, absolument pas. Je devins frustré et insatisfait. Nous campions chacun sur nos positions, et quand je fus prêt à céder sur tous les points pour pouvoir la garder, il était trop tard. C'était ma faute. Je n'avais aucune idée de ce que je faisais. Je ne savais pas quoi lui demander, ni ce que je voulais vraiment. Tout ce que je savais, c'est que j'avais de nouvelles idées, de nouvelles sources d'excitations, de nouveaux désirs. Mes demandes ressemblaient à des exigences alors qu'elles auraient dû sonner comme des requêtes. En deux mots, j'étais devenu un salaud manipulateur.

Pour Sharon, cependant, j'étais une personne adorable, et grâce à ses histoires et à celles de Debbie, je compris combien le monde du sexe pervers pouvait se révéler dangereux. J'appris ce que les hommes avaient fait à Sharon par le passé et ajustai mes actes pour mon plaisir et pour lui montrer qu'on pouvait vivre autrement que dans la peur, que ses désirs étaient non seulement importants, mais aussi agréables pour nous deux. Dommage qu'au cours des deux années et quelques durant lesquelles nous nous étions fréquentés, je n'aie pas été capable de manifester envers elle une autre émotion que de la tendresse.

Sharon choisit un endroit où nous étions allés des centaines de fois, où l'on servait du café cueilli à la main par des étudiants, torréfié au soleil, transporté par des camions économes en carburant et préparé sur place avec de l'eau bio.

Elle s'était noué les cheveux avec un élastique de velours noir que j'avais souvent utilisé pour l'attacher. Il était évident qu'elle l'avait fait exprès. Elle était habituée à user de ses atouts physiques et n'était pas une flèche en matière de conversation, mais elle était loin d'être stupide. S'appuyant sur les coudes, elle se pencha au-dessus de son *latte* allégé.

— Alors ?

— Alors.

J'avalai une gorgée de café noir.

— Je voulais te dire ce que tu as représenté pour moi. Tu m'as aidé à définir des choses qui n'avaient pas de définition pour moi, jusque-là. Tu as joué un rôle essentiel dans ma reconstruction.

Je voudrais te remercier pour ça.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question. C'est ta femme, ou c'est quelqu'un d'autre ?

Notre relation était fondée sur l'honnêteté et la confiance, mais pas sur la fidélité. Depuis un moment, elle se cherchait un dominateur à plein temps, plus stable ; et pour ma part, je cherchais juste ce qui

m'attirait chez les femmes.

— Les deux, répondis-je.

— Ta femme est prête à partager ? Je croyais qu'elle était coincée.

— Non. Jessica ne va pas partager, mais elle m'a presque mis dans son lit. J'ai résisté.

— Je n'y crois pas ! Tu l'as jetée ? Pourquoi ?

Sharon était suspendue à mes lèvres. Les drames de ma vie la passionnaient toujours ; du reste elle n'avait jamais trahi aucune de mes confidences.

— Parce que je n'avais pas envie d'elle. Franchement. Pas envie du tout. Et puis, il y a quelqu'un à qui j'ai promis l'exclusivité – pour le moment, du moins.

— Dis-moi.

— Je ne devrais peut-être pas.

— Elle ressemble à quoi ?

Je haussai les épaules.

— Rien de particulier.

— Oh, arrête !

Je posai ma main sur la sienne pour l'étreindre.

— Tu vas t'en sortir, sans moi ?

— Tu ne viens qu'une fois par mois. Et puis de toute façon, tu es trop doux.

— Sans les tâches et la discipline que je t'impose, je veux dire. Sachant que je ne serai plus là. Ça va aller ?

— Je pense.

— Évite les salauds.

Elle prit ma main entre les siennes et me regarda droit dans les yeux.

— Comme la peste.

— L'appartement... Tu le veux ?

— Je vais avoir pas mal de boulot comme mannequin, prochainement. Je te l'achète.

Je lui lançai un regard dubitatif – elle savait combien coûtait cet appartement.

— Je te paierai en plusieurs fois.

— D'accord.

— Elle est petite, grande ? Quel âge ?

Il n'y a rien de comparable à la curiosité qu'éprouvent les femmes les unes envers les autres. Sharon n'aurait jamais reconnu qu'elle se sentait un tant soit peu en compétition avec Monica, et pourtant elle avait besoin de savoir si elle faisait le poids avant de décider si la situation lui convenait.

— Je rencontre beaucoup de belles femmes, dis-je. Elle est... je ne sais pas. La première fois que je lui ai parlé, dans mon bureau, elle était serveuse dans mon hôtel. Je l'ai regardée en essayant de comprendre pourquoi elle paraissait aussi tangible, aussi *présente*. Tout en elle était parfait. Sa silhouette, ses courbes, tout. Même sa peau a cette couleur parfaite... non, ce n'est même pas la couleur. C'est sa texture. J'avais envie de la toucher comme je n'avais jamais rien voulu toucher avant. Elle m'a vu la regarder, et elle s'est plantée devant moi les poings sur les hanches, comme pour me mettre au défi de m'en mettre plein les yeux. Elle n'avait pas peur. Il n'y avait plus qu'elle dans ce putain de bureau.

Je pris une gorgée de café.

— Elle m’a coupé le souffle. Au point que je ne lui ai même pas demandé de sortir avec moi.

— Et alors ?

Sharon était tellement captivée qu’on aurait dit qu’elle regardait les dernières minutes d’un film à suspense.

— Alors je lui ai trouvé un boulot au Stock, là où travaille Debbie. Je me suis dit qu’elle pourrait l’évaluer, me dire si j’étais fou ou pas.

— Très futé de ta part. Qu’a-t-elle dit ?

— Tu connais Debbie. Elle se mettra en quatre tant que tout le monde ne sera pas heureux en couple – à part elle.

Sharon m’adressa un sourire un peu triste, et je posai ma main sur son bras.

— Tu trouveras quelqu’un, trésor.

Elle haussa les épaules.

— Peut-être. Pas sûr que ça ait de l’importance. Tu peux rester pour une dernière baise ?

Je consultai ma montre, comme si je réfléchissais à son offre.

— Je dois voir Tim LaShaun du district 34. Ensuite, un groupement de locataires qui veut ma tête. Demain et après-demain, je suis pris aussi.

Elle acquiesça. Chaque fois que je venais à San Francisco, mon planning était tout aussi chargé, mais cette fois, c’était différent, et elle le savait. Il n’y aurait pas de dernière baise. Je sortirais de cette relation indemne et respectueux de mes promesses. Concernant Sharon, je n’en étais pas aussi sûr. Elle avait l’habitude de prendre les pires choses avec bonne grâce jusqu’à ce qu’elle décide que la douleur était insupportable.

Nous sortîmes pour nous dire au revoir. Je la serrai dans mes bras et l’embrassai sur la joue. De nouveau, j’éprouvai un immense soulagement, mais, au contraire de la veille, quand j’avais quitté Jessica, j’avais moins l’impression d’avoir été assommé par une barre à mine.

Mon téléphone sonna au moment où je mettais Sharon dans un taxi.

— Salut, Debbie, dis-je en tendant mon ticket au voiturier. Quand on parle du loup... J’étais justement avec Sharon.

Comme d’habitude, elle alla droit au but :

— Jessica a vu Monica hier soir ?

— Exact.

— Elle est venue ici et a insisté pour qu’elle la serve.

C’était moche, et du Jessica tout craché : toujours prête à souligner les différences de statut à la première occasion. En obligeant Monica à la servir, elle pouvait l’humilier d’un simple sourire.

— Je ne te demande pas de faire quoi que ce soit à ce sujet, poursuivit Debbie. Sauf que ta femme...

— Ex-femme.

— Elle a dit quelque chose à Monica. Je ne sais pas quoi, mais ça lui a fait l’effet d’une gifle en pleine face.

Je sentis mes doigts se glacer. Jessica avait pu dire des tas de choses, révéler des secrets, faire des sous-entendus. Un million de demi-mensonges. Quand elle n’avait pas un homme sur lequel s’appuyer,

elle se transformait en animal acculé. J'avais oublié combien elle était dangereuse quand j'étais occupé à choisir une autre femme qu'elle.

— Tu as posé la question à Monica ? demandai-je.

— Elle refuse de me répéter ce qu'elle lui a dit.

Apparemment, ma jolie déesse était une femme d'honneur.

— Je vais l'appeler.

— Elle travaille en salle, son portable est éteint. Arrange ça, s'il te plaît. Ça ne me plaît pas. Cette lutte de pouvoir... c'est dangereux.

— Ne t'inquiète pas, je m'en occupe, Debbie.

Je raccrochai. Ma voiture arriva, et je la garai non loin de là pour me donner le temps de réfléchir. Que savait Jessica ? Tout. Qu'était-elle prête à révéler ? à sous-entendre ? À utiliser ? Je n'en avais aucune idée. Mais j'étais certain que je n'étais pas prêt à tout partager de mon passé avec Monica, pas plus que nécessaire – sinon, je la perdrais. N'importe quelle femme serait partie en courant.

Avant de reprendre le volant, j'envoyai un texto à Monica :

Tu peux m'appeler ?

*

Quand je sortis de mon premier rendez-vous, elle n'avait toujours pas rappelé. Elle avait bien reçu le texto, son silence était donc volontaire.

Si j'étais à sa place, que ferais-je ?

Quoi qu'ait dit Jessica, je me débrouillerais pour savoir si elle avait dit la vérité. Je devais donc faire en sorte que l'éventuelle enquête de Monica n'aboutisse pas. Ce qui signifiait déplacer Rachel, prendre contact avec chacune de mes sœurs – surtout Deirdre – et exiger leur silence. Et Thomas. Et l'hôpital. Et mon père, aussi, qui allait me rire au nez. Et... merde. Il y avait trop de foyers d'incendie à éteindre. Trop de pièces à déplacer sur l'échiquier.

Je rangeai mon portable dans ma poche.

Je songeai alors que, si j'avais eu tellement besoin de Jessica, c'est parce qu'elle connaissait toutes les horreurs de mon passé. Je n'avais pas été obligé de lui faire de révélations. Je n'avais pas eu à subir l'incertitude et la solitude. Mais si Jessica m'avait aimé malgré ça, une autre personne n'en serait-elle pas capable ? Quelqu'un d'autre pouvait-il garder un secret, ou dix ? Peut-être, mais je m'emballais. Je laissais mon excitation prendre le dessus sur ma raison. Il fallait que je boucle mes affaires ici et que je rentre à L.A. sans paniquer.

Je me mis en route pour rencontrer le groupement de locataires. Ces gens se serviraient de n'importe quelle information pour m'abattre, même si je leur donnais ce qu'ils voulaient. Quoi qu'il arrive, j'allais devoir parler avec Jessica à un moment ou à un autre, à moins que j'accepte de renoncer au sexe tel que je le concevais. Sinon, j'allais perdre Monica.

Rachel

Les gens comme toi ont-ils des rêves, Jonathan ?

Comment ça, les gens comme moi ?

Les gens qui ont tout. As-tu déjà voulu quelque chose dont tu ne pouvais que rêver ?

JONATHAN

Je détestais le mot *fanfreluche*.

Fanfreluche m'évoquait une espèce de famille à l'ancienne en train de danser avec des rubans qu'ils entourent autour des lampes et des portes tout en rattrapant des fleurs qui leur tombent des cheveux. Ça me faisait penser aux comédies musicales et aux jupes à volants. Aux *Robinsons suisses*. À *Mary Poppins*. À *La Famille des collines*. Bonne nuit, Jon-boy.

Malgré l'écœurement que cela m'inspirait, *fanfreluche* était pourtant le seul mot pour décrire la maison telle qu'elle était le jour de ma fête de fiançailles. Je voulais boire encore plus que je ne l'avais déjà fait. Je voulais prendre la bouteille de Jameson que ma mère cachait dans le meuble de sa salle de bain et l'emporter dans un coin pour la finir au goulot. Je voulais la vider jusqu'à la dernière goutte. Mais tout ça, c'était derrière moi. Quand je buvais, c'était par petites gorgées, lentement, et je ne finissais jamais mon verre avant que toute la glace ait fondu dedans. Ensuite, j'attendais et, éventuellement, je me resserrais. Je ne m'étais plus soûlé depuis mes seize ans.

Et si je buvais cette bouteille ? Qui cela dérangerait-il, à part ma fiancée, Jessica ? Ou plus exactement : que m'importaient les opinions des gens, en dehors de la sienne ? À qui d'autre étais-je utile ?

Elle avait voulu cette fête, et elle l'avait eue. Je ne pouvais rien lui refuser, et puis après tout, organiser une soirée, ce n'était pas la mer à boire. Rien de plus simple que de rassembler une équipe d'employés de l'Hôtel A pour parer de *fanfreluches* la maison de mes parents à Palisades, d'envoyer des invitations aux bonnes personnes, et de m'assurer qu'il y ait à manger. Mon personnel savait s'occuper en expert des femmes aux goûts les plus délicats – comme ma future épouse, par exemple.

Ce n'était nullement un fardeau pour moi. Le fardeau, c'était le fait que ces fiançailles avaient lieu dans la maison de mon père. C'était de lui expliquer que le mariage aurait lieu dans la résidence de mes futurs beaux-parents, à Venice, et que sa présence n'était pas requise.

Il y avait de bonnes raisons à tout cela, bien entendu – la vengeance, pour commencer. Je comprenais la vengeance, il m'arrivait même de la savourer sur des glaçons de culpabilité, avec un soupçon de regret. Mais cette vengeance-ci était trop ancienne et trop laide pour que je m'en délecte.

— Ah, te voilà, lança la voix de ma mère derrière moi.

J'étais tourné vers le jardin, en train d'observer le personnel occupé à tout préparer pour les invités qui ne tarderaient pas à affluer.

— Tu as vu Jess ? demanda-t-elle.

— Elle est sortie avec mes sœurs pour se faire arranger les ongles des pieds et des mains. Je suis sûr que ce sera de très bon goût, ne t'en fais pas.

Ma mère passa les mains sur mes épaules pour balayer des poussières imaginaires de ma veste.

— Tu es heureux ?

— Pourquoi cette question ?

— Tu as l'air déprimé. C'est Jessica ?

— Non.

— C'est à cause de cette histoire avec ton père ?

Ma mère avait l'air plus timide qu'inquiète. Il y avait quarante ans qu'elle cultivait cette apparence

inoffensive, et elle la portait avec aisance sous un maquillage léger et un chignon blond vénitien.

— Oui, dis-je.

— Il s'est fait une raison.

— Le bar est prêt ? J'ai besoin d'un verre.

Elle me prit le bras et nous sortîmes.

*

En réalité, mon père ne s'était jamais fait une raison au sujet de quoi que ce fût dans sa vie, jamais. Il se posait et attendait que les opportunités se présentent d'elles-mêmes. Il était foncièrement non agressif, à la manière d'un chat patiemment allongé devant un trou de souris, attendant que le rongeur oublie qu'il était piégé, ou qu'il ait assez faim et risque le tout pour le tout.

La mise en place des festivités avançait bon train, le personnel en smokings et robes noires s'affairant calmement. Les haies avaient été taillées, le court de tennis fermé. La piscine avait été nettoyée, repeinte et décorée de fleurs flottantes. Personne ne m'avait posé la moindre question, et ça m'allait très bien ainsi. Le barman, manifestement un acteur, disposait des verres en rangées bien nettes. Derrière lui l'océan Pacifique s'étendait majestueusement dans une brume où la mer rejoignait le ciel.

— Il m'a dit qu'il comprenait, dit ma mère, reprenant une conversation dont elle croyait sans doute qu'elle m'intéressait. Parfois, dans les affaires, les choses tournent mal et il y a des pots cassés.

— Tout va bien, maman.

— Tu devrais lui en parler.

— Salut, dis-je au barman. Deux Jameson, avec de la glace.

— Je ne vais pas en prendre, dit ma mère.

— Ils sont tous les deux pour moi.

Elle sourit et me donna un petit coup dans le bras.

— Toujours aussi drôle, Jon. Écoute-moi. Ce silence radio avec ton père, ce n'est pas productif. Je veux dire, il a accepté que les fiançailles se fassent ici.

— Tu as insisté.

— Pour éviter de le mettre dans l'embarras. Cette histoire avec lui m'a obligée à m'interposer entre vous et, pour être honnête, c'est stressant.

Ça la connaissait, le stress, ma mère. Elle avait élevé la gestion de l'angoisse au rang d'art, au point que, quand elle mesurait mal ses absorptions secrètes d'alcool, il lui fallait des cocktails de médicaments et des séjours à l'hôpital. Pauvre maman. Sincèrement. Captive volontaire dans une maison aussi vaste qu'une île.

À mon tour, je chassai une poussière imaginaire de son épaule.

— Il a pris toute leur fortune à mes futurs beaux-parents, en a fait disparaître les trois quarts et leur en a rendu quelques millions. Pas assez pour qu'ils se payent un bon avocat.

— C'était il y a douze ans, et le contrat était tout ce qu'il y a de plus légitime.

— Légal. Ce contrat était légal, pas légitime.

Malgré son refus de tout à l'heure, elle prit le verre de whisky. Elle le serrait entre ses mains sans le porter à ses lèvres, comme si c'était un accessoire. Je me rappelai alors qu'elle buvait du vin en public et

du whisky en privé. Je commençais déjà à m'embrouiller.

— Je sais que les Carnese font partie de ta famille, maintenant. Mais n'oublie pas d'où tu viens, jeune homme.

Comme si j'avais pu !

*

La dernière fête de famille à laquelle mon père et moi avions assisté ensemble remontait à sept ans. L'anniversaire de Sheila était tellement proche de Noël que toutes ses soirées d'anniversaire se transformaient en soirées de Noël. Sa maison de Palo Verde était perchée au bord d'une falaise abrupte au-dessus de l'océan. Sur un kilomètre de chaque côté, une plage large comme une route serpentait à la base de la falaise. Mais vers la fin de cette année-là, la plage avait disparu sous l'assaut de marées galopantes après vingt jours de pluies ininterrompues.

De jeunes enfants trottaient dans tous les sens, suivis de leur nounou qui couraient derrière eux, pliée en deux. Les nombreux rejetons d'une famille déjà nombreuse, et dont la plupart des membres étaient saouls ou en bonne voie de l'être, y compris moi-même malgré mes seize ans. Comme tous mes amis, je faisais ce que je voulais. Rien ne pouvait nous arriver que l'argent ne pût arranger, et personne donc ne faisait attention.

À cette époque, je ne me maîtrisais pas. J'étais un pétard allumé, toujours prêt à exploser de rage, à piquer des colères éthyliques, à prendre des risques. Mon dernier exploit en date avait été de prendre la nouvelle Maserati de mon père pour aller sortir mon ami Gordon du trou à rats où il se détruisait à la meth. Je l'avais jeté sur le siège conducteur et avais mis les gaz depuis le côté passager pour sortir cet idiot de son trip. Nous étions rentrés dans la Cadillac Escalade de son dealer, provoquant pour quatre mille dollars de dégâts. Gordon avait aussitôt replongé dans la drogue, mais mon addiction aux comportements suicidaires s'était calmée pendant au moins un mois.

Ensuite, la semaine avant Noël, il y avait eu l'anniversaire de Sheila. Los Angeles avait déjà reçu presque soixante centimètres de pluie depuis la rentrée. Une rumeur affirmait que la Vallée de la mort allait fleurir au printemps, un événement unique. Mes amis et moi avions prévu de nous y rendre dans la Hummer de Charles pour pouvoir aplatiser des champs de coquelicots.

J'étais déjà bourré, en train de déconner avec mon cousin Arthur au sujet des écoles de l'Ivy League que nous allions intégrer : laquelle avait les meilleurs clubs, qui pouvait nous parrainer, etc. Arthur était un con. La dernière fois que j'avais pris Sunset Boulevard avec lui, il s'était penché hors de sa BMW pour siffler une fille, ce qui était déjà pas mal idiot. Mais quand elle avait levé le majeur, il avait crié : « Putain, je parie qu'il y a un type dans le coin qui en a sa claque de te baiser ! »

— Arrête, Arthur.

J'avais envie de descendre de voiture pour m'excuser auprès de la fille, mais le feu était passé au vert et nous avions redémarré.

— Quoi, Jon ? Regarde-là : c'est juste une chieuse à longues jambes. Qu'elle aille se faire foutre.

Je n'étais pas ressorti avec Arthur depuis. Mais pendant une fête de famille, tant que nous nous en tenions aux écoles et au baseball, je pouvais tenir une conversation avec lui.

De familiale, la soirée de Sheila devenait peu à peu une sorte de fête tous azimuts, et la cuisine était bondée.

J'avais de moins en moins envie de bouger. Des gens que je connaissais entraient et sortaient, la

plupart sans lien de parenté avec moi, pendant que des oncles et des tantes venaient m’embrasser pour prendre congé.

Je ne savais même pas ce que j’étais en train de boire. Un bong en cristal plombé circulait, totalement illégal, même si l’herbe ne l’était pas, et rempli d’absinthe.

Juste comme ça.

Les mouvements de foule m’amènèrent dans le couloir, dans la bibliothèque, puis dans la salle à manger – où je constatai que mon père se trouvait toujours.

Alors Rachel était arrivée.

*

As-tu déjà voulu quelque chose dont tu ne pouvais que rêver, Jonathan ?

J’aurais voulu ne pas être élevé par des fous.

Quelque chose dans l’avenir, Jonathan. Que tu veux, mais que tu penses ne jamais pouvoir avoir.

Oui, je...

Ne me dis pas. Ça gâcherait tout.

*

Je ne trouvais Jessica nulle part. Elle ne répondait pas à mes appels ni à mes textos. Margie, qui l’avait emmenée avec trois autres sœurs pour « faire des trucs de fille », m’apprit que ma fiancée avait quitté l’institut de beauté dans sa Mercedes une heure plus tôt.

— Il s’est passé quelque chose ?

— Je ne sais pas, petit frère, dit Margie en prenant un verre de vin avant que les premiers invités arrivent.

Elle semblait aller bien. Comme d’habitude.

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

Je sentais la colère monter. Sept sœurs, dont deux allaient forcément détester ma femme.

— Charmante et polie. Chaleureuse, même, et en même temps pas du tout.

— Salut tout le monde ! s’exclama alors Leanne depuis l’autre bout du jardin.

Elle le traversa et attrapa un verre que venait tout juste de remplir le barman. Sa robe couleur émeraude faisait ressortir le rouge pompier de ses cheveux.

— Vous devriez voir les ongles de Jessica ! Elle s’est fait faire une french à l’aérographe, c’est trop mignon.

— Elle est ici, tu l’as vue ? demandai-je.

— Non. Tu vas vraiment porter ces boutons de manchette ?

Leanne rajusta les fleurs dans ses cheveux en se regardant dans le reflet de la vitre. Comme elle voulait fabriquer des vêtements, mon père lui avait acheté une usine. Encore un gouffre financier. Avec Deirdre, poétesse irlandaise dévote et chroniquement déprimée, Leanne était la plus créative de la famille.

— Non, répondis-je. Je les ai juste mis pour te faire mal aux yeux.

— Il veut savoir comment allait Jessica, dit Margie.

— Elle avait l'air détendue et pleine d'assurance. Cette femme est un roc, tu sais, commenta Leanne en me pinçant les joues. Tu as fait le bon choix.

À vingt-six ans, elle était célibataire la plupart du temps – parce qu'elle travaillait trop. Elle était donc mal placée pour juger, même quand j'étais d'accord avec elle.

*

J'avais quinze ans et Rachel seize quand nous avons commencé à nous fréquenter, si c'est le terme approprié. La discrétion était une nécessité absolue, et elle ne venait donc pas aux fêtes de famille. Je ne voulais pas qu'elle approche mon père, point barre. Elle savait pourquoi. Je savais pourquoi. Personne d'autre ne savait pourquoi. La liaison qu'elle avait eue avec mon père, à l'époque où elle était trop jeune et impressionnable pour comprendre ce qu'elle faisait, était un secret acheté et payé à grand renfort de bijoux et d'appareils électroniques. Je le gardais pour elle parce qu'elle me l'avait demandé. Même si j'aurais adoré révéler au monde entier quel genre d'animal était mon père, je craignais, comme certaines de mes sœurs, que ma mère s'effondre si je lui confirmais ce qu'elle soupçonnait déjà. Jusqu'à présent, mon père était le fils de pute le plus verni du monde.

On nous voyait rarement en public, Rachel et moi, sauf si elle venait me voir lancer dans un match à Loyola ou que je me trouvais par hasard à une pièce de théâtre où elle jouait. Garder mes distances était difficile, mais nécessaire. Nous ne parlions pas d'avenir au-delà du fait que nous pourrions peut-être fréquenter la même université, à condition qu'elle ait une bourse.

Nous nous retrouvions dans ma voiture, tard le soir, une fois ma mère écroulée sous les effets de l'alcool. Mon père était souvent parti et, de toute façon, il m'aurait laissé sortir. Le personnel s'en fichait, ou s'y attendait : encore un gosse de riches irresponsable dans une société qui en regorgeait, et qui faisait le mur pour aller se vautrer dans la débauche un soir d'école.

C'était plus compliqué pour Rachel. Chez elle, la vie n'était pas facile. Son beau-père avait des crises d'autorité. La nuit, il les enfermait à double tour dans la maison, sa mère et elle. Les fenêtres étaient cadenassées et il dormait avec les clés de tous les verrous. Dans son placard, Rachel avait trouvé une trappe menant au vide sanitaire sous la maison. Je la retrouvais au coin de la rue. La voir marcher même cinquante mètres dans ce quartier la nuit me tordait l'estomac. Je ne m'y étais jamais habitué. En général, quand elle montait dans la voiture, j'éclatais de rire – à cause du soulagement et des toiles d'araignées dans ses cheveux.

Elle étudiait à Marlborough grâce à un système d'aides qui exigeait malgré tout de lourds efforts financiers de la part de ses parents, et elle était obligée d'avoir une moyenne générale de 15 si elle ne voulait pas voir cette aide supprimée, ce qui l'aurait obligée à retourner dans le public et à revoir ses aspirations scolaires à la baisse. Elle était dans la dernière ligne droite. Intelligente, assidue, studieuse et, oui, superbe. Elle serait la première de sa famille à entrer dans l'une des meilleures écoles et à décrocher un diplôme en médecine. Je l'aurais suivie n'importe où. Les écoles de commerce se trouvaient à la pelle, et mon père paierait pour me faire entrer dans l'université de mon choix, même si je ne lui expliquais pas les raisons de ce choix. En l'occurrence, Rachel et moi avons choisi l'université de Pennsylvanie en croisant les doigts – elle irait à l'école de médecine Perelman, et moi à Wharton un an plus tard. Penn fait partie de l'Ivy League ; ce serait donc facile pour moi, et difficile pour elle.

Autant dire qu'elle n'avait pas le temps ni l'autorisation de rouler dans ma Mercedes ni d'aller dans des chambres d'hôtel avec moi. Mais nous étions jeunes, exagérément sûrs de nous, et à deux doigts de la

liberté – et, dans son cas, de la mort.

*

Qu'entends-tu par « rêve », alors, Rachel ?

Par exemple, espérer que tu auras quelque chose même si tu sais que c'est impossible, mais espérer quand même.

Je rêve de pouvoir être avec toi comme une personne normale.

C'est quoi, normal, pour quelqu'un comme toi ?

*

Le jardin fourmillait d'activité. Fiona, qui ne manquait jamais l'occasion de s'attirer le mépris de Deirdre, avait réussi à faire venir des médiums, des tireurs de tarot, des guérisseurs et un hypnotiseur pour le cocktail.

Le piano à queue noir avait été transporté sur le patio, et les quatre musiciens que mon père avait dénichés dans une école de musique quelconque du centre de L.A. étaient en train de s'installer. Un piano, deux violons, un violoncelle. Sauf que la première violoniste n'était pas en train d'accorder un violon, mais un alto. Pas de quoi en faire une histoire, sauf qu'elle était renversante, avec des lèvres généreuses et de longs cheveux noirs. Elle devait bien mesurer un mètre soixante-quinze sans talons, et son menton était fièrement levé, comme si elle défiait le monde de lui décocher un crochet à la mâchoire.

— Elle est magnifique, non ?

C'était la voix de mon père près de moi, admirant une fille qui était sans doute au lycée. Je détournai vivement les yeux.

— Détournement de mineure, papa. Ça te dit quelque chose ?

Je me tournai pour lui faire face. Malgré sa cinquantaine finissante, il portait toujours beau. Ses cheveux roux étaient devenus complètement blancs cinq ans plus tôt, mais restaient obstinément accrochés à son crâne. Les filles l'adoraient. Et quand je dis « filles », c'est le bon terme.

— Tu m'évites. Je cherchais un terrain d'entente.

— Euh...

Je ne savais pas quoi lui dire. En termes d'intérêt partagé, nous avions Rachel. C'était plutôt sordide. Je balayai les alentours du regard. Nous étions relativement seuls, et cette situation qui ne se produisait jamais si ma mère pouvait l'empêcher.

Il parla à mi-voix, en bougeant à peine les lèvres.

— On n'arrête jamais d'avoir envie de filles de cet âge. Tous les hommes fantasment sur la rosée des fleurs.

— Tu es infect.

— Tu n'étais pas en train de regarder cette fille, à l'instant ? Elle ne doit pas avoir plus de quinze ans. Et le soir de tes fiançailles, rien que ça ! Il est temps d'accepter la réalité, mon fils. C'est un besoin biologique. Tu peux le combattre toute ta vie si tu veux, mais ça restera un combat.

On aurait dit qu'il voulait me dire tout ça depuis longtemps. Comme une grande conversation que tous

les hommes ont avec leur fils, et dont il aurait été privé parce que je l'évitais et que ma mère l'en empêchait.

— Nous n'avons pas du tout les mêmes idées en ce qui concerne les mineures.

— Sauf une, dit-il, comme si nous partagions une merveilleuse histoire à ce sujet.

— Je vais te demander de te tenir à l'écart de ma femme et, si nous avons des enfants, surtout si nous avons des enfants...

Il me lança ce regard si particulier. Celui où il avait l'air d'avoir été électrocuté.

Une rage pure, prête à bondir. Je l'avais vu apparaître une fois dans ses yeux, quelques jours après avoir découvert qui il était vraiment et que je l'avais vu toucher le bras de Teresa quand il lui parlait.

— Ne pense jamais que je n'ai pas de limite, mon fils.

Tout comme les animaux ne défèquent pas où ils mangent, il n'avait jamais touché aucune de mes sœurs, mais quand je m'étais jeté sur lui, cela, je l'ignorais. Le jour où il avait eu ce geste chaste envers Teresa, nous avons la même carrure, mais le jour de mes fiançailles, j'étais plus âgé, plus grand, et plus téméraire.

— Tu ne seras jamais seul avec mes enfants, dis-je. Et ça, ce sont *mes* limites.

Je pris une gorgée de whisky. Il fallait que j'arrête – à ce rythme, j'aurais bientôt tout bu. Mais alors que je le regardais par-dessus mon verre, sentir simplement le liquide effleurer mes lèvres ne me suffisait pas.

— Je voulais juste qu'on parte loin d'ici, dis-je en apercevant ma mère qui approchait derrière lui. Comme ça, il n'y aurait pas eu de problème avec la famille de Jessica. Mais ça n'a pas été possible. Je suis désolé que tu aies été insulté, dans l'histoire. Sincèrement.

Il eut un sourire ironique, parce qu'il savait que mon changement de ton et de sujet n'était pas arrivé par hasard. Après l'accident de Rachel, nous en étions venus aux mains, tous les deux, et j'avais avalé une poignée de cachets. Ma mère ne nous laissait jamais seuls dans la même pièce si elle pouvait l'éviter.

Au cours des sept dernières années, elle avait fait office de tampon entre nous. J'avais fini par admirer son aversion pour les conflits, qui l'avait maintenue dans un état d'ignorance béate et éthylique que mes sœurs et moi avions juré de préserver jusqu'à la mort.

Mon père saisit cette occasion pour me taper dans le dos, juste au moment où le quartet commençait à se chauffer.

— Pas de souci, mon fils. Pas de souci. Ce sont les affaires, c'est tout. On ne peut pas réussir et se faire des amis en même temps.

Je souris, sans évoquer les dizaines de millions de pots-de-vin qui l'avaient tellement mis sur la paille qu'il ne se maintenait plus à flot que grâce à des affaires douteuses. Non, je ne dis rien de tout cela : quand ma mère arriva près de nous, j'étais tout sourire. Mon père lui passa le bras autour de l'épaule, et je mis un point d'honneur à lui serrer la main en gentleman pour qu'elle puisse profiter du reste de la soirée.

— Jonny ! Tu viens ?

— Allez, viens !

— C'est super !

Le caquètement d'un troupeau de sœurs. Quatre d'entre elles se précipitèrent sur moi, en robes vertes et chignons aux diverses nuances de roux. Margie, Sheila, Leanne et Teresa. Leurs voix enjouées se mêlaient.

— Il faut que tu voies l’hypnotiseur.

— Il va te détendre.

— Tu es trop tendu.

— Un tipi et un wigwam !

— Ça ne prendra qu’un instant.

On m’enleva mon verre de la main avant de me pousser vers un moustachu en chapeau de feutre assis près d’une de nos chaises longues.

— Attendez, attendez..., lançai-je en levant les mains en signe de reddition.

— Quoi ?

— C’est drôle !

— Poule mouillée.

— Cot cot cot.

Chacune de mes sœurs était magnifique. C’étaient toutes des chieuses, chacune à sa façon, mais elles étaient précieuses. Et pénibles.

— Il faut que j’aie aux toilettes. S’il me détend trop, je risque d’avoir un problème, si vous voyez ce que je veux dire. C’est tout.

Margie, l’aînée et la plus pragmatique, qui ne croyait qu’à l’argent et à la mort, prit les choses en main et me fit pivoter par les épaules.

— Vas-y. Ensuite, tu reviens ici, sinon on t’oblige à faire une séance de purification par les pierres.

Je me dirigeai vers la maison en prenant soin de ne pas regarder la superbe brune qui jouait de l’alto. Pas facile. Elle avait le genre de visage qu’on ne peut pas s’empêcher de voir. Pourtant, je jetai un coup d’œil dans sa direction et vis mon père en train de lui parler, penché sur elle d’une façon qui semblait respectueuse et digne, la mettant à l’aise. Je me demandai s’il faisait ça pour me mettre en colère, puis je me souvins qu’il aimait tout simplement et sans vergogne baiser des filles qui n’avaient même pas l’âge légal pour boire de l’alcool. Rien à voir avec moi. Autant dire que je serais incapable de l’attirer loin d’elle. Je ne me voyais pas lui déclarer : « D’accord, papa, tu as raison, les lycéennes sont super-excitantes. Maintenant, tu peux dégager ? », sinon il allait la mettre dans son lit à coup sûr. Je ne pouvais pas l’interrompre, ou il allait transformer mon intervention en compétition pour la conquête de la brune. Et je ne pouvais pas non plus le surveiller depuis la fenêtre, sinon j’allais gâcher ma propre fête et devoir expliquer à ma fiancée pourquoi je protégeais l’honneur d’une mineure à qui j’avais à peine accordé un regard.

Je passai devant eux et entrai dans la maison. J’avais besoin d’un autre verre, mais l’excuse que j’avais donnée à Margie était justifiée. Sur le chemin qui me menait à la salle de bain, j’aperçus la pianiste du quartet. Une blonde qui portait encore des cicatrices d’acné et semblait pleine d’une assurance étrangement mélancolique.

— Excusez-moi, dis-je.

— Ouais ?

— Votre amie, l’artiste...

— Monica ?

— Dites-lui de ne pas flirter avec les hôtes ou les invités. Compris ?

Son expression passa de l’indignation à la curiosité, et elle tendit le cou pour regarder à travers les

fenêtres du salon. On distinguait la scène où jouait le quartet.

— Oh, merde.

— Je suis sérieux.

— Elle n'est pas comme ça, vous savez, dit-elle précipitamment. Je veux dire qu'elle commence juste à sortir avec mon frère, mais elle n'est pas du tout du genre à flirter. En général, elle est plutôt distante.

Pris entre l'envie d'en savoir plus et celle de m'enfuir, je me contentai de la planter là et de m'éloigner aussi vite qu'impoliment avant d'entendre un mot de plus sur cette femme.

Cette fille.

*

Je ne m'étais jamais permis de tomber complètement amoureux de Rachel, et je m'en étais toujours voulu pour ça. Je l'avais tenue à l'écart, me protégeant du moment où je la verrais avec mon père dans la même pièce. Malheureusement, toute cette retenue et ces précautions n'avaient servi à rien. Lors de la fête de Sheila, Rachel était arrivée avec Teresa, et mon père était encore là. Quand je les vis ensemble, j'eus l'impression qu'on m'arrachait l'estomac. Elle avait l'air d'être en train de lui dire ses quatre vérités, doigts tendus, parlant entre ses dents serrées, les yeux brûlants de colère.

Il prit les insultes qu'elle lui prodiguait sans doute avec l'air sérieux d'un type qui n'en a rien à foutre. Cet homme était impossible à comprendre, à moins de le voir dominer une pièce de sa présence avec ce charisme troublant – il n'avait pas du tout l'air déplacé d'un homme de cinquante ans au milieu d'une fête d'adolescents – et sa façon de s'adapter à toutes les situations. Ce magnétisme incompréhensible perdurait, même quand il refusait des avances en présence de ma mère tout en laissant entendre que la voie serait libre dès qu'elle aurait le dos tourné.

En m'approchant d'eux, ma colère enfla de façon disproportionnée. Rachel n'était pas censée être là. C'était une règle établie, et elle était fondée, car la voir à proximité de mon père me faisait envisager le parricide avec un calme froid qui me terrorisait.

Tout en avançant dans la foule, je la gardai dans mon champ de vision. J'avais peut-être trop tiré sur le bong, cela me rendait paranoïaque. Il n'y avait absolument aucun risque pour qu'elle retombe entre ses griffes ce soir ou n'importe quel autre. Mais je ne voulais pas que mon père sache que je n'étais pas loin d'être amoureux d'elle. Je ne voulais pas qu'il détienne une information qu'il puisse utiliser pour me faire du mal. Il avait tiré sur pas mal de ficelles pour éloigner Margie d'un homme qu'il trouvait menaçant, préférant ruiner un cabinet d'avocats plutôt que la laisser y travailler. Il ferait la même chose pour moi mais, comme j'étais le seul garçon d'une fratrie de huit enfants, les dégâts surviendraient plus vite et je m'en remettrais beaucoup moins bien.

— Rachel, dis-je en arrivant près d'elle. Allez, partons.

Ses yeux marron clair étaient brillants de larmes, et sa jolie bouche était pincée de rage.

Mon père sourit, comme si j'intervenais pour le tirer d'une situation embarrassante.

C'est la dernière chose que je me rappelle de cette nuit-là.

*

Allongés sur le dos, dans l'herbe d'Elysian Park, où ma famille ne nous trouverait jamais, Rachel et

moi regardions les nuages. Rachel aimait imaginer ce que ça faisait d'être dans ma peau. Pour elle, je n'avais aucun souci au monde. Mon père était peut-être un sociopathe d'envergure, mais il ne me pelotait pas comme son père l'avait fait, pas plus qu'il ne me frappait, ne m'enfermait ni ne me hurlait dessus comme son beau-père.

Quoi qu'il m'arrive, ça ne durerait que jusqu'à mes vingt et un ans, année où mon fonds de pension s'ouvrirait pour satisfaire tous mes besoins. Rachel, elle, ne voyait pas la lumière au bout du tunnel.

— Est-ce que tu rêves de choses que tu ne peux pas acheter ? m'avait-elle demandé.

Je l'avais regardée – son visage à côté du mien, strié des brins d'herbe de la pelouse. Elle me regardait aussi, ses grands yeux marron lumineux comme des soleils.

J'avais répondu :

— Tu ne penses qu'à l'argent...

— C'est vrai, avait-elle souri. L'argent, ça change les gens. Comme toi – tu n'as peur de rien. C'est excitant, non ? Quand je te regarde, j'ai l'impression de voir quelqu'un de vraiment libre.

J'avais ri. Jamais dans ma vie je ne m'étais senti libre.

— Et toi, de quoi rêves-tu ? À part l'argent...

— À t'entendre, on dirait que je suis une croqueuse de diamants...

— C'est le cas. Sauf que tu n'es pas douée. Je crois que dans quelques années, tu te seras trouvé le bon type avec qui coucher.

Elle s'était jetée sur moi pour me chatouiller. J'avais ri et lutté avec elle sur l'herbe douce. Pour finir, j'avais eu le dessus.

— Dis-moi ce dont tu rêves, et si c'est une partie de mon corps, elle est à toi dans quarante minutes au Regency Hotel.

Elle avait gloussé, visage levé vers le soleil.

— Libre, Jonathan. Je rêve d'être libre.

J'avais lâché une de ses épaules pour cueillir un pissenlit en graines sur la pelouse, une boule blanche que j'avais tenue devant sa bouche.

— Souffle.

Elle avait soufflé, fort. Les aigrettes avaient volé sur mon visage. En riant, nous avons continué de souffler en faisant le vœu qu'elle soit enfin libérée de sa famille et de sa pauvreté. Les graines s'étaient envolées avec leur petit parachute, comme des messagers minuscules cherchant un dieu pour l'implorer, *Emmène-moi, emmène-moi – libère-moi.*

*

— Je ne te lâcherai plus, dit Leanne en m'entraînant dans le jardin.

— Vous avez eu des nouvelles de Jessica ?

— Elle s'est arrêtée pour t'acheter quelque chose.

— Du Pepto-Bismol¹, j'espère.

Les tout premiers invités s'étaient rassemblés autour du bar. J'allais bientôt devoir me soumettre aux félicitations et poignées de main.

J'espérais donc que l'hypnotiseur allait me plonger dans un état de détente absolue en moins de cinq minutes.

Ce qui me paraissait impossible.

Teresa, au milieu du troupeau de filles en vert, me désigna d'un grand geste de la main l'homme à moustache en guidon de vélo. Nous nous serrâmes la main.

— Je m'appelle David Mesmer². Il paraît que vous êtes un peu tendu ?

— Mesmer, tiens donc. Il y a un lien de parenté ?

— Mon arrière-grand-père. Je suis tombé dans la profession quand j'étais petit. Allongez-vous ici.

Le ciel était d'un bleu qui s'assombrissait à mesure que le jour cédaît place à la nuit. Allongé sur une chaise longue en costume de cérémonie, je me sentais ridicule. Vulnérable, et épié par quatre de mes sept sœurs. J'avais peur de manquer l'arrivée de Jessica si je ne restais pas près de la porte, et si l'un de mes amis me voyait en train de me faire hypnotiser, j'allais en entendre parler jusqu'à la fin de mes jours.

— Finissons-en, dis-je.

— Vous parlez comme quelqu'un d'inquiet. Pouvez-vous vous concentrer sur ce qui provoque votre tension ? Je vais compter à rebours à partir de dix.

Le quatuor se mit à jouer au même moment – Mendelssohn. Pas mal pour un groupe d'adolescentes. J'avais beau croire au talent, je ne m'attendais pas à ça, surtout de la part de l'altiste. Personne ne pouvait être aussi beau et aussi talentueux à la fois. Car sa beauté s'étendait à son jeu, et quand David commença son compte à rebours, passé le chiffre cinq, je n'entendis plus que l'alto, comme s'il n'existait plus aucun autre instrument sur la planète.

*

Le soir de la fête de Sheila, la pluie tombait si fort qu'elle nous aveuglait presque.

— Arrête ! cria Rachel en écartant la veste que je tentais de tenir au-dessus de sa tête. Je veux me mouiller, c'est pour ça que je suis sortie sous la pluie. Pour me mouiller !

J'écartai la veste.

— Tu es sortie parce que je te ramène chez toi.

— Tu es fou !

J'avais beau être complètement saoul ce soir-là, j'assistais à cette conversation en tant qu'observateur sobre et détaché. La nuit du drame, l'alcool m'avait fait tout oublier. Je ne me rappelais plus rien après que Rachel m'avait vu et s'était levée. Mes souvenirs des événements de cette nuit-là s'achevaient à cet instant, et la suite, je l'avais apprise dans les médias et par mes parents. Sous hypnose, j'avais l'impression de regarder un film de mon propre point de vue.

— J'en ai marre de tout ça, cria-t-elle. J'en ai marre que tu veuilles toujours savoir où je suis. Tu veux tout contrôler. Tu es pire que mon beau-père, tu sais ?

Je savais que j'étais hypnotisé. Je savais que l'arrière-petit-fils de Franz Mesmer avait compté de dix à zéro, que mon corps se trouvait à ma fête de fiançailles, et je savais aussi que le film allait rejouer une séquence dans laquelle j'avais perdu quelqu'un de proche.

— Putain, mais qu'est-ce que tu faisais là-bas ? grondai-je.

Même si j'éprouvais la même panique et la même peur que cette nuit-là, j'étais aussi l'homme plus âgé de maintenant, celui qui savait comment tout cela finissait. *Du calme. Contrôle-toi*, ordonnait mon moi

plus âgé à l'adolescent que j'étais alors. Comme si ça pouvait changer quoi que ce fût.

— Qu'est-ce qui va se passer quand j'irai en fac ? Tu me diras à qui j'ai le droit de parler ? Il faudra que je consigne dans un journal les vêtements que je porte chaque jour ? Eh bien, ne compte pas sur moi. Rien de tout ça. Ça suffit.

Les cheveux bruns de Rachel étaient trempés. Elle était sortie vêtue d'un pull léger, sans prendre sa veste ni son sac à main.

— Qu'est-ce que tu lui disais ? hurlai-je.

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

J'avançai d'un pas. Je mesurais déjà un mètre quatre-vingts. En classe, ma présence était intimidante, et elle devait l'être encore plus pour une jeune femme sous la pluie. Elle recula.

— Je ne vais pas avoir assez d'argent pour aller à Penn, alors J. Declan Drazen va allonger la monnaie. Chaque putain de centime, sinon je vais raconter à tout le monde quelle famille de malades vous êtes.

Nous parlions ouvertement de nos familles de malades respectives. Il nous arrivait même parfois d'en rire, mais j'avais toujours eu l'impression que, de son côté, elle ne parlait que de mes parents. Cette fois, j'avais l'impression qu'elle m'incluait dans le lot. À l'entendre, elle aurait été plus que ravie de me réduire à n'importe lequel de ces connards qui couchaient avec elle. Qu'est-ce que je croyais représenter pour elle ? Pensait-elle que je me servais d'elle ? Ou bien était-ce l'inverse ?

— Ne joue pas avec lui, Rachel. Tu ne peux pas gagner.

— Je ne joue pas.

Quand elle prononça ces mots, elle semblait plus mature qu'elle ne l'avait jamais été. Elle avait vraiment l'intention d'en découdre avec mon père.

Je sortis mes clés de voiture de ma poche.

— Je te ramène chez toi.

Elle recula sous le bord de l'avant-toit où l'eau coulait en cascade. Elle en prit plein les épaules, mais sembla ne rien remarquer. Ou alors elle s'en fichait.

— Je suis désolée, dit-elle d'une voix brisée. Ne me regarde pas comme ça. Je t'aime, Jay.

— Et je suis juste un connard de malade, c'est ça ? Est-ce que je t'ai jamais manqué de respect ?

— Le passé est trop lourd, Jonathan. Je veux un vrai petit copain.

Je me figeai. Qu'est-ce qu'elle entendait par-là ? Au lieu de le lui demander, j'avançai sur elle, dans toute la splendeur de mon immaturité et de mon ébriété.

Tu es en train de devenir menaçant. Elle va s'enfuir... elle va...

Elle m'arracha les clés de la main.

— Rends-les-moi !

Je fis un geste pour les lui reprendre, mais l'alcool me ralentissait, et je n'étais plus très stable sur mes jambes.

Elle partit en courant. Je lui courus après, mais les images devinrent brumeuses et indistinctes.

J'étais dans l'allée, en train de chercher ma voiture.

J'étais dans la maison, fouillant dans les poches des manteaux.

Je conduisais sous un putain de déluge.

Comment ? Qu'est-ce que je n'ai pas vu ?

Je sentis une douleur à l'épaule.

J'étais dans la voiture, côté conducteur. Il faisait trop sombre pour que je voie autre chose que les contours des clés. Elles semblaient être pendues à la verticale dans le contact, défiant les lois de la gravité.

Ma vision se brouilla. Puis les clés pivotèrent sur leur anneau, pointant vers le plafond. Bizarre.

Des bruits de grincements, de chocs.

J'étais par terre. J'entendais le bip des warning et distinguais le faisceau d'un phare unique, mais ce que je voyais vraiment, c'était une voiture sur le flanc, prête à basculer dans les eaux tourbillonnantes du Pacifique.

Elle roula et tomba. Pas de bruit d'éclaboussure. Quand j'arrivai en rampant au bord de la falaise, une voiture flottait dans les eaux écumantes.

Je l'entendis hurler.

Rachel.

C'était forcément elle. Elle devait être sur le siège passager, ceinture bouclée.

Mais comment ?

— Rachel ! hurlai-je.

C'était une réaction ridicule. Je m'entendais à peine.

Je plongeai dans l'eau.

Froid.

De nouveau, j'entendis l'alto, au moment même où j'avalais de l'eau et sentais une douleur vive dans mes poumons. Mon moi véritable, celui de la fête de fiançailles, l'homme de vingt-trois ans qui avait la maîtrise de sa vie, aspirait de l'air tout en sentant de l'eau. J'étais en train de sortir de ma transe. Mais mon moi de seize ans s'éveilla parce que de l'herbe lui chatouillait les narines. Autour, le monde chavirait comme dans les grands manèges de Disney. J'ouvris les yeux. Juste devant moi, si près que je ne distinguais que les brins d'herbe autour, l'ombre de cette nuit pluvieuse et mon propre malaise, je vis le visage de Rachel. Elle aussi avait la joue posée sur l'herbe. Ses yeux étaient vitreux. Sa bouche était ouverte. Ses cheveux étaient collés à son visage. Elle battit des paupières, et une larme lui coula le long du nez.

Rachel, Rachel, je suis désolé.

*

La musique du quartet résonnait comme celle d'un orchestre philharmonique, et je compris que j'étais sorti de mon hypnose une seconde avant de me redresser d'un bond sur ma chaise longue. Jessica était assise sur le bord, vêtue d'une robe écriue. L'orchidée dans sa main était assortie à celle qu'elle portait dans ses cheveux blonds. Elle avait dû me l'acheter pour ma boutonnière en rentrant de sa manucure. Elle pensait toujours à tout.

— Jonathan, dit-elle en me prenant la main. Que s'est-il passé ?

— Il faut qu'on se retrouve à mi-chemin, marmonna David Mesmer.

— Jonathan, dit Teresa. Je vais aller te chercher un verre.

La voix de mes autres sœurs perça le voile de ma conscience. Jessica et moi nous regardions, entendant à peine les autres.

— Tu as l’air encore pire qu’avant !

— Il faut vraiment que tu ailles voir cette fille avec ses pierres.

— Appelle le type qui sert le vin !

— Seigneur ! je crois que la moitié de Stanford vient de débarquer.

Jessica glissa sa main dans la mienne et tira. Je l’entraînai vers un coin tranquille, entre deux pots de plantes qui nous arrivaient à l’épaule.

— Ça va ? chuchota-t-elle.

— Je ne crois pas à l’hypnose, dis-je.

— Bien sûr que non.

Elle posa l’orchidée sur le revers de ma veste et y inséra une longue épingle pour la fixer.

Elle me dévisageait d’un air à la fois soupçonneux et inquiet.

— On dirait quand même que tu viens de voir un fantôme.

— J’ai revécu cette nuit-là. Des choses dont je ne m’étais jamais souvenu avant.

— Cette nuit-là ? Jon, qu’est-ce que tu racontes, quelle nuit ?

— La nuit où Rachel est morte.

Elle me toucha la joue, et je lui enlaçai la taille.

— Raconte-moi, dit-elle.

Je posai mes lèvres contre son oreille.

— Elle est vivante.

— Comment est-ce possible ?

— Je me souviens. Je me suis réveillé dans l’herbe, et elle était près de moi. Ses yeux étaient ouverts. Elle a battu des paupières.

Depuis l’instant où j’avais commencé à parler, Jessica était restée imperturbable, et je la dévisageai avec attention. J’avais besoin qu’elle me dise quelque chose. Qu’elle me réconforte, ou me dise que je me trompais. J’avais peut-être manqué quelque chose, un détail qui prouvait ce que nous savions depuis toujours : que Rachel était morte et enterrée six pieds sous terre, et que le silence de sa famille avait été acheté.

Elle posa la main sur mon épaule.

— Tu sais que ce n’est pas un souvenir fiable, n’est-ce pas ?

— Oui. Mais je sais aussi qu’il est vrai. Aussi sûr que nous sommes ici.

— Dans ce cas, il n’y a qu’un seul moyen d’en être certains.

Elle m’étreignit la main et approcha ses lèvres de mon oreille :

— Il faut qu’on la retrouve.

Un serpentin fusa entre les branches d’un arbre et atterrit près de nous, et le son du quartet ramena mon attention à ma fête de fiançailles et aux invités qui nous attendaient.

Notes

- [1.](#) Médicament destiné à soulager les maux d'estomac.
- [2.](#) Franz Anton Mesmer (1734-1815) est un médecin allemand, fondateur de la théorie du magnétisme animal, aussi connue sous le nom de mesmérisme.

Un cadeau de la Saint-Valentin

À lire après Chante.

Le court texte qui suit a été publié à l'occasion de la Saint-Valentin pour le SubClub. L'histoire se déroule environ six semaines après la transplantation cardiaque de Jonathan. J'avais essayé de l'insérer au milieu de ce livre, mais elle n'y avait pas sa place. Ensuite, j'ai tenté de la reléguer au rang de souvenir, mais ça n'a pas marché non plus, alors la voici...

JONATHAN

Tout ce que j'avais dans la vie, je le tenais pour acquis. L'argent, l'intelligence, les femmes, la famille, mais surtout, ma santé. Je n'avais pas de mal à la préserver, surmontais sans peine les petites maladies et faisais du sport quand j'en avais envie. Je mangeais ce que je voulais, quand je voulais, sauf quand c'était épicé. Dans ce cas, je ne mangeais pas du tout.

— Tu as une biopsie cardiaque, aujourd'hui, marmonna ma femme, le visage enfoui dans l'oreiller.

Je ramenai ses cheveux derrière son oreille. J'étais à moitié assis dans le lit, depuis plusieurs heures. Manifestement, je n'avais pas hérité d'un cœur de dormeur, et je continuais de rester éveillé la moitié de la nuit. J'y étais habitué. Ce à quoi je n'étais pas accoutumé, en revanche, c'était d'être tellement faible que j'étais incapable de rester debout plus de quelques heures d'affilée.

À présent, je détestais la nourriture épicée alors qu'avant je l'adorais. J'éprouvais un étrange besoin de courir, comme si la route m'appelait. Je buvais d'impressionnantes quantités de jus de fruits. Tout cela était censé être normal : une horde de cellules étrangères se détachaient de mon nouveau cœur pour venir se fondre à mes organes. Pour autant, j'estimais avoir passé l'âge de découvrir de nouveaux aspects de moi-même.

— Je n'y vais pas, répondis-je.

— Tu plaisantes ?

— Je me sens bien. Les biopsies, c'est uniquement s'il y a suspicion de rejet.

Monica se redressa sur ses coudes.

— Jonathan, on ne va pas recommencer avec ça.

Je voyais le haut de ses seins au-dessus de son débardeur blanc. Nous n'avions pas fait l'amour depuis mon retour de l'hôpital. Nous avions peur, elle comme moi. Parfois, je ne savais même plus qui nous étions.

— D'accord, alors on laisse tomber, dis-je.

Elle roula sur le dos. Le froid de février parvenait à se frayer un chemin à travers les vieilles fenêtres, et ses tétons étaient dressés sous l'étoffe de son débardeur. Elle était plus sublime que jamais, et je sentis un pincement de désir que je croyais perdu.

— Je vais t'accompagner, dit-elle. Ensuite, nous irons manger un morceau, et tu seras de retour pour ta sieste.

— Tu es censée être en studio, aujourd'hui.

— Je demanderai à Eddie de reprogrammer.

Comme mue par une volonté propre, ma main effleura son téton. Il frémit sous chacun de mes doigts, puis j'y appuyai le pouce, le faisant rouler.

Elle ferma les yeux, ouvrit la bouche. Elle n'avait pas changé, toujours aussi sensible qu'un nerf à vif, mais jusqu'à récemment, elle ne voulait pas me laisser la toucher. Depuis, je l'avais satisfaite deux fois avec ma main, mais nous ne pouvions guère faire davantage, à cause de cette peur persistante.

— Pas question que tu reprogrammes, ni aujourd'hui, ni jamais, dis-je en lui pinçant le téton.

— Il faut que tu ailles à cette biopsie, grogna-t-elle.

Je bandais. Vraiment fort.

— Non, je n’irai pas, rétorquai-je en tirant sur sa culotte. Enlève-moi ça.

Pendant une seconde, elle me dévisagea de ses immenses yeux couleur café noir. Puis elle attrapa les bords de sa culotte et se tortilla pour la retirer. Elle avait commencé à reprendre du poids, mais, bien que sa maigreur malade se fût atténuée, les os de ses hanches restaient bien trop protubérants, et l’espace entre ses cuisses trop large. Aller manger un morceau était sans doute une bonne idée, mais pas question que j’aie à faire une autre de ces putains de biopsies.

Elle était toujours sur le dos, les pointes de seins dressées et la chatte masquée entre ses cuisses serrées. Je ne savais pas si j’allais pouvoir. Physiquement, on m’avait donné le feu vert pour baiser, mais ça continuait à me paraître bizarre.

— Écarte les jambes, relève les genoux. Allons. Montre-moi ça.

Elle m’obéit, comme toujours, et je fis glisser ma main le long de son ventre, sur son triangle, jusqu’à son sexe impatient. Elle poussa un petit cri étouffé.

— Putain, tu es trempée. Je n’ai jamais vu une femme qui avait autant besoin de baiser.

— Va faire cette biopsie, par pitié ! haleta-t-elle, la tête rejetée en arrière. Je te sucerais, tout de suite.

— Tu n’es pas en train de me faire du chantage au sexe, n’est-ce pas ?

— Si, c’est ça.

Seigneur, elle avait besoin d’une bonne fessée. Six mois plus tôt, je lui aurais arraché la peau des fesses pour ça, mais je ne pensais pas être capable de supporter quoi que ce fût d’intense. Mon nerf vague n’étant pas relié à mon nouveau cœur, je savais que celui-ci n’allait pas s’emballer, mais sentir le clitoris de Monica sous mes doigts sans que les battements affolés de mon cœur accompagnent mon désir était déconcertant. Je me sentais à la fois mort et au bord du précipice de la vie.

Je retirai ma main et humectai ses lèvres de sa propre sève. Elle ouvrit la bouche, suçait mes doigts. J’étais sur le point d’exploser, mais je ne pouvais pas. Pas encore. Je n’étais toujours pas redevenu moi-même – j’avais peur, comme un enfant. J’avais honte de cette peur, mais pas assez pour ne pas vouloir la surmonter.

Je remis ma main entre ses jambes, remontai jusqu’à son clito, la fit aller et venir. Monica me caressait entre les cuisses. Je pinçai son clitoris puis en effleurai le sommet. Elle se cambra sur le lit.

— Laisse-moi te sucer, murmura-t-elle, le souffle court. S’il te plaît. J’irai doucement.

— Non.

Écartant les doigts, j’en introduisis deux dans sa chatte tout en caressant son clito de la paume. Mes doigts entraient et sortaient, lentement.

— Regarde-moi, ordonnai-je.

Elle ouvrit les yeux, et je me penchai pour l’embrasser. Sa bouche avait un goût de sexe, et sa langue une saveur de petit matin.

— Dis mon nom.

— Jonathan.

Je glissai trois doigts en elle et les retirai. Elle gémit.

— Jonathan.

— Jouis, dis-je en accélérant le rythme et la brutalité de mes caresses.

— Jonathan. Oh, Jonathan !

Elle arquait le dos, les bras rejetés en arrière, criant mon nom. De la musique, mais seulement une

moitié d'orchestre.

*

La technicienne entra discrètement dans la pièce, vêtue d'une blouse et poussant devant elle un arsenal de matériel médical. Elle était jeune et jolie, sans maquillage, ses cheveux bruns raides coiffés en une queue de cheval très fonctionnelle. Je bénéficiais de la meilleure équipe du monde, et ils me traitaient comme n'importe quel autre patient. C'était pour cela que je les payais, j'imagine.

— On va passer par le bras, aujourd'hui, annonça-t-elle à travers son masque.

— C'est ce qu'a dit le docteur.

— On fait ça sous anesthésie ?

— Non.

J'en avais ma claque d'absorber des substances chimiques.

— Ça va être désagréable.

Son badge indiquait qu'elle s'appelait Fran. Un prénom neutre qui lui seyait parfaitement.

— Je gère, répondis-je avec une certaine hargne.

Fran poussa son chariot chargé d'objets tranchants près de moi, et je lui offris mon bras. Pour ma première biopsie, ils étaient passés par la veine jugulaire. J'espérais que, cette fois, l'intervention serait moins invasive – une promenade de santé, mais avec un tube qui serpentait dans mon corps. Le tampon d'alcool était glacé sur ma peau. Je passai en mode viande froide – c'est-à-dire que je me retirai dans un recoin de mon esprit pendant qu'on me traitait comme un quartier de bœuf.

— Alors comme ça, dit-elle sur le ton anodin qui précédait les opérations douloureuses, je vois qu'on s'est marié. Et pour la Saint-Valentin, on fait quoi ?

Je ne répondis pas.

— Monsieur Drazen ? Ça va ?

Le fait qu'elle s'était adressée directement à moi au lieu d'utiliser ce « on » ridicule me fit revenir à la réalité plus vite que l'inquiétude sincère qui perçait dans sa voix.

— On est le quatorze, aujourd'hui ?

— Oui, dit-elle en fouillant dans ses jouets de plastique et de métal.

— Merde.

— Nous, on va au Getty Center, dans ce restaurant romantique avec terrasse. Ils ont un excellent menu à prix fixe. La fontaine est décorée de bougies, et il y a un très bon quatuor à cordes.

— Merde, répétai-je. J'ai complètement oublié.

— Ah. On pourra peut-être réparer ça à temps ? Voilà, j'entre. On va juste sentir un petit pincement.

Elle introduisit le stent¹ sans que je sente quoi que ce soit. Derrière son apparence impersonnelle, elle était très compétente. D'un geste sûr, elle retira ses gants.

— C'est fait. Les médecins vont revenir dans une minute. Vous voulez les coordonnées du Getty ? Ça m'étonnerait qu'ils aient de la place, mais si quelqu'un annule...

— Merci, Fran, ça ira.

*

Le docteur Solis se gardait bien de me donner du « on » ou du « nous » et de me parler de la pluie et du beau temps. Tout ce qui l'intéressait, c'était que je reparte d'ici avec sa bénédiction, et les deux autres médecins semblaient partager son opinion.

— Des changements ? demanda-t-il, les yeux rivés sur l'écran et les doigts sur les touches du clavier tandis que le docteur Nu introduisait le mince tube dans le stent. La nourriture épicée vous dégoûte toujours ?

— Je déteste ça.

— Dommage. Vous n'avez pas trop d'allergies, avec le vent ?

— Je n'ai aucune allergie.

Je sentis le tube traverser la veine de mon épaule. C'était vraiment très désagréable. Pas douloureux, mais je devais vraiment prendre sur moi pour ne pas planter mes ongles dans ma peau pour arracher ce truc de mon corps.

— D'après les analyses, si, dit le docteur Solis en examinant le rapport de son collègue. Vous devez faire attention, monsieur Drazen : le déni est votre pire ennemi. Ces petites allergies de rien du tout peuvent se transformer en infections que vous ne pourrez pas combattre. Entre la sécheresse et le vent, ma femme avale les cachets de Claritine à la chaîne, même en plein mois de février.

— C'est la Saint-Valentin, dis-je, plus pour moi que pour lui.

— Vous avez des projets ? demanda le docteur Solis en examinant alternativement le tube et l'écran.

— Nous y sommes, annonça le docteur Nu.

— En effet. Respirez, monsieur Drazen. Respirez.

*

Avais-je encore le temps d'organiser quelque chose ? Quelque chose d'énorme. Quelque chose d'aussi immense que mon amour, mon respect, ma dévotion. C'était notre première Saint-Valentin, et Noël avait été un tel désastre que j'avais l'impression de devoir me racheter auprès de Monica. Mais quand je rentrais de ma biopsie, Lil dut me soutenir jusqu'à la porte de la maison.

— Où est votre femme, aujourd'hui ? demanda-t-elle. Vous voulez que j'aille la chercher ?

— Laissons-la tranquille. Elle est au studio.

Lil m'allongea sur le canapé. Mon corps s'y cala, reconnaissant, comme s'il voulait y élire domicile à vie.

— Monsieur Drazen, je ne veux pas vous mettre la pression, mais j'espère que vous n'avez pas oublié...

— Si, j'ai oublié.

— Je peux aller chercher une douzaine de roses.

— Parfait, Lil. Super-idée.

Elle sortit accomplir sa mission impossible : dénicher un bouquet de roses le jour de la Saint-Valentin, à la place d'un homme si affaibli qu'il n'était pas capable de s'en occuper lui-même.

— Va te faire foutre, murmurai-je au destin avec un sentiment d'ingratitude que je n'avais jamais

éprouvé en deux mois. Je vais y arriver.

J'étais en bonne voie. Je n'avais aucune raison d'être tellement en colère – sauf que je privais Monica de ce à quoi elle avait droit. Et la première chose à laquelle elle avait droit, c'était moi. Et elle allait m'avoir, je le jurai devant Dieu. Je pris mon téléphone pour appeler mon ami Paul. Nous échangeâmes quelques mots, puis je fermai les yeux pendant quelques heures.

*

Je me réveillai en éternuant, la tête lourde.

On dit que quand on éternue, le cœur manque un battement. Aussi, au cinquième éternuement, je commençai à paniquer. Puis je paniquai de nouveau en m'apercevant que le soleil se couchait et que j'étais toujours sur mon canapé.

— Merde !

Sur la table près de moi se trouvait une douzaine de roses magnifiquement arrangées, ainsi qu'une carte vierge et un stylo. Dieu bénisse Lil. Elle méritait une augmentation.

Je m'emparai de mon téléphone, éternuai de nouveau. Monica m'avait envoyé plusieurs textos :

Toujours au studio

Je serai en retard

Comment s'est passée la biopsie ?

Super-séance. Tu dînes avec moi pour la Saint-Valentin ? Ou on laisse tomber ?

Où es-tu ?

Stp dis-moi que tu vas bien ou je quitte le studio sur-le-champ

Le dernier message était arrivé quelques minutes plus tôt – c'était sans doute ça qui m'avait réveillé. Je lui envoyai une courte réponse pour la rassurer. Monica avait tendance à paniquer quand je ne répondais pas à ses textos ou quand je respirais trop fort, quand je dormais trop ou pas assez.

Je viens de me réveiller

Merci merci merci

Laisse-moi m'étirer un peu et on parlera de ce soir

Sans vouloir insister, j'espère que tu comptes mettre ta queue dans ma bouche

Mais sinon tant pis je t'aime

Je souris. Puis éternuai. C'étaient ces foutues roses. Je sentais mes sinus s'encombrer, j'avais l'impression qu'ils allaient exploser. Selon mes médecins, mon immunodépression transformerait en infection toute congestion de mes sinus ou de mes poumons. Et, comme presque n'importe quoi d'autre dans ce putain d'univers, ça pouvait me tuer. Je jetai donc les roses.

*

Une heure plus tôt, j'avais envoyé Lil chercher Monica. Nous étions vendredi, et la circulation en provenance de l'ouest était surchargée. Depuis mon point de vue à l'observatoire de Griffith Park, je voyais la ville dans toute sa gloire étouffée. Les rues éclairées s'étiraient en tous sens pour former un immense quadrillage, et les phares des voitures s'amoncelaient sur Wilshire. Elle était là, quelque part,

en route pour me rejoindre.

J'espérais m'en tirer aussi bien que si j'avais tout prévu longtemps à l'avance. Paul, le directeur de l'observatoire, m'avait emmené dans une véranda de pierre inaccessible au public, et il avait laissé des traiteurs organiser ce dîner pour deux au-dessus de Los Angeles. J'avais des bougies, des lampes chauffantes, des chauffe-plats – tout ce que j'avais pu trouver pour elle. Au-dessous de moi, des grappes de touristes arpentaient les sentiers battus, leurs rires et leurs voix me parvenant sans qu'ils aient de sens pour moi. Quand le musée fermerait, dans une heure, ils partiraient, et nous serions là tous les deux, surplombant la ville dans notre perchoir.

J'avais envoyé des textos à Monica et lui avais laissé des messages sur son répondeur pour lui dire que Lil viendrait la chercher, mais je n'avais pas eu de réponse. Une fois qu'elle avait su que j'allais bien, elle avait sans doute éteint son portable pour travailler. J'envisageai la possibilité qu'elle soit toujours au studio et y reste tard dans la nuit, auquel cas je remballerais le dîner et rentrerais à la maison, soulagé qu'elle ait aussi oublié la Saint-Valentin.

Mon téléphone sonna.

— Lil. Où êtes-vous ?

— Elle n'est pas là, monsieur, je suis vraiment désolée. Je suis allée la chercher, mais elle était déjà partie à mon arrivée.

— Merci. Rentrez à la maison, elle y est sans doute déjà.

J'appelai ma femme, certain que, cette fois, je n'allais pas la déranger pendant une session d'enregistrement.

— Déesse ?

— Où es-tu ?

— Dans un endroit surprise. Lil est...

— Il faut que tu rentres, dit-elle d'une voix un peu rauque à force d'avoir chanté.

— Non, il faut que toi, tu viennes ici.

— Jonathan.

— Monica.

— J'ai passé une semaine à préparer ça.

J'ergotai encore un peu, mais elle avait consacré du temps à organiser cette surprise alors que je n'avais fait qu'improviser parce qu'une technicienne médicale m'avait rappelé la date huit heures plus tôt. Je demandai au personnel de tout remballer.

*

Lil était venue tout de suite me chercher. Elle s'arrêta devant le portail de la maison.

— Vous pouvez aller à pied jusqu'à la porte ? me demanda-t-elle. Je ne suis pas censée passer le portail.

— Vous étiez au courant ?

— En fait, non. Elle pensait que vous seriez en train de faire la sieste, mais après, il y a eu tout ce cafouillage. Désolée. Au moins, vous avez les roses que je suis allée chercher.

— Merci beaucoup, au fait.

— Avec plaisir.

Je descendis de voiture et entrai en empruntant le portillon. Toutes les lumières extérieures étaient éteintes, mais Monica avait disposé de petits lampions en papier le long de l'allée, et je les suivis jusqu'à la maison.

— J'avais prévu de mettre les lampions dans l'escalier, dit Monica. Mais ils sont parfaits dehors.

Elle était nue sur ma terrasse.

Notre terrasse.

— J'adore ce que tu portes, dis-je.

— C'est ma mère qui me l'a offert, répondit-elle en mettant les mains dans le dos.

L'avais-je vraiment trouvée trop maigre ? Elle était parfaite, avec sa peau éclairée par la lueur douce des lampions et de la lune et ses cheveux cascadeant sur ses épaules.

— Pauvre petite femme, dis-je en l'embrassant entre les seins.

Pêches et miel. Son odeur. Je caressai sa peau pour en faire ressortir le parfum, puis posai la bouche sur son téton et aspirai. Je fis glisser mes mains dans son dos jusqu'à trouver ses doigts entrelacés.

— J'ai besoin de toi, Jonathan. J'avais préparé tout un discours. Mais je l'ai oublié.

— Je suis désolé de t'avoir fait attendre.

— Tu veux bien me prendre ? S'il te plaît.

— Pas de pression ?

Elle tendit la main vers mon entrejambe. Je la laissai faire.

— Oh, tu es dur.

— Très.

Elle me tira jusqu'à une chaise et me fit asseoir. Elle tomba à genoux. Rien n'aurait pu me plaire davantage que Monica, nue sur ma terrasse, agenouillée devant moi. Elle sortit ma queue de mon pantalon, et j'enfouis mes mains dans ses cheveux. Je n'aimais pas qu'elle ait le contrôle de la situation, mais mon nouveau cœur n'en paraissait pas trop offusqué. À moins que j'aie vraiment beaucoup changé.

Sa bouche était avide, sa gorge ouverte comme pour chanter un opéra. Elle garda les mains dans le dos. Je savais ce que j'aurais fait avant la greffe. J'aurais poussé violemment sa tête contre moi. J'aurais donné des coups de reins rapides pour lui compliquer la tâche. J'aurais été dur et cruel, et son malaise m'aurait procuré de la satisfaction. Mais pas ce jour-là.

Elle me regarda, relâchant ma queue.

— Ça va ?

— Viens-là, ordonnai-je. À cheval sur mes genoux. On va faire un galop d'essai.

— Tu es sûr ?

— Ne me fais pas répéter.

En un éclair, elle se releva, s'assit sur moi, m'enserrant de ses cuisses, ses mains impatientes à la base de ma queue.

— Putain, Jonathan, tu es tellement dur !

Je pris son visage entre mes paumes et l'approchai du mien.

— Tu es à moi, murmurai-je.

— Moi aussi, je t'aime.

Elle se souleva jusqu'à ce que l'extrémité de ma queue touche sa fente, les mains sur le dossier de la chaise.

— Tu es prêt ?

— Oui.

J'appuyai sur ses épaules et, avec lenteur et prudence, elle s'empala sur moi. Elle était mouillée et serrée, et quand elle se releva, la sensation d'être délicieusement aspiré me submergea. Je poussai un grognement. Elle s'enfonça, se releva de nouveau. Nous nous embrassions, nos souffles emmêlés.

Je posai mon pouce sur son clitoris, le caressant de haut en bas au rythme de ses mouvements. Dans ma vie antérieure, je jouissais quand je voulais, et pas une seconde plus tôt. J'écoutais les signes physiques qui m'indiquaient quand me retenir. Les battements de mon cœur faisaient partie de ces signaux. Aussi, quand je sentis mon bas-ventre se contracter sans avoir rien senti dans ma poitrine, je laissai passer l'occasion de me ressaisir.

— Je suis désolé. Je jouis.

— Jouis pour moi.

Elle accéléra ses mouvements. Je ne contrôlais rien. Mon corps me trahissait. J'étais obligé de me laisser aller. Je jouis si fort que je hurlai son nom à la lune.

Puis j'éternuai.

— À tes souhaits.

— Mer...

Atchoum !

— À tes s...

Atchoum !

— Ça va durer encore longtemps ?

Je haussai les épaules.

Atchoum !

Elle descendit de mes genoux.

— Je vais aller te chercher un mouchoir.

Elle était déjà entrée quand je me rappelai que j'en avais un. C'est alors que je compris ce qui provoquait ces éternuements. Je me levai et entrai dans la maison.

La salle de séjour était remplie de roses.

Elle descendit vivement l'escalier, toujours nue, une boîte de mouchoirs à la main.

— Tu étais censé voir ça en premier. Mais je n'allais pas te dire non, sur la terrasse.

Atchoum.

Elle me tendit la boîte.

— Monica, je suis...

Atchoum.

Je désignai un bouquet de roses jaunes.

— Pourquoi jaunes ?

— Il y a une rose rouge pour chaque jour depuis que je te connais. Une jaune pour chaque jour que tu

as passé à l'hôpital. Et une blanche...

Là, elle déglutit, et sa bouche se tordit.

— ... une blanche pour le jour où j'ai cru que tu allais mourir.

Ses yeux s'embuèrent.

Je parvins à contenir un nouvel étternuement.

— Je sais ce que tu penses, dit-elle. Je sais que tu t'inquiètes pour ta santé. Pour notre vie sexuelle. Tu crois pouvoir le cacher en jouant les fiers-à-bras, mais je le vois. Et je voulais que tu saches – en tout cas, avant que je te sorte le grand jeu – que ça n'a pas d'importance. Ça prendra le temps que ça prendra. Je t'attendrai éternellement. Chaque jour, je suis heureuse que tu sois en vie.

— Ma déesse. Je suis tellement désolé.

Avant qu'elle puisse protester, je l'embrassai, puis éternuai de nouveau.

— Il faut qu'on se débarrasse de ces roses, mais avant ça, je t'emmène là-haut. Je vais te baiser comme tu le mérites.

— Tu es sur ton trente-et-un, remarqua-t-elle alors en me détaillant comme si elle me voyait pour la première fois. Où étais-tu quand tu m'as appelée ?

— Je ne te le dirai pas. Je te réserve la surprise pour ton dîner d'anniversaire.

— J'ai gâché ta soirée de la Saint-Valentin.

— Et moi, je vais jeter toutes tes roses.

— On est vraiment nuls, question organisation...

J'éternuai, l'emportai dans notre chambre, et la baisai comme elle le méritait.

Et elle le méritait salement.

Notes

- [1.](#) Dispositif introduit dans une veine pour l'élargir.

Le mot de la fin

Il y a un œuf de Pâques à la fin de tout ça.

Sur les Drazen... Je sais que vous aviez envie d'en apprendre plus sur Deirdre, Declan, Eileen, Margie, Fiona. Même Brad. Et oui, je sais que vous vouliez tout savoir sur Teresa et Antonio. Mais je ne pouvais pas entremêler ces éléments au récit sans dévoiler un futur roman ou m'emmêler les pinceaux. J'ai donc gardé l'œil de la caméra braqué sur Jonathan et Monica. De toute façon, c'était la seule histoire que je voulais raconter.

À propos de la fausse couche... Je suis sûre que beaucoup de médecins et d'infirmières ont lu cela, et je suis certaine qu'ils ont beaucoup à dire sur la façon dont la fausse couche de Monica a été gérée. Je suis tout aussi certaine que beaucoup de femmes ayant une expérience de fausses couches successives lisent ces pages. L'expérience de Monica est la mienne. Je vous en prie, ne la minimisez pas ou ne l'ignorez pas en affirmant que ça ne pourrait pas se passer comme ça. Merci.

Il y a tellement de gens que je voudrais remercier ! Je déteste le faire, non pas parce que je suis égoïste, mais parce que je suis terrifiée à l'idée d'oublier quelqu'un. S'il vous plaît, pardonnez-moi si vous pensez devoir figurer dans la liste qui suit et ne vous y trouvez pas. Vous avez sans doute raison.

Je voudrais remercier tous les blogs qui ont posté la couverture de mes livres, offert ou recensé mes romans. Je travaille étroitement avec certains d'entre eux, et moins avec d'autres. Sachez que si je ne mentionne aucun nom, c'est pour m'éviter de mettre des gens en colère.

Je dois absolument remercier TRSOR d'avoir organisé ma publicité. Génial. Je n'aurais pas pu rêver mieux.

Mes collègues écrivains ont joué un rôle important dans les progrès que j'ai faits en tant qu'auteur, vendeur et entrepreneur. Je remercie particulièrement les filles de BGP, EC et FYW. Immense merci à Lauren Blakely dont les stratégies de génie méritent une récompense à part entière, et à Laurelin Paige dont le cœur est tellement gros que j'ai du mal à comprendre comment elle arrive à le traîner.

Cassie Cox a édité toute la série *Submission*, sauf *Submit* (qu'elle a corrigé comme un chef). Merci. Tu ne me déçois jamais.

Ensuite, il y a tous mes fans. Je vais juste citer leur nom. Ils savent ce qu'ils font pour moi (tout) et les sentiments qu'ils m'inspirent (beaucoup d'affection) : ERIK GEVERS (cœur d'origine intact), KAYLEE MARIE (qui n'est pas prêteuse sur gages), DIANE ET TONY (reine et roi de Goodreads), CHRISTY, JEAN, EVA, ANGIE, Mlle BROMBERG (on se retrouve sur la ligne d'arrivée), XE (je commence à paniquer à l'idée d'oublier quelqu'un), GLORIA, ANTHONY (regarde dans le rétro), SueBee, tous les Starbucks de Hollywood et de ses environs et, oui, les chieurs avec qui je vis.